

Digitized by the Internet Archive  
in 2009







3

*LES EXPLOITS DE CYRANO*

LE CHEVALIER  
DES DAMES

424 C

# LE LIVRE POPULAIRE

**ANNE-MARIEL**

et Grégoire LECLOS

On joue pour l'honneur

**ANNE-MARIEL**

L'ombre d'Angela

**Gilbert AULLEN**

La Bastille galante.

**Jules BEAUJOINT**

L'auberge sanglante de Peyrebellhe.

**Adolphe BELOT**

La Femme de feu.

**Paul BERNAY**

Enfant de l'Amour.

**E. CHAVETTE**

Aimé de son concierge

**Pierre DECOURCELLE**

Les Deux Gosses .

Fanfan et Claudinet.

La Chambre d'amour.

La Môme aux beaux yeux.

La Danseuse assassinée.

Les Ouvrières de Paris.

Le Crime d'une Sainte.

**Yves DERMEZE**

Le Messager du Roi Henri.

La Fille du Vert-Galant.

**Paul FEVAL**

Les Habits noirs

Le Cavalier Fortune.

**Paul FEVAL fils**

Mam'zelle Flamberge

Les bandits de Londres

Aventurières.

Les Noces de Cyrano.

Le Cœur de Mignon.

**Jean FREMONT**

Du Désir à l'Amour

La Nuit du Cœur.

**Emile GABORIAU**

L'Affaire Lerouge.

Monsieur Lecoq.

**Jules de GRANDPRE**

Mandrin.

**Henri KEBOUL**

Le Petit Muet

**Edmond LADOUCKETTE**

La Guerre des Camisards.

**Georges LE FAURE**

Rat d'hôtel

**Georges MALDAGUE**

Balser de mort.

Robert Macaire

**JULES MARY**

La Fée Printemps.

Le Wagon 303.

Les Damnées de Paris.

**Charles MEROUVEL**

Chaste et fiétrie.

Mortel Amour.

Le Péché de la Générale.

La Fille sans nom.

Mortes et Vivantes.

**Xavier de MONTEPIN**

La Porteuse de Pain.

Les Filles du Saltimbanque.

**Michel MORPHY**

Mignon.

Les Noces de Mignon.

Mignon vengée.

Flancée maudite.

Mademoiselle Cent-Millions.

La Sultane blonde.

**Maurice NOURY**

La Royale Inconnue.

**Georgette PAUL**

La Blonde Enchanteresse

**René de PONT-JEST**

Aveugle

**Etienne RETTERDY**

Martine.

Django le Gitan.

**Paul ROUGET**

La faute de Jeannine.

Fille d'Eve.

**Paul-Yves SEBILLOT**

Les deux Mousquetaires.

**Eugène SUE**

Les Mystères de Paris.

I. Le Prince Rodolphe.

II. Fleur de Marie.

Le Juif Errant.

I. Le Juif Errant.

II. Rodin.

**Michel ZEVACO**

Borgia.

Le Capitain.

Nostradamus.

Le Pont des Soupîrs.

Les Amants de Venise.

Triboulet.

La Cour des Miracles.

L'Héroïne.

L'Hôtel Saint-Pol.

I. L'Hôtel Saint-Pol.

II. Jean sans peur.

La Marquise de Pompadour.

I. La Marquise de Pompadour.

II. Le Rival du Roi.

## LAGARDÈRE

par **PAUL FEVAL** et **PAUL FÉVAL fils**

La Jeunesse du Bossu.

Le Bossu.

Les Chevauchées de Lagardère.

Cocardasse et Passepoil.

Le Fils de Lagardère.

Les Jumeaux de Nevers.

Mademoiselle de Lagardère.

La petite-fille du Bossu.

PAUL FÉVAL Fils

50ewnd3

*LES EXPLOITS DE CYRANO*

# LE CHEVALIER DES DAMES

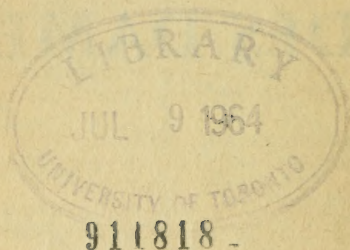
24.15 3

*LE LIVRE POPULAIRE*

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

8, rue du Saint-Gothard  
PARIS XIV

40  
2611  
58  
1908  
t.15



Si vous désirez être tenu au courant des ouvrages publiés par La Librairie Arthème Fayard, 18, rue du Saint-Gothard, faites-nous connaître votre nom et votre adresse. Vous recevrez régulièrement, sans frais, ni engagement de votre part, un bulletin d'information qui vous donnera toutes les précisions désirables sur les nouveautés mises en vente chez votre libraire.

© Librairie Arthème Fayard, 1958.



## CHAPITRE PREMIER (1)

### VOYAGEURS AÉRIENS

Le château de Beynac est bâti à plus de 200 pieds de hauteur sur une falaise abrupte dominant le cours de la Dordogne. En bas se groupent les maisons du village.

Autrefois comme aujourd'hui, il n'est que deux voies pour gagner le nid d'aigle gascon : un rude sentier piquant droit à travers l'agglomération et une route tracée pour les chevaux et les voitures, qui fait un détour assez long. Par cette dernière voie, passèrent Arlette, Cyrano et le pseudo Saint Yriex qui les conduisait à la mort inéluctable.

Avant de gravir la côte, le sieur de Vauselle avait donné quelques sous à un gamin à peine couvert d'une culotte trouée et d'un lambeau de chemise.

— Va, petit maraud, lui avait-il commandé, va prévenir le château que M. de Cyrano de Bergerac s'apprête à faire visite... Et hâte-toi, sinon je te ferai bailler les étrivières.

« Grâce à cet avertissement, continua-t-il, s'adressant au poète, M. le baron de Reilhac sera prévenu et, j'en suis assuré, daignera venir à votre rencontre, sur le perron de son château...

Cyrano déclara rondement :

— Un jouvenceau de mon espèce ne mérite pas de telles prévenances d'un gentilhomme déjà sur l'âge... par exemple, il sera sans doute charmé de saluer...

Ici, le bretteur se mordit les lèvres. Il avait failli

---

(1) Voir *Les Exploits de Cyrano : Le Démon de Bravoure* (Même collection.)



révéler (pensait-il), le secret du déguisement d'Arlette Boucher.

Il ne vit pas le mince sourire de Vauselle car, tout en parlant, il admirait le château, enfin apparu au détour de la route.

Cette magnifique construction se compose, en réalité, de deux édifices. L'un, dans le style militaire des <sup>xiii</sup><sup>e</sup> et <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècles ; l'autre, corps de logis, commencé au <sup>xvi</sup><sup>e</sup>, moins rébarbatif avec sa maçonnerie claire, ses fenêtres géminées et son exquise tourelle contenant un escalier à vis de saint Gilles. Le poète admira là sans réserve une merveille du style Renaissance.

— Sandious ! s'exclama-t-il, les barons de Reilhac ne sont pas de petits compagnons !

Bientôt se montra celui qu'on avait donné à Cyrano comme étant le vieil ami de son père. Il se tenait en haut de son perron, dans la cour d'honneur, entouré de gentilshommes derrière lesquels se dissimulaient quelques vilains. On échangea de profonds saluts, puis le bretteur gravit l'escalier, derrière Arlette. Il tenait son chapeau à la main, la plume du feutre palpitant au vent. Alors le châtelain se détacha du groupe de ses vassaux et descendit trois marches.

Derrière les rideaux d'une fenêtre du premier étage, Doralise, Montrésor et Saint-Ibal observaient la scène avec jubilation.

On l'avait enfin, cet ennemi tant redouté !

Ils virent le pseudo vieillard à la barbe de neige, au riche costume de velours noir, mettre la main sur l'épaule du jeune Gascon, le regarder longuement, lui sourire et, enfin, lui donner une paternelle accolade.

— Cela, fit observer Claude de Montrésor, c'est l'ultime joie de Cyrano en cette vallée de la Dordogne, c'est-à-dire de larmes...

Ensuite, de méchants rires s'emparèrent des témoins cachés.

Afin d'éviter au bélièvre, figurant le rôle du baron, certaines difficultés, il avait été convenu qu'il affecterait de souffrir d'une surdité sénile. En vain s'égosillait le visiteur : le vieillard, les mains en cornet, faisait comprendre qu'il n'entendait pas.

Un des gentilshommes présents expliqua au jeune page dont la tournure paraissait lui plaire :

— M. le baron de Reilhac a eu les deux tympanes crevés, à la bataille d'Arques, en enlevant d'assaut une redoute édifiée par l'armée de Mayenne.

Dès lors, Cyrano dut se résigner à ne point parler. Il suivit le châtelain à travers de riches appartements mal entretenus. De la salle d'armes du XIII<sup>e</sup> siècle, celle dite des Etats, il passa sur la terrasse que domine le donjon carré.

Là, il poussa un cri d'admiration tant la vue s'avérait prodigieuse, révélant la Dordogne, miroitante, et des dizaines de villages ou de châteaux qu'on lui nomma : Feyrac, Castelnau, Marqueyssac, Milande.

Dans le lointain, à travers la brume, se stylisait le point le plus pittoresque de toute la contrée, Domme, avec ses fortifications, son palais et son château.

Mais le baron pressa le pas. On regagna, derrière lui, la région des sombres escaliers et des salles à demi ruinées. On pénétra dans la partie la plus ancienne de Beynac, en dérangeant de gros rats, ce qui fit frémir Arlette.

« Ce respectable vieillard abuse un peu, pensait-elle. Il nous fait faire le tour classique du propriétaire en des conditions bien désagréables... Nous sommes brisés et à peine séchés... »

Le bretteur se faisait des réflexions analogues :

« Sandious ! le vieil et noble ami de mon père semble avoir une singulière idée de l'hospitalité !

Bientôt, il se gronda de cette opinion hâtive :

« O Gascon trop prompt à juger, tu calomniais ce bon seigneur ! »

En effet, le vieillard venait d'ouvrir lui-même, au dernier étage du donjon, une lourde porte à serrures imposantes, qui révéla une pièce assez vaste qu'éclairait le joyeux soleil méridional.

— Messieurs, dit-il en s'effaçant avec une certaine grâce, veuillez prendre la peine de pénétrer.

Cyrano entra le premier, car il était entendu qu'Arlette Boucher restait un page, mais à peine la fiancée de Le Bret eut-elle mis le pied dans la chambre haute que l'épaisse porte claqua derrière son dos.

Un bruit de serrures et de verrous retentit.

Le poète se retourna brusquement, sa main caressa lady Flamberge.

— Voilà, constata Arlette en souriant. Nous sommes en cage ! On vient de nous enfermer.

— Vertudious !

Des rires, derrière l'huis moyenâgeux, répondirent à ce juron.

— Quel piège odieux ! gémit la jeune fille.

Une voix ironique précisa :

— Vous voici enfin dans la ratière, monsieur le brimbaleur de ferraille et votre damoiseau en rupture de cottes plaisantes ! Je vous souhaite bien du plaisir ! Votre jeunesse incandescente vous aidera peut-être à trouver le temps moins long...

— La misérable ! gronda Cyrano. C'est l'horrible Doralise. Je reconnais son timbre ! Ah ! quel aveuglement fut le mien ! Saint-Yriex était sûrement aux gages de cette Gorgone ! Le faquin ne nous a-t-il pas conduits ici ?

La voix de la marquise de Sarlat interrompit les réflexions du Cadet :

— Prendre son mal en patience, c'est le guérir à demi. Mes chers petits godaillieurs, la mort ne se fera pas attendre trop longtemps. Peut-on s'obstiner à vivre sans manger et sans boire ?

— Vous avez entendu ? frissonna la fiancée de Le Bret en portant la main à son cœur.

Le poète haussa les épaules :

— Que la dulcinée de Montrésor « fielle » à son aise. Paroles de femme passent comme l'eau vive ! La volonté de la marquise est une chose, la mienne en est une autre ! Elle prétend nous chambrer ici, moi j'aime la liberté. Elle croit pouvoir nous faire périr d'inanition, moi je tiens à vivre.

« Et vous, petite sœur ?

— Evidemment, approuva l'interpellée, avec un faible sourire.

— Bon ! Puisque vous tenez à fuir ces lieux dénués d'agrément, je vous en donne ma parole, nous n'y moisirons guère !

Arlette essaya d'objecter :

— Comment ferons-nous ?

— N'avez-vous pas ma parole ? la gronda doucement son défenseur. Nous nous évaderons, c'est dit, juré ! Quand ? Comment ? Accessoires que tout cela ! Le principal était de se mettre d'accord : nous ne tenons pas à défuncter, nous ne nous sentons aucun penchant pour cette geôle.

« Maintenant, procédons à un examen minutieux des aîtres où nous résidons.

Cette inspection fut brève.

La chambre où se trouvaient enfermés les deux compagnons était vaste. Elle occupait la moitié de l'étage



du donjon carré. Haute de plafond — un plafond aux énormes poutres apparentes — elle était pavée de petits carreaux rouges. Pour tous meubles, elle possédait deux lits et deux chaises. Les murs étaient nus.

Une fenêtre assez large, démunie de barreaux, l'aérait et l'éclairait. Arlette vint s'y pencher. Elle y appela Cyrano.

— C'est à frémir, dit-elle, et j'en ai le vertige. Nous sommes au moins à cent toises au-dessus de la rivière !

— Pas tout à fait <sup>(1)</sup>, jugea Cyrano en regardant, plein de calme et se donnant le plaisir d'admirer le merveilleux point de vue, en poète qu'il ne pouvait cesser d'être.

Il se mit à réfléchir, sourit et murmura :

— Sur les bords de l'Aisne, le chemin de notre salut fut celui des taupes... Ici, sera-ce celui des oiseaux ?

La Parisienne haussa nerveusement ses fines épaules et s'écria :

— Le chemin des oiseaux ? Il faudrait des ailes, monsieur Savinien, et nous n'en avons pas.

Elle n'eut pas de réponse.

Le Gascon rêvait .

Depuis longtemps, il préparait un ouvrage intitulé : *Voyage dans la lune et aux régions du soleil*, où son imagination puissante se donnait libre cours.

Le jeune homme, en ce travail fantastique d'imagination, faisait ce que, beaucoup plus tard, devaient réaliser avec un certain succès Jules Verne et Wells : de l'anticipation scientifique. Il prévoyait les temps où, grâce à son intelligence, l'homme pourrait voguer dans les airs et même, quittant d'un bond l'écorce terrestre, aller visiter les planètes.

Cependant, à l'époque où il vivait, cet écrivain précurseur ne jouissait pas de toutes les notions qu'eurent à leur disposition les deux imaginatifs nommés. Aussi se livrait-il aux jeux effrénés de sa fantaisie .

A un Le Bret ou à un Saint-Amand, il aurait pu livrer l'objet de ses méditations. Très peu instruite, Arlette, en l'écoutant, l'eût, en son for, traité de visionnaire ou de dément. Il garda donc par devers lui le résultat de ses méditations et se contenta de dire à la jeune fille :

— Inutile de vous livrer, m'amie, aux délices du vertige. Reposez-vous. Etendez-vous sur ce lit. Prenez

---

(1) Leur prison était perchée à un peu plus de 120 mètres.

vos aises. Je vais tourner le dos, pour vous laisser plus libre.

« Moi, je poursuivrai l'étude des moyens à employer pour fausser compagnie à nos persécuteurs.

Il s'accouda à la fenêtre et reprit son rêve...



Depuis déjà deux heures, la nuit régnait sur la campagne gasconne. Une nuit sans lune mais toute brillante des feux allumés au firmament.

Arlette et Cyrano se parlaient sans se voir, assis chacun sur une chaise, non loin de la fenêtre.

— Il est certain, disait l'enfant de la Garonne, qu'on ne peut songer à défoncer la porte. C'est un obstacle insurmontable. De même, il est vain de vouloir percer le plafond que je ne puis même atteindre. Les murs sont épais, des murs du <sup>xiii</sup>e siècle ; ils sont d'une matière et d'une épaisseur également décourageantes. Quant au plancher, c'est-à-dire au dallage de marbre, si l'on y pratique un trou, celui-ci nous mènera à l'étage inférieur. A mon sens, nous ne ferons que changer de prison.

L'oiselette parisienne approuva :

— Rien à tenter de ce côté. Tandis que nous suivions les pas du soi-disant baron de Reilhac, j'avais les mirettes bien ouvertes. Pensez donc, monsieur Savinien, je voyais un pareil château pour la première fois.

« Eh bien, malgré ma surprise, mon enchantement, j'eus la présence d'esprit de remarquer ceci : ce vieux manoir antique se trouve encerclé et comme corseté par les constructions du nouveau castel. De la sorte, si l'on fuit cette tour, ça sera pour errer dans les couloirs ou les escaliers de cet immense bâtiment.

« Et puis, je l'imagine, celui-ci doit être gardé et bien clos ?

— C'est évident, fit le bretteur. Aussi n'avons-nous qu'une seule et unique ressource... Elle va peut-être vous paraître bizarre et vous effrayer...

— Dites toujours !

— Nous allons entreprendre un petit voyage... comment dirai-je ? aérien...

La jeune fille eut un haut-le-corps.

Elle se demandait, en dévisageant l'intime ami de son fiancé, celui qu'elle avait cru aimer d'amour :

— Voilà qu'il recommence ! Tout à l'heure, il me parlait « du chemin des oiseaux ». Serait-il devenu



maniaque ? Sainte Vierge, écartez de nous cette nouvelle épreuve !

Comment le croire !

Cyrano semblait si tranquille, un si bon sourire naissait sous sa moustache que la jolie jeune fille se rassura vite. D'ailleurs, le bretteur se mit à lui expliquer :

— Evidemment, sœurlette, il ne s'agit pas de sauter, les bras étendus, dans ce gouffre d'ombre peu rassurant. On se briserait les vertèbres, à coup sûr, sur les rocs qui étayent la base de cette tour.

« Connaissez-vous l'histoire d'Icare ? Non ? Je vais donc vous la conter...

« Icare, fils de Dédale, avait été enfermé avec lui dans le Labyrinthe de Crète, très mauvais endroit aux couloirs compliqués et enchevêtrés, imaginé et construit par l'auteur de ses jours. Dédale, afin de pouvoir s'échapper, fabriqua une machine volante. Après s'être fixé des ailes aux épaules avec un peu de cire, il en attacha pareillement une paire au dos de son garçon en lui recommandant de ne pas voler trop haut.

« Et tous deux s'élevèrent.

« Hélas ! la jeunesse fut toujours imprudente...

« Quand il se vit régner dans les airs, notre Icare se sentit grisé... Il monta... monta... monta... Il voulut s'approcher du soleil.

« Bientôt, Phébus, de ses rayons brûlants, fondit la cire... les ailes se décollèrent... Icare tomba, comme une masse, dans cette mer de Grèce qu'on appela depuis Icarienne. Son corps fut recueilli, non loin de la plage de Doliché où Hercule lui rendit les honneurs funèbres.

« Quant à Dédale, premier homme volant, il parvint en Italie. En son honneur, on célébra longtemps les *dédalies*.

« Petite Arlette charmante, tout Hercule que je me prénomme, je ne tiens nullement à vous entraîner dans une aventure funeste, semblable à celle d'Icare.

« Nous avons trouvé mieux que le papa Dédale. D'ailleurs, vous allez en juger !

Sous l'œil curieux de sa compagne, Cyrano tira son mouchoir, l'étala, le noua par les quatre coins réunis, non sans avoir mis dans le nœud une dizaine de pièces de monnaie en bronze.

— Venez voir, fit-il en s'approchant de la fenêtre ; vous comprendrez. Je lance mon appareil.

Arlette obéit et poussa un cri de stupeur.

Loin de tomber à pic, comme elle l'avait présumé en sa touchante ignorance, le mouchoir lesté de billon s'était éployé et descendait avec lenteur en louvoyant.

— C'est merveilleux ! avoua la jeune fille en joie. Vous êtes un génie, monsieur Savinien ! Comme vous possédez d'esprit et de science !

Cyrano, haussant les épaules, se dit :

« Maintenant, elle est enrisée... Autant lui laisser cette admirable confiance en moi. Elle lui servira de réconfort, tout à l'heure. A quoi bon lui dire que Léonard de Vinci parle de ce qu'il appelle le parachute. Elle connaît M. Savinien et lui fait le plus large crédit. Le nom du célèbre Florentin, esprit universel, peintre et ingénieur, ne lui dirait rien qui vaille... »

Il dit tout haut :

— Ça va être notre tour. Si vous ne tenez pas à périr ici de soif et de faim, et à donner votre gentil corps en pâture à MM. les rats, il faudra vous résigner à jouer le rôle des pièces de bronze que vous me vîtes nouer à ce mouchoir.

Alors, après un bref tressaillement d'horreur, la Parisienne objecta :

— Mais comment trouver le mouchoir ? Il me semble que, pour suivre la route aérienne, il faut des supports proportionnés à notre poids.

— Bien raisonné, mille dious ! Voyez-moi cette petite tête ! Elle calcule comme un ingénieur.

Et montrant les deux lits :

— Voyez ces toiles destinées au repos horizontal ; elles vont nous servir pour la descente perpendiculaire...

« Ma chère, voici nos ailes.

— Quoi ? s'étonna la fiancée de Le Bret. Les draps ?

Le poète se frotta les mains :

— Oui, bien !... Les découper en lanières, en faire une corde, c'est un procédé classique, banal, je dirai même, roturier ! Pouah ! Cette seule pensée me soulève le cœur.

« Sœurlette, votre beauté de séraphin a des exigences. Elle nous incite à prendre la route des anges !

Si Arlette eût peur, il faut lui rendre cette justice : elle ne le laissa point paraître. Elle obéit avec la précision et le calme d'un soldat aux indications du bretteur... « aviateur ». Elle arracha les draps aux lits, les noua et, avec de mignons ciseaux de poche, elle y ouvrit un petit trou central.

— C'est une précaution, expliqua Savinien, afin de

ne pas être trop ballotés... L'air, pressé par notre descente, s'échappera par cet orifice.

— Pourtant, demanda la jeune fille, si on se casse les jambes, en touchant terre ?

— Nulle crainte à avoir, m'amie. On touchera fort doucement le sol.

— Et si on se trouve sur un clocher... ou encore dans la Dordogne ?

— Qui ne risque rien... Ce qui peut nous arriver ne saurait être pire que le supplice à nous réservé par la vampire appelée Doralise.

« Sur ce, à l'action ! Reproduisez tous mes mouvements. Je vais vous montrer le chemin ! Hardi !

Aussitôt, joignant le geste à la parole, le Gascon empoigna les gros nœuds faits au drap, grimpa sur le rebord de la fenêtre...

— Bonne mère de Dieu ! pria tout haut la jeune fille en joignant les mains.

— Ventrebiou ! point d'hésitation ! Faites comme moi... et vite ! En partageant mon sort, vous ne tremblerez plus... pour moi !

« Une... deux... et...

Un instant, Arlette vit le long corps héroïque à demi courbé, les deux bras levés, tenant son parachute à demi-ouvert, puis, brusquement, Cyrano fit un saut dans le vide en criant :

— ...Trois !

Prise d'un frisson, l'ancienne blanchisseuse se pencha...

A dix pieds au-dessous d'elle, le drap gonflé remplissait son office, le Cadet voguait lentement...

Alors, à son tour, la jeune fille grimpa, tira son appareil d'évasion, imita tout ce que venait de faire son compagnon. Toutefois, elle ferma les yeux avant de se prononcer le trois fatal.

Quand elle les rouvrit, bientôt, la douceur de la descente lui parut rassurante. Evidemment, on était un peu secouée... Les poignets, tirés par le poids du corps, faisaient bien mal.

« Ah ! pensa-t-elle. Pour l'instant, ça peut aller... Pourvu que ça dure ! Si j'allais choir dans la rivière !

## CHAPITRE II

## LA CAGE VIDE

Si Arlette avait lieu de redouter les suites imprévisibles de cet audacieux moyen employé pour fuir, elle n'eut pas longtemps à attendre. Le destin se hâta de se manifester.

— Jésus ! hurla-t-elle en écoutant gronder sous elle le flot de la Dordogne, irrité par la crue.

Un instant après, l'eau noire lui mouillait les chevilles et lui glaçait les reins...

Elle ne songea pas que son parachute la gênait et pouvait même paralyser ses mouvements. Comme tous ceux qui se sentent menacés par la noyade, elle n'accueillait qu'une idée : se cramponner à n'importe quoi. Elle serra donc le nœud de son drap.

Cela ne l'empêchait pas de s'avouer :

— Je suis perdue ! Que Dieu préserve Savinien et ses braves amis ! Adieu, Henri ! Adieu, mon bien-aimé, mon cœur, adieu !

Cyrano s'était trouvé plus favorisé que la jeune fille. La pesanteur et peut-être les courants aériens l'avaient déposé sans heurts sur la berge de la rivière, mais son drap le recouvrait complètement. Il s'en débarrassa en riant.

— Mille dious de mille dious ! Si quelqu'un a été témoin de mon voyage nocturne à travers l'atmosphère, il a dû croire plus que jamais à l'existence des *esprits* ! Pourtant, je ne suis ni un korrigan, ni un sylphe, ni un farfadet... Cyrano de Bergerac, pour vous servir ou vous combattre, à votre choix ! Les temps ne sont pas encore venus où le fils de monsieur mon père doit s'ensuaier, dans un drap, pour ce voyage d'où l'on ne revient jamais !

« Et Arlette ? Que devient cette courageuse et plaisante enfant ?

A peine délivré de son linceul, le poète tenta de ravir à la nuit son secret. Mais l'ombre était épaisse. Enfin, il aperçut, non loin de lui, flottant au-dessus de la rivière, l'appareil blanc qu'il cherchait.



— Mordious ! La chance se met contre notre sœur-rette. Elle risque de se noyer.

En un rien de temps, il lança loin de lui son feutre, dépouilla son pourpoint, arracha ses bottes et enleva sans façon ses chausses...

Il nageait comme un poisson depuis son enfance, en dépit de ce qu'affirmait Saint-Amant, se croyant le seul à pouvoir braver cet élément.

Il tira donc sa coupe suivant les règles de l'art et, guidé par un charitable regard de la lune, aperçut la jeune Parisienne.

— Je vais survenir, me semble-t-il, au moment opportun... La pitchounette doit entonner comme le ferait en d'autres circonstances, et pour un autre jus, le prince du Flacon en personne ! Hardi ! fils ! N'es-tu pas, comme te l'a dit le capitaine Carbon de Casteljalous, le chevalier des dames, sur terre, dans l'air et dans l'eau ?

Un moment après, tout en buvant, Arlette faisait mentalement sa suprême prière à la Vierge, quand elle se sentit saisie à la nuque par la poigne vigoureuse du poète.

— Allons, goguenarda-t-il, on ne peut pas mourir sans mon autorisation expresse et formelle, gentille Arlette ! Respirez au lieu d'avaler cette eau saumâtre.

Ayant déjà assisté à deux ou trois sauvetages, Cyrano s'attendait à voir sa camarade gigoter, se cramponner à lui comme tout être en péril et faire son possible, sans le savoir, pour entraîner son sauveteur dans l'abîme. Au lieu de cela, grande fut sa surprise de le constater, la jeune fille se laissait docilement remorquer. Au vrai, elle venait de perdre le sentiment et faisait la planche, soutenue par son sauveteur.

— Je comprends, se congratula-t-il enfin, je suis arrivé au moment précis où ce gentil oiselet perdait le sentiment .

« Henri Le Bret me devra donc deux fois son bonheur d'homme !

« Sacré Savinien, quand songeras-tu à faire le terre-neuve pour ton propre compte ?

« Tant que je ne serai pas couché dans l'enfeu de la famille de Cyrano, aux côtés de mon regretté père, il y aura de l'espoir. Ma caboche et mon cœur continueront à refléter tout le soleil de *moun païs* !

En se livrant ainsi à ce monologue, l'excellent garçon poussait doucement vers la berge le corps inanimé de la belle Arlette. Ce faisant, il tâchait de repérer l'endroit



où il avait abandonné son feutre et ses vêtements. Le clair de lune le guida une fois encore et il retrouva hardes et couvre-chef.

Son premier soin fut de remettre ses vêtements afin de ne pas apparaître à la jeune fille dans un costume trop sommaire.

Puis il s'agenouilla :

— Comme elle est grassouillette et bien « monticulée », fit-il en contemplant la fiancée de Le Bret, dont les vêtements mouillés précisaient les grâces. Que de trésors ! Déjà, dans le grenier de la marquise de Sarlat, pareil suplice de Tantale me fut réservé. Heureux Henri ! Infortuné Savinien !

« Oïmé ! assez de pleurnicher sur toi-même ! A l'œuvre, fils ! Il te faut faire rouvrir ces yeux charmants et aider à la respiration de cette virginale et parfaite poitrine !

En ce temps-là, on ne connaissait pas la respiration artificielle. On usait de moyens parfois dangereux, tel celui de suspendre les naufragés par les pieds. Cyrano se contenta d'administrer de fortes claques à l'évanouie. Bientôt celle-ci se mit à crier :

— Le brutal ! Quand cesserez-vous, maraud, truand, vil gibier de potence !

— Elle me gronde, se délecta le bretteur, donc elle revit !

Assise, Arlette ouvrit des yeux ahuris, se frotta les paupières, puis les joues et demanda enfin d'une voix plaintive :

— Que se passe-t-il ? Où suis-je ?

— Sœurlette, nous sommes aux Champs-Élysées. Ce fleuve noir, c'est le Styx... Le nocher Caron vient de nous le faire traverser.

Mais il se souvint à temps qu'il parlait à une enfant délicieusement ignorante. En peu de mots, il lui expliqua ce qu'il venait de se passer.

— Embrassez-moi, fit simplement Arlette en mettant ses bras autour du cou de Cyrano. Cette nuit, je vous aurai dû la liberté et la vie.

« Comment pouvoir m'acquitter d'une dette aussi lourde ?

— La voici payée au centuple, répliqua le Gascon après avoir tendu ses joues aux lèvres de sa « petite sœur », et non sans lui rendre ses sonores baisers.

Et il ajouta, plein de sollicitude :

— Vous devez être transie, mignonnette ?...

Un éternuement, puis un autre, puis un troisième, arrêterent net la phrase commencée et la sérénité nocturne fut déchirée par trois véritables détonations. Une bécasse s'envola, des cris de gibier terrorisé s'élevèrent soudain.

— En effet, avoua Arlette, quand le calme fut revenu, j'ai froid, bien froid.

— Bon, déclara Cyrano. Je vais aller quérir quelques brassées d'herbes sèches. Elles vous serviront à vous frictionner avec vigueur, afin de redonner à votre corps joli sa chaleur naturelle. Après quoi, vous tâcherez, en tordant vos vêtements, d'en exprimer toute l'eau qu'ils contiennent... Quand vous en aurez terminé, vous m'appellerez. En effet, de mon côté, je vais me livrer aux mêmes indispensables soins.

Une demi-heure après, le poète et sa compagne, un peu ragaillardis, s'éloignaient bras dessus, bras dessous, des rives de la Dordogne, résolus à marcher pour se réchauffer, quitte à faire un chemin inutile.

Derrière eux, le château de Beynac, de désagréable mémoire, érigeait sa masse crénelée.

Cyrano déclara, en lui disant adieu de la main, d'un air protecteur :

— Ma caillou, tu apprendras, pour ta gouverne, que nulle forteresse ne se trouve assez abrupte pour retenir Hercule-Savinien de Cyrano-Bergerac, s'il ne décide point d'en faire sa résidence... Le château de Dieppe ne put me garder. Celui de Beynac me voit libre... A qui le tour, voyons ? Je ne désespère pas, étant d'un naturel pétulant, de m'extraire à mon gré des plus sombres geôles.

Arlette frissonna :

— Brr ! Brr ! La Bastille, monsieur Savinien, pourtant ? On ne sort pas comme cela de la Bastille... Et le Mont-Saint-Michel ? On m'a assuré que...

— J'en fais mon affaire, trancha le Gascon. Celui qui m'y oserait incarcérer ne serait pas long à me voir paraître devant lui, souriant, et flanqué de ma noble amie : lady Flamberge.



La capture de Cyrano et de son page fut célébrée, au château de Beynac, par une franche lippée, ou mieux : une grande ripaille. Claude de Montrésor et la marquise de Sarlat la présidèrent, entourés de leurs acolytes dont le sieur de Saint-Ibal, la perfide demoiselle Minou et son frère putatif.

Les hommes de main payés par *Monsieur* assistaient à la fête. Ils s'y conduisirent ignoblement, ce qui fit bien rire Doralise et son greluchon.

On n'attend pas de notre plume la description de cette orgie. Disons seulement ceci : le sieur de Vauselle parvint à soustraire son associée aux entreprises de deux estafiers pris de vin et put, un peu avant minuit, lui présenter un bras « fraternel » en lui disant :

— Ma chère sœur, il convient d'aller vous reposer. Cette journée, si fertile en incidents, vous vaut une mine de papier mâché...

La chambre où un gros laquais à moitié endormi conduisit la donzelle donnait sur le donjon. Bien entendu, l'hypéthétique descendant de Pierre l'Ermite y entra avec la comédienne et ne se pressa nullement d'en sortir.

Tandis que Mlle Minou, à la lueur incertaine d'une chandelle, commençait à procéder à sa toilette nocturne, l'escogriffe fumait, béat, à la fenêtre, une pipe de Hollande.

« Ce gueux de Gascon, songeait-il, est maintenant sous clef, en compagnie de la petite amie du sieur Le Bret. Autant dire qu'ils sont défunts !

« De la sorte, nous voici débarrassés de ce calamiteux porteur d'espadaon nasal ! Lui mort, rien ne menace plus ma précieuse existence... Demain, la marquise nous versera l'argent mignon promis et si bien gagné. Nous serons presque riches !

« Il ne nous restera plus qu'à dévaliser ce signor Mazarini. Minou le sait cousu d'or. La chose sera des plus aisées, car, à côté de ce bellâtre zézayant, je puis me prétendre un foudre de guerre.

« Quant aux autres croquants, les Le Bret, les Saint-Amant et les Brissonnière, à quoi bon s'occuper de cette truandaille vaniteuse ? Ils ne valent pas un coup d'épée du sire Jean Lhermitte de Vauselle.

La voix de la comédienne interrompit le doux songe du drille :

— Je t'attends, mon miaou !

Vauselle secoua sur le rebord de la fenêtre les cendres de sa pipe. Cela fait, le triste individu ne put se retenir de jeter un regard sur le ciel nocturne où brillaient des millions de pierreries.

Soudain, il poussa une sorte de rugissement :

— Minou ! Vite ! Vite !

D'un bond, tout apeurée, en costume léger, l'interpellée courut à l'embrasure.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle. Pourquoi cette émotion, mon Jean ?

Vauselle, pour toute réponse, pointa son index dans le vide.

— Miséricorde ! fit la comédienne en apercevant enfin ce que lui désignait son « frère ». Le ciel fait donc un miracle pour ces gens-là ? Je suis révoltée !

— Et moi, découragé !

— Ils voyagent dans les airs, doucement... le vent les balance à peine... Ah ! les maudits, comme ils doivent se gausser de nous !

Et, frappant le plancher de son pied mignon, des larmes de rage perlant à l'extrémité de ses cils, Minou cria d'une voix enrouée :

— Malgré nos ruses, nos efforts, j'ose dire notre génie, ce diabolique Cyrano continuera-t-il à nous traiter en enfants innocents ?

— Et notre argent s'envole avec eux, se lamenta Jean de Vauselle.

Il sentait son estomac se serrer en voyant le bretteur libéré.

— Voilà des ennuis en perspective, de nouvelles trames à ourdir, que déchirera la malice de ce démon méridional ! Il me faudra chevaucher, intriguer, cafarder, risquer un coup de lardoir dans l'assiette ou la bedaine !

Minou hocha sa jolie tête brune. Elle aussi se sentait prête à tout abandonner. Pourtant, femme pratique et née pour le métier qu'elle exerçait, elle fut la première à reprendre son équilibre mental.

— Evidemment, avoua-t-elle, tout est à recommencer puisque messer Satanas continue à travailler pour ce Bergerac. Adieu, notre repos ! Il faut agir et tout de suite ! Nous devons, sans tarder, prévenir la marquise de Sarlat et le comte de Montrésor.

— Heu... émit Vauselle en faisant une lippe grimaçante, nous allons être fort mal reçus...

— Sommes-nous donc en faute ?

— Non... Qu'importe ! Ceux qui devaient nous assommer sous une grêle de pièces d'or doivent être, en ce moment, sous la double influence de Bacchus et d'Eros. Nous arriverons, déconfts, porteurs de mauvaises nouvelles, empêcheurs de danser en rond.

Tout en se rhabillant avec prestesse, la comédienne haussa ses épaules charmantes :

— Il nous faut courir après notre dû. Si nous gardons le silence sur ce que nous venons de voir, si



nous laissons Doralise et son sigisbée ignorer l'évasion du calamiteux poète, nous risquons bien des choses... entre autres celle de voir surgir Cyrano et ses amis au moment où on s'y attendra le moins. Te sens-tu de force à supporter seul leur assaut ?

Jean Lhermitte de Vauselle s'en tira par une sorte de pirouette. Minou sourit avec pitié et reprit, persuasive :

— En suivant la fortune de M. de Montrésor, nous protégeons nos intérêts et nos existences autant qu'il se peut. Le comte a de l'argent, des hommes de main.

C'était la raison même. Vauselle en convint, sans empressement, en suivant son amie d'un air défleuri.

### CHAPITRE III

#### SUR LA PISTE

Une vague lueur orangée commence à éclairer l'Orient. Les arbres gascons se profilent en noir. Il fait frisquet. Jamais Vauselle et Minou n'ont tant maudit Cyrano. Au lieu de la tiédeur du lit, les deux associés pour le mal connaissent les désagréments d'une nuit blanche, passée à cheval.

Bien qu'ils soient accompagnés de douze estafiers, ils craignent de rencontrer celui qu'ils sont chargés d'atteindre et de ramener mort ou vif.

Il leur en a bien fallu passer par là.

Réveillés en plein sommeil, les membres rompus par des excès, la tête endolorie, la Précieuse et son Céladon ont fort mal pris la nouvelle. L'envolée de Cyrano et d'Arlette les a mis en fureur. Avec une injustice criante, ils ont fait retomber leur hargne sur M. et Mlle Minou. Traités de sots, de traîtres, de marauds, d'empotés, de gourgandine, de truand, ils ont dû baisser le front sous l'averse.

Enfin, Claude de Montrésor s'est écrié :

— Prenez tout ce que vous voudrez : des bourses lourdes et pansues, des hommes, des chevaux, des mousquets, voire même des canons ! Ramenez-moi ce gode-lureau d'Aquitaine et cette mijaurée de Lutèce ! Je ne veux pas vous revoir sans eux... J'ai dit !

Voilà pourquoi ces cavaliers transis et fantomatiques



battent le pays aux approches de l'aurore, dans l'espoir de trouver les évadés et de les ramener au château de Beynac.

Tout en jetant autour de lui des regards effarés, le sieur de Vauselle, mentalement, supplie son saint patron de lui venir en aide.

— Faites au moins, dit-il en claquant des dents, que le Savinien ait perdu sa Flamberge au cours de son aérienne randonnée !

Saint Jean dut prendre en miséricorde celui qui l'implorait aussi piteusement, car les recherches des cavaliers, même aidées par le grand soleil, s'avérèrent infructueuses. On retrouva les draps, singulièrement apprêtés, grâce auxquels avait été permise l'évasion. Et ce fut tout. Le courant de la Dordogne les avait acculés, ces témoins, sur la berge, en les accrochant à des racines de peupliers.

Vers midi, le crâne de Minou, sans doute fécondé par l'ardent soleil, conçut une idée pharamineuse. Elle se rapprocha de son « frère », le visage soudain radieux.

— Trésor, s'écria-t-elle, si tu m'en crois, nous allons les tenir enfin.

L'escogrife eut un frisson bref.

— Oui, précisa la cabotine, car il me souvient de ceci : Cyrano a l'intention de se rendre à Bergerac. Il y veut saluer des cousines germaines à lui ; cousines qu'il ne connaît pas encore. Elles se nomment, si j'ai bonne mémoire, Madeleine et Françoise Robin de Vauzenac.

— Hé, avoua le drôle, tu m'ouvres des horizons, ma chère belle... Peut-être, en effet, pourrait-on machiner encore un joli petit traquenard de ce côté-là ? Cela vaut la peine d'y réfléchir.

En déjeunant, dans une auberge, on tint conseil. Il fut décidé que Minou ne devait pas tarder à rejoindre M. de Mazarin.

Minou n'ignorait pas que la ville de Bergerac était l'étape convenue. Elle s'y rendrait donc sans surseoir. Y retrouver l'Abruzzain devait être facile. Quant à lui, Vauselle, il retournerait à Beynac, quitte à essuyer la mauvaise humeur du couple.

Il fallait absolument s'entendre pour établir le piège, cette fois mortel, car on pouvait bien peu de chose sans le crédit de Montrésor. Enfin, pour plus de précautions, on décida qu'une douzaine de cavaliers continueraient à battre le pays entre Beynac et Bergerac, afin de décou-

vrir les fugitifs ou, tout au moins, de leur faire perdre du temps.

Vauselle leur donna ces instructions :

— Ne vous avisez pas de vouloir ferrailer avec ce matamore qu'est M. de Cyrano-Bergerac. Beaucoup d'entre vous le connaissent ou en ont entendu parler. Ils sont donc fixés sur ce point : avec lui, à ce petit jeu-là, non seulement on n'a jamais le dernier mot, mais encore on risque d'aller faire un voyage chez Pluton. La parole est aux pistolets seuls.

— Quant à la caillette, termina le lâche, ne pouvant manquer l'occasion de commettre une vilénie nouvelle, elle est à qui en aura envie. Après quoi, permission de la saigner comme un poulet !

Ceci dit, le minet de Mlle Minou tourna bride, piqua des deux et fit dès lors face, non sans appréhension, à ce fier château de Beynac, vigie semblant surveiller toute la région.

Comme il le craignait, il fut fort mal reçu par ses maîtres, les criminels amoureux. Ne lui avait-on pas enjoint de ramener le bretteur mort ou vif ? Enfin, son humilité et ses arguments apaisèrent un peu le couple.

Doralise, pour si rusée qu'elle se crût, n'avait-elle pas vu plusieurs fois se volatiliser le poète ? Et Claude de Montrésor, lui, se souvenait de certaines impressions désagréables ressenties en face de l'épée-fée. Tout cela réuni permit au piteux Vauselle de se comprendre absous. Il put relever la tête doucement.

Il exposa les premières lignes de son plan.

Doralise et Claude firent le reste.

Une heure après, le ruffian quittait les pièces somptueuses, gagnait la cour d'honneur et se frottait les mains en disant :

— Voilà du bel et bon travail... Maintenant, je crois qu'on va bien ennuyer cet être exquis, ce délicieux seigneur qui fut, au saint baptême, prénommé Hercule-Savinien.



Entre la Dordogne et la Louire, Cyrano et Arlette, tout en cherchant leur chemin au hasard, frissonnaient de leur bain récent.

Celui-ci eût gardé son indéracinable optimisme et sa gaieté héréditaire s'il n'avait pas fait soudain cette constatation désolante :

— J'ai perdu mon épée !

Comment cela s'était-il fait ? En voyageant, bien secoué, à travers la terrestre atmosphère ou en quittant son harnachement pour aller secourir Arlette en danger de mort par immersion ? Mystère ! Une grande tristesse et, à cause de la présence de la jeune fille, une certaine crainte, s'emparèrent de Cyrano :

— Pauvre de moi ! Suis-je encore sans estoc ? C'est comme si on m'amputait de mon nez ! Que faire, si des bélîtres se lançaient à notre poursuite ? Ah ! sandious de mordious !

A ouïr ces jurons, la Parisienne tint à s'informer de leur motif. Sitôt mise au courant, elle rassura son camarade. L'espérance la soutenait plus encore que le bras de Savinien. Pourquoi les rechercherait-on ? Comment deviner leur incroyable évasion ? Le jour levé, on entrerait peut-être dans leur geôle... Chacun devait dormir, à Beynac, sur le mol oreiller de la confiance.

Mais le jeune homme hochait la tête. La perte de son espadon le navrait et lui retirait toute confiance. Il ne se sentait plus lui-même.

Au petit jour, on aperçut la hutte qu'habitait une nichée de charbonniers. Jamais notre héros ne bénit autant son père d'avoir exigé, dans le cercle de la famille, des entretiens en langue gasconne. Celle-ci fut la clef d'or, elle ouvrit le cœur de ces braves gens. Ils avaient d'ailleurs entendu parler de la vieille maison de Cyrano et se déclarèrent tout prêts à se rendre utiles à l'un des surjeons de cette souche noble et ancienne.

On eut du feu, du lait et du fromage de chèvre. On tailla dans un chateau de pain bis. Bientôt, restaurés, Cyrano et Arlette, étendus fraternellement sur des peaux de bique, goûtèrent un repos qu'ils voulaient de courte durée.

Or, ils avaient besoin de sommeil. Le soleil se trouvait au zénith, quand un éternuement épouvantable du bretteur le réveilla, fit se dresser son amie et mit toute la cabane en émoi. Dix minutes après, ayant lampé une jatte de lait et offert quelque monnaie à la charbonnière qui n'en voulut point, Cyrano parlait de repartir. Il avait hâte de gagner Bergerac afin d'y retrouver ses amis et d'y saluer ses cousines.

Son hôte l'en dissuada.

— Patientez encore un peu, mon gentilhomme, car vous êtes sans arme et le danger ne cesse de vous entourer. Ce matin, dans le temps où vous savouriez un repos bien gagné, nous avons, mes fils et moi, vaqué à

nos besognes habituelles... Ce faisant, nous avons aperçu des cavaliers, le pistolet au poing... Ils parlaient de vous et de la noble demoiselle qui vous accompagne. Ils se vantaient de vous mettre tôt la main dessus et de vous occire... Quant à mademoiselle, je n'ose répéter leurs paroles...

— Par Borack ! explosa Cyrano, si je puis me trouver, l'épée au clair, en face de ces fils de bâtards, je jure...

La colère le fit étrangler. La charbonnière, émotionnée, reprit :

— Ils attendent du renfort. Un des leurs a été en chercher au château de Beynac. Ils connaissent vos projets. Vous voulez vous rendre dans l'ancienne seigneurie de votre famille... Ils comptent bien vous empêcher d'y parvenir...

— Tonnerre ! Ah ! si j'avais encore, dans son fourreau, ma pauvre et chère lady Flamberge, ces gens-là seraient pourfendus avant une heure, et on pourrait confectionner avec leur pression un excellent pâté de Sarlat !

« Au fait, j'y pense, mon brave homme, vous devez avoir ici une cognée, une hache ?

— Cela m'est défendu, messire, par les coutumes féodales. Je suis charbonnier et non pas bûcheron. Nous possédons ici des coutelas pour couper les menues branches, mais rien autre.

Arlette intervint doucement, sauvant peut-être Cyrano d'une attaque d'apoplexie causée par la fureur.

Selon la jeune Minerve née à Lutèce, il ne fallait pas prendre l'aventure au tragique, mieux valait patienter. On pouvait faire confiance à ces dignes artisans de la forêt ; ils la connaissaient dans ses coins et recoins, et trouveraient toujours une cachette inviolable. Puisqu'on avait de l'or, on chargerait le plus grand des garçons d'aller jusqu'au bourg de Sarlat, afin d'en ramener un bon cheval, une épée et des pistolets.

C'était la raison même. Il fallut donc en passer par là, bien que le bretteur se sentit du salpêtre dans les veines.

— Bagasse ! Ce que j'en fais, gente Arlette, c'est bien pour l'amitié de vous !

Tout ce temps perdu, il le sentait obscurément, serait utilisé par ses mortels ennemis.

Le messenger ne fut de retour qu'à l'aurore du lendemain. Il montait un assez beau cheval, apportait une rapière honorable et deux bons pistolets. Il expliqua :



— J'ai préféré voyager de nuit. En plein jour, on se serait étonné de voir un pauvre charbonnier monter autre chose qu'un bidet foireux et galeux, et s'embarasser d'armes réservées aux gentilshommes.

Ce garçon parlait d'or... Il en reçut.

Et comme un agrément, ainsi qu'un malheur, ne vient jamais seul, au moment où Arlette montait en croupe, un des jeunes enfants surgit avec une épée trouvée par lui dans les roseaux.

C'était lady Flamberge.

Cyrano en pleura de vraies larmes de joie. Il embrassa les joues noircies du jeune auteur de la découverte. Bien renseigné par ses hôtes, il se dirigea vers Bergerac, le cœur en fête.

Ce voyage fut dénué d'incidents, car peut-on appeler ainsi l'expédition, dans un monde meilleur, de trois chenapans, appartenant à Montrésor, que leur mauvais ange mit soudain devant le bénin Cyrano ?

Sans le désirer, ils se suivirent, à trois minutes de distance...

## CHAPITRE IV

### LE VIDAME DE TAILLE

On voit encore, en la noble ville de Bergerac, égayée par la traversée de la Dordogne, une vieille maison monumentale, portant le cachet du xvi<sup>e</sup> siècle et des traces de remaniements au xvii<sup>e</sup>. On la désigne, à tort, sous le nom de *Château de Henri IV*.

En cette maison, habitaient, à l'époque où se passe ce récit, les deux cousines de Cyrano, Madeleine et Françoise Robin de Vauzenac. Elles étaient filles de Gaspard Aimé Robin, seigneur de Vauzenac et de Mussidan, et de Jacqueline de Cyrano, tante de notre pourfendeur-physicien-poète et gassendiste.

Leur père et leur mère étant morts prématurément, les pauvrettes vivaient là, sans grande joie, sans heurts et sans secousses, dans la monotonie provinciale.

Françoise goûtait encore, bien qu'à la vérité, en s'y attardant un peu, les joies candides de l'enfance. Elle jouait à la poupée. Cependant, d'esprit posé et réfléchi,

elle suivait docilement les leçons de sa sœur aînée. Celle-ci, près d'elle, faisait le magister, un magister fort peu rébarbatif, blond comme l'éteule, aux joues plus douces et plus roses que la fleur du pêcher.

Madeleine avait reçu, aux temps où vivait son père, une instruction fort complète, perfectionnée ensuite par ses propres soins. Elle vivait sous l'emprise d'un démon intellectuel qui lui donnait un appétit dévorant d'apprendre. Au point de vue littéraire, selon les règles immuables sous lesquelles se courbe la jeunesse, l'aînée des demoiselles Robin « donnait avec fureur », pour parler la langue d'alors, « dans le goût du jour ».

On l'a dit, au début de ce récit, c'était la *préciosité*. L'Hôtel de Rambouillet faisait, aux jeunes yeux provinciaux, le même effet que le Louvre royal pour les seigneurs de France.

Il était le Temple, l'Arche sacrée, le Saint des Saints, le Tabernacle.

Là seulement s'enseignaient le « bel air » et le « beau langage » et se régentaient la mode chère aux « beaux d'esprit ».

Madeleine rêvait surtout d'aller à Paris, non pour connaître la capitale et se faire présenter à la reine, mais bien pour pouvoir effleurer de son petit pied les parquets vernis de l'illustre salon bleu où trônait « l'incomparable Arthénice ».

Son pseudonyme était prêt. Elle avait choisi de s'appeler Roxane...

Rien n'aurait empêché Madeleine ou Roxane, comme on voudra, de fermer son hôtel Bergeracois et d'aller habiter Paris, où elle se savait un brillant cousin, le fils de son oncle Abel, si elle eût été majeure.

Mais elle était sous la coupe d'un piètre sire, le vidame de Taille, son tuteur datif. On l'appelait, par dérision double, Pierre de Taille.

C'était un barbon sec, faible, bref, doué de toute la virulence des nabots. A sa méchanceté naturelle et inévitable, le petit homme joignait un vice : la laderie.

Bien que cossu, Pierre, vidame de Taille, la suite le prouvera, était prêt à tout pour palper quelque argent. Il rognait sur l'ordinaire de ses pupilles.

Pierre de Taille vivait avec les jeunes filles, mais sous les combles, dans un galetas digne d'un ascète comme le Père Joseph ; réduit peu idoine à loger un gentilhomme. Il eût pu habiter une chambre convenable,

seulement cet avare, pour être heureux, devait n'avoir autour de lui qu'un décor de misère.

C'est là, dans le même temps où Cyrano et Arlette se morfondaient, non loin du château de Beynac, dans la hutte des charbonniers, que le petit sire fit introduire un grand flandrin désirant lui parler.

Pourquoi le cacher au lecteur ? Ce visiteur, se présentant au nom et comme ami de la marquise de Sarlat, n'était autre que le sire de Vauselle. Il jeta d'abord des regards effarés autour de lui, s'étonnant de voir un vidame ainsi logé.

« On a beau prétendre que contentement passe richesse... grogna-t-il tout bas. Comment peut-on vivre dans un semblable taudis ? »

— En quoi puis-je être utile à Madame la Marquise de Sarlat ? On l'estime infiniment ici : elle a tant d'argent !

— Monsieur le vidame, vous avez devant vous un gentilhomme en qui Mme la marquise de Sarlat place une confiance très étendue, mais, j'ose le dire, parfaitement justifiée.

« Or donc, Mme la marquise porte un affectueux intérêt, vous ne l'ignorez certainement pas, à la bonne noblesse catholique de ce pays.

« Parmi cette illustre géniture, ma noble amie s'en souvient, s'offrent au rayon du soleil de Gascogne deux fleurs insignes entre toutes, deux lys adorables : vos délicieuses pupilles.

« La divine et généreuse marquise ( au mot de « généreuse », il vit une lueur s'allumer dans l'œil de son interlocuteur ) entend protéger ces charmantes enfants...

— Seraient-elles en danger ? condescendit à demander le vidame, ayant toujours crainte d'un pillage des gens de guerre.

— Doublement ! affirma Vauselle avec force.

— Je ne vois pas, s'épouvanta le grigou, en jetant des regards affolés sur différentes cachettes gorgées d'or, ménagées par lui en son retrait sordide. Rien ne menace notre ville... Qui donc en voudrait aux demoiselles Robin de Vauzenac ? Pour quel motif ?

Jean leva l'index doctoralement :

— *Primo*, la cité bergeracoise est une « place de sûreté » protestante ; or, nous le savons, un soulèvement y est fomenté, depuis plusieurs semaines, par les ennemis de Son Eminence le Cardinal-Duc. Sous peu

de jours, monsieur le vidame, il y aura prise d'armes, proclamations, comme à La Rochelle, sans compter des combats avec les troupes royales et les nobles catholiques d'ici !

— Miséricorde ! s'exclama le vidame devenu vert de terreur, en songeant à son trésor.

— Vous doutez-vous du nombre et de la gravité des troubles qui en seront la conséquence pour les gens paisibles : coups, amendes, exactions, viols, vols...

— Assez ! supplia l'autre à ce dernier mot.

Alors, Vauselle, élevant son médius, le rapprocha de son index, toujours érigé :

— *Secundo*, l'une de vos pupilles, l'ainée, est devenue, sans qu'elle en sache rien, le but invouable d'un de ses parents, un dénommé Hercule-Savinien de Cyrano-Bergerac.

— Son cousin germain, pourtant !

— D'accord, mais prince des mauvais sujets. Il est athée, libertin, buveur, jureur, trousseur de cottes, insulteur de nonnes, embrocheur de volailles, défonceur de tonnes, râfleuse de bourses, déserteur et, méfaits encore plus anathématisables, poète, auteur dramatique et romancier.

« Honte et terreur de sa famille, renié par ses amis, vomé par ses pairs, il se trouve à bout d'expédients, sans sou, ni maille. La détresse où il s'est volontairement plongé lui a inspiré, monsieur le Vidame, une idée démoniaque, bien digne de son cerveau surchauffé ; il est venu en Gascogne, afin de séduire sa cousine et de vous forcer, pour réparer le mal, à la lui donner en mariage, avec une énorme dot !

— Le misérable ! éclata le thésauriseur, dont le visage s'empourpra à la perspective de se séparer de tant d'or. Si encore il la prenait sans rien demander en surplus, le péché serait...

— Pardonnable ?... Non ! Je vous répète : il crève de faim ! Son amour supposé pour Mlle Madeleine est, pour lui, l'avenir assuré : rôtis, poulets, jambons, flacons de Monbazillac, eau-de-vie d'Armagnac, le gîte, des serviteurs, un carrosse !

— Quel truand abominable !

— Le malheur, continua le sieur Jean de Vauselle, est que ce triste individu n'est pas venu seul. Il s'est fait accompagner de malandrins de son bord. Ce sont des êtres décidés à tout, car la mort par inanition ne les tente pas.



« Ces lascars sont capables, par exemple, ils l'ont prouvé, d'entrer ici de force, l'épée à la main, de mettre à mal ces pauvres et douces jeunes filles et, le couteau sur la gorge, de vous obliger à leur donner de... »

Vauselle n'eut pas besoin d'achever. Un bond simiesque du grippe-denier lui démontra qu'il avait été entendu.

— Calmez-vous, fit-il en se levant pour aller saisir le bras droit du nabot, la noble dame de Sarlat a prévenu le coup. Elle entend mettre bon ordre à ces méchantes entreprises, puisqu'elle m'a envoyé vers vous, moi, son ami le plus intelligent et le plus zélé.

— Que faire ? s'enquit Pierre de Taille.

— D'abord, conseilla Vauselle, veiller d'urgence sur votre argent, le serrer en lieu sûr, ensuite obéir aux suggestions de Mme la marquise. Il va falloir...

— Je vois, déclara le ladre, qu'on peut s'entendre avec un gentilhomme comme vous, doué de l'expérience de la vie et des choses. Ne venez-vous pas de me le faire entendre ? Le moyen primordial consiste à protéger mon saint-frusquin... Oh ! j'ai peu de chose... fort peu... moins que fort peu, même... et c'est pourquoi j'y tiens comme à mes petits boyaux ! Ceci dit, je vous écoute.

— Il va falloir, reprit le sbire en se grattant le nez, quitter en hâte cette ville où vous menacent tant de périls.

— Cela va coûter cher, plaida Pierre de Taille, en soupirant.

— Non ! Vous louerez des mulets pour transporter ces demoiselles et leurs bagages... J'ai de l'or... La marquise m'a chargé de faire vite et de ne pas lésiner.

Alors l'avare de s'écrier :

— Ah ! cher seigneur, a-t-on plaisir à vous écouter !

— Certains le prétendent, je parle avec une certaine élégance, se rengorgea Vauselle.

— Surtout avec esprit et raison, renchérit le petit homme. Tout s'arrange à merveille dès que vous ouvrez la bouche !

« Je ne vous demande plus qu'une indication... Il faut partir, soit ! Mais pour aller où, s'il vous plaît, monsieur... veuillez me rappeler votre nom ?

— Monsieur Minou... Quant à votre question, en voici la réponse. Mme de Sarlat, tandis qu'elle m'envoyait ici, dépêchait un exprès à M. le baron Louis de Reilhac, gouverneur de Domme, l'une des villes les plus imprenables de toute l'Aquitaine... Vos pupilles y seront en sûreté. La place est catholique et son gouverneur se

trouve averti de ce que médite l'inferral Bergerac. Il l'attend de pied ferme.

— Tout cela est bel et bon, monsieur Minou, et j'y souscris des deux mains... Un mot encore... Ma présence à Domme se trouve-t-elle nécessaire ? Suis-je obligé d'y accompagner mes pupilles ? Je vous avoue que...

Il se tut, mais son maintien, ses regards circulaires trahissaient sa terreur d'avoir à abandonner son argent bien-aimé.

Vauselle décela l'état d'âme du grigou et se demanda si son admirable « sœur » ne pourrait point détourner le vidame, l'endormir, et s'emparer de son magot... Il dit enfin, avec fatuité :

— Je prévois tout, monsieur le vidame. C'est ma raison d'être de bien monter une affaire. Rien n'est laissé au hasard. Vous pouvez donc demeurer céans.

« Cela tombe à merveille. En effet, mon intention est de réserver à la visite que ne va pas manquer de faire ici le Cyrano un accueil d'une extrême fraîcheur... J'ai des estafiers bien armés... Pour le reste, faites-moi confiance. Si le drôle perd la vie en cette aventure, chacun poussera un soupir de satisfaction. Déserteur, il est d'ailleurs recherché par les sergents... Depuis longtemps, il a mérité la mort.

## CHAPITRE V

### LES COUSINES DE CYRANO

Après un court voyage à cheval à travers l'un des plus beaux pays de France, Savinien de Bergerac et son adorable compagne atteignirent enfin la ville qui avait donné le jour au poète. Cyrano salua son apparition comme il l'eût fait pour une grande dame chérie.

L'émotion fut forte pour lui d'apercevoir les remparts de cette ancestrale seigneurie. Il en perdit la parole cinq bonnes minutes et, même, sentit se mouiller ses cils.

— Petite Arlette, dit-il enfin, en remettant son chapeau, je ne sais ce que sera mon existence... Vous devez me connaître assez pour ne point douter de mon mépris pour les biens matériels. Je ne suis vraiment affamé que de gloire et d'amour.

« Eh bien, malgré ce dédain, si, en cherchant la gloire, je rencontrais dame Fortune, ma première dépense somptuaire serait pour racheter ce patrimoine familial dont je porte le nom et où dorment tant des miens.

— J'en suis certaine, monsieur Savinien, votre vœu sera exaucé. Quel espoir peut demeurer interdit au plus brave gentilhomme du royaume de France ? L'épée a été souvent l'origine d'une grande fortune.

— Pourtant, j'ai contre moi, dioubibane, mon sacré caractère. Il me porte à crier ce que je devrais taire, à me redresser, flambard, quand d'autres s'agenouilleraient, à envoyer mon pied dans une assiette au moment où il convient de lécher des bottes. Peut-on passer à la Cour avec de tels défauts, ma mie ?

« Bah ! si le Destin me fait rencontrer l'Amour partagé, je le tiendrai quitte de la seigneurie de Bergerac !

« Sur ce, trêve de paroles. A l'action, mordious ! Il nous faut retrouver nos amis. Ils doivent gémir d'inquiétude.

Arlette se figurait le voir allant quêter des nouvelles d'auberge en auberge. Aussi fut-elle surprise quand elle le remarqua occupé à questionner un bourgeois pansu dont le nez étincelait.

— Dites-moi, mon brave... Où boit-on ici le meilleur vin ?

— Mon gentilhomme, c'est à l'enseigne de *Bacchus Couronné*, répondit l'interpellé, avec le sourire et l'accent du lieu.

— Cadédis ! Et où loge ce dieu bienfaisant ?

— D'ici, Messire, vous pouvez voir se balancer l'enseigne.

On trouva là, au grand ébahissement d'Arlette, exactement ce que Cyrano cherchait.

Linières, en effet, trônait devant une série de bouteilles, la plupart vides, au milieu d'admirateurs nobles ou bourgeois... Lui ne manifesta aucune surprise à la vue de ses amis. Il se contenta de désigner les flacons d'un geste du menton et de proclamer :

— Cru fameux, ce Montbazillac !

Il était déjà plus qu'ivre. En l'absence de Cyrano, qu'il aimait et respectait infiniment, le biberon perdait toute retenue et oubliait même de regagner son lit. Il venait donc de passer une nuit sur l'un des bancs du cabaret et, ma foi, ne semblait pas s'en porter plus mal. Quelques jurons du poète le rappelèrent un peu à la

réalité. Il sentit le besoin de s'excuser... Aussi éructa-t-il entre deux involontaires relents :

— Tu vois... Savinien... J'apprenais à boire... aux gens d'ici... Ces Méridionaux attendaient... les bonnes leçons d'un homme du Nord !

D'autres imprécations de Savinien et aussi les doux yeux chargés de reproche que lui faisait Arlette achevèrent de dissiper, au moins provisoirement, les vapeurs alcooliques enténébrant l'encéphale de l'Athée de Senlis. Il réussit à se lever, à s'accrocher au bras de son ami et consentit à le guider jusqu'à l'auberge où était descendue la petite troupe : *Le Coq Rouge*, la meilleure de l'endroit.

Là, Saint-Amant, Le Bret et Brissonnière battaient mélancoliquement les cartes, attablés, dans la salle basse, autour d'un pot de Saint-Emilion. On devine comment ils accueillirent l'arrivée d'Arlette et de son compagnon.

— Tu le constates, Henri, dit celui-ci au Cadet des gardes de Richelieu, ta fiancée était en bonnes mains. Pour te la ramener, j'ai dû la faire voyager dans les airs, à la façon d'Icare et la sauver des eaux, comme le fut Moïse.

— Fi's, demanda Saint-Amant, n'exagères-tu pas un tantinet ?

— Mon gros, interroge cette mignonne jouvencelle. Elle te dira la vérité, c'est à savoir qu'on s'est évadés du donjon de Beynac, en fuyant, de nuit, par la fenêtre.

— Par la fenêtre ? Oh !

— Mademoiselle, messeigneurs, coupa Linières, déjà remis de sa récente biture, il appert que l'ami Savinien en a long à nous dévider... On est peu à son aise debout pour écouter. Donc, asseyons-nous... Et comme on sèche assis sans boire...

— Prince des Futailles, fit sévèrement Cyrano, à la vérité, nous allons vider des flacons, mais il est plus vrai que ton rôle se bornera à nous regarder...

— Pitié ! supplia l'entonneur.

— Pitié ! intercédâ la Parisienne, car les baisers de son fiancé la portaient à vouloir tout le monde heureux.

— Bon, consentit le bretteur, j'autorise trois verres de Graves.

Il se mit à détailler jovialement les nombreuses attaques et embûches qu'ils avaient eu à briser et à surmonter non sans peine.

— Et Mons Mazarini ? demanda-t-il, quand il eut



terminé. Que devient-il ? Que dit-il ? Il doit maudire ce contre-temps ?

M. de Brissonnière se mit à rire :

— On ne le voit plus depuis deux jours... Avant-hier, une jeune femme brune, cachée par le *mimi* classique, est venue le retrouver. Depuis, notre trembleur demeure invisible. On monte les plats dans sa chambre.

Cyrano hocha la tête :

— A mon sens, beaucoup d'incidents et de traverses surmontés par nous, viennent de la sottise condescendante que ce diplomate, main cependant comme cent chimpanzés, prodigue à cette mystérieuse drôlesse.

« Je vais monter le lui dire et tâcher d'en finir avec l'aventurière.

Mais le Gascon eut beau tempêter, jurer, secouer la porte, elle demeura close. A l'abri de l'huis indérongable, il entendit Mazarin sussurer :

— Je suis souffrant, cher mousou de Berzerac... et j'ai pris médecine... Ayez la bonté de m'excuser... Nous causerons demain de nos affaires à tête reposée...



Il ne fait pas encore nuit, et déjà, cependant, au-dessus des vieilles maisons de Bergerac, l'azur du ciel gascon pâlit, devient cendré. Seule une lueur, rose comme la patte d'un flamant, y met un peu de joie, à l'Occident. On a encore plus d'une heure devant soi avant la sonnerie du couvre-feu.

Cyrano a voulu en profiter pour aller saluer ses cousines Robin. A côté de lui, marchent Le Bret et Arlette ; il les considère comme ses frère et sœur. Il veut les présenter à Madeleine et à Françoise.

Les voici devant la maison de ses parentes. Sans être un château, c'est une maison-forte, aux murs épais, dont les fenêtres sont munies de grillages et dont la porte unique ne doit céder qu'au bélier.

Joyeux, le poète ébranle la maison à l'aide du marmot de bronze.

Comme il va les embrasser, ces jolies cousines inconnues de lui, dont toute la famille célèbre l'éclatante beauté ! Un pas retentit, se rapproche... On entend un bruit de judas tiré :

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

— Hercule-Savinien de Cyrano-Bergerac.

— Ah ! très bien... très bien...

Des chaînes bruissent, des verrous gémissent.

Enfin bâille la lourde porte.

Derrière, s'aperçoit le sire Pierre de Taille, tout pâle. Il tremble... de vieillesse, sans doute ? Il se nomme :

— Pierre, vidame de Taille, le tuteur datif des demoiselles de Vauzenac...

D'un même geste, les nouveaux venus se découvrent, tandis que l'avare murmure :

— Soyez les bienvenus.

Il clôt l'huis, le reverrouille, y remet les chaînes, puis indique l'escalier :

— Au premier étage, messieurs... On va vous recevoir avec les honneurs qui vous sont dûs.

Sur le palier, au lieu d'ouvrir l'une des trois hautes portes symétriquement disposées, le tuteur montre au poète un corridor long et sombre, qui a l'air d'avoir été fait pour les besoins du service. Il sourit, s'incline et prévient :

— Je vous précède, si vous le permettez.

Les narines du Gascon guettent. Le Bret lui pousse un coude dans les côtes. Ils ont tous deux la même pensée : « Pourquoi nous faire enfiler cette communication obscure... N'entre-t-on pas par la grande porte en ces appartements ? »

Ils s'avancent, cependant, dans l'ombre, la main sur la garde de l'épée.

— On y voit comme dans un four, déclare Arlette d'un ton mécontent. La jeune fille juge aussi cette introduction des plus singulières.

Au beau milieu du couloir, une petite ouverture se présente. Le vidame s'y engouffre prestement et l'huis se referme en claquant. Cyrano ne se retient plus. Il dit à son ami Henri Le Bret :

— Tu ne trouves pas, *ma caillou*, que cela empeste la trahi... Sandious de mille...

Il ne peut en dire plus...

Une corde tendue à la hauteur de ses bottes vient de le faire trébucher. Il s'étale...

Le Bret a rencontré un obstacle pareil, mais situé plus haut et qui lui a meurtri le cou.

Et des cris retentissent aux deux bouts du corridor sinistre :

— Ils sont pris ! Assommez-les !

Une plainte déchirante d'Arlette s'élève dans l'ombre, tandis que s'engage une confuse mêlée. La jeune fille, empoignée par quelque brute, se défend, serre la gorge

de son adversaire. Le Bret ceinture un ennemi inconnu. Quant à Cyrano, il a empoigné les jambes d'un estafier qui s'écroule...

La voix de Saint-Ibal sacre :

— De la lumière, que diable ! On ne distingue rien ! Comment tirer, dans ces conditions-là ? Des flambeaux !

Aussitôt apparaissent, aux deux extrémités du corridor, un drôle portant un chandelier. Cyrano et Le Bret ont maintenant l'arme au poing... Deux éclairs... deux hurlements de douleur ou de rage... deux hommes tombent. Ils vont tenir compagnie à l'ennemi d'Arlette. Cet homme est suffoqué, la langue hors de la bouche, il n'oubliera jamais les deux nerveuses petites mains qui lui serrèrent le gaviot.

— Tirez ! ordonne Saint-Ibal.

Faire feu, en cette mêlée, c'est risquer de se démolir mutuellement. Le boyau regorge d'hommes de main. A vouloir trop bien faire les choses, on s'est embouteillé, réduit à une quasi impuissance.

Habitués aux affaires périlleuses, sans même avoir eu besoin de s'entendre, les deux Cadets ont opéré comme il convenait. L'un fait face à la sortie du couloir, l'autre à l'entrée.

Arlette, devant la petite porte par laquelle s'est évaporé le sieur Pierre de Taille, se trouve au centre du carré formé par les murailles et les deux Cadets. Très calme maintenant, la jeune fille examine l'issue utilisée par le tuteur. Elle cogne. Elle secoue le vantail. Enfin, elle s'écrie :

— Cela ne tient pas ! On peut l'enfoncer d'un coup d'épaulé. Du bois mince... piètre travail...

Elle a été entendue, mais, dans le même temps, deux hommes mordent la poussière : l'un comprime son ventre en grimaçant, l'autre se masse l'épaule. Sa main est rouge.

— Fils ! clame Cyrano dont pointe le nez terrible, joue au bélier sur la porte.

Le Bret obéit. Il se rue. Dans le même moment, l'implacable lady Flamberge trace un cercle enchanté...

Un des ruffians ne se retient pas de proclamer :

— Quel admirable épéiste !

Il jette son arme :

— Je renonce à l'affronter !

C'est un homme aux proportions herculéennes. Malgré cela, il tient à son joli visage pour lequel s'affolent les dames. Heureux en cette vallée de larmes, il ne

veut pas mourir encore. Ce goût-là n'est point rare et peut se défendre.

— Voilà un garçon raisonnable, pocapédédioux, s'exclame le bretteur en se fendant. L'ami, pour ce mot, je vous déclare mon prisonnier..

« Ceci pour vous, mon pitchoun imprudent.

Un duelliste pâlit, chancelle et va s'appuyer au mur.

« Donc, disai-je, puisque vous voici capturé, passez ici, *caro mio*. Relevez l'ami Le Bret... Faites-moi sauter ces planchettes !

L'interpellé, bien qu'il se soit fait bravo, doit être bon gentilhomme, car il exécute loyalement l'ordre reçu. Le fiancé d'Arlette, lui ayant cédé la place, retombe en garde et fait reculer vivement deux porteurs de broche. Le « prisonnier » de Savinien fait sauter l'obstacle comme en se jouant.

— Entrez, ma chère Arlette, offre alors le poète. Passe à ton tour, Henri... Je protège la retraite.

A vrai dire, Cyrano, maintenant, ne protège rien du tout. Les lames n'osent plus affronter lady Flamberge. On la redoute trop.

C'est qu'à part Saint-Ibal aucun de ces gaillards n'a encore vu à l'œuvre le redoutable Gascon. Hommes d'épée, amateurs de coups savants, ils sont frappés encore plus par l'admiration que par la crainte. Leur adversaire, qu'ils savaient brave, leur apparaît un duelliste hors ligne. Devant lui, ils sentent n'être que des « apprentis ».

— Monsieur, fait Cyrano en reconnaissant Saint-Ibal, je suis bien fâché pour vous de ce résultat... Que vont penser de vos talents et de votre tactique M. de Montrésor et Mme de Sarlat ? Assurez-les de l'excellence de ma mémoire. Je n'oublierai pas ce joyeux quart d'heure. Par Borack ! cette petite rencontre m'a mis en belle humeur. Voyons, combien étiez-vous ? Un... deux... cinq... huit... douze... et trois quinze... C'était, monsieur, nous prendre pour des enfants.

— Abattez-le ! hurle l'interpellé, se maintenant au dernier rang. Lâches, tirez donc !

Personne n'ose lui obéir. Redoute-t-on la revanche de Cyrano si on le manque ? Est-ce l'admiration ? Le sentiment de l'honneur paralyse-t-il les bras ? On ne sait ! Chacun jette un regard sur les camarades blessés.

— Allons, approuve Cyrano goguenard, ce sont là gens de cœur, monsieur de Saint-Ibal, et non, comme vous, des assassins vulgaires. Il faut en prendre votre parti.



« Vous, messieurs, battez en retraite. Enlevez doucement vos blessés... Quant à vous, monsieur le lâche, sortez le premier... Au moindre geste, je vous châtie sans pitié... Eh ! les porteurs de luminaires, éclairez cette digne sortie... Point de morts ? Bravo, lady Flamberge, vous êtes une digne chrétienne ! Au fond, nous n'avons aucun motif d'en vouloir personnellement à ces braves gens ! Qu'ils aillent en paix !

« Messieurs, je préside... En avant, ou, plutôt, en arrière... Veillez à ne pas trop faire souffrir vos amis qui ont connu le baiser de mon épée. Que de sang ! Ne vous hâtez pas, rien ne presse. Croyez-vous le fils de mon père capable de frapper les gens dans le dos ? Doucement, vous dis-je !

## CHAPITRE VI

### IMPUDENCE DE GOUVERNEUR

Calme et souriant, car, depuis longtemps, en fait de traquenard, rien ne l'étonnait plus, notre Gascon surveilla le départ de ceux qu'il venait de vaincre si joliment, puis, avant de refermer la porte sur la troupe déconfite, toucha son feutre lentement et s'écria :

— Monsieur de Saint-Ibal, si j'ai la faiblesse de vous laisser sortir d'ici en excellente santé, j'ose compter sur votre délicat souvenir... d'abord pour avoir le plaisir de vous rencontrer encore... ensuite pour me mettre aux pieds de la belle marquise...

« Belle, elle l'est, je le sais, comme le savent également les marmitons, sommeliers, gâte-sauce, valets d'écuries et postillons de *La Cloche* en Beaugency... Sandious, messeigneurs, rarement vit-on formes plus parfaites !

« Tous mes compliments à ce bravissime Claude de Montrésor ! Il en possède un, en la personne de son amie, digne de faire envie au roi !

« Un moment encore, mon cher sire ! N'oubliez pas de conseiller à vos employeurs de renoncer, d'une façon définitive, à me chercher noises... Cet avis leur sera utile, car je ne suis pas indéfiniment en belle humeur ! Sur

ce, comme l'a dit mon illustre compatriote le roi Henri, n'y revenez plus !

Après avoir refermé la porte avec soin, Cyrano ramassa l'un des flambeaux abandonné là par un estafier, souffla l'autre et remonta vers le couloir qui avait failli être pour lui et ses amis l'antichambre du paradis. Du sang tachait le parquet et s'éclaboussait en étoiles, sur les murailles.

Cyrano haussa les épaules :

— Mes gentes cousines sont certainement bien innocentes de cet accueil sympathique. Je souhaite à la vipérine Doralise de ne pas avoir joué quelque méchant tour à ces pauvrettes ! Nous le saurons avant peu, puisque nous tenons leur tuteur : un délicieux gorille ! Car je ne dois pas m'abuser, le bonhomme reste bien en notre pouvoir ?

Le poète-bretteur ne se trompait pas.

Quand il pénétra, par la petite porte enfoncée par son prisonnier, il se vit dans une pièce plaisante. En temps normal, cette chambre devait être celle d'une de ses cousines. Fort élégante, elle prenait jour par deux hautes fenêtres et se trouvait meublée d'un lit à colonnes, de grands fauteuils et de chaises, le tout de ce que nous appelons aujourd'hui le style Louis XIII.

Sur le lit somptueux, dont les courtines demeuraient ouvertes, gisait le corps menu de Pierre de Taille. Arlette, toujours charitable, ayant trouvé ce petit grigou évanoui, avait prié son fiancé et le prisonnier du Gascon, de l'étendre là.

Il venait tout juste de reprendre ses sens.

A la vue de Cyrano, il poussa un faible gémissement et retomba en syncope.

— Tripe de biou ! se réjouit notre ami, je lui inspire une sainte terreur... Elle ne serait point injustifiée si j'avais devant moi un gentilhomme de mon âge au lieu d'un avorton de cet acabit ! Sa faiblesse le sauve d'une correction de première !

Alors, se tournant vers son prisonnier, un joli jeune homme au regard franc et décidé :

— Monsieur, déclara-t-il, votre conduite, en ce traquenard, a été celle d'un homme de cœur. Aussi, veuillez me croire, vous perdriez tout, l'honneur et la vie, en continuant à servir Montrésor et son impudente amie. Ce sont, malgré leur naissance et leurs titres, des gens de rien... ou plutôt si, des gens de sac et de corde ! Je les connais.

L'autre s'inclina :

— J'ignorais tout de ceux qui m'employaient. A présent, je crois aveuglément ce que vient de m'apprendre l'homme héroïque et généreux à qui je dois la vie... Je me nomme Charles de Naressac... La ruine de mon père me contraignit, pour l'instant, à louer mon épée...

— A des gens indignes. Vous pouvez en faire un meilleur usage, répondit Cyrano. Vous êtes Gascon, si j'en crois la consonnance de votre patronyme... Oui ? Eh bien, je peux vous recommander à mon capitaine, monsieur de Carbon de Casteljaloux. Avez-vous une objection à ce projet ?

— Ah ! Monsieur, vous me comblez. Ma joie égale ma gratitude, fit M. de Naressac dont l'émotion paraissait profonde.

— Fort bien. Daignez patienter. Aussitôt après avoir pu tirer de ce mirmidon ratatiné les renseignements nécessaires, j'écirai à mon capitaine.

Et, s'approchant du lit où gisait Pierre de Taille, le disciple de Gassendi s'écria de sa voix tympanisante :

— Allons, *birbante* (1), trêve de comédies ! Il faut reprendre pied et s'apprêter à me répondre.

Le vidame ouvrit les yeux, des yeux blancs d'épouvante. Il joignit les mains :

— Grâce, balbutia-t-il, grâce ! Vous voulez de l'argent, on me l'a dit, hélas !... mais je n'en ai point ! Je suis très vieux, très pauvre ! Même si vous me mettez à la torture, je ne pourrais pas vous donner de pistoles.

— Eh ! tonna Cyrano, qui vous parle d'or ou d'argent, vieille mule gasconne ! Je n'en ai que faire.

— Comment ! fit le ladre dont le visage se recolora aussitôt, vous ne réclamez pas... une rançon... mon cher, mon pauvre argent ?

— Je me moque bien de vos maravédis, mon bout d'homme ! Gardez-les, buvez-les, mangez-les, que m'importe ! Voilà bien le cadet de mes soucis ! Me parler d'or, à moi, Cyrano ! Faut-il peu me connaître, mordious !

L'œil du barbon examina curieusement son interlocuteur. Malgré l'exagération évidente de son appendice nasal, il ne le trouvait pas antipathique. Psychologue avisé, il le jugeait plus chimérique que réaliste, plutôt perdu dans les nuages qu'expert à fouiller le sol afin d'en extraire des cassettes.

On le lui avait dépeint, ce cousin germain de ses

---

(1) Vieux polisson.

pupilles, comme un friand du jeu des larmes, ne reculant devant aucun danger, et il venait d'en avoir la preuve. Mais l'avait-on induit en erreur quant à son désintéressement ?

Il commençait à le croire...

Aussi bien, Cyrano acheva de l'édifier :

— Je suis venu ici pour saluer mes cousinettes, un point, c'est tout. Je ne les crois pas présentes ; le hourvari de tout à l'heure les eût fait fuir. De la réception récente, je ne vous parlerai point, car je ne peux pas vous en remercier... votre corpulence et votre âge tendre me l'interdisent. Mais je vous pose cette question précise : où se trouvent Madeleine et Françoise ?

Aussitôt, Pierre de Taille s'assit, ravigoté, joyeux, et s'écria :

— Ah ! s'il ne s'agit pas de débours... c'est-à-dire de pay... non ! non ! Le point de vue change ! On peut s'entendre entre gens de bien ! Tout devient aussitôt facile, aisé, raisonnable ! Madame, messieurs, prenez la peine de vous asseoir, je vais vous narrer par le menu toute l'affaire.

Sur ce, le vidame rendit compte de la visite à lui faite, la veille, par un certain M. Minou.

Quand il en eut terminé, Cyrano dit à Le Bret :

— Nos ennemis ont la riposte fort prompte, il faut leur rendre cette justice ! A peine errions-nous, ta fiancée et moi, sur les bords boisés de la Dordogne, que le Montrésor et sa Sarlat ourdissaient une trame nouvelle !

Puis, tourné vers Pierre de Taille :

— Le gouverneur de Domme, avez-vous dit, est M. le baron Louis de Reilhac. Il doit avoir atteint soixante-dix ans ?

— En effet. Pour le moins.

— Sa surdité fait concurrence à un pot étrusque, n'est-ce pas ?

— Du tout ! Le baron entend à merveille.

— Bon ! En ce cas, on a fait jouer le rôle du vénérable ami de mon défunt père à je ne sais quel maraud, quand on nous attira au château de Beynac. Je le dirai au gouverneur de Domme. Il fera punir les auteurs de cette détestable usurpation de personnalité, et ça sera justice ! Mes amis, tout cela semble devoir s'arranger à merveille. Le compagnon de jeunesse et de gloire de M. Abel de Cyrano ne peut qu'ouvrir à Savinien des bras paternels. Ollé ! Vive la joie ! Demain, j'em-



brasserai mes cousines et, s'ils ont eu l'imprudence de venir à Domme, je ferai châtier, par le gouverneur, la Précieuse et son ouistiti ! Linières aura permission de s'enivrer à sa guise. Vive demain !

Cela proclamé, tandis que Pierre de Taille, désormais rassuré quant à son magot, sautait à bas du lit et frottait l'une contre l'autre ses mains parcheminées. Cyrano tira de sa poche tout ce qu'il fallait pour écrire, laissant Arlette et Le Bret se becoter.

Cinq minutes après, il tendait une lettre à M. de Naressac :

— Chose promise, chose due... Voici pour le capitaine Carbon de Casteljaloux. Vous trouverez les Cadets de Gascogne campés non loin de Saint-Denis. La compagnie a été durement éprouvée. On manque de braves. J'espère vous retrouver là, monsieur, face à l'ennemi et vous montrer quelques jolis coups.

Et comme l'autre se confondait en salutations et en remerciements :

— J'éprouve un véritable plaisir à vous être agréable... Peut-être n'aurai-je pas trop l'air d'abuser de votre gratitude, et sur-le-champ, maugrebiou ! en vous demandant, en retour, un petit service... de futur camarade aux Cadets ?

— Parlez, s'empressa M. de Naressac. Disposez de moi tout entier. Ma vie et mon épée sont à votre disposition, monsieur de Bergerac.

— Il n'en faut pas tant. Il suffit de me précéder à Domme et, là, d'aller trouver le gouverneur. Vous lui direz ce que vous avez vu et qu'aussi je le remercie, par votre bouche, du soin qu'il voulut bien prendre de mes cousines, en attendant que je le fasse en personne...

« Ce soir, je ne puis me mettre en route, car voici sonner le couvre-feu... De plus, je dois me concerter avec des amis retrouvés ici... Je pense cependant être à Domme demain aux alentours de midi.

— Je vous y aurai précédé, monsieur, assura le futur Cadet, et j'aurai le plaisir, du moins je le pense, de dire à M. le baron de Reilhac en quelle haute estime il vous doit tenir.

Le lendemain, à deux lieues de Domme, au moment où, après avoir laissé souffler et boire les chevaux, la petite troupe se remettait en marche, Arlette poussa sa monture contre celle de son fiancé. La jeune fille avait

d'excellents yeux. Elle toucha le bras d'Henri, en lui désignant un nuage de poussière :

— Voyez là-bas ce cavalier lancé à bride abattue, il vient vers nous... il a un feutre... une épée...

— Je la vois briller au soleil, confirma Saint-Amant.

Cinq minutes plus tard, Cyrano s'écriait de sa voix de bataille, si douloureuse aux oreilles :

— Bagasse ! On dirait mon prisonnier !

C'était bien M. de Naressac. Excellent cavalier, il arrêta net sa monture à quelques foulées de nos braves et salua Arlette selon toutes les règles de la politesse la plus raffinée. Après quoi, tour à tour, il salua Cyrano et ses compagnons. Les feutres ôtés et balancés, on s'expliqua.

M. de Naressac n'apportait point de joyeuses nouvelles... Il avait les larmes aux yeux avant de parler...

— J'ai été reçu par M. le baron gouverneur, avoua-t-il enfin, mais de la façon la plus fraîche... Peu s'en est fallu que je ne fusse jeté en un cul de basse-fosse. Ma mauvaise fortune fut complète. A l'audience de M. le gouverneur étaient présents la marquise et le comte. Ils m'accablèrent de reproches, d'injures et de menaces horribles. Le sieur de Saint-Ibal assistait aussi à l'entrevue, il demanda la permission de me passer son tournebroke à travers le thorax.

« Déjà impressionné par les calomnies de vos adversaires, M. de Reilhac ne voulut rien croire de ce que je lui rapportais. Son siège est fait, hélas ! Il vous tient, monsieur de Bergerac, pardonnez-moi de répéter ses paroles, « pour un individu brave mais sans scrupules ». En conséquence, il m'a ordonné d'aller à votre rencontre et de vous dire ceci :

« Ayant été l'ami de M. Abel de Cyrano, j'incline à ne rien faire contre son pendard de fils. Je resterai neutre, en conseillant pourtant au dit de débarrasser vivement le pays sarladais de sa triste personnalité.

« S'il lui prend fantaisie d'entrer à Domme, je le fais appréhender et le livre à la justice. »

Les amis du bretteur se regardèrent avec consternation, mais lui, laissa un doux sourire errer sous sa moustache de chat.

— Voilà une situation sans issue, gémit de Brissonnière. Rendez-vous compte : si j'en crois ce qu'on nous a dit de Domme, c'est un véritable nid d'aigles...

— De tourterelles, rectifia Cyrano toujours amène et paisible.

— Soit ! Mais comment dénicher ces oiselles charmantes, puisque le gouverneur de la ville nous coffrera dès notre entrée ?

— Quand la porte est fermée, mon bon, il reste la fenêtre.

— Hum ! Des fenêtres situées sur un roc escarpé, à près de trois cents pieds...

— On en a vu d'autre, l'ami ! N'est-ce pas votre avis, miss Arlette, digne amie de lady Flamberge ?

L'interpellée répondit sans broncher, tant elle avait une magnifique confiance en son presque frère :

— Si M. Savinien s'est mis en tête de pénétrer dans cette cité, je ne vois pas qui ou quoi pourrait l'en empêcher...

— Voilà parler ! s'écria le Gascon doucement ému par cette approbation sereine. Et maintenant, en route, mes très chers !

Nul ne discuta, mais chacun pensait :

« Va-t-il tenter de forcer les remparts ? Je crois que, cette fois, Cyrano exagère un peu... Il y a des exploits dépassant les possibilités humaines. »

Et, tandis qu'en tête, feutre en bataille, le nez au vent, il méditait une ruse ou un plan d'attaque directe, M. de Naressac, à mi-voix, décrivait la place :

— Haut perchée sur de vertigineux escarpements, Domme est ceinturée de remparts du Moyen Age, avec d'énormes tours à bossage... On arrive à la formidable entrée dite *Porte des Tours* par une route en lacets, très dure, garnie de postes militaires. Il est à redouter que le gouverneur ait fait surveiller doublement cette voie.

« Quant à tenter l'escalade par les rochers de la Barre, il faudrait être chat ou oiseau ! Ça serait une triste folie.

## CHAPITRE VII

### LE VIOL DU NID D'AIGLE

Au village de Vitrac, sis au bord de la Dordogne et où passe la route conduisant à Domme, Cyrano donna le signal :

— Halte ! Nous allons déjeuner. On ne fait rien de

bien dans le temps où messire Gaster réclame son dû. Ce brave nous amollit et nous rend sans ressources, comme notre chevalier de la pépie quand cette petite incommodité le torture. Après le repas, nous ferons, en guise de promenade hygiénique, une reconnaissance militaire... Il y a peu de femmes à l'abri des surprises de l'amour ; il y a peu de forteresses à l'abri d'un audacieux coup de main.

Ma foi, c'était bien l'avis général. La vue de la cité (1) plantée sur des rocs hautains et ceinturée de tours n'épouvantait ni Le Bret, ni Brissonnière, ni Saint-Amant, ni même M. de Naressac. Fut-ce confiance aveugle en leur chef, fut-ce l'effet du succulent déjeuner ou encore celui des vins méridionaux où se liquéfièrent des rayons de soleil ? Toujours est-il qu'à la dernière bouteille, Linières proposa gravement de lamper à la prise de Domme ou mieux, comme il disait d'une langue pâteuse « au viol du nid d'aigle ».

Et chacun de lever son verre avec la conviction et le sérieux d'un pape.

Une demi-heure après, sous un soleil de plomb, Cyrano de Bergerac montait à cheval, accompagné de son futur camarade aux Cadets, de l'Armoricain Brissonnière et du gros Saint-Amant.

Les autres avaient reçu l'ordre de demeurer à l'auberge : les amoureux, parce qu'ils étaient trop incandescents pour ne pas demeurer dans l'ombre fraîche, Linières... Mais il serait fallacieux d'insister sur le motif pour lequel fut consigné Linières. Il n'aurait pu tenir en selle ! On le vit pleurer de vraies larmes, bâiller et s'endormir sans aucun délai avec l'innocence d'un poupon.

Oui, le soleil tape dur et surchauffe les crânes sous les feutres à plume. pourtant, si Brissonnière et Saint-Amant ruissellent d'une transpiration fébrile, les deux Gascons demeurent en l'état normal. Ce sont deux maîtres... D'ailleurs, cet astre excessif n'est-il pas le patron et le bienfaiteur de l'Aquitaine ? Il fait naître de belles filles brunes et mûrir les raisins délicieux.

Aujourd'hui, un pont suspendu relie Vitrac à l'autre rive. Autrefois, il n'existait qu'un pont fortifié, à une

---

(1) Domme fut construite en 1282 par Philippe le Hardi qui voulait, contre les Anglais, une forteresse inexpugnable. De fait, Domme, avec ses portes cylindriques et son originale église taillée dans le roc, n'avait jamais été forcée.



demi-lieue de là, face au village de Cenac. Le protégé de Cyrano lui expliqua :

— Il ne faut pas compter franchir ce pont. Au tiers de la longueur environ, son tablier devient mobile. Il se soulève et forme pont-levis. M. le baron de Reilhac est un homme de guerre. Tout porte donc à supposer qu'il a donné des ordres.

« Inutile de donner l'éveil, cela leur permettrait de nous intimor l'ordre de rebrousser chemin.

— C'est assez mon avis, grogna le bretteur. Pourtant, je veux passer sur l'autre rive à tout prix. Il le faut, *couquinasse de sort !*

— Aurais-tu l'intention, demanda Saint-Amant, d'entrer dans Domme en plein jour ? Je te croyais disposé à profiter des ténèbres nocturnes pour...

— Certainement, mon gros, c'est mon intention... Mais je suis au moins autant homme de guerre que M. le gouverneur et je ne m'élançe point comme cela tête baissée. Il me faut étudier les lieux avant de machiner un plan.

M. de Naressac se souvint d'avoir vu des bœufs, certain jour, traverser la Dordogne à gué. Après avoir erré quelque temps sur la rive, il eut enfin la certitude de reconnaître l'endroit.

— Allons-y, s'écria-t-il en poussant son cheval dans la verte rivière, et allons-y d'autant plus gaiement que nul, du haut des remparts, ne peut voir ce qui se passe ici.

La Dordogne fut franchie, au grand contentement des chevaux heureux de ce contact rafraîchissant. A quelques toises de l'endroit où ils foulèrent de nouveau la terre ferme commençait déjà la falaise, ici abrupte, là formée de rocs entassés.

— Regardez ! fit Cyrano tendant son long bras subitement.

Simple remarque. Un beau renard venait de prendre peur et se hâtait vers son terrier. Sans réfléchir, Saint-Amant s'élança sur ses traces, gravit quelques rocs et disparut.

— Quel enfantillage ! fit Brissonnière.

On patienta dix minutes, un quart d'heure... *Le Gros* ne revenait pas !

On le héla vainement.

— Pourvu, frissonna M. de Naressac, que ce digne gentilhomme ne soit pas tombé dans quelque faille... Personne n'ose s'aventurer de ce côté-ci.

— Pourquoi ? demanda Cyrano.

L'autre répondit :

— Si vous aviez habité, comme moi-même, ce pays, vous sauriez ceci, monsieur de Bergerac : cet endroit passe pour maudit. D'après les uns, les fées, sous la conduite de Mélusine, dansent ici, d'inférieures rondes, la nuit venue... D'autres prétendent les rives pullulantes de sylphes et de farfadets...

— Contes de nourrice, mon bon !

— Peut-être... En tout cas, mon défunt père, sans s'être jamais plaint de la berlué, affirmait avoir été témoin d'étranges phénomènes... Des flammes violacées, dansent, quand le ciel est sans lune, disparaissent, ressuscitent, dansent encore... Ce sont des âmes.

— Ce sont surtout des feux follets... J'en ai vus, moi qui vous parle, non loin du fief paternel, aux lieux dits les Vaux de Cernay... On les trouve toujours là où il y a de l'eau, des marécages...

Le Gascon Naressac donnait dans la superstition grossière, comme tant de bons esprits d'alors, car il se signa et murmura :

— Des âmes, vous dis-je ! Aux temps des guerres de religion furent massacrés là de pauvres gens, chassés par la garnison de Domme... On en tua des milliers... Mon père vit ces horreurs ; il affirmait que mes malheureux avaient espéré fuir la ville, en utilisant des grottes...

A peine finissait-il ces mots que Saint-Amant reparaissait en s'écriant :

— La peste soit de maître renard ! Il m'a entraîné dans une série de mésaventures où j'ai déchiré mes vêtements, crevé mes houzeaux et failli laisser ma vie !

« Je vais vous conter cela...



Les grottes de Domme peuvent rivaliser avec celles de Padirac, de l'Aven-Armand, du Rummel à Constantine et même de Han-sur-Lesse, du moins quant à leur beauté. On les fait visiter aux touristes et tous s'en déclarent extasiés. Leur découverte ne date, dit-on, que de 1912.

En réalité, elles étaient connues au Moyen Age et servaient de lieu de retraite en cas d'extrême péril. On sait, par le récit de M. de Naressac, qu'elles furent utilisées au cours des tristes guerres intestines du xvi<sup>e</sup> siècle.

Si elles furent oubliées ensuite, on va savoir pourquoi et comment.

Pour ce faire, il nous faut retrouver Cyrano et sa petite troupe au complet. Arlette toujours vêtue en page et armée d'une diablesse de petite épée, se faufile, dès la nuit close, dans l'entrée des cavernes signalées par le renard et visitées, en partie du moins, par Saint-Amant.

On a rafflé, pendant la journée, toutes les chandelles qui se purent trouver, non seulement à Vitrac, mais dans tous les patelins en ac des environs : Groléjac, Cénac, la Roche-Gajeac, Veyzac, Marqueysac... Les chevaux sont fourbus à force d'avoir galopé d'un ac à un autre, l'essentiel étant de posséder du luminaire.

Comme Cyrano entend ne rien laisser au hasard, chacun porte sur son dos des fascines de bois résineux. Si on voit la fin des chandelles, on en appellera à ces flambeaux naturels mais assez précaires et dangereux.

Enfin, chacun se trouve aussi chargé d'une énorme pelote de cordelette dont l'extrémité se trouve attachée à une pierre ; Linières a été chargé de dévider le premier son fil d'Ariane. Quand il sera au bout de son peloton, un autre prendra la suite. De la sorte, pense le poète, on sera à peu près sûr, si on ne trouve pas moyen de déboucher en ville, de repasser par le chemin suivi précédemment.

A dire le vrai, les débuts du voyage au sein de la terre ne furent pas des plus réjouissants. A la triste clarté de la chandelle piquée au bout de l'épée du Gascon, apparurent presque aussitôt de blancs ossements humains en quantité bien faite pour donner à réfléchir.

Tandis qu'Arlette se serrait craintivement contre Henri Le Bret, M. de Naressac dit à son aimable vainqueur, toujours calme :

— Voici la preuve des massacres dont me parla feu mon père.

Le bretteur ne répondit pas. Il avait assez à faire en surveillant le sol instable où il posait la semelle de ses bottes. Des rocs croulaient à chaque instant, d'autres, vêtus de mousse et ruisselants, faisaient traîtreusement glisser le cuir. Il fallait procéder avec une prudence extrême, et Dieu sait si le bretteur ne pratiquait pas de bon cœur cette vertu guerrière ! Derrière lui, s'avançaient ses amis ; ils l'imitaient en tout et pour tout.

Au fur et à mesure qu'on s'élevait, le roc devenait plus suintant et l'air plus frais. Il devait exister une

nappe d'eau souterraine. On entendait tomber des gouttes, susurrer de liquides filets. Au bout d'une bonne demi-heure d'efforts, en pénétrant dans une anfractuosité nouvelle, une exclamation échappa au pourfendeur physicien et gassendiste :

— Vertudiou ! Le beau spectacle !

En effet, une suite de grottes se révélait, toutes blanches, tapissées partout de stalactites et de stalagmites, tombant du plafond comme des pleurs pétrifiés ou montant du sol en forme de cônes. Quand, par un hasard heureux, se rejoignaient stalactites et stalagmites, on eût dit de vraies colonnes de marbre clair et comme lithargé. C'était là l'œuvre des eaux qui, fort chargées en carbonate de chaux, le déposent en s'évaporant.

— On croirait entrer chez Pluton, fit pensivement Linières, impressionné par le travail et la sourde présence du liquide ennemi.

— Comment peux-tu avoir des idées pareillement sombres dans une série de salles aussi blanches ? lui demanda Saint-Amant. Aurais-tu la frousse ?

— Jamais peur, répliqua le biberon, mais toujours soif, telle est la devise, si tu l'ignores, mon fils, de François Payot, chevalier de Linières.

Bien à son rôle, le chef de ces troglodytes par circonstance mettait toute son attention à examiner la série de grottes qui semblaient s'ouvrir en enfilade indéfiniment. Il prenait celles qui lui demandaient le plus d'effort, car elles s'élevaient de plus en plus. Or, songeait-il, pour arriver sous la ville, il convient de grimper. Sur ses pas, se hâtait la petite troupe, de plus en plus harassée, car les inégalités du terrain ne laissaient pas d'exiger de perpétuels efforts.

Brissonnière comptait qu'on marchait depuis deux heures vingt-trois minutes, quand, soudain, Cyrano s'arrêta net et leva le nez :

— Sandious, murmura-t-il, je me le disais bien : « Fils, cela sent l'air qui a passé sur les humides pâturages ! »

Groupant alors ses compagnons, il pointa son index vers le plafond de la caverne :

— Regardez !

Un cri général lui répondit :

— Les étoiles !

En effet, là-haut, par un orifice à peu près arrondi, on voyait brasiller le firmament d'été.

Alors le poète frappa Linières à l'épaule :



— Fils, le nid d'aigle est violé.

— Pas encore, rétorqua Saint-Amant. Il nous faut d'abord sortir d'ici et ensuite mettre l'épée au clair.

— Bah ! le plus dur est fait !

Cyrano ne se berçait nullement d'illusions. Après un examen détaillé des lieux, il fut reconnu qu'une autre grotte se superposait à celle où l'on se trouvait. On y monta. Quand on y parvint, nouvel ébahissement : un vieux puits moyenâgeux la mettait en communication avec l'extérieur. L'orifice de ce puits, incontestablement tari depuis de longues années, avait été condamné par un grillage.

— Il va s'agir, remarqua Cyrano, de se servir de l'occasion. Par Borack ! je me risque ! L'un de vous va me faire la courte échelle.

M. de Naressac s'interposa :

— Je vous en supplie, vous avez sauvé mon existence et protégé ensuite mon honneur mis en péril, laissez-moi la satisfaction de vous remplacer en ceci. D'abord parce que je suis encore plus grand que vous — je parle au physique — ensuite parce que je connais la manœuvre... Faites-moi confiance.

Il fit signe à Saint-Amant, dont la rondeur lui donnait de l'assurance, se hissa sur ses épaules robustes et atteignit enfin « l'ouvrage ». Celui-ci, comme venait de le faire remarquer Cyrano, datait de loin. Les pierres, fort grosses, faisaient saillies, le ciment qui les unissait s'étant effrité par places. Aussi M. de Naressac vit-il sa tâche singulièrement facilitée. Il trouva où accrocher ses mains, où poser ses pieds. Il réclama tout de suite :

— Une corde !

M. de Brissonnière, grimpé à son tour sur les épaules de l'inébranlable gros, lui enroula autour du corps l'objet demandé.

Cinq minutes passèrent. On entendit rouler des éclats de ciment. On reçut des pierres, heureusement peu volumineuses. Enfin, la voix du protégé de Cyrano parvint, basse, mais fort nette et rendue caverneuse, c'est ici le cas de l'écrire :

— Voilà. J'ai touché terre... Le grillage a cédé tout de suite. Il était rouillé... Le hasard semble être avec nous. Ce puits donne dans la cour de l'Hôtel du gouverneur.

— Sandious ! s'émerveilla Bergerac. Il est coiffé, celui-là !

L'arrivée de la corde interrompit les réflexions. Le Gascon s'en saisit :

— Il me faut veiller au grain... M. de Naressac peut être découvert par une ronde de nuit et lady Flamberge aurait alors à dire son mot, s'il fallait s'expliquer entre gens de bonne éducation.

Bientôt, le chef de la petite troupe se trouva dehors, issant d'un puits comme la Vérité, mais beaucoup plus vêtu qu'elle et, il faut l'avouer, bien moins plaisant à regarder.

S'aidant d'un treuil, déplorablement grinçant, car il n'avait pas servi depuis la fermeture du puits, M. de Naressac avait apporté son concours à l'ascension du bretteur. Il l'utilisa de même pour Arlette, puis pour les autres.

Mais Cyrano songeait :

— Capédédiou, ce satané grinceur de treuillard est capable, à lui tout seul, non seulement d'alerter les sentinelles, mais encore de réveiller toute la garnison. Si je ne me trompe, nous ne tarderons pas à avoir bien des gêneurs sur les bras. Enfin, bénissons le hasard sympathique puisqu'il nous conduisit au cœur de la place.

## CHAPITRE VIII

### LES SURPRISES DE DOMME

Le *Palais* du gouverneur de Domme existe encore, à côté de la Halle où l'on fait admirer aux touristes de curieux piliers cylindriques. C'est un bâtiment du *xiii<sup>e</sup>* siècle, robuste, sans grand intérêt architectural et dont l'importance n'est soulignée que par une tour à poivrière.

En cette demeure, M. de Reilhac avait logé Madeleine et Françoise.

Cet officier supérieur de la place était un grand septuagénaire, sec, le teint basané, l'œil noir, au visage couturé de blessures. Ancien compagnon du Béarnais, franc et droit, excellent gentilhomme, incapable de faire le mal, il n'était pas apte à soupçonner la vilenie d'autrui.

Aussi prit-il pour argent comptant les atroces calom-

nies à lui rapportées par l'industrielle Doralise. Elle venait de la Cour, elle se disait amie du cardinal autant que de *Monsieur*. Elle citait une longue liste de méfaits accomplis par le diabolique Cadet de Gascogne au long nez : conspirations, duels, vols, faux, détournements de mineurs, insultes aux religieuses ! Rien ne manquait à cet odieux chapelet de mensonges.

— Hélas ! fit tristement le baron quand la marquise en eut terminé, ces honteuses vilenies prouvent bien le peu de confiance qu'il faut accorder aux adages et proverbes. On dit : « Bon sang ne peut mentir » et « Bon chien chasse de race ». L'exemple de ce sacripant fait déchanter. J'ai fort bien connu son auteur, au temps lointain de mon aventureuse jeunesse, je l'ai estimé et aimé jusqu'à la fin. C'était le plus loyal des gentils-hommes de France, droit et clair comme son épée !

« Comment a-t-il pu engendrer un tel monstre ? Pourquoi cette branche pourrie s'attache-t-elle au noble tronc de la famille de Cyrano ? Douloureux mystère !

La conclusion de cette entrevue entre Doralise et le baron de Reilhac est connue de nos lecteurs par le rapport que fit à notre héros M. de Naressac. Le gouverneur ne s'en tint pas à prier le fils de son ami d'aller se faire pendre ailleurs. Il prit des précautions sévères. On mit des sentinelles un peu partout, sur les remparts, on doubla les postes de surveillance.

C'est pourquoi, cette nuit-là, commencèrent, pour le vieux baron, une série d'étonnements. Il fut d'abord réveillé en sursaut par le grincement intolérable de la chaîne d'un vieux puits hors d'usage et obstrué par une grille. Il se jeta aussitôt à bas de son lit, poussa ses volets de bois plein et faillit tomber à la renverse, tant ce qu'il vit lui parut être un cauchemar.

Etait-ce une fantasmagorie ?

— Mais non, murmura-t-il, je ne me trompe pas. Je suis bien éveillé ! Voici des gaillards qui semblent jouer, chez moi, le rôle singulier de puisatiers bénévoles... Que veut dire ceci ? Feutre en tête, colichemarde au côté, bottes de cuir, ce sont là des gentilshommes !

Tout à coup, la lumière se fit en son esprit à la vue du poète dont le profil se découpait avec vigueur :

— Ce nez pharamineux ne peut me faire hésiter une seconde ! Voici la jeune et indigne bouture de ce pauvre Abel de Cyrano. Ah ! décidément, Dieu le retira à temps de ce bas monde. C'est égal, ce dameret d'outrecuidante tournure ne manque pas d'une certaine audace !

« Il a dû, avec les estafiers de sa troupe, utiliser les grottes... Qui donc le renseigna sur cette particularité ? Nous verrons cela plus tard. En tous les cas, la leçon ne sera pas perdue. Je ferai murer cet orifice que d'autres, plus dangereux, pourraient utiliser.

Tout en monologuant ainsi, le gouverneur s'habillait en hâte. Quand il eut son épée au flanc, il pesta encore :

— N'eut-il pas mieux agi, ce nazonant, en s'en allant au diable comme je lui en ai fait donner le conseil ? Bravé par lui, attaqué chez moi, il va me falloir sévir sans pitié.

Une dizaine d'officiers habitaient son hôtel. Il les réveilla en criant :

— Alerte, messieurs ! Aux armes !

En même temps, sur la place de la Halle, s'élevaient des clameurs soldatesques :

— Arrêtez-le ! A la garde !

M. de Reilhac songea :

— Bon, une ronde vient de découvrir le pot aux roses. Allons présider à l'arrestation de cette impudente couvée.

Sitôt qu'il eût mis le pied sur le pavé, au dehors, le baron comprit son erreur... Il aurait du mal à *présider*... Pour l'instant, les huit hommes et l'ampessade qui les commandait, loin de tenir au collet Cyrano et les siens, ne semblaient avoir en tête qu'une seule idée : fuir le plus loin possible. C'était une poursuite ridicule, sous les piliers de la halle, poursuite qu'animait la voix stridente de Cyrano.

— Piquez à cœur joie les assiettes, mes très bons, mais n'abîmez pas les soldats du vieil ami de mon regretté père !

« Tiens, pensa M. de Reilhac, le drôle ne me paraît pas si noir qu'on me le dépeignit. Il semble capable de piété filiale et de délicatesse... Bizarre.

Immobile, il regarda le long bretteur. Il venait d'acculer l'ampessade et lui criait :

— Comme chef de ces soldats d'amadou, ne montrerez-vous pas, monsieur, plus de courage ? Allons, en garde !

— Il est mal tombé, se congratula le baron, car M. de Lantel est la plus fine lame du pays d'Oc... Avant cinq minutes, le petit imprudent se fera fait écornifler.

Il entendit l'audacieux ponctifier :

— Vous ne me semblez pas inexpert. Pourtant, par



pure courtoisie... Moins de hâte ! Plus de souplesse... paré !... je consens à vous donner leçon... paré ! Allons, ne vous emballez pas... on ne doit jamais montrer de nervosité, monsieur... Ne craignez rien, je ne veux pas vous détériorer. Je reste sur la défensive la plus stricte.

Peu à peu, le baron de Reilhac, comme fasciné par la beauté du spectacle, s'était rapproché des adversaires. Il ne pouvait s'empêcher, en détaillant le bénévole maître es-armes, paisible, l'air à la fois railleur et bon, de s'avouer avec une satisfaction déjà évidente :

— Hé ! Hé ! Il ne ressemble guère au portrait qui me fut brossé par comte et marquise.

Soudain, il poussa un véritable « Ah ! » de stupeur. L'intrus venait de désarmer l'ampessade et lui disait, ayant mis le pied droit sur son épée :

— Daignez m'en excuser... Je ne puis continuer cette démonstration... J'aperçois venir vers vous du renfort... d'impatients gentiishommes et, vous le comprendrez, il me serait difficile d'enseigner à tout le monde à la fois.

En une minute, la scène changea. Les gens arrivés par surprise, chargés avec furie par les officiers du gouverneur, devaient passer à la défensive. Acculés à une vieille muraille, il leur fallait faire front à tous leurs adversaires réunis, aux soldats ainsi qu'à l'ampessade qui, sans la moindre vergogne, venait de ramasser son arme.

Il y eut une mêlée confuse.

Le Bret, Saint-Amant, Brissonnière et M. de Naresac couvraient Arlette d'un mur d'acier. Assez loin d'eux, dont il s'était séparé dès le début de l'action, le poète-physicien et gassendiste maniait lady Flamberge devant quatre adversaires, sans reculer d'une semelle.

C'était beau, sous la lune. Le gouverneur eut l'envie de crier :

— Bravo, Bergerac !

L'arrivée de Montrésor, de Saint-Ibal et de cinq ou six hommes à leurs gages faillit changer le cours du combat. Ils se mirent à hurler, démoniaques :

— Saignons-le ! Mort au traître !

Le Gascon reconnut tout de suite ses ennemis acharnés. Son gong retentit.

— Ah ! mille diablous ! j'aime mieux cela ! Je ne voulais pas toucher aux gens de M. le baron de Reilhac. Avec vous, béliîtres et maraudeurs que vous êtes, on va pouvoir parler sérieusement.

Il se rua, écarta de ses longs bras ses adversaires

éberlués, distribua deux bourrades, autant de crocs en jambes et apparut devant le groupe détesté.

— Monsieur de Montrésor, clama-t-il, vous êtes une vomissure de la noblesse ! Depuis notre première rencontre, je frémis d'horreur devant vos infamies. Sans moi, avec votre acolyte Saint-Ibal, vous assassiniez traîtreusement, pour le compte de *Monsieur*, Son Eminence le cardinal et cela sous les yeux des ennemis du royaume.

« Je n'énumère pas, truand que vous êtes, toutes vos perfidies.

« Je fus, par vos soins, arrêté illégalement et enfermé au château de Dieppe. Je faillis, avec mes amis, être brûlé vif, sur les bords de l'Aisne. A Saint-Denis, on me précipita, crut-on, dans une puante oubliette... à Beaugency, on tenta de nous empoisonner, afin d'en finir avec nous sans courir certains risques... au château de Beynac, m'attirant là par une atroce comédie et en faisant usurper à un drôle la personnalité respectable du baron de Reilhac, vous me fîtes enfermer, par surprise, ainsi qu'une pure jeune fille déguisée en page.

« Ici, vous avez fait mieux encore, c'est-à-dire commis la faute inexpiable : vous avez essayé de me déshonorer, en me faisant passer, aux yeux de M. le gouverneur, pour un être semblable à vous.

« Pour ces raisons, monsieur le comte Claude de Montrésor, je vous expulse incontinent de cette planète. Rien n'arrêtera mon bras, rien ! Faites donc vos oraisons... Avant trois minutes, vous ne serez plus qu'une charogne !

Il y avait eu comme une suspension d'armes pendant ce réquisitoire.

Saint-Ibal rugit :

— Tas de lâches, abattez-le ! Vous ne voyez donc pas que c'est une bête féroce ?

En face, une fenêtre s'ouvrit dans un hôtel seigneurial et l'on vit Doralise se tordre les bras de désespoir. Elle avait tout entendu.

Quant à Montrésor, blême, il fit lentement le signe de la croix. Un frisson le saisit, mortel... Il sentait l'inevitable, sa dernière heure avait sonné.

Jamais encore le bretteur n'avait accompli un exploit aussi fulgurant. A peine fut-il devant son ennemi que l'implacable lady Flamberge touchait le col du sigisbée de Doralise, le traversait et sortait derrière la nuque, la pointe émoussée par les vertèbres cervicales. Un moment,

le grand corps du comte fut maintenu debout par l'effort de Cyrano.

Mais, se sentant empoigné par dix mains ennemies, il dégagea sa colichemarde, et le mort s'écroula tout d'une pièce.

Une nouvelle mêlée eut lieu parmi des hurlements de rage, des imprécations, des blasphèmes, des insultes, le tout dominé par les cris aigus de Doralise.

Dans un coin de la cour, M. Minou, *alias* Jean de Vauselle, grelottait d'épouvante malgré qu'il fut hors de portée. Quand il vit le corps à corps, — quelle joie ! —, il pensa bien Cyrano perdu :

— Ce cher Saint-Ibal et les siens ne le valent pas l'épée au poing, mais, en corps à corps, ils excellent à se servir du poignard.

Espoir précaire. Les spadassins ne purent confirmer les pronostics de l'escogrife. Une voix rude venait d'ordonner :

— Au nom du roi, bas les armes !

M. le baron Louis de Reilhac, gouverneur de Domme, s'était enfin décidé à entrer en scène. A pas lents, les mains derrière le dos, il s'avança parmi les adversaires haletants, encore secoués de haine, mais obéissants. Ses yeux bleus fixaient ceux de Cyrano.

Le Gascon ôta son feutre d'un geste plein de grâce :

— Je suis le serviteur de...

— Trêve de phrases, intima le baron en s'avançant encore.

Et quand il fut devant le poète :

— Viens m'embrasser, petit !

Vauselle se mit à trembler :

C'était l'instant, pour lui, de s'évaporer... Il n'était pas très pressé de sentir une bonne cravate de chanvre se nouer autour de son gaviot...

« On n'osera, se disait-il, trancher le col délicat de la marquise ni celui du sieur de Saint-Ibal, homme à tout faire de Monsieur. Ils me dénonceront... L'ire du gouverneur se déchaînera sur le pauvre miaou de Minou... Celle-ci serait inconsolable ! Pour le moment, filons hors de ces lieux funestes où triomphe encore Hercule-Savinién-Satan de Cyrano ! »

Il se planqua dans l'ombre d'une porte. M. de Reilhac passa, à deux pas de lui, son bras sous celui du bretteur. Il disait avec une vive émotion :

— Les proverbes demeurent vrais, ma *caillou* :

« Bon sang ne peut mentir » et « Bon chien chasse de de race ». Ah ! si tu savais comme j'en suis content !

A ce moment, des contrevents claquèrent au deuxième étage du palais du gouverneur. Vauselle vit apparaître, en chastes costumes de nuit, Madeleine et Françoise Robin de Vauzenac. Elles se mirent à crier :

— Vive Savinien !

Et la cadette envoya un baiser...



La journée qui suivit ce que Linières appellera toujours avec emphase « le viol du nid d'aigle » était destiné à marquer dans l'aventureuse existence du Gascon. Roxane entra dans sa vie. Sa douce autant que merveilleuse personnalité devait être à la fois le tourment et la joie de son cousin.

Si jeune qu'elle fût, Madeleine, par sa spontanéité, sa grâce blonde et la culture charmante de son esprit, fit une forte impression sur le poète. Il l'aimait. Peut-être ne s'en aperçut-il pas ?

Au fond, il ignorait son cœur.

Toujours fut-il que ses amis ne le virent jamais plus en verve.

Roxane — elle tenait à son pseudonyme de précieuse, puisqu'elle se trouvait avec un des familiers de l'illustre Hôtel de Rambouillet — buvait littéralement les paroles de son cousin. Elle admirait pareillement ses vers et ses exploits ahurissants.

— Ami, fit remarquer Arlette en se penchant à l'oreille de Le Bret, ne voyez-vous pas là mariage en perspective ? La cousine de Cyrano possède tout ce qu'il faut pour combler le meilleur des hommes ! Le cœur, l'esprit, la beauté ! Comme je voudrais le voir heureux, ce cher Savinien !

Henri hocha la tête.

— Peut-on prévoir l'avenir ? Notre mission n'est pas terminée... Quand serons-nous de retour en France ? Le temps et l'exil sont les ennemis de l'Amour. Roxane est si jeune ! Admettons-la amoureuse de Savinien ? Elle pourra oublier bien vite ce premier sentiment...

Quant à Françoise, c'était encore une enfant. Elle grimpait sur les genoux pointus de Cyrano et l'écoutait dire :

— Quand tu seras grande, je te chercherai un époux...



— Je veux un mousquetaire ! Ça doit être si beau, un mousquetaire !

Un soupir souleva la poitrine du héros.

— Si beau ! redit-il. Elle a treize ans à peine et déjà son petit cœur sourit à la beauté physique...

Tout en faisant les dévices de Roxane, il ne laissait pas de songer à assurer la protection de ses cousines. Pierre de Taille ne pouvait plus conserver auprès d'elles ses fonctions de tuteur datif. De même, il redoutait, en son absence, la noirceur de Doralise. Cette harpie marquisale ajouterait à la liste de ses griefs la mort du comte de Montrésor. Elle tenterait certainement d'atteindre Cyrano en s'attaquant à ses chères et jolies parentes.

A la première heure du jour, dès que se lèvent les hermes des portes fortifiées pour laisser entrer et sortir les carriages et les montures paysannes, la marquise avait cru plus prudent de quitter Domme à cheval, entourée du sieur de Saint-Ibal et de tous les hommes de main du défunt comte. Elle savait le gouverneur, galant homme. Il assurerait donc à son amant une sépulture honorable. En vain avait-elle fait rechercher M. Minou. Il demeurait introuvable. Il semblait s'être évaporé...

En réalité, le digne associé de la comédienne n'avait pas oublié ses leçons. Dès qu'il eût vu le baron de Reilhac et Cyrano disparaître dans le Palais du Gouverneur, il avait regagné son auberge. Là, ramassant ses souquenilles et, devant un miroir, utilisant sa boîte de grimace, il était vite devenu méconnaissable.

Au lieu de sa personnalité de drôle à tout faire, les valets d'écurie virent avec indifférence un paysan traverser la cour de l'auberge, aux premiers feux du jour. Après un soupir dédié à son cheval qu'il abandonnait à la rapacité de l'hôtelier — non payé, bien entendu — il gagna pédestrement la porte de Tours et quitta la ville en même temps que la marquise, sans avoir été reconnu. En route, il acheta un âne.

C'est en ce mirifique équipage qu'il fit son entrée en la bonne ville de Bergerac. Il trouva vite sa « sœur », en train de se livrer, seulette, aux agréments d'une collation.

Mazarin dormait encore. On put donc bavarder à l'aise. Vauselle raconta tout ce qu'on sait, à la grande contrariété de la donzelle. A son jugement, la partie était perdue pour l'instant.

Elle décréta :

— Nous allons battre en retraite sans surseoir, mon

gros miaou. Ce foudre de guerre est décidément l'allié des furies ! Il peut être ici d'un moment à l'autre et ouvrir enfin les yeux de M. de Mazarin.

« Prépare notre prompt départ.

« Moi, je monte dire adieu ou plutôt au revoir à « Mousou » le diplomate. Je ne sais encore quelle fable je vais lui servir, afin de justifier mon retour à Paris. En tout cas, je ne veux ni le suivre en Espagne, ni briser avec lui. Vénus, mère du mensonge, va m'inspirer la ruse nécessaire. Hâte-toi donc, mon Jean, sans te soucier de cela !

Moins d'un quart d'heure après, le joli couple filait vers le nord. Une chose le consolait : le poids des bourses dûes à la générosité de M. de Mazarin et du comte de Montrésor, c'est-à-dire de Gaston d'Orléans, son patron.

A peine avait-il quitté Bergerac que Cyrano y pénétrait à la tête d'une troupe respectable. Il allait seul, en tête, livré à des pensées agréables bien plus inspirées par le délicieux souvenir de Roxane que par celui de son récent triomphe. Derrière lui venaient Arlette et son fiancé, le Gros, qui récitait inutilement des vers à l'outré de Senlis gonflée de vin gascon, et le Breton Armand de Brissonnière.

Enfin, sur deux lignes, s'avançaient dix cavaliers superbement montés, de rudes soldats. C'était là l'effet d'une gracieuseté de M. le baron de Reilhac. Celui-ci, après avoir entendu de la bouche de Cyrano le récit de toutes les aventures survenues à ces braves depuis Paris, avait en effet déclaré :

— Vous vous en êtes tous tirés à votre honneur et je ne saurais trop vous en féliciter. A la vérité, ces multiples incidents retardent votre voyage et peuvent porter préjudice au succès final de votre mission .

« Je crois donc utile de vous aider : 1° en veillant à ce que la marquise de Sarlat ne puisse vous nuire encore et 2° en vous donnant, comme renfort, dix cavaliers triés sur le volet.

« Comme tout nous porte à le croire, vous vous rendez en Espagne. Eh bien ! vous me renverrez ces braves dès votre arrivée à la frontière. Est-ce dit ?

Forcé enfin de se lever et de s'habiller, par l'olifant du bretteur qui faisait trembler les vitres et s'assembler le populaire, Mazarin apparut, la mine longue, le teint rance, tête lourde et jambes molles. Cyrano l'entraîna tout de suite dans sa chambre.

Là se mit à gémir l'Abruzzain :

— Ze souis désespéré, cer mousou de Berzerac... Z'ai perdou la zoie de ma vie... Cette çarmante dame m'énçantait le cœur !

— C'est tant mieux pour tout le monde ! trancha le bretteur. Car non seulement vous avez l'air d'un déterré, mais encore tout me le crie, cette fille d'Eve mystérieuse est à l'origine de toutes nos tribulations.

— Elle m'adourait, soupira le diplomate, et ze loui rendait *recta*.

— Soit ! Parlons maintenant de choses sérieuses. Nous sommes là, par ordre de Sa Majesté le roi, pour vous servir d'escorte. Vous êtes chargé d'une mission, n'est-ce pas ? Vous trouvez-vous le goût de remonter en selle, oui ou non ?

A ce rappel de son devoir, l'ambitieux Mazarin triompha sur-le-champ de l'aveugle Julio sybarite et amoureux. Il revit, dans un éclair, le grave visage de son « patron », le grand Armand, si pâle dans sa robe rouge et le froc gris du R. P. Joseph d'où émergeait une tête de vieillard accablé par l'âge et les austérités. Alors il eut un étrange sourire et gazouilla, pour lui seul :

— Le cardinal de Mazarin... et la grande beauté de la reine Anne d'Autriche... Le pouvoir absolu... l'amour d'une reine. *Va bene...*

— Que remâchez-vous ? demanda Cyrano.

— Ze sonzeais, fit gracieusement le diplomate avec un sourire faux.

Alors le poète lui narra les incidents de Domme, la mort de Montrésor et la fuite de la marquise ; puis il parla des cavaliers prêtés par le gouverneur

— En somme, conclut Mazarin, en frottant l'une contre l'autre ses mains longues, blanches et très soignées, nous allons désormais voyager sans encombre ?

Et Cyrano de répondre avec un haussement d'épaules, de mauvaise humeur :

— Je le crains bien, sandious !

## CHAPITRE IX

## LES MALHEURS DE VIOLA

Un vieux proverbe assure : « Il ne faut pas tenter Dieu ! » On devrait dire le diable, car Dieu ne saurait être tenté.

Quoiqu'il en soit, en répondant à Mazarin comme il avait osé le faire, l'enragé ferrailleur-poète venait de déchaîner contre lui et la petite troupe se trouvant sous ses ordres toutes les malices de l'enfer.

Peu importait d'ailleurs à Cyrano. Fier de voir ses amis épaulés par les dix rudes et loyaux Gascons prêtés par le baron Louis de Reilhac, il fût parti soumettre l'empereur du Maroc, purger de Maures pirates les côtes barbaresques ou encore délivrer les lieux Saints !

On ne changera pas notre Bergerac ! L'imprudence et l'audace firent toujours partie de sa nature exceptionnelle.

Ces magnifiques défauts étaient bien connus de la marquise de Sarlat. Elle quittait à peine la citadelle de Domme, entourée de ses hommes de main, elle avait le visage encore ruisselant des larmes arrachées à ses yeux par la fin tragique de Claude de Montrésor, et déjà elle songeait à utiliser le caractère aventureux et chevaleresque de son ennemi pour le faire périr de mâle mort.

— Certes, songeait-elle, étendue dans une somptueuse litière à ses armes, je pourrais attendre le retour en France de cet infernal compatriote. L'éminentissime cardinal est de plus en plus tourmenté par la maladie, son *alter ego*, le Père Joseph, est menacé par l'apoplexie, le roi Louis n'en vaut guère mieux... Avant peu, la tombe aura dévoré cette trinité détestée. Alors la France sera gouvernée par *Monsieur*.

Or, Mme de Sarlat avait le sang vif, et sa devise n'était pas « savoir attendre ». Elle méprisait l'antique conseil : « Hâte-toi lentement. » Il lui fallait prompt revanche, victoire fulgurante.

Sans savoir le but exact de la mission dont était chargé M. de Mazarin, elle en redoutait les effets. Elle



ne pouvait oublier l'espèce de conseil de guerre tenu sous la présidence de Gaston d'Orléans, en ce vieux manoir de Saint-Denis, tombeau présumé de Savinien de Cyrano. Elle se disait, cette Précieuse, non sans bonnes raisons :

— Nos gens se dirigent vers l'Espagne. Tout semble se passer comme si, informé admirablement, Richelieu voulait, soit se renseigner sur le complot, soit nous couper à tous l'herbe sous le pied. Cet homme rouge est capable du pire ! Décidément, je mets obstacle à ces gaillards, s'ils ne peuvent atteindre les Pyrénées ; non seulement je sers ma vengeance personnelle, en châtiant au mieux le meurtre de mon cher Claude, mais encore je rends un immense service au futur roi de France.

« Le petit d'Effiat peut parler, afin de faire chanter le nouveau roi ; il ne serait pas bon d'entendre Cyrano, Mazarin et *tuti quanti* confirmer ses dires. On peut toujours répondre au jeune Cinq-Mars *testis unus, testis nullus*, tandis qu'à une dizaine de témoins, on ne peut rien opposer. »

Et de déchirer de rage son mouchoir de batiste !

— Oh ! trouver quelque moyen ! Ourdir une intrigue !

Ce fut seulement le lendemain de son arrivée à Sarlat, et après un sommeil réparateur, que Doralise entrevit une lueur d'espérance. Ses lèvres charmantes prononcèrent alors un prénom féminin : « Viola ! »

Aussitôt, oubliant, pour un moment, son deuil de cœur, la vision de Montrésor blanc, roide et sanglant, elle battit des mains comme une petite fille.

— Viola ! Viola ! Ça sera le piège *arpeggio* !

« Notre mirliflore à la trompe de tapir ne fut-il pas surnommé par le capitaine Carbon de Casteljaloux, le *Chevalier des Dames* ?

« Pourra-t-il résister à la tentation de délivrer une jeune et belle personne, et de la remettre aux mains de son bien-aimé, le baron de Volvic ?

« Je ne le crois pas ! »

Sur ce, la blonde sonna une camerina :

— Du papier, mon écritoire ! Priez aussi M. de Ronac de venir me voir !

Cinq minutes après, elle désignait un siège à un beau cavalier brun et lui dédiait un sourire ensorceleur.

— Monsieur, dit-elle, je sais votre courage et votre fidélité. Vous pleurez votre maître, M. le comte Claude. Vous brûlez, je gage, du désir de punir son assassin ?

Homme loyal, M. de Ronac fut tenté de dire à la marquise : « M. de Montrésor ne fut nullement assassiné mais bel et bien lardé de façon fort galante : en face et l'épée à la main. » Il n'en fit rien, cependant, tout prêt à pardonner un excès de langage à cette femme éplorée dont le sein se gonflait si délicieusement sous de fines batistes.

Doralise continua :

— Je vais vous charger d'une mission importante.

Le gentilhomme devina la suite : On voulait tendre un trébuchet mortel à cet admirable Cyrano... Cela le défleurit immédiatement. Pour attaquer ce brave, il ne faudrait pas compter sur lui.

Fine mouche, la marquise devina les pensées de son interlocuteur. Aussi, dit-elle :

— Il s'agit de porter deux messages, rien de plus.

— Je suis à vos ordres, madame...

— Vous prendrez mon meilleur cheval.

Avant midi sonné, M. de Ronac galopait à franc étrier dans la direction d'Agen, où il ne s'attarda guère. Cette vieille cité faisait horreur aux protestants, Blaise de Montluc, par le fer et par le feu, y ayant fait échouer la Réforme. Le lendemain, il déjeunait dans une auberge de Lectoure.

Il parvint enfin à Tarbes, la capitale du comté de Bigorre, dans « un temps record », comme nous dirions sportivement aujourd'hui, veilla sur le bien-être de sa monture, car il adorait les chevaux comme le font tous les cœurs bien nés, et se coucha, harassé. Les premiers rayons du soleil, presque espagnol déjà, le virent debout, mais d'exécrable humeur.

Comme la marquise de Sarlat, M. de Ronac était calviniste. A cette époque, si proche encore des guerres de religion, certaines plaies saignaient dans le cœur des réformés.

M. de Ronac savait Tarbes très catholique. Il est utile de rappeler ces choses pour l'intelligence de ce qui suivra. Tarbes fut prise et reprise. Montluc en chassa les huguenots. Ils revinrent avec Montgomery et brûlèrent, dans leurs maisons ou sur des bûchers, près d'un millier de « papistes ». Trois années, la ville resta inhabitée. Revenus, les Tarbais eurent encore à subir quatre sièges et quatre prises d'assaut.

Ils connurent seulement la tranquillité à l'avènement de Henri IV, en se voyant reconnaître leurs franchises et

privilèges, tout en étant réunis, comme le reste du Béarn, à la couronne de France.

Au moment où se passe ce récit véridique, les noms de Luther et de Calvin se trouvaient exécrés à Tarbes. De même étaient maudits les gens se réclamant d'eux.

Or, le messenger de Doralise se rendait précisément chez l'un de ceux-ci, le baron de Volvic, gentilhomme d'Auvergne venu là par amour...



Deux années auparavant, M. de Volvic faisait la connaissance, à Clermont-Ferrand, dans un vieil hôtel seigneurial, sis en face la cathédrale noire, d'une exquise jeune fille rousse. Tarbaise d'origine : Violaine d'Espeuilles. Elle était orpheline de père et de mère. Sa famille se composait, en tout et pour tout de sa tante, la diaconesse <sup>(1)</sup> d'Espeuilles et du frère de celle-ci, un assez triste sire, Jacques, chevalier d'Espeuilles.

Après plusieurs entrevues, le baron de Volvic s'était décidé à faire sa demande, d'accord avec la jolie Tarbéenne.

— Qu'en penses-tu ? fit la diaconesse aussitôt que l'amoureux eut quitté l'austère salon.

— Ma tante, répondit posément Violaine, vous en ferez à votre gré. Je dois vous obéir et j'y suis résolue. Vous prenez la peine de m'interroger, je vous réponds :

« J'aime M. de Volvic. Je n'en épouserai pas un autre. Si vous vous opposez à cette union, je ferai comme vous : je resterai fille et, après vous, je prendrai votre place et votre titre, dans un chapitre noble : je serai la diaconesse d'Espeuilles...

Sur ce, la vénérable demoiselle soupira. Les difficultés, certes, ne viendraient jamais de son côté ! Elle souhaitait le bonheur de sa nièce. Son vieux cœur se souvenait d'avoir aimé et souffert... Mais il fallait compter avec le chevalier !

— C'est lui, ma pauvre enfant, dont dépend ton avenir. Si j'ai pu réussir, en raison de son inconduite notoire, à être nommée ta tutrice, il n'en demeure pas moins l'administrateur de tes biens ! Ceux-ci, peut-être l'ignores-tu ? sont considérables. Tu es l'une des plus riches héritières du Béarn !

---

(1) Dame se consacrant dans certaines sectes protestantes à des œuvres charitables.

« Il sied donc, pour ton mariage, d'obtenir l'agrément de ton oncle ; il faudra aussi lui arracher ton argent !

Le lendemain, d'accord avec M. de Volvic, on écrivit au chevalier d'Espeuilles. Point de réponse. On patienta. On envoya un messenger. Celui-ci revint, la mine grise et la face longue d'une aune. On l'avait chichement reçu.

L'oncle ne refusait nullement de marier sa nièce. Au contraire, il aspirait à faire son bonheur. Mais, pour être certain que Viola — on appelait ainsi la jeune fille dans l'intimité — faisait un choix digne d'elle, il tenait à voir M. de Volvic. De plus, il entendait recevoir sa nièce chez lui, au château d'Espeuilles.

Ce lieu, affirmait le messenger, était sinistre.

— Je le connais fort bien, renchérit la diaconesse, pour y avoir passé une partie de mon enfance. Situé dans le sud de Tarbes, à six lieues environ, il semble être un coupe-gorge moyenâgeux...

Qu'importait ? On ne l'ignore pas, le véritable amour se rit des périls et s'excite en présence des obstacles. Violaine et son fiancé furent du même avis : on affronterait l'égoïste chevalier.

Alors commencèrent leurs malheurs...

A peine le baron de Volvic avait-il mis les pieds dans la salle des gardes du castel d'Espeuilles qu'il fut prié d'en sortir au plus vite.

L'oncle de Viola, un long, long vieillard, sec et noueux comme un sarment, lui déclara avec rudesse :

— Point d'affaire ! Ma nièce n'est pas pour vous, ceci pour différentes raisons : la seule que je veuille vous dire est celle-ci : vous sentez le fagot, vous êtes un hérétique !

— Je vous croyais bon calviniste ? s'étonna le baron.

— J'ai abjuré l'erreur de Genève ! Plus de Réforme, je veux l'extirper du cœur de ma nièce ! D'ailleurs, j'ai certaines vues...

Le cœur déchiré, le baron de Volvic ne put rien objecter et dut quitter le château.

D'autre part, il lui était impossible de vivre loin de sa bien-aimée. Aussi acheta-t-il une maison à Tarbes. Là, comme bien on pense, il commença des démarches destinées à faire libérer Viola. Le fanatisme religieux, en ces époques et dans ces pays, atteignait une rare violence. Le gouverneur de Tarbes ne répondit point aux lettres de l'infortuné gentilhomme et se refusa à lui accorder audience.

A un ami par lui chargé d'en recourir à Louis XIII,



il fut répondu, par les soins de Richelieu : « Sa Majesté très chrétienne ne peut voir avec déplaisir un de ses serviteurs nourrir tant de zèle pour notre très sainte religion... » C'était vouloir fermer les yeux sur les faits et gestes du chevalier d'Espeuilles.

M. de Voivic fut affecté de cette cardinale réplique. Il en tomba malade. Longtemps, il fut entre la vie et la mort. Il achevait sa convalescence et reprenait toute sa vigueur d'autrefois au moment où le messenger de Doralise lui fut dépêché.

La marquise n'ignorait rien des faits antérieurs et de cette ténébreuse histoire, car elle était cousine des d'Espeuilles. Les maheurs de M. de Voivic et de la belle Viola ne la touchaient nullement, malgré les lettres émouvantes de la vieille demoiselle de Clermont-Ferrand. Celle-ci l'avait en vain suppliée de faire agir *Monsieur*. La marquise s'en garda bien.

L'immense fortune de Violaine pouvant lui revenir, monstrueuse de cynisme, elle souhaitait sa mort et disait à Claude de Montrésor :

— Si cette petite sotte se laisse périr d'amour et d'ennui, ou si un « accident » lui arrive, son vieux barouilleur d'oncle et sa momie de tante en hériteront. Ces deux macropites ne s'éterniseront guère en notre vallée de larmes... alors, à moi les métairies, les prés, les bois, les viviers et les rentes ! Et adieu tous nos soucis !

Reprenons donc contact avec M. de Ronac, sans toutefois le suivre pas à pas. Disons qu'il se rendit chez le malheureux fiancé de Viola, le salua de la part de sa maîtresse et lui tendit un pli scellé de son blason marquisal.

A voir M. de Volvic, on imaginait difficilement qu'il venait de se tirer à grand-peine des portes du tombeau. C'était un gentilhomme aux cneveux cnatain foncé, plutôt petit, râblé, solide, mais l'air franc, hardi et tort soigné dans toute sa personne.

Son visage, assez mélancolique au début de l'entretien, s'éclaira dès la lecture des premières lignes de cette lettre :

« Château de Sarlat, ce lundy.

« Monsieur le Baron,

« Je compais depuis longtemps, peut-être le savez-vous ? aux injustes tribulations dont ma cousine est victime. Je sais l'immense affection, la vive flamme dont vous brûlez pour ce doux objet de vos soins. Malheureusement, mes efforts sont restés vains auprès de Son

Altesse Royale. Elle voudrait, de tout son cœur, m'être agréable en se rendant utile à mes amis, mais l'influence exécrée du Père Joseph à la Cour, et sur l'esprit même de Sa Majesté, s'oppose aux excellentes intentions de Monsieur. Vous en devinez le motif : nous sommes *religionnaires*. Nous n'avons pas droit à la justice.

« J'ai donc pensé à vous conseiller le recours à la force.

« D'ici très peu de jours, va passer à Tarbes, je le sais de source sûre, une troupe résolue. Rien ne l'arrête. Croyez-en ma parole, ces hommes-là sont capables des exploits les plus insensés. Ils obéissent à un gentilhomme de mon pays, d'assez chétive noblesse — il porte le titre d'écuyer — mais d'une bravoure légendaire à l'armée. Il est doué d'un véritable obélisque nasal, ce détail pour vous permettre de le dépister s'il entendait garder l'inconnu. Son nom ? Hercule-Savinien de Cyrano de Bergerac.

« Joignez-le. ConteZ-lui vos peines. Je suis certaine du résultat. M. de Bergerac et les siens ne parlent que de coups d'épée, d'escalades... Ce sont de vrais démons.

Le château d'Espeuilles, j'ai de fortes raisons de le croire, sera bien forcé de rendre à de pareilles gens son intéressante captive. Le reste vous regarde.

« Un mot encore. En vous écrivant ceci, j'agis en bonne cousine à l'égard de notre pauvre Viola, et peut-être y ai-je du mérite ? M. de Bergerac n'est pas de mes amis. Inutile, donc, de lui parler de moi.

« Ma maison sera votre maison, à tous deux, si vous voulez bien me faire visite. Au fait, vous pourriez très bien vous marier à Sarlat ?

« Je suis, monsieur le baron, de tout mon cœur, votre amie et future cousine.

« La marquise de SARLAT. »

— Ah ! monsieur, s'écria l'amoureux dès qu'il eut achevé la lecture de cette missive, votre maîtresse est une femme admirable. Comment lui prouver ma gratitude ? Son conseil est bon et je le suivrai !

Il voulut retenir à déjeuner le messenger, tant il exultait. Mais M. de Ronac se dégagea poliment : il avait affaire.

Un quart d'heure après, il était reçu en audience privée par M. de Rault, gouverneur de Tarbes, et lui remettait un autre pli, ainsi conçu :

« Château de Sarlat, ce lundy.

« Monsieur le Gouverneur,

« Je crois servir les intérêts de Son Altesse Royale *Monsieur* en vous avisant de certains faits parvenus à ma connaissance. Une troupe de gens maïvoulants, la plupart de sac, de corde et, de plus, déserteurs de l'armée royale, vont venir, sous peu de jours, prêter leurs « talents » à un certain sieur baron de Volvic. Ils parlent de tenter une attaque de vive force contre le château d'Espeuilles, où réside un pauvre vieillard, mon cousin. Ils projettent de lui arracher sa pupile, afin de la faire rentrer dans le sein de Genève.

« Ai-je à m'étendre davantage sur ceci ? Non. Je laisse à votre talent militaire le soin des lauriers.

« Je suis, monsieur le gouverneur, votre servante.

« La marquise de SARLAT. »

Après avoir lu, M. de Rault s'écria comme l'amoureux :

— Monsieur, votre maîtresse est une femme admirable ! Son conseil est excellent, je le suivrai !

« Tiens, songea M. de Ronac ébahi, ils disent l'un et l'autre la même chose et dans les mêmes termes...

« Mme la marquise les a peut-être joués tous les deux ? Au fait, peu m'importe. Je n'ai rien à y voir.

La conscience en paix, il prit le chemin du retour, tandis que M. de Rault, beaucoup trop tard, s'apercevait que sa correspondante bénévoles avait omis de lui donner tous détails sur le « signalement » des gaillards en question.

« Corbac ! s'écria-t-il, pas même un nom ! Comment n'ai-je point vu cela sur-le-champ ? »

Des estafettes furent vainement lancées aux troussees du messenger. Elles ne purent la rejoindre ou le reconnaître.



Dans la chambre haute d'une vieille tour ruinée du château d'Espeuilles, Viola se désespère depuis près de deux années. Souvent, tordant ses bras magnifiques, elle a connu la tentation d'en finir avec ce lent supplice. Le fossé recevrait son corps modelé par Vénus... On la coucherait sous une dalle, dans la crypte de la chapelle, et tout serait dit...

Mais le souvenir du baron de Volvic l'a toujours empêchée de réaliser cet horrible projet.

Elle devine l'activité de son fiancé et pressent les obstacles dressés devant lui :

« Il finira, songe-t-elle, par triompher. Le roi l'entendra. Ce prince sera justice, au nom du Béarnais, son illustre et gracieux père ! »

Cet espoir est la seule pensée capable de soutenir suffisamment le moral de la captive pour la dissuader d'attenter à ses jours.

Toujours séraphiquement belle sous ses cheveux d'or, avec son teint de lait et ses yeux d'aigue-marine, Viola repousse, avec un silencieux mépris, les propositions du chevalier, son oncle. Chaque semaine, le dimanche matin, il monte, accompagné de Mercédès, une minuscule fille d'Espagne, à la peau brune, aux yeux d'escarpoucle, et demande à sa niece :

— Le temps vous a-t-il porté bon conseil ? Etes-vous résolue à entendre la sainte messe et à m'épouser devant un bon padre ?

C'est la seule visite reçue par Violaine.

Un guichet sert à lui passer, chaque matin, la grossière nourriture de la journée.

Elle vit dans la solitude la plus affreuse... C'est à peine si l'on entretient, dans son réduit une propreté douteuse.

Une douce folie la guette.

Sans doute finira-t-elle, inconsciente, par écouter l'appel de l'abîme vertigineux ? Sur la route de Tarbes, ne verra-t-elle pas venir son aimé ?

Le jour même où M. de Ronac remettait au baron de Voivic le message de la marquise de Sariat, Mercédès disait au chevalier :

— Il faut en finir avec cette toquée ! Les jours passent comme le vent et rien ne se produit. Viola n'acceptera jamais d'être ta femme, c'est-à-dire de te donner la libre jouissance de ses biens... Tu vieillis, la tombe est proche... Nous vivons ici comme des hiboux !

Le vieillard hocha la tête :

— Je sais tout cela... A ton sens, comment vaincre l'obstination de cette sotte fille ?

Les yeux de Mercédès lancèrent un éclair :

— Donne-moi carte blanche !

— Au moins, fais-moi connaître ton plan !

L'Espagnole ferma ses longs yeux ombragés de cils noirs.

Elle murmura enfin :

— En distribuant de larges aumônes... en s'intéres-



sant aux œuvres de M. l'archiprêtre de Tarbes... en faisant dire de belles messes solennelles...

— Eh bien ? demanda le vieillard haletant, car il flairait le conseil criminel...

— Il est très naturel, poursuivit Mercédès d'apprendre ceci — le diable tenta Mlle Violaine d'Espeuilles... entre la messe et la mort, la pauvre hérétique a choisi...

Rendons justice à chacun. Sa sordide avarice — il eût damé le pion au vidame Pierre de Taille — et l'état exécrable de ses affaires — Mercédès ne vivait pas à ses côtés par amour — l'avaient porté à réduire sa nièce au désespoir, afin de l'amener à un mariage avec lui. Cependant, pas un instant, son esprit n'avait été jusqu'à imaginer un meurtre. Il repoussa donc avec horreur la suggestion de sa maîtresse.

Celle-ci ne se tint pas pour battue.

Elle se mit à assiéger de jour et surtout de nuit l'esprit du chevalier :

— Je me charge de tout ! Tu ne peux courir aucun risque... A Tarbes, chacun est disposé, par fanatisme, à fermer les yeux... Le gouverneur ne t'a-t-il pas toujours protégé ? Tu le penses bien, le baron de Volvic remua ciel et terre, afin de t'arracher ta nièce. Or, ses efforts sont restés vains. Personne n'est venu frapper à ta porte au nom de Sa Majesté le roi !

Jacques d'Espeuilles, dès lors, ne dit plus non. Toutefois, il ne dit pas encore oui. Il lui fallait s'habituer à ce projet atroce, laisser Mercédès entrer dans la chambre de Viola, l'amener par ruse à la fenêtre, et...

Il fermait les yeux, blanc d'épouvante à la vision de cette lutte...

## CHAPITRE X

### CYRANO FABRIQUE DU BONHEUR

Le fiancé de Viola ne perdit pas son temps. Sitôt refermée la porte de sa maison sur le messager de Mme de Sarlat, il prit différentes dispositions. D'abord, il mobilisa des loqueteux, à raison de dix sols par jour. Postés aux portes de la ville, ils avaient pour consigne, tout en dévidant leur chapelet et en marmonnant

leurs *ave*, de dévisager les survenants. C'était suffisant, car le nez cyranesque ne pouvait échapper à ces lazarones habitués depuis leur naissance à se chauffer au soleil.

Puis, se doutant bien des combats à livrer, il fit venir un maître ès-armes, afin de retrouver sa souplesse d'épéiste, rouillée peut-être par sa longue maladie. Dans les caves de son hôtel, il réhabitua sa main au pistolet d'ordonnance, si longtemps négligé.

Enfin, avec une activité fiévreuse, le baron accumula chez lui des mousquets, des cordes, des crochets, des échelles et même des mulets, pour porter au pied des tours d'Espeuilles les impedimenta crus nécessaires.

Avec l'aide d'un grand flandrin de laquais ayant servi un certain temps dans l'artillerie, au siège d'Amiens, sous les ordres du duc de Montmorency, en qualité de goujat (valet militaire), il confectionna des pétards destinés, s'il le fallait, à enfoncer des portes trop bien closes.

L'espérance décuplait les forces et aiguïsait la sagacité de l'amoureux naguère désespéré.

Un matin, il vit venir l'un des mendiants gagés :

— Nos gentilshommes sont céans, monsieur le baron. Je les ai reconnus ou, du moins, j'ai reconnu leur chef. On ne peut s'y tromper, grâce au rostre campé sur son visage !

« Suivant les ordres donnés par votre seigneurie, j'ai pisté la troupe — bien fière et bien digne ! Elle est descendue *Aux Armes de Navarre*.

M. de Volvic eut un sourire. Ses futurs amis ne se refusaient rien ! L'hostellerie ayant cette enseigne : *d'or, à deux vaches d'azur, passantes, l'une sur l'autre* (1) était renommée à dix lieues à la ronde pour l'excellence de sa chère, la joliesse de ses servantes, mais aussi pour ses prix prohibitifs.

« Malpeste, songea-t-il, il faut être riche comme Crésus pour se loger là, quand on est en troupe ! »

Dans son imagination, se dessina aussitôt la silhouette de Cyrano de Bergerac élégant et libéral, semant l'or autour de lui avec un sourire de dédain.

Il déchantait un peu, en s'assuyant à une petite table, voisine de celle — immense avec ses allonges — où s'installaient nos braves. Ceux-ci gasconnaient avec un entrain magnifique.

---

(1) Blason du royaume de Navarre.

Dégelé par leur présence, rassuré en voyant le chemin se faire sans horions, plaies, rencontres ou traquenards, Mazarin se montrait bon compagnon, fine gueule et causeur exquis.

« Ma foi, pensa M. de Volvic, en remarquant le rude pourpoint du héros, ses bottes usagées, son feutre fatigué et la plume de son chapeau dont le soleil aquitain faisait pâlir les flocons d'azur tout élimés, je me suis trompé. Ce gentil seigneur ne roule certainement pas sur les louis et ne peut attacher son chien avec des cervelas. Si je ne m'abuse, le bailleur de fonds doit être le brun gazouilleur... »

Le plan du baron auvergnat était simple.

Ne sachant comment entrer en rapport avec Cyrano et les siens, il avait décidé de ne point toucher aux plats. Cette attitude serait certainement remarquée. Avec la bonne et franche cordialité méridionale, ses voisins voudraient s'enquérir : « Pourquoi boudier telles merveilles ? » On jaserait, et alors... Il ne se trompait point ou, du moins, se trompa de peu !

Nul ne s'avisa de remarquer l'attitude singulière de cet homme, laissant refroidir son perdreau, mais Linières aperçut intacts une vénérable bouteille de Montbazillac et un flacon de Saint-Emilion. Ce lugubre spectacle fendit le cœur du chevalier.

— Savinien, fit-il à l'oreille du bretteur, par singularité, un quelqu'un se calcine de chagrin à nos côtés... Il ne boit pas !

— Très grave ! admit Cyrano.

— Le laisserons-nous nager dans l'amertume exécrable de ses muqueuses ?

L'excellent Savinien se sentit touché. Il était né altruiste. Ce rude pourfendeur ressemblait au terre-neuve. Se lever, se camper devant le baron, tonitruer, proférer quelques jurons sonores, amener le solitaire à la table joyeuse, le présenter, lui nommer « ceux de sa chambre », cela ne prit guère plus de quatre minutes.

Abasourdi par tant de verve et de gentillesse, et tout ensoleillé d'expressions gasconnes, de vieux vin et de bons regards, M. de Volvic ne fut pas long à se réjouir. La marquise de Sarlat lui avait décidément donné un excellent conseil.

Aussi n'hésita-t-il pas à se confesser.

Son récit fut écouté dans un religieux silence ; toutefois, en contant ses malheurs et ceux de Viola, il

put voir se serrer les poings et les mâchoires, tandis que les yeux lançaient des éclairs. Seul peut-être, le « gazouilleur », c'est-à-dire l'Abruzzain, semblait écouter avec un nonchaloir d'indifférence.

— Baron, déclara gravement Cyrano quand M. de Volvic en eut terminé, votre cause est nôtre ! Je connais mes amis. A quoi bon les consulter ? Ils pensent comme moi : nous voici. De ce fait, la sécurité de M. le chevalier d'Espeuilles doit prendre fin. Conséquence : avant peu, votre rousse fiancée vous sera rendue.

Et, interrogeant de l'œil tour à tour Arlette, Le Bret, Saint-Amant, Linières, Maze, Longoët et Brissonnière, il conclut :

— C'est dit : la cause est entendue !

« Il me reste à consulter ces messieurs... »

C'étaient les dix gaillards prêtés par M. de Reilhac.

Tous jeunes, hardis, ayant le sang vif et l'âme généreuse des Gascons pour tout dire en peu de mots, ils poussèrent de tels cris que patron et officieux furent alertés :

— Aux armes, troune de biou ! En avant !

Seul Mazarin montrait une mine défléurie.

Qu'est-ce encore ? des risques à courir, des rencontres malsaines pour l'épiderme, des escalades contraires à la digestion, des fatigues fâcheuses à la santé !

Il commençait, l'ingrat, à regretter d'avoir prié l'illustrissime cardinal de confier à cet enragé le commandement de son escorte :

— Il finira par nous faire tous touer ! gémissait-il avec désolation.

Il se leva et vint parler à l'oreille de Cyrano.

Pourquoi se mêler de ce fatras ? Les chagrins d'amour de M. le baron de Volvic n'avaient rien à voir avec la mission dont ils se trouvaient chargés... Où M. de Bergerac prenait-il le droit de risquer l'existence des hommes gagés par Sa Majesté et Son Eminence ?

Cette intervention irrita le poète. Mazarin parlait au nom de la raison, il fallait bien l'avouer, mais Cyrano était généralement sourd aux conseils de Minerve, si l'honneur se trouvait en jeu. Aussi rétorqua-t-il, d'une voix peu amène :

— Vous venez fort justement, monsieur de Mazarin, de me le rappeler : nous sommes au service du roi ! Or, écoutez ceci... La première des prérogatives du souverain de ce royaume, c'est d'assurer à ses sujets bonne et prompte justice. Or, pour des raisons inconnues



de moi, chétif, notre bon prince Louis le Treizième n'a pu agir en faveur de M. le baron de Volvic. Si le roi savait... dit-on communément. Ici encore, il n'a pas su... Or, nous, ses féaux, nous, ses soldats, nous savons... Et, sachant, nous allons agir, comme agirait Sa Majesté si elle était présente !

Des vociférations enthousiastes accueillirent cette motion vigoureuse.

— D'ailleurs, compléta le cousin de Roxane en s'adressant à Le Bret, tous les cœurs épris se doivent aide et assistance. Qu'en penses-tu, Henri ?

— Vous êtes le Chevalier des Dames ! monsieur Savinien, s'écria Arlette toute rose de joie et très fière de son « grand frère » héroïque.

— Quant à vous, fit Cyrano en se tournant vers l'Abruzzain, rien ne vous oblige à manier la flamberge. On vous laissera céans, le ventre à table...

— Si ! Si ! affirma le diplomate. Ze souis, à l'occasionne, oun homme de guerre. Ze l'ai prouvé à Sasal, il y a six années, aux yeux de deux armées !

En réalité, le rusé personnage, tout en déplorant d'entrer dans cette affaire, se sentait plus en sécurité aux côtés du *Démon de bravoure* que dans cette ville inconnue où un gouverneur peu amène pourrait le faire empoigner si l'aventure tournait mal : « Alors ze paierais les pots cassés ! »



Deux jours auparavant, le chevalier d'Espeuilles avait dû éprouver une grande frayeur. Mercédès lui désignait du doigt la route menant à Tarbes, long ruban d'un blanc de farine sous le soleil :

— Regarde !

Des troupes s'avançaient. On voyait, dans la poussière, étinceler des casques, des piques... Mieux encore : six canons formaient l'arrière-garde de cet imposant cortège militaire. Le vieillard se crut percé à jour. Louis XIII ayant ouï les lamentations de M. de Volvic devait envoyer à son aide. Il se voyait traîné à Tarbes, jeté en prison, jugé, et fort proprement supplicié, sur une estrade. Sans Mercédès, il se fût enfoncé une dague entre deux côtes afin d'échapper au châtimement.

La jeune femme ne voyait pas l'avenir sous un pareil angle. Personne n'avait été mis dans la confidence des homicides projets formés à Espeuilles. Aussi fit-elle remarquer :

— Pourquoi déployer tant de force ? Si le roi veut libérer Viola, il suffit d'un écrit signé du gouverneur et apporté ici par un garde... A mon avis, nous assistons à des manœuvres de la garnison de Tarbes.

Le chevalier objecta :

— Ne le vois-tu pas, ces troupes viennent droit au château.

— Sans doute ont-elles fait la petite guerre aux environs et le gouverneur vient-il te saluer ?

L'explication de Mercédès était plausible. Elle n'empêcha pas cependant le chevalier, tant il se sentait la conscience troublée, de trembler comme un jeune bouleau au vent d'orage. Sa terreur lui fit penser à la recluse.

— Monte chez elle, ordonna-t-il à l'Espagnole. Conduis-la dans ta chambre, fais des miracles pour l'amadouer...

— Es-tu devenu sans raison ?

— Obéis-moi ! s'impatienta le vieillard. Tu lui feras revêtir tes plus beaux vêtements. Si M. de Rault demande à voir ma nièce, il sied de la lui montrer libre, bien vêtue... Pour le reste, je le préviendrai que la pauvre enfant a perdu la jugeote... Dès lors, tout sera mis, s'il y a lieu, sur le compte de son dérangement mental.



Ces précautions étaient excellentes, mais superflues.

M. de Rault, adipeux personnage, s'intéressa médiocrement au destin de Mlle d'Espeuilles. Il s'informa d'elle par pure courtoisie et accepta, d'un signe de tête condescendant, tout ce que voulut bien lui conter le chevalier.

Deux seules choses l'intéressaient ; passer agréablement au château le temps nécessaire et ensuite s'offrir le plaisir de voir tourmenter puis occire, à Tarbes, les malandrins si aimablement signalés par la marquise de Sarlat.

Pour réaliser la première partie de son programme, il dit à son hôte :

— Vous possédez, mon cher chevalier, une jeune femme aux yeux d'escarboucles, à la peau chaude qui... ah ! vertuchou de vertuchou ! Quel joli sujet !

« C'est votre majordome ? Votre gouvernante ?

Il faisait allusion à Mercédès.

M. d'Espeuilles réprima avec peine une grimace.

Il devinait la suite. Et comment oser l'avouer, lui qui se proclamait fièrement converti, les tendres liens l'attachant à la belle ?

— Je lui dirais volontiers deux mots après souper !

— A votre aise ! dut acquiescer le grigou amoureux.

La main tendue de M. de Rault ne le consola pas d'un tel ennui. A peine son visage s'éclaira-t-il en écoutant le gouverneur poursuivre :

— Maintenant, je vais vous avouer le but de ma présence en ces lieux... Il s'agit de vous défendre contre le baron de Volvic, religionnaire... Vous m'avez compris. Il n'a jamais renoncé à épouser Mlle d'Espeuilles. Ses protestations, ses lettres, ses tentatives près de Sa Majesté étant de nul effet, il s'est décidé à jouer le grand jeu !

« Epaulé par des mallotiers de bas étage, il va tenter, sous peu de jours, de vous arracher Mlle d'Espeuilles.

Et il expliqua son plan.

Ne pouvant arrêter dans la capitale des Bigourdans M. de Volvic et les « sacripants » — ceux-ci n'ayant encore commis là aucun acte répréhensible, il jugeait utile de leur permettre de commencer une action... Il serait ici, lui, le gouverneur, avec vingt solides joueurs, friands des armes, les meilleurs de la Navarre... Autour du château camperaient les troupes amenées, sous simulacre de manœuvres. Elles seraient dissimulées dans les grands bois de pins et de mélèzes entourant la vieille forteresse.

— J'ai six pièces de canon, conclut-il avec un rire aussi gros que lui. C'est évidemment faire honneur à semblable espèce. Nous n'aurons pas à recourir à elles, j'en suis persuadé !

Cela dit, il se campa dans un fauteuil, déclara qu'il se sentait une faim de loup, une soif terrible et s'endormit.

Jacques d'Espeuilles dut s'y résigner. Il fallait traiter honnêtement M. le gouverneur et la vingtaine de solides Béarnais qui l'accompagnaient. La sueur au front, les mains tremblantes, le persécuteur de Viola dut discuter avec Mercédès chargée de toutes les responsabilités. Cela fut doublement pénible au vieil avare épris de l'enfant brune. Nourrir et abreuver vingt et une personnes, — dont un gentilhomme renommé pour son sybaritisme — et céder audit seigneur sa

caillette aimée, tels étaient les amers pensers du chevalier...

Il se contraignit, à table, au souper, pour ne point faire grise mine à M. de Rault, pour lui rendre raison, le verre en main... Sa ladrerie le faisait déplorer de boire et de manger d'excellentes mais si coûteuses denrées !

Autre supplice, qui l'attendait au dessert : il dut faire appeler Mercédès et la voir assise presque sur les genoux du gouverneur fort empressé.

Son angoisse dura deux jours.

Le troisième, après le déjeuner, prolongé fort avant dans la vèprée, celle des sentinelles posées sur l'échauguette nord par les soins de M. de Rault, donna l'alerte. On voyait venir des cavaliers : douze... quinze ?

Avec peine, le gouverneur se fit apporter son ceinturon ; avec une peine plus grande encore, on le lui boucla.

— Voici mes ordres, dit-il enfin.



On le constate. Il n'avait pas fallu bien longtemps pour faire passer la troupe vaillante des paroles à l'action. Bergerac avait décidé :

— Oust ! En avant ! Nous allons prendre cette bicoque nommée pompeusement, je gage, le château d'Espevilles ! Le château ! Nous sommes dans le Midi, oué ? C'est un petit morveux de castelet sans doute ? Je me suis évadé de Dieppe, alors...

Le baron de Volvic le détrompa un peu, rien qu'un peu.

Toutefois, Cyrano consentit à utiliser les préparatifs faits par le soupirant de Viola. Derrière les amis à toute épreuve : Henri, Arlette, le Gros, le biberon, Maze, Langoët et Brissonnière, venaient les dix porteurs de bourguinottes et de morions de M. de Reilhac. Ensuite, sous le commandement de Mazarin — c'était là un tour du poète — six mulets dont deux montés par des valets et quatre portant des échelles, des cordes, des crampons, des pics et des pétards.

Si l'organe olfactif de Cyrano avait pu s'allonger davantage, nous avons le devoir de l'écrire, il aurait pris une proportion par trop anormale en voyant apparaître le château où se trouvait enfermée Viola.

Sans pouvoir être qualifié de nid d'aigle, c'était



un lieu fort escarpé, bâti, comme tous les spécimens de l'art militaire du Moyen Age, pour pouvoir surveiller les alentours. Il se composait d'un corps de logis central, formant un gros donjon, et d'une enceinte crénelée flanquée de quatre tours, le tout en granit pyrénéen et solidement bâti sur des roches de schiste noir. Ces roches formaient une sorte de montagne assez isolée de toutes les autres, mais littéralement couverte de pins sylvestres, de mélèzes et aussi de quelques chênes âgés et monstrueux.

En ce lieu, se dissimulaient les troupes de M. de Rault, mais nos braves ignoraient leur présence.

Après avoir examiné les lieux en homme de guerre, le Gascon réfléchit quelques minutes et interrogea M. de Volvic :

— Le pont-levis fait-il bien son métier ?

— Non. Il est abaissé à demeure.

— De la sorte, on ne peut nous couper de nos amis ? Parfait !

— Je dois vous prévenir, la porte d'entrée peut être un obstacle redoutable, fit le fiancé de Viola. Nous pouvons, il est vrai, la faire sauter...

— Entendu... Allons donc, pour le présent, en bons et loyaux gentilshommes, saluer cette remarquable ganache pourvue du nom d'Espeuilles — qu'elle déshonore... Nous le lui ferons comprendre, sur le ton le plus galant d'abord... S'il faisait la sourde oreille, alors...

Tout souriant, le poète caressa lady Flamberge, en forme d'explication.

Il ne se sentait pas le droit d'utiliser les rapières des gardes de M. de Reilhac. Il ne croyait pas non plus nécessaire d'emmener Linières : le bon madrépore était triplement humide, ayant, en route, accolé des flacons soustraits aux sacs des mulets mis aux ordres de Mazarin. Celui-ci non plus ne semblait pas désirable, si le sang devait couler : le chevalier d'Espeuilles pouvait avoir là des amis.

— D'ailleurs, se disait Cyrano, une compagnie trop nombreuse serait chose incivile... et puis je déteste être trop fort !

Sur un geste de lui, huit cavaliers s'ébranlèrent derrière l'illustre *sombrero* délavé, orné d'une plume jadis de teinte céleste...

Ma foi, tout semblait devoir se passer le mieux du monde ?

La formidable porte de rouvre bardé de fer s'ouvrit

à l'énoncé de ce nom : baron de Volvic ! Un valet s'informa poliment, tandis que l'huis se refermait avec une douce lenteur :

— Que désire monsieur le baron ?

— Présenter à monsieur le chevalier ces gentils-hommes venus de Paris, sur l'ordre de Sa Majesté.

M. de Volvic était très content de cette phrase, préparée depuis des heures. Elle contenait une menace, tout en disant la vérité et en demeurant empreinte de l'obligatoire courtoisie. Il n'avait pas tort, car, deux minutes s'étant écoulées, le valet revint et déclara, hilare et obséquieux :

— Plaise à Vos Seigneuries de me suivre. Monsieur le chevalier se fera une joie de les recevoir.

Des palefreniers surgirent. On descendit de cheval. Arlette, légère, sauta dans les bras de son fiancé ; elle portait un nouveau costume de page acheté à Bergerac. Il lui allait à ravir !

De son côté, Jacques d'Espeuilles avait fait effort pour recevoir ses ennemis. Non sans geignements et larmes écrasées au coin de l'œil, il avait permis à Mercédès de tirer de la garde-robe un pourpoint de velours vert pomme et des chausses rouges jadis à la mode : elles servirent à faire honneur au roi Henri, lors de son passage à Tarbes. Mais ces frusques sentaient le poivre et, au grand dam de sa dignité, le vieillard éternuait toutes les cinq minutes.

— At-at-at-choum ! At-at-atchi !

Ainsi fut-il contraint de saluer l'apparition de nos gens.

Cyrano, — est-il besoin de le souligner ? — aimait peu les manifestations nasales, aussi fut-il assez mal disposé. Ses yeux faits pour l'attaque et la défense, au lieu de dévisager le chevalier, examinèrent les lieux. Il se vit, avec les siens, dans une assez vaste pièce, sans doute une ancienne salle des gardes, prenant jour par deux étroites fenêtres — de vraies meurtrières —, peu meublée, ornée d'une cheminée monumentale où pouvait flamber un tronc d'arbre. Point de porte, à part celle qu'on venait de franchir.

Au fond de la salle, une vaste tapisserie mangée aux vers semblait avoir été mise là tout récemment, cela se voyait à son mode de suspension : des cordelettes la fixaient à des clous.

Fut-ce une illusion ? Le bretteur crut la voir s'agiter.

« Un traquenard, songea-t-il en saluant gravement

le chevalier, ne serait point pour me défleurir, au contraire ! Quel laurier cueillerais-tu, fils, à triompher de ce Mathusalem ? »

Cependant, s'élevait, haute et sèche, la voix du baron de Volvic s'adressant au chevalier :

— Monsieur, l'instant est venu de faire cesser un criant déni de justice. Vous retenez céans, contre son gré, demoiselle Violaine d'Espeuilles, votre nièce, ma fiancée... Depuis une semaine, cette jeune fille est majeure, donc rigoureusement libre de ses faits et gestes.

« J'ai donc l'honneur de vous prier...

— Monsieur le baron, coupa le vieil homme, votre fiancée ou soi-disant telle, est, en effet, majeure depuis peu de jours. Elle doit rester cependant sous ma tutelle, parce que la pauvre enfant a perdu l'esprit !

— Pourtant, je désire la saluer et lui parler, insista l'amoureux. Me refuserez-vous cette grâce ?

— Il le faut bien ! Cette pauvre Viola ne peut...

— Vous mentez ! s'emporta M. de Volvic en marchant rapidement vers le chevalier qui ne recula pas. Trêve d'échappatoires ! Assez de vilénies ! Ces gentils-hommes sont mes amis. Ils sont chargés d'une royale mission... Mis au courant des faits, en gens d'honneur, ils m'ont offert leur bras. Ne les contraignez pas, Monsieur, à vous faire violence.

Sur ce, un méprisant sourire aux lèvres, M. d'Espeuilles affirma doucement, en tirant son épée :

— Je ne céderai qu'à la force !

— Alors, fit le baron, rendez-vous, car...

Il ne put en dire plus long : la tapisserie vétuste frémit, fut soulevée par vingt mains et un gros homme à l'écharpe blanche apparut en criant d'une voix de stentor :

— En avant, garçons ! Emparez-vous de cette truandaille ! Le gibet l'attend ! Piquez ! Lardez ! Mais sans occire ! Je veux les voir aux mains du tourment...

Ce fut à son tour d'avoir le sifflet coupé...

Toute sa vie, M. de Rault tenta vainement de reconstituer cette minute extraordinaire... En un clin d'œil, il vit ses futurs suppliciés recoiffés, groupés, la colichemarde au poing. Il sentit ses tympanes se crever aux accents d'une discordante clameur gasconne, il fut bourré, repoussé, il tituba, tomba, s'étala, désarmé comme par miracle, et reçut deux corps sur le ventre.

— Tenez bon ! hurla-t-il avec rage.

Conseil superflu ! Ses gardes avaient cru pouvoir

besogner sans péril : il s'agissait d'arrêter une poignée de malotrus... En voyant, au premier choc, M. de Rault et trois camarades mordre la poussière, ils comprirent la gravité du cas. C'étaient de bons soldats, de rudes montagnards navarraï, d'excellents jouteurs au surplus. Bientôt Cyrano et les siens eurent devant eux une fort belle muraille d'acier.

— Mes amis, tonna le bretteur, voici l'instant de nous surpasser. Nous sommes devant d'excellents garçons, ô combien innocents en tout ceci. Huit contre dix-huit ! La partie est inégale et j'en ressens un peu de gêne... Ah ! sandious ! il ne vous faut pas navrer ces braves... ni trop les saigner non plus !

Ahuri, assis maintenant sur son respectable séant, haletant, le front en sueur, M. le gouverneur de Tarbes assistait à la bagarre. Les épées se choquaient, les semelles frappaient les dalles où, de temps en temps, s'écrasaient de grosses gouttes de sang.

Tout en ferraillant contre deux colichemardes, Cyrano disait à son voisin le baron de Volvic :

— Si l'on pouvait y aller carrément, piquer de bon cœur, l'affaire serait déjà close.

Et il remarqua :

— Vous tirez bien... Mais regardez comme j'opère... ces indications peuvent vous servir... une... deux...

Ainsi l'extraordinaire Bergerac, tout en se battant, donnait des leçons d'escrime !

— Tirons ! acheva-t-il en arrachant l'épée de son adversaire le plus acharné. Monsieur, vous êtes mon prisonnier. Veuillez me donner votre parole de rester neutre. Je l'ai ? Bon. Merci. Passez derrière moi, je vous prie !

Saint-Amant venait de grâcier un des gardes et de lui faire abandonner son estoc, Le Bret de désarmer le sien ; Brissonnière blessait un poignet droit, Langoët déchirait une main, Maze traversait un avant-bras. A son tour, Volvic mettait à mal un biceps, tandis que la gente Arlette, ayant vu M. d'Espeuilles ouvrir une boîte de pistolets, courait à lui et, l'œil fulgurant, lui braquait une pétouse entre les yeux :

— Bas les pattes, monseigneur !

De nouveau retentit l'organe du Gascon.

— Je m'adresse au gentilhomme portant une écharpe blanche. Il a vu. Cela doit lui suffire. S'il tient à sa sûreté personnelle et à la vie de messieurs ses soldats, il doit les prier de « cesser le feu », sinon, avant



dix minutes, cette salle moyenâgeuse sera transformée en humaine boucherie...

M. de Rault n'hésita nullement. Il se releva péniblement. Rouge de honte et de congestion, il dut commander :

— Bas les armes... Messieurs. rengainez !

Pour une fois, Cyrano fut méfiant :

— Cela ne suffit point. Veuillez jeter vos épées sur les dalles.

Il fallut bien en passer par là !

Mais une forte surprise attendait les vainqueurs...

M. de Rault était allé à une fenêtre ; comme pour y respirer un peu l'air, il l'avait ouverte. Et il avait hurlé :

— Aux armes !

Puis il fit avec un calme olympien :

— Messieurs, tel est pris qui croyait prendre.

« La garnison de Tarbes campe dans les futaies entourant ce château. Il y a là deux compagnies de piquiers, des reîtres, des lansquenets... et six pièces de canon... Je suis le gouverneur... M. de Rault, pour vous servir, et vous êtes à ma discrétion. Messieurs !

— Tout ça, répondit Cyrano avec un calme égal, tout ça, monsieur le Gouverneur, c'est du vent ! La réalité, la voici : Vous vous êtes fait, vous le représentant de Sa Majesté en ce comté bigorrois, le complice ou la dupe — la dupe, veux-je croire — d'un assez vilain sire... Vos troupes cernent cette bicoque, dites-vous ? Soit ! Mais, céans, vous êtes mon prisonnier ! Votre vie répond de l'existence et de la sécurité de Mlle d'Espeuilles et de Mlle Arlette Boucher... ce mignon page aux cheveux couleur d'éteule et...

Il ne put en dire davantage. La porte venait de s'ouvrir, livrant passage à une apparition ravissante : Violaine d'Espeuilles.

Ses cheveux roux flottant sur ses épaules, vivant manteau baisé par le soleil, sa carnation de jasmin, sa haute taille, l'admirable port de sa tête en faisaient véritablement une sainte de vitrail descendue parmi les humains.

Elle portait une longue tunique améthyste, démodée, mais ajoutant encore à l'illusion séraphique.

Sans doute venait-elle de percevoir tout entières les phrases prononcées — clamées — par le bretteur-poète, car ses regards allèrent d'abord à lui, et son premier sourire lui fut dédié. Avec l'ordinaire intuition

féminine, elle avait deviné le justicier en cette longue silhouette épique et truculente. Cyrano et les siens, qui s'étaient recoiffés pour combattre, balancèrent les feutres avec un ensemble parfait et, pourquoi le cacher ? une légère rougeur, à la vue d'une beauté si parfaite, farda les pommettes du Cadet de Gascogne.

Puis, glissant plutôt qu'elle ne marchait, la jolie Viola vint à son fiancé, l'enveloppa d'un regard énamouré, puis, d'un geste infiniment noble et gracieux, lui tendit sa main à baiser. Enfin, s'étant dégagée très doucement, elle vint au gentilhomme dont l'écharpe blanche indiquait la dignité :

— Monsieur, fit-elle d'une voix musicale, puisqu'enfin je puis avoir le plaisir de me trouver en face d'un représentant de Sa Majesté, du fils d'Henri IV, il me suffira de lui dire ceci : Je me place sous votre protection.

La subite venue de Mlle d'Espeuilles, son grand air, sa démarche, la pondération de ses gestes, le son même de sa parole, tout cela venait d'atteindre à la fois le cœur et l'esprit du gouverneur. Cette jeune fille n'était pas démente. Le chevalier l'avait indignement trompé. M. de Rault fit preuve de sa gentillesse aussitôt :

— Mademoiselle, assura-t-il en saluant jusqu'à terre, je sollicite humblement la faveur de signer à votre contrat de mariage avec M. le baron de Volvic...

Et se tournant vers Cyrano, la main tendue :

— Touchez là, monsieur le Gascon, touchez... vous êtes un brave ! J'ai été émerveillé... si ! si !

Il y eut un brouhaha. Des mains se cherchaient et se serraient ; d'autres s'appuyaient sur des épaules. Les jurons se croisaient, sonores et cordiaux. Profitant de l'émotion générale, Violaine et son fiancé, dans un coin, se becquetaient comme des pigeons. M. de Rault les vit et poussant du coude Cyrano de Bergerac les lui fit guigner :

— M'est avis que vous venez de fabriquer du bonheur ?

Le poète eut une grimace douloureuse :

— Par Borack ! Il me faudra penser au mien tout de même ! Sa pensée, douce hirondelle, alla caresser les cheveux dorés de sa cousine Roxane.

— Moi, continua rondement le gouverneur, je vous dois aussi une certaine gratitude... Cette vieille haridelle de chevalier cachait ici un autre trésor : une combustible brunette appelée Mercédès... Je la lui ai soufflée... Elle va me suivre à Tarbes !

Seul, abandonné, méprisé, le chevalier d'Espeuilles remâchait son double dépit : il perdait l'espoir d'épouser l'énorme dot de sa nièce et il voyait sa petite amie lui échapper.

« Ce Bergerac, songeait-il avec fureur, est le *deus ex machina* de toute l'intrigue. Dussé-je y dépenser mon dernier maravédis, je lui ferai connaître ma haine !

C'était un ennemi de plus.

Nous le retrouverons bientôt, rassemblant ses dernières forces et ses suprêmes écus pour assurer sa vengeance.

## CHAPITRE XI

### LE SAC VIVANT

Par un magnifique clair de lune, une forme féminine vêtue de voiles aux couleurs vives, agités par le vent, courait sur le chemin, désert à cette heure, qui joint la route de Catalogne à Madrid, par la puerta d'Alcala. Elle semblait violemment émue. Elle paraissait hors d'haleine. De temps en temps, elle s'arrêtait et tenait sa poitrine à deux mains.

Alors la bise glacée des nuits espagnoles emportait des lambeaux de phrases.

— On va commettre un crime abominable ! Par la Madone ! il faut empêcher cela !

« Oh ! je n'ai pas rêvé ! Il y a un chrétien dans le sac ! Et personne sur ce maudit chemin ! Le diable est-il complice de cette atrocité ?

« Voyons, ne trouverai-je pas des *caballeros* revenant de souper sous les tonnelles avoisinant l'*Alegria* (1). Hélas ! pas une âme !

Quand elle avait calmé les battements de son cœur, cette femme se remettait en route, dans la direction de l'*Alegria*, dont elle venait de prononcer le nom.

C'était un des endroits à la mode de la banlieue madrilène. Là se réunissaient officiers et marins de

---

(1) L'*Alegria* était un bourg, sur l'emplacement duquel fut construit la *Quinta del Spiritu Santo*.

Sa Majesté Catholique, riches bourgeois et étudiants, tous accompagnés des plus belles personnes de la capitale. On y menait joyeuse vie, dans un site ravissant, le seul d'ailleurs de tous les environs, en général âpres et chauves.

Il est à croire que la Madone entendit l'invocation de la femme voilée, car celle-ci suspendit sa course et un sourire détendit son visage découvert par un caprice du vent.

— Enfin ! voici des cavaliers !

Elle les compta : ils étaient cinq. Ils allaient au trot. L'un d'eux chevauchait seul, à leur tête. Un feutre à plume enfoncé sur son crâne cachait ses traits.

« C'est le chef, puisqu'il s'isole ? » pensa l'éplorée.

Délibérément, elle s'élança vers lui :

— Señor, supplia-t-elle d'une voix chantante, au nom du ciel, daignez m'entendre !

Le cavalier devait rêver, car il sembla surpris de cette apparition soudaine. Il flatta son cheval et releva la tête. Alors se révéla un visage, pour l'instant mélancolique, maigre, long, bizarre, mais superbe, bien que gratifié d'une partie saillante de proportion démesurée, un nez dont seul pouvait s'enorgueillir notre héros, Hercule-Savinien.

C'était lui, en effet, suivi de ses inséparables compagnons : Henri Le Bret, Arlette vêtue en page et exquise comme toujours, le Breton Brissonnière, le déjà ventru Linières et son rival en ceci, Saint-Amant, dit Le Gros.

D'un coup d'œil, Cyrano détailla l'inconnue et remarqua, non sans lui tirer son large feutre, car il était toujours d'une extrême courtoisie, surtout en face des femmes les plus humbles :

— Voici une *gitanella*... toute jeunette encore, et jolie à damner un demi-cent d'élus si l'argent de la planète indulgente aux amours ne lui prête pas la beauté des rêves...

Il demanda, en très bon espagnol — il parlait depuis l'enfance la langue chaude et colorée de Cervantès :

— Vous venez d'invoquer le ciel, ma belle enfant ? Puis-je le servir et vous être agréable ?

— Ah ! señor, hoqueta la jeune fille, je viens d'être témoin, il n'y a pas dix minutes, d'un spectacle affreux ! On va certainement tuer quelqu'un... un étranger, sans doute, car il criait des mots que je ne pouvais pas comprendre ! Il faut intervenir. De grâce !



— Eh ! de grand cœur, je suis disposé à faire au mieux. A l'instar de votre illustre compatriote Don Quichotte de la Manche, il me plairait assez de jouer au redresseur de torts... Mais, Caramba ! commencez par le commencement et dites-moi de quoi il retourne !

Alors, la gitanella se mit à parler avec une volubilité n'excluant pas, cette fois, la précision désirable.

Elle habitait non loin de Madrid, et s'en retournait à pied, d'une *posada* d'Alegria, où elle venait de danser au son des castagnettes — elle était ballerine. Elle chantait pour charmer le trajet, quand, brusquement, au tournant d'une voie latérale, elle avait vu, oh ! l'abomination : deux cavaliers en renverser un troisième sur le sol et s'acharner sur lui en le frappant des poings et des pieds. Puis, au coup de sifflet lancé par l'un d'eux, une bande de chenapans montés sur des mules avait surgi d'un pli de terrain... Saisir l'infortuné, le ligoter, le secouer, l'introduire de force dans un sac, le piétiner et l'emporter : tout ceci s'était passé en un instant...

— Et maintenant, acheva la jeune personne dont l'émotion semblait décroître à la vue du bretteur et de ses amis, tous gens résolus et de fier visage, les *bribons* ont pris un chemin de traverse... Oh ! je le connais bien ! Il mène droit à une sorte d'éperon qui domine le Mançanarès... Leur infâme projet n'est clair, señor : ils vont jeter leur captif dans les eaux du torrent grossi par les pluies récentes...

« Des caballeros comme vous peuvent-ils permettre pareille horreur ?

— Graciosa, s'empressa le Gascon, la seule réponse honorable à vous faire est celle-ci...

Il se pencha, saisit la gitanella à la taille, la souleva sans effort apparent et l'assit sur sa selle en disant :

— A nous le plaisir et la faveur de vous suivre... L'Espagne offre-t-elle un guide plus charmant ?

Puis, tourné vers ses amis, spectateurs et auditeurs intéressés par cette originale façon de palabrer, il gasconna selon son habitude :

— Dois-je demander à des lurons comme vous s'ils consentent à risquer l'aventure ? Ah ! dioubibane ! je vois le fin minois d'Arlette s'illuminer aussi vivement que les trognes de Saint-Amant et de Linières ! On va enfin faire jaser les épées, caraï !

— Pressons-nous, señor ! intervint la jeune fille

dont les grands yeux reflétaient la terreur. Ils le tuent, peut-être, en ce moment ?

Alors, le pourfendeur lança son cheval et commanda :

— En avant, fiston ! Au galop !

Maintenant, dévisageant mieux sa compagne, il se congratulait *in petto* :

— Enviable Savinien ! Pour une fois, le Destin te comble ! Cette *doncella* de race maugrabine est d'une rare beauté !

Il lui demanda, tandis qu'avec une tranquille assurance, elle lui passait un bras autour de l'épaule pour ne pas tomber :

— Comment vous appelez-vous ?

— Conchita, señor caballero.

— Bien. Mais Conchita quoi ? Conchita comment ? Votre nom de famille ?

Elle montra ses dents magnifiques :

— Je suis fille d'une tribu, voilà tout !

Cyrano garda le silence. Il songeait :

— Une aussi jolie personne serait une des reines de Paris... Ici, sans doute, elle danse, pour gagner son pain... et ne peut prétendre au respect des hommes... une esclave du plaisir...

Il dut interrompre bientôt ses réflexions philosophiques. Conchita éleva la voix pour le guider. Elle lui fit prendre le chemin connu d'elle. Il était assez roide et rocailleux. Les chevaux bronchèrent. On dut modérer l'allure. Le vent soufflait avec furie.

L'endroit était aride, sans autre végétation que des herbes folles, des touffes de lavande, de romarin et de genêt. Il ressemblait à un désert africain.

— Plus vite ! implorait de temps en temps Conchita, plus vite !

— Belle enfant, répondit Savinien, nos chevaux viennent de France et font ce qu'ils peuvent... Mieux vaudrait avoir des mulets, car...

Un coup de feu claqua dans la nuit. En même temps, une balle sifflait aux oreilles du discoureur. Il sourit. La gitanela resserra son étreinte nerveusement.

— C'est à titre d'avertissement ! clama une voix claire dont l'origine était mystérieuse. N'essayez pas, *caballeros*, de vous mêler de nos affaires... sinon ce chemin-ci serait celui de votre tombeau !

Conchita se mit à claquer des dents :

— J'ai été imprudente... Retournez... señor... Oh ! j'en ai froid au cœur !

— Mon amie, déclara Cyrano, l'homme que j'ai l'honneur d'être ne bat jamais en retraite ! L'espingle d'un coquin ne me fait aucune impression.

Tourné vers ses compagnons, il ordonna :

— Pressons !

Ses éperons labourèrent le ventre de son cheval. L'animal bondit.

Pistolets et mousquets claquèrent.

— Bravo, homme ! railla le Gascon, vous m'avez décoiffé. Par saint Jacques de Compostelle, je dois des remerciements à l'habile tireur. Deux pouces plus bas et je cadavérisais sans surseoir.

Le rechargement de ce que Cyrano appelait des « pétouses » était toute une cérémonie. Sans doute y procédait-on, là-haut, parmi les adversaires embusqués ? Mais ni le Gascon, ni ses amis n'entendaient permettre à l'opération de se faire dans le calme. Aussi, d'un suprême effort demandé à leurs chevaux, ils bondirent sur l'éperon signalé par la danseuse de plus en plus éperdue et se cramponnant à Savinien comme une noyée.

Ils étaient maintenant sur une sorte de long plateau. L'herbe, où le vent traçait des vagues et des remous, l'envahissait tout entier et montait aux genoux des bêtes.

Grâce au clair de lune, Cyrano aperçut enfin ses ennemis : deux d'entre eux étaient montés et lui semblèrent être des hidalgos, deux autres, les récents tirailleurs probablement, se relevaient et filaient comme des lapins, vers un groupe plus nombreux. Ceux-ci ne portaient point le *sombrero* des gentilshommes, mais le mouchoir serré et noué autour de la tête : des domestiques ou encore des palefreniers, des forts de la Halle, des débardeurs gagés pour un soir.

Le bretteur fit la moue.

— Je ne dérangerai pas lady Flamberge pour cette espèce.

Il tourna un instant la tête du côté de ses compagnons.

— A vous ces cuistres, dit-il, en désignant le groupe nombreux des *minus habens*... Quant à moi...

A ce moment, l'étreinte de Conchita se desserra et Cyrano eut tout juste le temps de la retenir. Il se félicita de l'incident :

— Bon ! Elle a le sens de l'opportunité. Voilà une

syncope tombant à pic ! La mignonne m'eût gêné aux entournures...

Sur ce, il la laissa glisser à terre, où elle se tassa comme un gibier atteint par le plomb du chasseur. Lui courut sus aux adversaires qu'il s'était choisis.

Ceux-ci en firent d'ailleurs autant, ils acceptèrent le combat et, bientôt, des étincelles s'arrachèrent aux épées violemment heurtées.

L'un, le plus grand et le mieux vêtu des deux inconnus, s'excusa, tout en ferraillant :

— Il n'est pas dans nos habitudes, monsieur, de nous mettre à deux pour nous débarrasser d'un porteur de *spada*... Cette nuit, à notre vif regret, le cas est spécial, nous devons vous laisser sur la place... D'ailleurs, je vous ai fait prévenir d'avoir à gagner le large.

— Señor, déclara le Gascon dont le souple poignet commençait son éblouissante série de prodiges, rassurez-vous... Il est de mon goût, comme il est dans mes moyens, de m'entretenir galamment avec plusieurs rapières à la fois. La gloire augmente avec les périls, n'est-ce pas ?

« Malheureusement, et vous l'allez voir, deux épées aussi expertes soient-elles, ne constituent pas un péril, pour moi du moins...

— Et ceci ? demanda le plus petit en portant à Savinien une botte furieuse.

— Peuh ! Trop de mollesse, caballero, il faut s'arranger de façon à précéder la parade. J'ai mieux à vous montrer, mais daignez patienter, car monsieur votre ami me semble bien pressé d'être ser...

Avant d'avoir achevé son dernier mot, il avait fait entrer sa « lady » dans la poitrine de l'autre, sous la clavicule gauche. Vite, elle en ressortait et luisait aux yeux du bavard. Il recula, épouvanté.

— Ah ! nota joyeusement Cyrano, tandis que le blessé laissait tomber sa tête sur l'encolure de son cheval et se décidait à vider enfin les étrières, voilà, je pense, une démonstration ultra rapide de... Quoi ? Monsieur, Señor ? Ne dirait-on pas ?... Mais oui, sans un mot d'excuse, vous tournez bride ?



## CHAPITRE XII

## L'ENSACHÉ

En effet, le survivant, peut-être terrorisé par la mort foudroyante de son camarade, peut-être subitement découragé par la vue de l'habileté extraordinaire du Français, venait de s'enfuir au galop.

Sa déroute rejoignit celle des gens attaqués par Le Bret, Ariette, Brissonnière, Saint-Amant et Linières. On entendait, vers la descente, des cris de frayeur et de grands épouillis de pierre.

— Savinien ! fit presque aussitôt la voix d'Ariette, arrivez voir ce qu'on vient de trouver ici !

Le bretteur s'interrompit de rire et poussa son cheval vers les amicales ombres chinoises se découpant sur le ciel clair :

— Qu'es aco, mes enfants ?

— Voyez vous-même !

La jeune fille avait mis pied à terre et se penchait sur le sac, le fameux sac signalé par Conchita, et ouvert dès la bataille gagnée.

Cette fois, ce fut une stupeur.

— Mons Mazarini ! s'effraya Cyrano.

Et il se tint les côtes.

— Nous tombons comme mars en carême ! Arracher ce roucoulant diplomate aux eaux grossies du Mançanarès, n'est-ce pas remplir excellemment notre mission. Soldats ! — je veux dire mes amis, — je suis content de vous ! A son réveil, car notre belle amie Ariette va ranimer ce mielleux personnage, il regrettera de s'être laissé vivre loin de nous, en cachotier, depuis quinze jours !

Il fallut peu pour rendre Mazarin à la réalité. Roué de coups, fort mal en point, parce qu'être ligoté en un sac n'est guère une position reposante, il n'avait cependant rien de cassé, aucun organe endommagé.

Par exemple, comment dire son immense étonnement à la vue de cette troupe un tantinet ironique ? Il faudrait employer une page entière, la remplir

d'exclamations françaises et italiennes et d'un peu compréhensible gazouillis. Nous y renonçons.

Savinien coupa tout cela d'une question :

— En somme, que faisiez-vous ainsi ensaché ? Par Borack, vous me rappelez une scène d'une pièce méditée par moi où un pédant se laisse jouer ainsi et finit comme vous dans une outre...

Mazarin soupira :

— J'ai risqué ma vie pour le service de Sa Majesté et la gloire de Son Eminence.

Il se leva, fit quelques grimaces et recommença ses *Per Baccho* ! et ses *Diavolo* ! tandis que le poète disait avec bonhomie :

— Ah ? Ceci, Mons Mazarini, est tout à votre honneur... J'avais cru à la vengeance d'un mari trompé. Ne hantez-vous pas les *sastres*, *censerias* et *perfumistas* ? (couturiers, lingères et parfumeurs). Ne jouez-vous pas, en nous faisant crever d'ennui, mes amis et moi, le rôle d'un élégant et d'un oisif ?

Accroché au bras d'Armand de Brissonnière, Mazarin se mit à sourire. Ensuite, il s'expliqua.

Mazarin, sitôt arrivé à Madrid, comme il était élégant, lettré et bien pourvu d'or par la magnificence du Cardinal, réussit très vite à s'introduire dans la haute aristocratie espagnole.

La presque île ibérique était alors gouvernée par le roi Philippe IV, du moins nominativement, car, à l'image de ce qui se passait en France, le pouvoir se trouvait aux mains d'un premier ministre. Le roi avait peu de caractère et moins d'esprit encore.

Son « Richelieu », Gaspard de Guzman, comte-duc d'Olivarez, ne manquait ni d'énergie, ni de ruse, ni d'audace. Il ne valait pas cependant le « grand Armand ».

Il reçut Mazarin, au palais de l'Escorial, avec une grande courtoisie, sans devenir le futur rival qu'il avait devant lui.

L'Abruzzain le charma. Il fit briller, pour lui, les facettes de son esprit. Mais il n'était pas homme à s'en laisser conter.

A l'instar du cardinal-ministre, le comte-duc avait sa police. Il donna des ordres à celle-ci, et Mazarin devait s'en apercevoir un peu tard...

A dater du jour de cette entrevue, les alguazils particuliers d'Olivarez ne perdirent rien de ses faits et gestes. Il fut vite démasqué. Il cherchait à se faire bien voir des gentilshommes d'Espagne et en particulier

des seigneurs de la grandesse entourant soit Philippe IV, soit son ministre.

Déjà certains renseignements étaient venus au diplomate français. Il apprit, entre autre choses, que le duc de la Cierta, grand chambellan de Sa Majesté Catholique, jouissait de sa confiance absolue. Il jouait, auprès de Philippe IV, le rôle de Cinq-Mars distrayant Louis XIII. Or, ce personnage, affirmait-on, était le seul bien renseigné sur le complot.

Mazarin le vit et tenta de conquérir son amitié. Mais ses ruses, ses caresses, ses roueries, échouèrent platement. Le duc, personnage silencieux et hautain, semblait un mur de glace.

L'Abruzzain expliqua donc à Cyrano, en roulant des yeux tendres d'invincible séducteur :

— J'aurais bien tenté de réussir du côté de sa femme... On m'a fait d'elle un portrait céleste... C'est un ange ! Or, malheur de moi ! elle est en voyage pour quelques jours encore !

Cyrano et ses amis eurent ensuite l'explication de la mise en sac du diplomate.

Jusqu'à ce soir, Mazarin s'était cru tranquille. Il se figurait avoir donné le change. Sa récente aventure venait de lui dessiller les yeux.

Il était venu, dès six heures du soir à la fraîcheur, faire un souper fin dans un des salons de verdure d'Alegria, ce suburbain lieu de plaisir. Il comptait bien rencontrer quelque beauté à qui parler. N'en trouvant point à son goût, il avait lié conversation avec deux hidalgos placés non loin de lui.

Ils furent spirituels et charmants. On fit revenir des vins fins. On se sentit en amitié.

— La suite, soupira le diplomate, vous la connaissez... Ces caballeros étaient chargés de se débarrasser de moi. Sans doute en cherchaient-ils depuis longtemps l'occasion ?

— Et on a voulu vous servir une noyade imitée de celles pratiquées par le Grand Turc sur la Corne d'Or ?

— Oui, expédier des gens, cousus en un sac, au fond du Mancanarès, c'est, paraît-il, un procédé expéditif de la police secrète...

« Désormais, je serai prudent. »

Puis, tout en se frottant les jambes, il ajouta :

— Si je ne me trompe, il y a, là-dessous, un tour de M. le duc de la Cierta. Je lui rendrai la monnaie de sa pièce !

Mazarin se trompait. Le duc, on s'en apercevra par la suite, était trop fier hidalgo pour se servir de moyens pareils.

Les oracles venaient d'Olivarez.

Edifié par les sbires sur le but que poursuivait Mazarin, il avait appelé deux *estajeros* accoutumés à ces exécutions rapides et discrètes.

— Ce signor Giulio Mazarini nous gêne. Faites de lui comme il est d'usage...

Au moment où les exécuteurs de ses basses œuvres allaient quitter son cabinet, il les rappela, un peu soucieux :

— Mieux vaut, afin d'éviter toute algarade et tout risque, nous saisir de cet abbé Mazarini quand vous le trouverez seul. Je le sais accompagné par cinq gentils-hommes français experts au jeu des brettes...

« Ceux-ci iront se taire pendre ailleurs. Ils ne font point, ici, de politique. Ils n'essaient de surprendre aucun secret. On les expulsera doucement quand l'autre aura comparu devant notre commun juge.

Ceci nixé, revenons à Mazarin.

Encore tout grelottant de terreur, il serra les mains de Cyrano, de Le Bret, de Linieres et du Breton, baisa galamment celles d'Ariette et dit avec chaleur :

— Vous êtes braves entre tous les braves, j'ai eu vingt-fois l'occasion de le constater et de bénir la haute volonté qui me gratifia d'une telle escorte.

« Messieurs, et vous, très belle et courageuse amazone, soyez assurés de ma vive gratitude.

« Ce que vous venez de voir me donne à penser... Le duc de la Clerta me trouve gênant. Il renouvellera, c'est certain, cette tentative, sous une forme ou sous une autre.

« Donc, j'ai besoin, plus que jamais, de votre dévouement chevaleresque et de vos épées sans rivaies en Espagne comme en France.

— Avec plaisir, consentit Cyrano, car nous commençons à dépérir dans l'inaction ! Enfin, cette nuit, grâce vous en soient rendues, carissime signor, nous avons pu batifoler un peu...

« Au fait, combien y a-t-il de morts sur le pré ?

Linieres les compta une fois, deux fois, trois fois et dit avec componction :

— Deux morts seulement sont restés bien tranquilles.

— Pas possible ! Et les autres ?

— Leur place est vide, ils ont dû se retirer.



## CHAPITRE XIII

## LOIN DES YEUX, PRÈS DU CŒUR

Après la leçon soignée donnée aux ensacheurs, Mazarin ayant été hissé tout endolori sur un des mulets abandonnés par la racaille en fuite, la jeune Conchita fut ranimée par les soins d'Arlette.

Alors, la petite *provina* (sauterelle) voulut à nouveau et absolument partager la monture de Cyrano. Elle jacassa, elle rit aux éclats. Un bonheur obscur se glissait en elle. Sa vie de petite esclave lui semblait se parfumer soudain...

Quand elle fut en vue du campement de sa tribu, Conchita fit promettre au poète de venir bientôt l'applaudir.

— Je vais danser, tous les soirs de la semaine prochaine à l'Alcazar Réal, dans la Calla Mayor. Vous viendrez, dites, señor ?

Il le promit, indulgent et quasi paternel.

C'est pourquoi, à trois jours de là, fidèle à sa promesse, il se rendit à l'Alcazar Réal, en compagnie du chevalier de Linières.

La ballerine s'y produisait successivement dans *fandangos*, *jotas* et *seguedillas*, puis se livrait à différents exercices d'équilibre en somptueux costumes noirs, jaunes et rouges, sous la mantille nationale, des castagnettes aux doigts.

Elle était enivrante. Ni Cyrano, ni son ami ne durent se forcer pour applaudir son talent réel et sa grâce.

A l'entracte, comme c'était la coutume, la ballerine passa dans les rangs des buveurs afin de récolter, dans son tambourin, quelques piécettes. Tout alla bien au début, chacun bornant ses manifestations à des regards et à des paroles dignes de l'auditoire. Pour sa part, Cyrano se contenta de dire à son ami d'une voix chagrine :

— Ce spectacle est mélancolique !

— Fils, constata placidement le dégustateur, tu

deviens par trop élégiaque. Bois ! la joie de vivre est au fond des gobelets et des pichets.

— Je veux dire ceci, compléta le poète, la vue de cette personne faite à ravir errant, tambour de basque en mains, parmi cette racaille, est une offense à la beauté...

— Est-ce ta faute ? Cette Conchita semble fort satisfaite d'être au monde et d'y voir clair. Elle passé en souriant parmi la pluie de monnaie. Voudrais-tu la rendre plus heureuse malgré elle ?

L'autre négligea de répondre. Son attention se trouvait attirée par la conduite d'un grand diable brun. Cet homme venait de saisir la jeune femme par la taille et tentait de l'embrasser dans le cou.

— Laissez-moi, señor, cria-t-elle en se débattant et en coulant vers Bergerac un œil suppliant.

Il en eut le cœur retourné.

« On croirait, songea-t-il, qu'elle m'appelle à la rescousse, tout en s'excusant. »

Furieux de la passive résistance de Conchita, l'entrepreneur client blêmit et lui jeta une injure tout en resserrant son étreinte.

Elle poussa un cri de douleur.

Se lever, faire six pas, dégager la *bailadora* et renverser le drôle fut pour Cyrano l'affaire d'un instant.

— *Gracias !* fit Conchita dont le petit sein soulevait avec précipitation le satin soutaché de son corsage. Oh ! *por mi vida !*

L'affaire ne devait pas en rester là.

Toute la clientèle du lieu ressentit, comme un affront personnel, l'intervention du Français. De quoi se mêlait-il ? Ne payait-on pas cette fille ? Ne faisait-elle pas son métier en acceptant avec une large indulgence les petites manifestations galantes ?

Dix, vingt, trente voix le crièrent. Quarante poings se dressèrent. Un long *cuchillo*, la nationale *navaja*, brillait dans la main du plus grand nombre. Une dizaine de tournebroches apparurent au feu des chandelles. Alors, pour la première fois depuis son arrivée à Madrid, la bouche cyranesque eut un sourire de bien-être.

Il entendait et parlait à merveille la langue de Cervantès. Même, depuis le départ de Domme, il l'enseignait à ses amis.

— Serions-nous en désaccord, señors ? demanda-t-il en se levant. Inutile de tempêter. J'ai pris la señorita *querida* sous ma protection. *Esa hija esta mia !*

Pour oser la toucher, il faudra en obtenir de moi la permission...

Il dégaina tranquillement et reprit :

— De ma bonne, ma fidèle, mais peu commode amie, ici présente, Mme Flamberga.

« Allons, que les broches sortent et se groupent... On va les dérouiller ! Joli bal donné, ce soir, en faveur de la *linda* Conchita, la brune aux yeux bleus !

Il convient de rendre justice au sentiment de chevalerie dont s'honora toujours l'âme espagnole. La racaille assemblée en ce lieu fut plus délicate que bien des sbires déjà connus du bretteur : les Montrésor, les Vauselle, les Saint-Ibal et *tutti-quanti*. Elle ne crut pas possible de se ruer tout entière sur ces deux hommes, car Linières, aussi fine lame que bonne éponge, venait de surgir aux côtés de son ami.

L'homme à qui Cyrano venait d'arracher Conchita s'avança seul. On fit de la place. L'insulté dit son nom, le poète salua, se nomma.

Ce fut bref.

Une piqure en séton au bras immobilisa l'adversaire du bretteur et lui fit lâcher son arme. Le compagnon de lady Flamberge dit avec indulgence :

— Simple badinage, amigo. Cependant, courez vite chez un *barbero* ! Je sais où je vous ai touché. Il faut éviter des complications... elles pourraient vous mener fort loin... si vous n'avez point fait vos Pâques.

Et, s'adressant aux spectateurs frémissants, il ajouta, d'un air fort engageant :

— Lequel de vous, *compañeros*, tient à se faire décorer pareillement ?

Ces gens étaient braves. Ils n'aimaient pas non plus à se voir défier. Aussi, une bousculade se fit-elle autour du poète.

— Allons, implora-t-il en riant, point d'impatience. Tout le monde sera servi... A votre tour, monsieur ? Mon Dieu, prenez place, je suis là pour vous obéir.

Les coquilles tintèrent.

Le nouvel adversaire de Bergerac n'était pas une lame méprisable. Il lui donna de la tablature, d'autant plus de tablature qu'il y allait de toute son âme. Quant au Gascon, il se devait d'écouter les conseils de Linières, car le bruit des épées choquées rendait régulièrement à ce dernier toute sa lucidité :

— Ne le saigne pas à blanc... Méfie-toi, Savinien. Ici, tu es étranger... Un mort sur la conscience...

— C'est la potence, peut-être ?

— Mieux, c'est la garrote !

Dans ces conditions, il ne fallut pas moins de huit minutes pour épingler le nerf radial du quidam dont la main retomba sans force.

— Triste mascarade ! constata le vainqueur. Messieurs, vous tenez à m'avoir, et moi à vous quitter. Il faut donc abrégér la représentation. Vous êtes un peu plus de vingt, un peu moins de trente... Je n'ai ni le goût, ni le temps de vous compter.

« Mais je prends mon ami le chevalier de Linières pour second. De la sorte, la partie demeure égale.

« Rassemblez-vous ! Faites front. Tenez-moi tête ! Hérissez-vous de dards ! Nous allons ouvrir un passage à mademoiselle.

Comment cela se fit-il ?

Conchita se le demanda longtemps.

Elle vit étinceler des armes ; elle les entendit se choquer. Ayant saisi le ceinturon de Cyrano, elle ferma les yeux, elle se mordit les lèvres pour ne pas hurler de terreur...

Bientôt, la fraîcheur nocturne la ranima. Elle leva les paupières et se vit dans la rue sombre et étroite, en face de ces deux diables de Français, l'un long et mince, l'autre ventru comme Silène. Ils riaient et remettaient leur épée au fourreau.

La voix cordiale du bretteur la fit soudain tressaillir :

— Où dois-je vous reconduire, señorita ?

Conchita fit un geste vague :

— Le sais-je ? Si vous me ramenez à ma roulotte, je serai battue...

— On vous bat ? s'indigna le poète. On ose porter la main sur une belle personne comme vous ? J'irai dire deux mots à...

— N'en faites rien, supplia la danseuse. Ceux de ma tribu ne sont pas des gentilshommes. Ils excellent à jouer du couteau.

Le Gascon haussait les épaules ; la jeune femme ajouta :

— Si vous les offensez, il me faudra prier pour le salut de votre âme car, autant le dire, vous serez mort ! Si ! Si ! je vous le jure, rien, pas même la trahison, la ruse la plus indigne et la plus vile ne peut arrêter un homme de ma race.

Cyrano redressa le torse. Il n'aimait pas à susciter



ce genre d'intérêt ! Que venait-on lui parler de bohémiens peu commodes ! N'en avait-il pas vu d'autres, au cours de sa vie cependant peu chargée d'années ? Il allait donc se redresser, répondre : « Je ne crains rien au monde, sinon le déshonneur », quand, d'un geste infiniment câlin, la belle Conchita se blottit contre lui :

— Protégez-moi, supplia-t-elle d'un ton à la fois apeuré et tendre. Gardez-moi !

Le Gascon n'était qu'un homme, et un homme jeune, avec du vif-argent dans les veines. Il n'avait pas prononcé des vœux de chevalier de Malte, aussi sera-t-on peu étonné si nous écrivons qu'il se sentit troublé ?

Sous l'œil approbateur de Linières, il prit donc la taille souple et fine de la danseuse et, deux minutes après, s'échangeait un baiser entre elle et son défenseur.



L'amour sincère et ardent de cette jolie fille fut d'abord comme une rosée bienfaisante sur le cœur de Cyrano. Pour la première fois de sa vie, il se sentait devant un être sans stratagème. Cela le changeait des pièges odieux d'une Doralise.

Il se disait avec ravissement :

« Eh quoi ? On peut m'aimer ? On peut oublier mon organe olfactif, mes jambes de faucheur ? Ah ! sandious, madame ma mère avait-elle la berlue en me cornant aux oreilles vingt fois le jour : « Savinien, tu n'es pas beau ! »

Hélas ! la satiété vient vite. La gitana, être délicieux d'apparence, mais sauvage, en réalité, ne pouvait retenir ni attacher un gentilhomme tel que Cyrano. Par contre, elle se mit à l'adorer avec fougue.

Il avait installé Conchita dans une auberge assez éloignée de celle où il logeait en compagnie de ses amis, ceci par respect pour Arlette. La danseuse ne voulant à aucun prix cesser d'exercer son métier — elle l'avait dans le sang — il la voyait surtout pendant la vèprée. Bientôt, la jalousie de la ballerine lui fit commettre les pires imprudences.

— M'aimes-tu comme je t'aime ? demanda-t-elle un jour.

Et, faisant elle-même la réponse, comme si elle lisait dans le cœur de son Hercule — elle préférait l'appeler ainsi :

— Non ! Non ! Je le sens, je le sais ! Ne tente pas

de me rassurer, n'essaie pas de me mentir. Il te faut une femme de ton pays, blonde, instruite... Jamais elle ne saura te chérir comme je le fais ! Et tu penses à celle-là, n'est-ce pas ?

Alors, il parut à Savinien qu'un éclair lui illuminait brusquement le cœur.

Il revit Roxane, penchant sa tête adorable auréolée par sa chevelure ensoleillée. Il entendit tinter le cristal de sa voix. Il se souvint de ses fines réparties.

Cette vision, à la fois physique et spirituelle, fut si vive, on pourrait dire si aiguë, qu'il en eut le cœur pincé comme par des doigts impitoyables.

« Aïe ! aïe ! songea-t-il, cette maugrabine tourmentante et volcanique aurait-elle le don de double vue ? Son œil jaloux a su déceler l'image de la sainte enfermée dans mon cœur... »

« J'aime Roxane ! Quelle découverte exquise et terrible ! »

« J'aime ma cousine ! J'aime une des filles les plus belles, les plus intelligentes et aussi, pauvre de moi, les plus richement dotées de toute la Gascogne ! »

Il s'affirma, tout éberlué :

« Voilà pourquoi le brasier de Conchita n'a pu m'enflammer ! Voilà pourquoi mes chers amis, depuis notre départ de Bergerac, déplorent mes silences soudains et la baisse sensible de ma verve. »

« J'aime Roxane ! Dès l'instant où c'est décidé, je veux *grandir* et me surpasser afin d'être digne d'elle. Il faut qu'elle en vienne à me juger, à m'admirer, qu'elle oublie, en faveur de mes exploits, ma triste disgrâce nasale. Je serai si redouté, si célèbre, d'une telle beauté morale, que ma blonde déité me verra physiquement de même. »

Une impatience le prenait :

« Que fais-je, en cette capitale des Espagnes, sinon perdre mon temps ? J'ai hâte de regagner la France, de retourner sur le front de bandière. Si je m'y distingue, comme j'ai l'orgueil de l'espérer, cette fois, je ne ferai pas le dédaigneux à l'instant où une Eminence ou même une Majesté voudra récompenser mes loyaux services. »

« Je plierai ma fierté, afin de pouvoir offrir à Roxane un nom glorieux ! »

On le voit, le poète était à cette époque où la passion, où la hantise de l'aimée ne cesse d'occuper le cerveau. Il pensait à Madeleine Robin de Vauzenac

tout le jour ; il en rêvait la nuit, parfois à voix haute. Cela lui joua un méchant tour.

Un soir, comme le sommeil fuyait Conchita, appuyée sur un coude, elle regardait reposer son ami et songeait, le front plissé par un pressentiment jaloux. Soudain, elle tressaillit en entendant s'élever la voix du dormeur.

Il disait avec ravissement :

— Roxane, je vous adore... Le soleil de votre chevelure illumine ma vie mieux que l'astre divinisé par les Anciens... Mon amour, il ne faut pas douter. Je suis sincère à en crier de douleur et de joie, car vous aimer, Roxane, c'est à la fois pénible et délicieux. On ne sait si vous êtes une créature séraphique ou un être pétri de notre humaine argile...

Le reste échappa à l'attention de la danseuse, car le rêveur se mit à nasiller, puis à ronfler. Ce qu'elle venait de surprendre lui suffisait bien. Elle pleura d'abord, longuement, silencieusement. Au petit jour, sa résolution se trouva prise.

— Puisqu'il aime en dehors de moi, caramba ! Il mourra de ma main !

Dans la journée, elle réussit à faire parler Linières, et ce ne fut pas bien difficile. Qui était Roxane ? Où se trouvait-elle ?

La réponse du chevalier rassura l'enfant de la balle.

— Puisque ma rivale est en France, se dit-elle, rien ne presse. Je poignarderai Hercule le jour où il s'apprêtera à regagner sa patrie... Ensuite, je me percerai le sein !

Ces sentiments, secrètement dissimulés par Conchita, ne furent pas pour adoucir la vie du bretteur. Il ne cessa plus, dès lors, d'être persécuté par son amie.

— Ah ! gémissait-il dans le giron de Le Bret, même en donnant tout ce qu'elle a, la plus belle fille du monde ne peut rendre heureux celui qui ne ressent pas, pour elle, de véritable amour. J'ai fait parfois la folie de désirer la possession du présent. Ignorant ! Pouvais-je savoir qu'aimer sans chérir est un fameux supplice, par contre, être adoré sans aimer est joliment ennuyeux !

Puis il déversait sa rogne sur le dos de M. de Mazarin, toujours invisible :

— Que fabrique donc ce roucouleur, ce muguet zézayant, ce soi-disant gentilhomme coliquard ? Se

décidera-t-il à retourner en France ? Va-t-il nous faire planter nos choux à Madrid ? S'il tarde, moi je m'en vais ! On se ronge d'ennui ici !

## CHAPITRE XIV

M<sup>lle</sup> MINOU TRAVAILLE

Il nous faut surveiller de nouveau les faits et gestes du sieur de Vauselle et de sa sœur putative, Mlle Minou.

A la vue de Cyrano de Bergerac plantant son épée dans la gorge du comte Claude de Montrésor, le couple fila vers Paris, en chaise de poste.

L'un et l'autre firent bombance. Rien ne les pressait d'être en la capitale.

Ils eurent tort, car le temps perdu leur ménagea une surprise.

A Orléans, à l'hôtel du *Bon Samaritain*, non loin du monastère de Saint-Aignan, Jean de Vauselle, après une longue station au lit, s'en fut à la salle à manger, se croyant superbe et n'étant que grotesque, le feutre bien posé, une main sur la garde de son épée et, le torse cambré. Frisottant une moustache peu fournie encore, il se mit à crier :

— Holà ! bonhomme d'hôte ! Holà, marauds et pendards de laquais ! Qu'on se hâte ! Je me sens atteint de boulimie !

« Sachez que M. le comte Lhermitte de Vauselle n'attend pas ! Il paie assez bien pour...

Il s'arrêta net, le gaviot serré...

Une lourde main, en s'abattant sur son épaule, lui fit courir le froid de la mort de la nuque au talon. Il s'imagina Cyrano de Bergerac venant de surgir derrière lui. Il se rassura un peu quand, forcé d'obéir à la rude poigne qui malaxait sa clavicule, il vit devant lui l'athlétique sieur de Saint-Ibal.

— Eh ! ricana celui-ci, que faites-vous donc, dans l'Orléanais, mon petit Vauselle ?

Si le drôle était un pleutre, il ne manquait ni de mémoire, ni de sang-froid. Aussi pensa-t-il en respirant largement :



« Cet homme de confiance de *Monsieur*, cet ami du comte et de la marquise ignore encore, j'en suis certain que Vauselle et M. Minou sont une seule et même personne. Donc, je n'ai rien à craindre de ce colosse.

En effet, Saint-Ibal ne semblait pas vouloir lui chercher noises. Il parla de ceci ou de cela, tout en envoyant d'amicales, mais désagréables tapes dans le ventre à son interlocuteur.

— Il va, se lamentait celui-ci, me faire exploser la fressure ! J'aurai certainement une perforation de l'estomac ou une lésion des boyaux !

Cependant, il parvenait à sourire en écoutant jaser M. de Saint-Ibal.

— Dinons ensemble, proposa celui-ci.

— C'est que... fit Vauselle avec embarras... je ne suis pas seul... Une jeune dame...

— Eh ! sarpejeu, galant minois fera trouver la chère plus exquise ! C'est dit, mon brave, asseyez-vous. Et décoiffons une bouteille en attendant de saluer votre conquête !

Quand la donzelle parut dans la salle à manger, elle vit son Jean à table devant un gentilhomme. Elle ne reconnut pas ceui-ci et ne crut pas commettre un impair en s'écriant, toute joyeuse :

— Quelle chance, mon Jean, tu as, ici, trouvé un ami ! Tu sais, mon chéri, combien il m'est agréable de plaire à ceux qui te sont chers.

Au son de cette voix familière, Saint-Ibal se retourna vivement. Il sourit ensuite, sans paraître remarquer la laide grimace de son vis-à-vis.

— Tiens ! c'est Mlle Minou...

Gentilhomme malgré tout, il se leva, salua des épaules, puis ôta son feutre.

Pendant cela, perdant toute assurance, Vauselle bafouilla lamentablement :

— Oui... c'est... ma sœur... ma sœur...

La jeune femme, moins facile à troubler, le semonça d'un coup d'œil de dépit.

Saint-Ibal ne fit rien paraître de sa surprise, pour deux raisons : il détestait traiter d'affaires à table et estimait, depuis longtemps, la caillette comme une personne à fréquenter.

D'ailleurs, celle-ci, en bonne jouteuse, sitôt qu'elle fut assise, entama avec son voisin, non par la parole, mais sous la table et à l'aide de ses petits pieds, dont le langage était fort éloquent, une grande conversation...

Le repas fut d'une gaieté de moyen aloi. Minou riait à gorge entre-bâillée, c'est le cas de l'écrire, des adroites plaisanteries du gentilhomme. Quant à Vauselle, sous l'influence de la chère et des vins, il se laissait bercer par cette pensée optimiste : il ne s'est aperçu de rien !

Le dessert expédié, Saint-Ibal regarda son invité d'un air certain et déclara :

— Je voudrais savoir combien de frères a Mlle Minou... Car cette adorable et mutine personne, si j'ai bonne mémoire, est bien votre sœur... Oui... Bon... Elle était aussi, je crois, la sœur d'un certain M. Minou qu'employait mon ami regretté, le comte de Montrésor...

Et, se levant, le bras arrondi :

— Mademoiselle va consentir à m'expliquer ce problème en venant dans mon appartement, car ma tête s'y perd... Et la vôtre, mon cher seigneur, avouez-le, n'en vaut guère mieux.

Ainsi Jean de Vauselle commença-t-il à maudire les jours qu'il avait perdus à musarder et à faire le goinfre, entre Bergerac et Orléans. Sans cette lenteur à voyager, jamais ce fâcheux Saint-Ibal ne les aurait rencontrés ici.

Peu après, s'accentua sa grimace navrée.

Saint-Ibal, devenu, dans le cœur de Mme de Sarlat, le remplaçant de Montrésor, s'était chargé de venger son ami et de contrecarrer M. de Mazarin.

Il embauchait des hommes de main et tenait absolument à voir figurer, dans sa troupe, la comédienne et son sigisbée. Il payait largement... La mort dans l'âme, le sieur de Vauselle dut se résigner à rencontrer une fois encore celui qu'il craignait plus que Belzébuth : le duelliste ironique et terrible.



Conchita n'avait pas menti à Cyrano, en le mettant en garde contre de prochains dangers. Les gens de sa tribu ne plaisantaient pas quand une gitana tentait de se rendre indépendante. Les lois étaient formelles : l'argent gagné par les femmes appartient au Rôme.

Aussi, pour parer le coup qui menaçait son Hercule adoré, fit-elle le geste nécessaire : elle *acheta*, pour plusieurs jours, la vie de Cyrano, en remettant de l'argent au messager que lui dépêcha le vieux gitano dirigeant le camp.

Mais, à quelques jours de là survint, comme on sait, une brusque révélation : Cyrano aimait une jeune fille blonde répondant au nom de Roxane. Cela modifia brusquement les dispositions de la volcanique gitane. Elle se dit :

— Un mot à ceux de ma tribu, et il aura vécu !

Et le diable vint souffler sur le feu...

Le diable ? Une diablesse, plutôt...

Certain soir où la danseuse soupait mélancoliquement, une jeune dame brune, petite, mais fort bien tournée, vint s'installer à une table voisine.

C'était une Française, on le devinait à son accent. Elle parlait un mauvais espagnol avec lenteur et hésitation. Rieuse, démanagée par l'envie de bavarder, elle parvint à dérider la danseuse et à lui parler. Une bouteille de généreux Alicante, qu'elle commanda, les fit jacasser comme des pies. Bientôt, l'étrangère mit l'amour sur le tapis et soupira...

Elle en vint aux confidences intimes : un douloureux sentiment lui labourait le cœur, comme si ce délicat organe se trouvait dans les serres d'un oiseau de proie...

— J'aime ! J'aime à en perdre la vie ! J'aime un être indigne, je le sais ! Il est menteur, volage, sans aucune foi. C'est un gentilhomme de mon pays... Venu ici pour affaire politique, il grille maintenant de retourner en sa Gascogne, afin d'y épouser sa cousine...

« Tiens, qu'avez-vous, petite demoiselle ? Comme vous êtes pâle !

C'était vrai. La peau, habituellement ambrée, de Conchita, se ternissait, se cendrait. De grosses larmes roulaient en ses yeux admirables.

Quant à la Française — chaque lecteur l'a reconnue — c'était l'inférieure « sœur » de Jean de Vauselle.

La comédienne parvint elle-même à s'extraire quelques larmes de théâtre et se jeta tragiquement dans les bras de la gitane.

Une heure après, les deux nouvelles amies prenaient une semblable décision. Elles s'engageaient, par un serment qui serait répété, le lendemain, devant la Madone, à punir ce lâche séducteur qui les avait crucifiées l'une et l'autre.

Comment Cyrano échapperait-il à cette redoutable entente ?...

Il fallut un long débat aux deux femmes pour se mettre d'accord. Chose difficile : Minou, — par prudence, déclarait s'appeler Jeanne de Viberre, — soutenait avoir

un droit de priorité et voulait faire assaillir le Gascon par des amis qu'elle avait ici, de fines lames, de solides gaillards. Conchita proposait une exécution accomplie par un homme de sa tribu. Elle déclara :

— Pour expédier Hercule en un monde où on ne trompe pas, il me suffira de dire un mot au sorcier Cabeza... Le soir-même, notre bourreau aura vécu.

La donzelle se rallia enfin à cette proposition de l'entêtée gitane.

« Autant épargner à Jean, mon cher mignon, se disait-elle, les hasards d'une rencontre avec la colicemarde enchantée... »



La nuit est profonde, si profonde qu'une tenture mortuaire semble peser sur Madrid. Un vent aigre chante et pleure dans les rues sordides, puantes et étroites.

Le couvre-feu est sonné depuis longtemps. Aux lamentations de la bise se mêlent le son des horloges d'églises ou de couvents qui, tous les quarts d'heure, sanctionnent la fuite irrémédiable du temps. Une petite pluie fine tombe sans se lasser, interdisant les flâneries chères aux noctambules, surtout dans les pays de soleil où la nuit seule apporte un peu de fraîcheur.

Devant l'auberge où gîte la belle Conchita, trois hommes attendent, si bien dissimulés dans l'ombre, si bien rencoignés, qu'ils semblent faire partie intégrante de l'obscurité comme des murailles.

Ce sont là trois vigoureux rômes venus du campement des nomades. Ils attendent l'heure de justice. Leurs yeux noirs ne cessent de fixer un rectangle d'or, le seul qui brille dans la façade : la chambre de leur sœur qu'ils veulent venger.

Des ombres passent et repassent devant le rideau : celle, si fine et si sculpturale de la jeune baladine, celle martiale du gentilhomme gascon.

Immobiles, tels des félins à l'affût, prêts à bondir, les bohémiens chargés de l'exécution attendent...

Ils savent que leur faction ne peut pas être inutile, car les habitudes invétérées de leur « ennemi » leur sont connues. Cyrano ne passe jamais là une nuit entière. Dédaigneux des mauvaises rencontres, il va, en composant des vers et en sifflant un air de chasse, à travers le dédale des rues madrilènes, jusqu'à l'hôtel de *La Mère des Anges* où il habite avec ses amis.



En effet, voici, après une très longue attente, se profiler sur l'écran éclairé, le feutre à plume du Français. Il va sortir...

Dix minutes coulent encore.

Le cœur des futurs criminels ne se hâte pas. Aucun trouble ne les envahit. Ils ont l'habitude de semblables exécutions.

Enfin, la porte de l'auberge s'ouvre en gémissant, comme si elle déplorait l'acte qui va se commettre. Le bruit des bottes du bretteur retentit sur le sol humide. C'est bien lui, drapé dans son manteau remonté jusqu'aux yeux à cause de la pluie et retroussé insolemment par sa rapière.

Comme un ressort se détend, une ombre jaillit derrière l'imprudent. Alors celui-ci se redresse, se raidit et tombe en arrière, comme un bloc, faisant gicler l'eau des flaques.

Nul témoin du meurtre. Le long corps restera là jusqu'à l'aurore...

Sans aucun émoi, les gitanos s'en vont. Ils ont fait justice, exécuté l'arrêt de leur chef. L'un d'eux siffle même un air de fandango. N'auront-ils pas une récompense ? Tuer un chrétien et palper de l'or, c'est double joie !

A dix minutes de l'endroit où vient de se commettre cette exécution rapide et silencieuse, ils s'arrêtent devant une maison particulière, à beaux balcons de fer forgé.

L'un d'eux frappe doucement aux vitres d'une des fenêtres du rez-de-chaussée, que protègent, à la mode espagnole, de forts barreaux barbelés à chaud.

Et l'huis s'ouvre aussitôt, sans bruit, dévoilant un luxueux vestibule éclairé à giorno. Là se tiennent Saint-Ibal, Mlle Minou et son pseudo-frère. Les deux premiers sont pâles, mais se maintiennent debout et fiers devant les romanichels brutaux qui apparaissent, les yeux clignotants ; le dernier gît dans un fauteuil, les bras et les jambes comme cassés par l'émotion. Ses dents claquent de terreur.

La comédienne s'avance et demande, en son exécration espagnol :

— Est-ce fait, braves gens ?

En réponse, on lui tend le feutre et l'épée du Gascon. Elle les met sous le nez du sieur de Vauselle et demande :

— Tu les reconnais ?

Il a tout juste la force d'opiner du chef, car la vue

des dépouilles opimes du terrible pourfendeur augmente sa venette.

Un sac passe alors de la poche de M. de Saint-Ibal dans les pattes velues et jaunes de l'assassin.

— Ouf ! fait alors la donzelle en reprenant ses couleurs, le beau soulagement ! Maintenant qu'il est mort, ses compagnons ne vont pas peser lourd, n'est-ce pas, mon chéri ?

C'était bien l'avis de Saint-Ibal.

## CHAPITRE XV

### LE DÉVOUEMENT DE CONCHITA

Le lendemain matin, Vauselle se répétait avec délices :

— Mort ! Il est mort ! On va l'enterrer ! Plus de Cyrano, plus d'épée... Ou plutôt, si, c'est à mon ceinturon que va être pendue l'invincible lady Flamberge... J'ai toujours eu l'idée d'un pacte fait entre le maudit Bergerac et Méphistophélès. Pour prix de sa vie éternelle, le premier aurait reçu du second cette rapière miraculeuse, forgée aux feux infernaux !

« Qui sait si je ne vais pas bénéficier, en me servant de ce glaive, du *charme* qui rendait ce gaillard invulnérable et imbattable ?

Grisé par ces merveilleuses perspectives, l'olibrius décida de faire une petite promenade dans Madrid, agrément dont il était privé jusqu'alors, à cause de la terreur inspirée par la récente victime des gitanos.

S'étant habillé, il sortit, passa devant la chambre de Saint-Ibal, descendit l'escalier. Arrivé dans le vestibule, il accrocha l'épée de Cyrano à la place de la sienne.

Après s'être souri devant le cristal d'une magnifique glace de Venise, il fut enfin dans la rue ensoleillée où grouillait déjà tout un peuple superbe, caqueteur et loqueteux.

Tous ces gens, Vauselle finit par le comprendre, se dirigeaient vers la plaza de toros où devait avoir lieu une *corrida de muerte*. Il entendait l'air retentir d'exclamations inconnues de lui : « Matador... picador... toro...

banderillos... spada... » Il se laissa emporter par le flot et fut enfin comprimé à en étouffer, aux abords de l'enceinte.

Il y pénétra, demi-mort, après une bonne heure d'attente, les côtes laminées, les pieds écrasés et ses vêtements fort endommagés. En vaniteux qu'était ce personnage, il avait pris une place sur les gradins réservés que ne pouvait s'offrir le populaire.

Quand il entra dans l'arène, il fut d'abord aveuglé par la réverbération solaire et le papillotement de ce tableau coloré avec violence : cinq mille Espagnols des deux sexes, vêtus de couleurs vives. Tout cela parlait, chantait, criait, faisait des paris en faveur de tel ou tel favori, mangeait des oranges et échangeait d'incendiaires œillades ou des billets doux prestement glissés.

Au surplus, le drille n'eut guère le temps d'apprécier la magnificence du spectacle : sa vieille compagne, la terreur, venait de lui empoigner le ventre.

Deux voix françaises, claires, gouailleuses, s'élevaient devant lui, du gradin inférieur. Elles semblaient sortir de deux feutres flambards.

L'une disait, avec un peu d'impatience :

— Eh ! douce éponge, tu m'inportunes ! Par deux fois déjà, je me suis efforcé de t'inculquer : Savinien ne peut décemment assister à la corrida !

— Et... pourquoi ?

— Est-il irritant, ce Linières, quand d'alcooliques vapeurs enténébrent son intellect !

Vauselle se demanda, tandis qu'il se sentait froid entre les omoplates :

— Ou ai-je entendu des mots de ce genre ?

La lumière se fit en lui brusquement.

Il avait déjà eu maille à partir avec ces gens-là. Des souvenirs l'assaillirent en foule :

— L'un d'eux, c'est le spongieux Linières... et ce ventru silénien doit être en compagnie de Saint-Amant, celui-là qu'on surnomme le Gros.

« Ah ! mon saint patron, au secours ! »

Vert de crainte, il en oubliait la présence, à son côté gauche, de la magique rapière.

Que devint-il quand, entre deux rumeurs de la foule, il perçut nettement cette explication donnée à Linières par Saint-Amant :

— Je te redis pour l'ultième fois, notre Savinien veille le corps de la pauvre congitanette. Tout porte à croire que cette brave frangine s'est exposée à sa place...

Le « frère » de Minou n'en put entendre davantage. Il se leva, les jambes molles, gauche, tremblant. On le crut ivre. Il fut hué, conspué, insulté, car il déchirait les robes ou les mantilles des manolas, écrasait les orteils des *caballeros* ou des *ricos hombres*. Une échauffourée se déclencha. On hurla :

— *Par la vida de Dios ! A la arena, l'estupido bribon !* Il faut livrer ce *borracho* au *toro corrido* !

Sans comprendre entièrement, mais devinant, de terreur, le drôle tira l'épée...

Ce fut sa perte !

Un hidalgo habile à ce jeu le désarma en se jouant et lady Flamberge s'étant envolée, vint se piquer, en retombant, entre les pieds de Saint-Amant. Celui-ci ne s'y trompa point.

— Regarde, dit-il, la lame de Savinien !

Attendri, mais défiant, Linières tira son estoc et tapa le fer qui rendit des étincelles.

— Oh ! oh ! gémit-il, c'est une arme à feu !

Haussant les épaules et déjà debout, le Gros essayait de savoir qui venait de lancer ainsi lady Flamberge et de savoir comment le glaive chéri du bretteur se trouvait en sa possession. Il dut y renoncer : la bagarre lui cachait l'escogrife en proie à la collective indignation.

D'ailleurs, tambours et trompettes annonçaient le commencement de la corrida et, autour de Saint-Amant, on criait : « Assis ! Assis ! » Il n'eut que le temps d'apercevoir un long diable, tout en loques, le visage en sang, les yeux tuméfiés. Chacun le passait à son voisin, afin d'aider à son expulsion en vitesse.

Vauselle, piteux comme jamais, parvint à trouver un *carroza* de location qui voulut bien le reconduire à l'hôtel loué par Charles de Saint-Ibal. Celui-ci en sortait au bras de Minou, quand l'équipage stoppa.

— Jean ! tu m'effraies, s'écria la donzelle, sincèrement bouleversée. D'où viens-tu ? Que se passe-t-il ? Parle, mon Dieu !

Le dépenaillé personnage eut la présence d'esprit de ne vouloir s'expliquer que portes closes. Là, il se mit à sangloter, comme un enfant :

— On m'a insulté, rossé d'importance, blessé peut-être... et le maudit Gascon, loin d'avoir fait le saut dans l'éternité...

— Est encore vivant ?

Cette révélation inattendue, accompagnée d'une belle syncope du bélétre, consterna Saint-Ibal et Minou. Ils se



sentirent las, découragés... Est-ce que cet obstinément vivace cadet d'Aquitaine persisterait sans cesse à leur glisser entre les doigts ?

Conchita morte, Cyrano intact !

C'était là une détestable énigme !



Des âmes comme celles des ennemis de Cyrano ne sont pas dignes de comprendre que l'amour fait parfois certains gestes héroïques ; d'autres admireront.

Dès qu'elle fut certaine d'avoir rendu inévitable la mort de son Hercule bien-aimé, Conchita se fit horreur. Ciel ! Comment empêcher le crime ? Les gitanos ne reculent jamais. Rien ne peut les attendrir, ces gens sauvages !

— Eh bien, puisqu'il faut un cadavre dans le ruisseau de la calle, ça sera le mien ! décida la petite danseuse.

Sa résolution prise, elle saisit sa mantille, et s'en fut à l'*herboristeria* voisine. En fille des romanichels, ces éternels vagabonds, Conchita connaissait les vertus des simples, ceux qui guérissent et ceux qui peuvent tuer, entre autre le pouvoir somnifère de la passiflore. C'est une plante originaire de l'Amérique Centrale, nommée fleur de la Passion, parce que ses organes rappellent les instruments du supplice de l'Homme-Dieu : la couronne d'épines, les clous, l'éponge, la lance et le marteau.

La jeune femme, qui prétendait avoir perdu le sommeil, demanda l'une de ces espèces, la grenadille cirriflore. Elle l'obtint, non sans avoir insisté.

— Soyez prudente, conseilla l'apothicaire, et ne faites qu'une infusion légère... Ces plantes contiennent un principe très actif...

Rentrée dans sa chambre, Conchita fit macérer dans de l'aguardiente tout le paquet de feuilles fébrifuges et somnifères. Elle eut bientôt une sérieuse décoction. Alors elle prit une bouteille de vin d'Alicante dont elle enleva environ le quart du liquide et le remplaça par sa tisane soporifique, tout en laissant errer sur ses lèvres un étrange sourire.

Et, ce même soir, elle fit boire à Cyrano le philtre soporifique mêlé au vin qu'il absorbait toujours avec plaisir.

Quand elle le vit endormi, insensible aux paroles et aux tapes sur l'épaule, elle s'empara des vêtements lancés

en désordre çà et là et s'en revêtit sans se presser. A peu de choses près, elle avait la taille du bretteur. La pluie, en la forçant de rejeter en arrière un pan de son manteau, aiderait à l'illusion indispensable.

— Madama Flamberge ? J'allais l'oublier ! Sans la vue de la rapière, on pourrait avoir un doute sur l'identité du nocturne promeneur.

Coquette jusqu'à la fin, la jolie se regarda dans un miroir et ne put retenir un sourire fugitif en se voyant ainsi accoutrée.

Elle alla enfin jusqu'au lit où dormait le fils d'Abel de Cyrano, se pencha, lui mit longuement ses lèvres sur le front...

— Adieu, m'ami Hercule ! Adieu ! En mon cerveau de fille sauvage, je comprends au moins ceci : je ne suis pas à ta taille...

« Si je ne puis te répondre, ni même te suivre quand tu parles, si je ne sais ni lire, ni écrire, si je ne suis qu'une sottise, ah ! Hercule *mio*, du moins, en revanche, je t'aurai adoré comme nulle autre ne pourra le faire.

« Pour ton bonheur futur, j'offre ma vie.

« Adios ! Adios ! »

Au petit jour, des cris féminins réveillèrent Cyrano. En ouvrant les yeux, il se trouva fort surpris d'être dans cette chambre :

— Qu'es aco ?

Il se frotta les paupières, s'assit :

— Qui diable peut pousser de tels hurlements ? Et Conchita, pourquoi n'est-elle pas à mes côtés, car enfin...

La vue des vêtements bariolés de la danseuse, épars sur le tapis, éveillèrent son inquiétude. Ce fut bien pis, quand il s'aperçut que ses bottes, ses chausses, son pourpoint, son chapeau et sa large cape avaient disparu.

— Que signifie cette détestable plaisanterie ?

« Et mon épée ? Emportée aussi ! Volée ! »

Il n'eut pas le temps de se livrer à la colère.

On frappait à sa porte. On criait :

— Monsieur de Cyrano, êtes-vous là ?

Sa voix éclatante répondit :

— J'y suis, capédiou !

— Alors, ouvrez-nous ! Il y a eu un crime !

S'étant enveloppé avec prestesse dans la mante rouge de la danseuse, le bretteur, tout pâle, ouvrit enfin.

Trois hommes entrèrent, ils transportaient Conchita blême et roide.

Dès qu'on l'eut déposée sur le lit, et après avoir fait force signes de croix, l'hôte expliqua, d'une voix pleine de larmes :

— On l'a trouvée à dix pas de la porte...

Cyrano, bouleversé, regardait ce corps modelé pour l'amour que la mort avait pris, vêtu de ses propres habits.

Le bonhomme crut devoir expliquer :

— On ne me retirera pas de la tête qu'il s'agit là d'une vengeance d'amour.

« La petite vous savait menacé, c'est-à-dire perdu, selon les us et coutumes des gens de sa race. Elle a pris vos vêtements pour mourir à votre place... »

Et comme le bretteur, anéanti, gardait toujours le silence en cherchant à refouler ses larmes, le loquace aubergiste reprit :

— C'est la blessure classique d'un jaloux. Je dois avertir l'alcalde qui va venir enquêter ici-même. Il ne s'y trompera pas un instant... Chaque matin, le soleil de Madrid révèle des cadavres ainsi touchés...

« Que Dieu fasse miséricorde à cette infidèle. Elle a tant aimé qu'il lui sera certainement pardonné... Amen !

Et il conclut :

— On n'a retrouvé, monsieur, ni votre épée, ni votre chapeau à plumes... Peut-être ont-ils été dérobés par des rôdeurs ?



Ce fut un coup très dur pour Cyrano.

Il pleura longtemps celle qui venait de s'offrir en holocauste pour protéger sa vie. Il pleura sur elle et aussi sur lui-même.

Jusqu'à présent, l'amour ne lui avait pas réussi... Il avait été dupé, trahi... Et cette Conchita, la première à l'idolâtrer, il n'avait pas pu la chérir vraiment.

« Mon pauvre Savinien, songea-t-il, ton existence sentimentale semble commencer de bien triste façon... Allons, fils ! du courage ! Il faut accepter le destin et se montrer beau joueur ! Si l'amour te déçoit, il te restera toujours la gloire ! »

Le poète ne voulut laisser à personne le soin de rendre à l'infortunée petite fleur d'amour les honneurs funèbres. Il la mit lui-même en bière, après que l'alcalde, poli et blasé, eût délivré le permis d'inhumer.

Il avait dit, lors de l'interrogatoire de pure forme que lui fit subir ce magistrat :

— La défunte redoutait, au début de notre liaison, la navaja d'un homme de son clan.

Et l'alcalde de hausser les épaules.

On ne saisissait jamais ces gens-là. Ils savaient ne point se faire pincer.

Les obsèques de Conchita, selon le vœu de Cyrano, furent somptueuses.

Ses amis y assistèrent ; Linières y fut décent.

Après l'inhumation, le bretteur prit à part Saint-Amant, qui lui avait restitué son épée, et lui demanda des précisions sur l'incident de la corrida.

Le Gros ne put guère en fournir. On s'en souvient, il n'avait pu reconnaître le sieur de Vauselle en la personne du drôle au visage tuméfié que houspillait la foule en colère.

## CHAPITRE XVI

### DU DANGER DE PARLER TROP HAUT

A l'instar du sieur Charles de Saint-Ibal, Mazarin avait loué un petit palacio particulier, dans la rue des Estufes, sis tout près de l'hôtel de la Mère des Anges où logeait son escorte.

Tour à tour, un des amis de Bergerac se trouvait de garde auprès du diplomate, toujours actif et toujours en train d'ourdir une nouvelle intrigue. Son aventure récente le rendait cependant plus circonspect. Il se souvenait du sac tragique. Le bruit du Mançanarès grossi par les pluies tombées dans la sierra de Guadarrama chantait souvent d'une façon sinistre à ses oreilles et lui faisait bénir l'intervention quasi miraculeuse des gentilshommes français.

Le soir de l'enterrement de la pauvre ballerine, Saint-Amant, après avoir vérifié la fermeture des portes du logis mazarinesque, regagna l'hôtel où ses amis soupaient bien mélancoliquement, et dit à Cyrano :

— M. de Mazarin te serait reconnaissant de passer le voir demain vers neuf heures.

Quand Cyrano se présenta, pour la première fois,



d'ailleurs, chez l'envoyé du cardinal de Richelieu, l'habitation semblait somnoler tout entière, choses et gens, dans une ombre d'une fraîcheur délicieuse, derrière les jalousies retombées et les écrans faits de résilles de perles.

On introduisit le poète dans une sombre antichambre en lui disant :

— Monsieur le comte de Mazarin donne des audiences.. Votre Seigneurie voudra donc bien patienter quelques instants.

Pour l'y aider, le domestique andalou, tout en glissant comme une ombre sur des espadrilles, plaça le visiteur devant un guéridon où se trouvaient des oranges, des bananes, des raisins, une bouteille de Madère et des gâteaux miellés à la crème.

« Ma foi, grogna le poète à part soi, en se laissant verser du vin doré dont la seule odeur eût suffi à ressusciter Linières mort et enterré, si ce bélétre de Mazarini se fait donner ici du Monsieur le comte long comme le bras par sa valetaille, il est juste de reconnaître qu'il traite fort civilement ses visiteurs. C'est égal, la farce est bonne ! »

Un bruit de voix vint changer soudain le cours de ses idées. Mazarin parlait très fort, contrairement à son habitude. Il disait :

— Monsieur de Saint-Ibal, quand je paie, surtout quand je paie d'une façon toute royale, comme c'est le cas, j'entends être obéi sans discussion !

« Eh ! quoi, s'étonna le Gascon, notre pleutre serait-il en conférence avec cette lame aux gages de *Monsieur* ? La chose serait singulière ! »

Comme le domestique insistait, pour la seconde fois, car il ne l'avait pas entendu :

— Plaît-il à Votre Seigneurie de me dire qui j'aurai l'honneur de nommer ?

Le visiteur crut utile de ne pas dévoiler sa personnalité et répondit :

— Annoncez le duc de Santa-Fé.

L'officieux parti, le Gascon tendit l'oreille en se congratulant :

« Fils, tu as bien le droit de t'attribuer un duché imaginaire, quand un Mazarini se targue d'une couronne comtale hypothétique. »

Mais sa fantaisie fut bridée net par la conversation dont les éclats lui parvenaient.

Mazarin confiait à M. de Saint-Ibal des nouvelles

fort importantes. Pour ne pas ennuyer le lecteur par un récit détaillé, nous allons nous borner à résumer ce que Bergerac put surprendre, sans l'avoir voulu.

Mme la duchesse de la Cierta, d'origine française — elle était Gasconne et s'appelait patronymiquement Lucile de Barrère — passait pour être la plus jolie femme de Madrid. Elle adorait son mari, et celui-ci le lui rendait avec usure. Or, le marquis de la Cierta, jouissant de l'amicale confiance de Sa Majesté Catholique, Philippe IV, savait tel secret que Mazarin s'épuisait vainement à conquérir...

Cela, le bretteur ne l'ignorait pas, puisque Mazarin, en quittant son fameux sac, lui avait révélé lui-même l'influence du duc et confié qu'il aurait voulu essayer de séduire la femme de celui-ci.

Mais il eut un haut-le-corps en percevant la suite des explications données à Saint-Ibal.

Dans trois jours, la belle duchesse, après une absence de deux mois, devait revenir à Madrid en carrosse et de nuit, à cause de la chaleur.

Cette nuit-là, Mazarin l'avait appris de sa propre bouche, son mari serait retenu au palais de l'Escorial, par son service de gentilhomme de la Chambre du Roi.

Il faudrait profiter de la circonstance.

Certes, M. de Mazarin eût voulu pouvoir agir autrement, mais il se savait surveillé par la police du comte-duc d'Olivarez. Le moins qu'il risquait, s'il continuait ses menées parmi l'entourage du ministre, c'était l'expulsion *manu militari*.

Or, il ne voulait pas revenir bredouille au Palais-Cardinal.

Puisque M. Charles de Saint-Ibal lui assurait avoir rompu avec la coterie de *Monsieur* et, outre sa parole, offrait la garantie d'une si charmante personne, comédienne ordinaire de Son Eminence, il utiliserait sa bravoure.

Des hommes résolus, dont M. de Saint-Ibal serait le chef, attaqueraient la chaise de la jolie femme.

Celle-ci voyageait sans escorte importante. On disperserait donc facilement piqueurs et laquais à coups de plat de sabre et à grands renforts de cris et de pistolétades :

— Ne les tuez pas, surtout, monsieur de Saint-Ibal ! Je ne veux pas de sang !

La domesticité une fois dispersée, on baillonnerait Mme de la Cierta, on prendrait la direction de sa voiture

et on conduirait la prisonnière dans la maison occupée par l'envoyé de Richelieu.

Juste au moment où, dans le cabinet voisin, venait d'être commandé ce guet-apens, Cyrano perçut des cris et des protestations véhémentes poussés par un organe féminin. Cela le laissa rêveur :

« Où donc ai-je entendu ce timbre ? »

Sans se déconcerter, Mazarin rassurait benoîtement son interlocutrice. Voyons, elle était bien sûre du sentiment qu'elle lui inspirait ! Pourquoi cette explosion intempestive de jalousie ? La suite allait lui prouver les intentions de son fidèle cavalier-servant...

De fait, le diplomate assura n'avoir pas la moindre intention d'offenser la duchesse. On la garderait en charte privée. Elle serait un gage des plus précieux dans les mains du diplomate.

Il conclut, en frottant sans doute ses belles mains soignées et parfumées :

« *Va bene...* Quand je tiendrai la pigeonne en cage, son ramier sera bien forcé de roucouler la chanson que je voudrai...

« Il lâchera le fameux secret d'Etat... »

Alors s'éleva de nouveau la voix féminine. Elle parlait non sans sagesse. Selon son idée, M. de Mazarin risquait gros à cette aventure audacieuse... Le duc pourrait se venger...

— Je partirai tout de suite après avoir subtilisé le fin mot... dès que j'aurai vu le dessous des cartes... Tout en me moquant d'Olivarez, je suis prudent...

Et comme on émettait encore des doutes, M. de Mazarin triompha :

— Vous oubliez mon escorte ? J'ai à mon service des gentilshommes éprouvés... de prestigieux lutteurs. L'épée à la main, ils sont des sortes de demi-dieux !

« Capédédious ! songea le bretteur, non sans une satisfaction secrète, ce *birbante* estime nos mérites à leur juste valeur ! »

— D'ailleurs, continuait l'ambitieux Abruzzain, j'aurai aussi à ma disposition la troupe de M. Charles de Saint-Ibal... avec cela, je puis croire ma retraite assurée...

— Soit ! admit la grosse voix du *bravo* de Gaston d'Orléans. Il ne vous reste plus donc, Monsieur, qu'à me faire connaître l'endroit où je devrai attaquer la petite escorte de la marquise.

Sitôt qu'il eut entendu sortir de la bouche de Maza-

rin les détails demandés, Cyrano lampa sa coupe de madère et se leva.

Il pensait :

« Je suis édifié ! On m'a appris, dans le sein de ma respectable famille, qu'un être bien élevé n'écoutait pas aux portes et ne regardait pas par le trou des serrures... Je n'ai point failli à ces principes excellents.

« Sous peine de me boucher les oreilles, pouvais-je me dispenser d'entendre ce que se contaient ces trois canailles plus dignes de la hart que de l'épée ? »

Sur ce, il sortit, sans rencontrer personne.

Son retour à l'hôtel placé sous la protection de la Mère des Anges eut le don d'ahurir ses compagnons occupés à jouer au lansquenet.

Dès le premier coup d'œil, ils furent debout. Ils le devinaient. Un événement pharamineux venait de se produire. Cyrano avait perdu sa face de carême-prenant. Ses yeux pétillaient ; son nez pointait, belliqueux, et semblait humer l'odeur de la poudre ; son torse se bombait ; les talons de ses bottes à entonnoir frappaient durement le parquet ; sa senestre taquinait sa moustache déjà bien fournie ; quand à sa dextre, elle cajolait, d'une façon significative, la garde de lady Flamberge.

Il ne voulut pas laisser languir ses excellents compagnons et, à peine fut-il à dix pas d'eux que chacun l'acclama à en faire trembler les vitres.

— Aux armes ! tonitrua-t-il.

L'effet de cet ordre tint du prodige !

Aussitôt, servantes, valets et marmitons furent sur le pas de la porte de l'office, des gamins des deux sexes, de nonchalants promeneurs et de rêveuses passantes se hasardèrent sur le seuil de l'huis principal.

Les cartes, on le sait, avaient déjà été rejetées en pagaille. Saint-Amant, Le Bret et Brissonnière sautèrent, bondirent, à la grande stupeur d'Arlette et se trouvèrent, la lame au vent, à côté du digne pourfendeur.

— Ah ! mes marcassins au sang bouillant, les félicita celui-ci, voilà pour vous émoustiller et vous échauffer ! Vous vous sentez redevenus enfin des mâles, des gentilshommes !

« Vous l'avez compris, mes chers bons, voici que le ciel s'éclaire enfin !

« On va vibrer de la rapière !

« Cornebiens ! où sont passés les clampins et les gredinettes ? »

En effet, il n'y avait plus un seul spectateur. Ser-



viteurs et badauds, terrifiés par l'aspect de Savinien, et plus encore par ses paroles, venaient de s'enfuir avec prestesse et non sans se couvrir de multiples signes de croix.

— Par la Madona del Pilar, ce capitain est devenu fou furieux, pensait chacun, car Cyrano, par habitude, s'était exprimé en langue espagnole.

— Bon ! dit-il alors en reprenant l'idiome et l'accent natals, puisque toute cette coquinasse s'est égaillée, je vais pouvoir vous apprendre les nouvelles... Figurez-vous donc ceci : Mons Mazarini...



Si l'on peut s'imaginer les environs sud-ouest de Paris, du côté de Meudon et de Clamart, sans un arbre, constitués de *sierras* inhospitalières et désertiques autant que chauves, on aura une idée de l'endroit où, à trois lieues de Madrid, la forte troupe, obéissant aux ordres de Saint-Ibal, attendait le carrosse de la duchesse de la Cierta.

Cette nuit-là, le paysage semblait encore plus sinistre, parce qu'un orage sans pluie se déchainait, après une pesante et torride journée.

Le tonnerre roulait presque sans arrêt. Des éclairs naissaient, s'évanouissaient, renaissaient, éclairant un dixième de seconde la route mal empierrée, pleine d'ornières, les champs arides et les collines couleur d'ocre.

La noble dame dormait paisiblement.

On l'a dit ici même : les Espagnes, très durement éprouvées par les guerres nationales contre les Maures, puis par les tribunaux de la Sainte Inquisition, bien tenues en mains par d'orgueilleux et durs gouverneurs, offraient, à cette époque, une sécurité que le royaume de France eût pu leur envier.

Aussi Mme de la Cierta ne croyait-elle pas accomplir une action courageuse en voyageant de nuit.

Il avait fallu même toute la tendre insistance de son amoureux époux pour la contraindre à se faire accompagner par trois gentilshommes de sa maison et quelques domestiques.

Les hidalgos somnolaient sur de beaux chevaux de race arabe ; les valets, qui derrière le coffre du carrosse, qui sur sa toiture, qui sur des mules toutes tintinnabulantes de grelots. Seul, le cocher ne cédait pas, et pour

cause, aux sollicitations de Morphée, si écoutées en pays méridional.

Les nobles portaient l'épée, les piqueurs et les valets avaient la nationale *navaja* dans la ceinture ; le coffre du carrosse contenait des pistolets et deux tromblons, armes bruyantes mais peu sûres.

## CHAPITRE XVII

### MADAME LA DUCHESSE

Par les paroles surprises chez Mazarin, Cyrano connaissait le lieu où viendraient s'embusquer Saint-Ibal et ses estafiers pour y dresser leur traquenard. Aussi, plus de deux heures à l'avance, s'y était-il installé avec les siens. Ils attendaient avec patience dans le lit desséché d'un torrent.

Saint-Amant, promu à la dignité de vigie en sa qualité d'homme de mer, avait grimpé comme un singe dans un maigre platane. A lui reviendrait l'honneur de donner le signal du combat.

Il vit donc arriver sur les lieux du guet-apens la troupe à cheval du *bravo* déjà connu de lui. Il compta une quarantaine d'estramaçons, « de porteurs de tournebroches », comme il le pensait avec un magnifique dédain :

— Peuh ! Nous disperserons tout cela sans grand mal ! L'affaire semble devoir se présenter dans des conditions dignes de nous : quarante contre quatre... Que dis-je ? nous sommes cinq, puisque damoiselle Arlette a tenu expressément à figurer dans le chœur ; la chère et jolie mâtine est fort capable d'envoyer un pruneau de plomb se loger en quelque bedaine et, grâce aux leçons de Savinien, elle peut piquer honorablement quelque croupe.

Tranquille sur les résultats de la prochaine échauffourée, Cyrano de Bergerac se trouvait, pour l'heure, taquiné par un souvenir. Il ne cessait de se demander à qui appartenait la voix, fort bien timbrée et harmonieuse, qui avait joué sa partie, chez M. de Mazarin. Il était alors dans une antichambre noire et fraîche... Palsam-

biou, ce filet de soprano ne lui était pas inconnu, mais, avant cela, où avait-il pu l'entendre ?

Soudain, sa mémoire fut illuminée :

— Plus de doute, ma caillou ! C'est l'organe de cette effroyable peste ! Philis ! C'est Philis ! En résumé, la punaise ! Minou ! Ah ! si jamais je tiens cette complice de la marquise de Sarlat, je lui réserverai un tour de ma façon. Par Borack ! ne m'amena-t-elle pas jusqu'au seuil de la mort, et de quelle mort ! (1)



Pour décider le sieur de Vauselle à faire partie de l'expédition, M. de Saint-Ibal avait dû, non seulement se mettre dans une colère impressionnante, mais encore proférer cette menace terrible :

— Le jour où il me sera prouvé, monsieur de Vauselle, que vous êtes le prince des couards je vous chasserai de ma maison, après vous avoir attaché, en chemise, à la selle d'un cheval fougueux.

En vain, le drille avait-il allégué sa récente maladie, survenue, comme on s'en souvient, après les incidents tragi-comiques de la corrida où il perdit lady Flamberge.

Il lui fallut en passer par où l'exigeait son chef de file.

De son côté, quand elle en avait l'occasion, la donzelle remontait le moral de son minet chéri. Elle lui acheta, d'occasion, une cotte de mailles trouvée chez un armurier de la ville. C'était là ce qu'on appelait autrefois un « jasques » — d'où est venu le mot jaquette. Cela réussit à calmer le trembleur. Malgré tout, ce vêtement défensif était encore un peu court : il s'arrêtait aux reins. Enfin, pour ne point le laisser partir avec la mort dans l'âme, Mlle Minou fit remarquer à son « frère » :

— Le diabolique Savinien de Cyrano de Bergerac ne sera pas mêlé à cette affaire, de peu d'importance, d'ailleurs. Comment en aurait-il eu vent ? Mazarin le connaît trop pour avoir osé lui faire confidence de ses projets.

« Un Cyrano mêlé à l'attaque d'une dame ? Fi ! Fi ! L'imbécile se croirait déshonoré ! »

Et c'est pourquoi nous voyons l'escogrife, pas très fier au fond, se charger du commandement d'une ving-

---

(1) Lire *Les Exploits de Cyrano : Le Démon de Bravoure* (même collection).

taine de *bravi*, l'autre partie relevant de M. Saint-Ibal en personne.

— A mes ordres !

Vauselle frissonne à ce commandement lancé par la mâle voix de son supérieur. Et, en même temps, le feu du ciel lui révèle, sur la route ocrée, la petite caravane de la duchesse. Cette vue le rassure.

« Bah ! songe-t-il, n'est-ce que cela ? Quelques faquins, pour la plupart, sans épée !

« J'ai presque honte de tant de préparatifs et de précautions... Nous sommes trop nombreux pour si mince besogne ! »

— En avant ! clame encore Saint-Ibal.

De leur côté, les compagnons de Mme de la Cierta semblent n'avoir pas entendu. Est-ce étrange ? Ils paraissent également ne pas apercevoir ces vingt cavaliers s'avancant, à droite et à gauche de la route.

On sait pourquoi : la voyageuse dort, son escorte et son service de même. Mais le cocher ? Ah ! le cocher n'est pas loin d'en faire autant ! Il somnole déjà.

Le brusque arrêt des chevaux, la vue de ces cavaliers, que vient de révéler un éclair, rendent enfin au pauvre homme la pleine conscience du réel...

Hélas ! tout aussitôt il se sent saisi à la gorge et jeté à bas de son siège.

Il n'y a aucune résistance. Il ne pouvait pas y en avoir. Et Vauselle, constatant l'absence totale de danger, se met à pousser des cris de foudre de guerre.

— Rends-toi, maraud !... Messire, un petit geste et vous êtes un homme mort, je vous le jure sur les cendres de mon noble père !

« Votre épée, caballero !

« Ce pistolet, señor.

Or, il était écrit que les triomphes de ce sbire devaient toujours se terminer en désastres, car l'olifant bien connu de lui se mit à déchirer la nuit :

— Bergerac ! Bergerac !

Des coups de feu éclatèrent, éveillant des cris de douleur. Un cheval désarçonna son cavalier, un autre entraîna le sien dans sa chute. Ce fut un hourvari d'épouvante... Terrorisé, le joli garçon cher à la donzelle vit un homme, placé à ses côtés, faire un saut, ouvrir les bras, battre l'air et tomber comme une masse.

En même temps, il eut l'impression de voir des diables, vomis tout bouillants par l'enfer. Ceux-ci venaient de jaillir de l'ombre hostile.



Des bêtes se cabraient, la bouche martyrisée. On devinait, aux lueurs des éclairs, celles, plus implacables, des épées.

Et sur tout cela, retentissait l'éclatante voix gasconne :

— Montrez-nous votre trogne, monsieur de Saint-Ibal ! Je brûle de reprendre avec vous la conversation !

« Ah ! sangodemi ! comme votre défunt compadre Claude de Montrésor, vous êtes, décidément, le répugnant serviteur de toutes les viles besognes !

« Attaquer une femme sur la grand-route, en voilà un métier digne d'un truand de la petite flambe.

Baigné de sueur, Vauselle vit charger le terrible pourfendeur, semant çà et là de nouvelles victimes. Il crut sa dernière heure venue. Par bonheur pour lui, le poète cherchait Saint-Ibal et ne tenait sans doute pas à s'entourer de cadavres, car il se contenta, au passage, de ceinturer le « frère » de la donzelle. Jean tomba de toute sa hauteur.

La tête du vilain pître sonna contre une pierre. Il s'évanouit avec délices, car, avant de perdre connaissance, il avait eu le temps de constater que Cyrano ne s'occupait plus de lui.

Même étant à pied et ayant à lutter contre des cavaliers, le cousin de Roxane effrayait les estafiers dont la plupart décampaient à sa vue peu amène.

D'ailleurs, ses compagnons faisaient, de tout cœur, merveilles. N'ayant pas, comme leur chef et ami, la volonté de se réserver pour un combat singulier, ils s'escrimaient bellement. Le Bret comptait sa troisième victime, Saint-Amant itou, et Brissonnière expédiait son second bélière.

Quant à Arlette, le croiriez-vous, elle ferraillait avec un admirable sang-froid contre un grand diable roux, qui combattait à pied et qui, tout en se défendant avec science, ne pouvait se retenir d'admirer le jeu facile et élégant de l'amazone.

Cela le perdit.

Un moment d'inattention et il lâcha soudain son arme, pour se tenir le ventre à deux mains.

Cependant, une fois l'effet de la surprise passé, les hommes de main du sieur de Saint-Ibal, rompus à ces sortes d'affaires, étaient parvenus à reprendre leur sang-froid. Ils obéissaient, maintenant, à son commandement avec ordre et empressement :

— Reformez-vous, messieurs ! Groupons-nous en

arrière et revenons tous ensemble. Nous allons balayer ces marauds ! A moi, donc !

Donnant l'exemple, il s'était replié au galop et, la main levée, gourmandait les siens, à gorge pleine :

— En formation ! Pour charger !

La menace était sérieuse.

Que pouvaient espérer ces cinq braves devant la trombe épouvantable d'une trentaine de cavaliers ? Et puis, avant de prendre contact, tout en galopant, à distance voulue, ils déchargeraient avec ensemble leurs pistolets.

En un clin d'œil, Cyrano comprit l'extrême gravité de la situation. Ah ! on ne le prendrait pas comme un apprenti, mille dious !

— A cheval !

Il fut obéi comme à la parade. Sautant sur les chevaux du carrosse ou s'emparant des montures sans cavalier, ses quatre compagnons furent bientôt pourvus. D'ailleurs, ils allaient sous peu recevoir du renfort.

En effet, si la duchesse de la Cierta dormait de bon cœur au moment où éclata la bagarre, si elle ressentit, à juste titre, surprise et effroi, lors de ce brusque et désagréable réveil, elle ne fut pas longue à recouvrer son sang-froid.

Elle vit à la fois la ruée des cavaliers et l'héroïque contre-attaque des cinq piétons.

Aussitôt, sa résolution fut prise. En bonne fille de la terre gasconne, elle jouerait sa partie dans le concert. N'était-elle pas rompue dès l'enfance à tous les exercices physiques ?

Plus tard, la guerre de la Fronde fera entrer dans l'Histoire les grandes dames belliqueuses. Elles n'étaient nullement des exceptions. Les demoiselles de la noblesse reçurent toujours ce qu'on appelle aujourd'hui une éducation « sportive ».

La jeune femme ouvrit donc une banquette formant coffre devant elle, prit des pistolets chargés et se mit à rallier son monde à l'aide de vibrants appels :

— Voici des armes prêtes. Faites votre devoir, *caballeros* ! Soutenez vaillamment ces braves gens ! Passez-leur des pistolets. Quant à moi...

Elle saisit un tromblon, baissa la vitre du devant et ajusta. Le ciel un peu plus clair permettait d'apercevoir la masse des cavaliers chargeant.

Une décharge terrible accueillit les agresseurs, d'autant plus meurtrière que le tromblon employé par la

duchesse de la Cierta était du genre espingole, bourré d'une poignée de balles, et que son canon évasé envoyait la charge éventailée.

Le premier rang des estafiers s'écroula comme château de cartes. Il y eut une belle marmelade, car les autres, empêtrés, amalgamés, confondus, juraient et sacraient en vain.

— Messieurs, fit alors l'un des gentilshommes d'honneur de la grande dame, droit à ces gens-là !

Ils étaient trois, plus deux piqueurs, et furent rejoints par Cyrano de Bergerac, chevauchant la monture de Vauselle.

— Saint-Ibal, tonna le bretteur entre deux coups de foudre, crème des lâches, prince des vilains, n'oseras-tu m'affronter ?

Ce fut un rude choc. Chaque assaillant prit la vie de son adversaire. Lady Flamberge raffina : elle en expédia quatre en deux minutes.

— Sauve qui peut ! clama un estafier en tournant bride. Nous sommes trahis !

La peur ne met pas des ailes aux seuls talons des hommes ; elle en sait orner, parfois, les sabots des chevaux qui détestent les explosions et leur lueur.

Tout ce qui demeurerait intact de la troupe aux ordres de Saint-Ibal tourna bride avec ensemble, affolé, lui en tête. Il ne parvenait pas à comprendre comment, une fois encore, le redoutable Bergerac se trouvait contre lui.

Son sang-froid avait déjà été entamé en entendant, dès le début de l'action, le bretteur pousser son cri de guerre, à la façon des anciens preux.

A la place d'une attaque à main armée contre une escorte minime et ensommeillée, voilà qu'il s'agissait d'une bataille rangée !

La garotte ou la hache du bourreau madrilène hanta dès lors l'imagination du gentilhomme à tout faire.

La furieuse attaque des cinq, la riposte de la duchesse et des siens firent le reste. Saint-Ibal ne se sentit pas le courage de continuer la lutte. La fuite seule assurerait son impunité. Il jeta donc lui-même les démoralisantes clameurs de sauve-qui-peut et de trahison.

En voyant s'enfuir leurs ennemis, les courageux Espagnols voulurent les poursuivre, mais le bretteur s'y opposa judicieusement.

Il fit remarquer :

— Nous restons maîtres du champ de bataille. La

victoire est à nous. Madame la duchesse peut continuer paisiblement sa route. Peut-on désirer mieux ?

Deux minutes plus tard, la belle jeune femme ouvrait la portière de son carrosse et pouvait apercevoir le long corps courbé de Cyrano qui, tête nue, la plume de son feutre traînant dans la poussière de la route, disait avec une grâce inimitable :

— Serviteurs, madame la duchesse.

## CHAPITRE XVIII

### LA RECONNAISSANCE D'UN MARI

Le vaillant sire Jean de Vauselle, issant des brumes du coma, ouvrit enfin les yeux. Ce qu'il vit l'emplit d'épouvante. Il se trouvait étendu sur le bas-côté d'une route pierreuse, parmi des cadavres humains et des chevaux à l'agonie. Un peu plus loin, l'ombre d'un carrosse.

A quelques pas de lui, il apercevait la longue collichemarde qui, si peu de temps, avait consenti à demeurer à son ceinturon, l'horrifiante lady Flamberge. Sous un jaune reflet de lune, l'épée enchantée se montrait toute poissée de sang.

Ce spectacle valut un nouveau frisson au courageux jeune homme. Pour ne plus s'en meurtrir le cœur, il ferma les yeux.

Quand il releva l'écran de ses paupières, les choses avaient changé. Le facies terrible pointait à la portière du carrosse ducal et la voix redoutée échangeait des plaisanteries avec Le Bret et Saint-Amant, caracolant auprès de la caisse. Bientôt, le petit cortège s'ébranla, et le drille resta tout seul avec les morts.

« Ouf ! soupira-t-il, sauvé ! Sauvé pour cette fois encore ! Ce Bergerac est la plus monstrueuse création du Diable ! Nous étions pourtant quarante francs lurons n'ayant pas froid aux yeux et sachant se servir d'une lame aussi bien que d'une « pétouse » !...

« Eh bien ! fuittt ! C'est comme si ce Savinien de malheur avait soufflé sur nous.

« Il a protégé la duchesse et balayé la route.



« Ni lui, ni les siens ne paraissent endommagés, par contre, voici des refroidis... brr ! »

La contemplation du champ de bataille fit entrer une nouvelle terreur dans l'âme du « frère » de la comédienne.

« Qu'on me relève ici, parmi ces corps rigides, et l'on m'interrogera... Je risque fort d'être appréhendé, livré aux alguazils, alcades et autres gens de police, sans compter les scorpions de la Sainte-Hermandad... Brou !... »

« Le Saint-Ibal et M. de Mazarin s'en tireront, car ils sont riches et confieront leur cause à des doublons et à des douros, mais moi, chétif, je paierai pour eux ! »

Vauselle, et cela peut se comprendre, ne tenait pas beaucoup à être « mis en chapelle » comme on dit là-bas, car les condamnés à mort passent plusieurs jours, avant celui du supplice, dans une funèbre chapelle où on les laisse méditer sur les fins dernières de l'homme.

Une sueur lui venait à s'imaginer en tête à tête avec le cercueil qui lui serait destiné, sans compter la question préalable toujours possible.

« Non ! Non ! clama-t-il d'une voix blanche en repoussant des deux mains ces visions si peu agréables, je suis jeune et beau. On m'adore. Je ne veux pas mourir ! »

Il puisa dans sa terreur d'être découvert et jeté en quelque cul de basse-fosse la force de vaincre son engourdissement. Il réussit à se mettre à quatre pattes, puis à se hisser debout, à reconquérir son équilibre, enfin, à faire quelques pas.

« Rien de cassé, se félicita-t-il. Tout est froissé, douloureux, mais, enfin, je me tire de cette sinistre aventure avec le minimum de mal.

« Grâce en soient rendues à la cotte de mailles achetée par Minou et aussi à mon saint Patron ! Et maintenant, mon gentilhomme, il faut fuir ces lieux d'épouvante. »

Il se considérait comme « miraculé ».

Au moment où il se demandait s'il pourrait aller bien loin, à l'aide de ses pattes de faucheur, encore si douloureuses, près de lui, il remarqua un cheval, celui d'un estafier mort, sans doute. L'animal vaquait, la tête basse, et broutait paisiblement.

« Noël, s'écria-t-il. Hosanna ! C'est un signe. L'amour de ma charmante me protège ! Me voici hors d'affaire !

Je la reverrai. Elle est bien capable de me faire oublier les dangers courus et les désagréments que nous inflige la nécessité où nous sommes de gagner notre pauvre vie.

Peu après, notre homme chevauchait gaillardement et se mettait à réfléchir.

« Quel est le meilleur parti à tirer de la situation ? M. de Saint-Ibal est vaincu... Cela doit le diminuer aux yeux de Mazarin. Si j'en crois ma brune complice, il aime surtout les gens heureux... Ah ! pouvoir jouer un tour à ce Saint-Ibal ! Quel être indélicat ! Quel esprit grossier ! »

Vauselle avait sur le cœur la rencontre d'Orléans et tout ce qui s'était passé depuis.

L'éternel trembleur, le digne associé de l'industrielle jeune femme, jugea donc :

« Je vais me rendre sur l'heure chez l'Abbruzain. Je l'éclairerai moi-même sur la conduite de Saint-Ibal.

« Je lui dirai le rôle joué par l'infâme Savinien.

« Au fait, ceci est capital ! Cyrano et ses amis sont-ils ou non sous les ordres du diplomate, de l'envoyé spécial de Sa Majesté et de Mgr le Cardinal-Duc ? »

Plus il y réfléchissait, plus il se sentait baigné de joie à l'idée de pouvoir faire un coup double, en brouillant Mazarin aussi bien avec le Gascon qu'avec le spadassin.

Peu soucieux de rattraper le carrosse de la duchesse, c'est-à-dire de se retrouver en présence du braquemart massacreur, Jean Lhermitte de Vauselle se souvint à temps de l'itinéraire suivi, deux heures plus tôt, par les cavaliers agresseurs. Il retrouva la chapelle franciscaine marquant la jonction de la grand-route et d'un chemin de traverse qui conduisait par le raccourci à la capitale, Il put ainsi échapper à la mauvaise rencontre tant redoutée.



Mazarin était sans inquiétude, quant aux suites de l'affaire entreprise par le sieur Charles de Saint-Ibal et, quand Vauselle se fit annoncer, il préparait déjà son départ de Madrid.

Il comptait battre en retraite rapidement, sous la

protection de la troupe commandée par le Gascon, alors que, dans le même temps, les hommes de Saint-Ibal conduiraient la duchesse prisonnière dans quelque recoin du défilé de Somo Sierra.

Là, on traiterait avec respect la jolie femme, mais on se garderait de toute imprudence.

Quand il serait près de la frontière de France, Mazarin enverrait des messagers au duc de la Cierta, affolé par l'enlèvement de son épouse bien-aimée. Il lui dicterait les dures conditions du vainqueur : donnant, donnant !

« Votre femme vous sera rendue lorsque vous m'aurez enfin livré le document que je suis chargé de connaître. Je veux savoir ce qui a été convenu entre Sa Majesté Philippe IV et M. de Grand Ecuyer de France, Henri d'Effiat, marquis de Cinq-Mars. »

Plus il examinait son plan, plus celui-ci lui paraissait excellent. Rien n'était laissé au hasard. Le duc devait céder.

La subite venue du sieur de Vauselle fit crouler le trop bel édifice.

Au premier regard jeté sur la face du drôle, Mazarin devina un désastre.

— Eh bien, parlez !

Le récit hoquetant de l'olibrius l'édifia vite et le fit pousser des exclamations désolées :

— Per Bacco ! Poveretto de moi ! Déplorable contre-temps !

Il se leva, marcha à grands pas dans son salon de réception. Une colère l'étranglait et c'est à peine s'il trouvait des mots pour s'en prendre à Cyrano :

— Bergerac ! Toujours ce diavolo ! De quoi se mêle-t-il ? La peste l'étouffe ! Comment a-t-il pu savoir ?

« Le hasard, ce dieu puissant, se met-il contre moi ? Me faut-il dire adieu aux sourires de la Fortune ? »

La situation apparaissait funeste à l'ambitieux personnage. Il se mettait à trembler comme un simple sire de Vauselle. Il pensait :

« L'intervention de Cyrano vient de réduire à néant tous mes efforts. Je le ferai savoir à Mgr de Richelieu.

« Et le duc de la Cierta ? Si celui-ci apprend ce que j'ai tramé, mon existence court les plus sérieux dangers. Maudit Bergerac ! J'en suis à désirer de le faire tuer ! »

Se tournant vers Vauselle, il dit enfin :

— Mousou dé Vauselle, je n'oublierai pas votre dévouement. Je désire me retirer dans mon cabinet, afin de méditer sur toutes ces choses. Réconfortez-vous... Voici des bouteilles de Madère et d'Alicante... voici des pâtisseries...



A-t-on besoin de l'écrire ? notre Savinien de Bergerac avait accueilli avec joie l'idée chevaleresque d'aller secourir une femme menacée par l'entreprise éhontée de M. de Mazarin. C'était là besogne digne de lui, comme l'autre s'avérait digne de l'Abruzzain.

Cette joie devait devenir du délire quand, installé auprès de celle qu'il venait de sauver, il entendit sortir de sa bouche des mots d'un français tout ensoleillé par l'accent gascon. Avant de voir la beauté de la duchesse, il perçut d'abord sa race.

— Troun de Diou ! s'exclama-t-il joyeusement, vous êtes de mon pays, madame ! Vous avez vu le jour sur les bords verdoyants de la Dordogne. Par Borack, voilà l'un des plus beaux instants de ma vie !

Il se jeta comme un affamé vers les belles mains qu'on lui tendait.

Et, saisi du besoin de parler, il s'écria tout de suite après en avoir terminé avec cette occupation savoureuse :

— Madame, le plaisir de vous savoir de ma province m'a totalement fait perdre la tête... J'ai oublié...

— Vous plaisantez, coupa la jolie blonde en souriant. Du moins, ai-je pu le constater, monsieur, ni le danger, ni la mort n'avaient pu vous la faire perdre !

« D'ailleurs, je devine... Vous déplorez de n'avoir pas songé tout de suite à vous présenter à moi. Est-ce bien utile ? Votre cri de guerre, poussé à la façon des héros de l'Histoire Ancienne et des chevaliers du Moyen Age, m'a suffisamment renseignée... et rassurée... Apprenez-le donc, pour me tirer de mon profond sommeil, il ne fallait rien moins que ce nom de Bergerac. »

Le poète sourit.



— C'est le nom de votre très humble, très fidèle et très obéissant serviteur, madame. Le connaissiez-vous ?

— Certes ! vous êtes Cadet aux gardes... Compagnie Carbon de Castejaux... Poète et auteur dramatique de talent... Espadonneur sans rival en France... Physicien... gassendiste... éternel évadé...

Le bon Savinien fut ébranlé :

— A ce point ?

— Mais oui ! Et pour cette bonne raison : mon frère Jacques est cadet dans votre propre compagnie ! Je me nomme Lucile de Barrère. Il a fallu les jeux combinés du hasard et de l'amour pour faire de moi la femme d'un Grand d'Espagne et une duchesse de la Cierta... Je vous conterai cela en détail, si toutefois mon mari ne tient pas à goûter le plaisir de vous en instruire lui-même.

Comment répéter la conversation qui s'échangea, cette nuit-là, entre les deux enfants d'Aquitaine ? Ils parlaient de tout et de rien, riaient, s'interrompaient mutuellement. Force expressions du cru s'échappaient du carrosse et faisaient, par leur sonorité, se dresser l'oreille sensible des chevaux.

Au lever du soleil seulement, Cyrano put avoir la révélation de la grande beauté de la duchesse. Les fatigues du voyage, l'interruption brusque du sommeil, les émotions de la récente échauffourée n'avaient rien pu sur la prestigieuse carnation blonde de la duchesse.

« Ma foi, pensa le poète, elle est presque aussi jolie que ma cousine Roxane ! Quel coloris des chairs ! Quels yeux ! Quelles dents ! »

Nous ne tenterons pas de jouer le rôle délicat du berger Pâris, et nous ne décernerons la pomme fameuse ni à Lucile de la Cierta, ni à Madeleine Robin de Vauzenac. En matière de beauté, chacun juge d'après soi... Amoureux de sa cousine, Cyrano pouvait et devait la préférer.

D'ailleurs, la duchesse demandait :

— Vous devez être renseigné ! Pourquoi a-t-on essayé, cette nuit, de me capturer ? Je ne me connais pas d'ennemis... je dis ennemis, car des ennemies, une femme jeune et point trop vilaine en collectionne toujours.

Cyrano hésita. Il ne tenait pas à charger Mazarin, envoyé en Espagne par le Cardinal ou par le Roi. Aussi s'en tira-t-il par cette phrase :

— Madame, je vous supplie de m'excuser si je garde le silence... Je suis un soldat, par conséquent, j'observe la consigne.

— Je sais, admit la blonde en hochant sa tête adorable, il y a de rigoureuses consignes de guerre. Et la politique doit en comporter d'aussi sévères.

— La politique, grogna le cadet, ah ! que le diable l'emporte et m'en délivre ! A peine avais-je fait dix pas dans la vie, déjà cette gueuse s'attachait à mes chausses.

« Soldat, poète et chevaleresquement tendre, quand donc pourrai-je me livrer avec tranquillité à ma triple vocation ?

— En tous les cas, déclara Mme de la Cierta, écoutez, en ceci, le conseil d'une amie, j'ose employer ce mot de sérieuse gratitude, parce que je me souviendrai toujours de votre intervention loyale et désintéressée. Le duc, mon mari, vit dans l'intimité de Sa Majesté Philippe IV, roi d'Espagne.

« Il est rompu aux questions politiques. De plus, cet homme est l'honneur incarné.

« Nous allons sans doute le rencontrer ; vous gagnerez beaucoup à lui parler franc. »

Le duc de la Cierta revenait de l'Escorial au moment même où le carrosse faisait une entrée bruyante dans la cour de son magnifique palais dans le goût mauresque. Il fut témoin du geste de la duchesse, acceptant l'aide de la main poliment offerte par Cyrano de Bergerac. Il s'étonna tout de suite de la présence du bretteur et de ses amis. Sitôt descendu de son cheval, il alla, chapeau bas, vers le groupe.

D'un geste élégant, la grande dame lui désigna sa singulière escorte, en disant :

— Mon bien-aimé, vous devez d'avoir pu conserver, cette nuit, la vie de votre épouse ou votre honneur, je ne sais encore... à ces excellents gentiashommes de France commandés par l'héroïque...

— Madame ! supplia Cyrano.

— Oui, un héroïque cadet aux gardes de Carbon de Casteljaloux, un poète... un...

— Il n'en faut pas tant ! coupa le duc en s'avançant vers Bergerac. C'est entre nous, monsieur, à la vie et à la mort. Le brillant service rendu par vous à mon *alma querida* est de ceux qui ne se peuvent payer, votre cœur l'admet comme le mien... Venez ça ! Vous êtes mon frère ! Embrassez-moi comme tel !

Dix minutes après, dans le cabinet ducal, uniquement composé de meubles en bois d'ébène, Cyrano jugeait nécessaire d'ouvrir son âme à son hôte. Celui-ci l'écoutait avec un intérêt passionné.

Le duc était un grand et mince gentilhomme brun, aux yeux dorés, dont le long, noble et fin visage, souligné des moustaches et d'une royale, rappelait celui du roi Louis XIII. Il portait avec une suprême élégance des vêtements de satin blanc rebrodé de perles et des bottes en rouge cuir de Cordoue.

Assis dans un fauteuil à allure de trône, il écouta le récit du bretteur, sans qu'un pli déformât son visage. Mais, quand ce fut fini, il se leva, vint à Cyrano, qui l'avait imité et, lui posant ses mains sur les épaules, il articula lentement, posément :

— Ami Cyrano, en protégeant Mme la duchesse, en la tirant d'un si mauvais pas, vous avez sauvé ce qui est, à mes yeux, bien plus précieux que ma propre vie. J'adore ma femme.

« A chaque instant de mon existence, s'associeront, dans mon cœur, l'amour qu'elle m'inspire et l'infinie gratitude que je vous dois.

« Je vous ai dit, tout à l'heure, au débotté, à peu près ceci : « Rien ne pourra acquitter ma dette. » Je ne m'en dédis point.

« Mais, caramba ! je crois avoir trouvé le moyen de vous faire plaisir, et ce sera avec une joie sans bornes... Dites-moi, que penseriez-vous, Bergerac, si, avec la permission du roi, mon maître, je vous donnais à vous, à vous seul, vous m'entendez, la *preuve* que votre... pardon, il n'est pas vôtre, car vous le méprisez cordialement et il a vu le jour sous le ciel des Abruzzes... la preuve que Mazarin voulut obtenir de moi par la ruse et la force combinées.

« Si je vous donnais cette preuve, que diriez-vous ?

— Monsieur le duc...

— Appelez-moi La Cierta.

— Eh bien, sandious ! mon cher La Cierta, je vous dirais : je suis un soldat du Roi de France. Aussi mon bonheur consiste-t-il à le bien servir, en politique comme en guerre.

— Voilà parler ! D'ailleurs, si vous remettez vous-même à M. le Cardinal de Richelieu cette *preuve* qu'il donna mission au sacerdote Giulio Mazarini de rechercher, vous lui démontrerez, sans avoir un seul mot à

dire, combien vous fûtes plus habile ou plus heureux que cet indigne *bribon*.

— Ma foi, se réjouit l'espadonneur, le tour serait assez plaisant. Quelle figure fera le puissant ministre, le cardinal d'Etat, comme on l'appelle à Rome, en me voyant lui rendre service pour la troisième fois ?

— La troisième ? s'étonna le duc.

— Il n'importe ! fit modestement Cyrano, ce doit être dans ma destinée de tirer d'embarras le grand Armand !

M. de la Cierta n'eut garde d'insister. Il avait compris d'emblée le caractère de son interlocuteur.

Il n'en crut pas moins de son devoir d'ami de lui faire observer :

— Vous êtes jeune et votre situation de cadet me permet de vous croire à la recherche de votre fortune à faire... Ne manquez pas cette occasion-là !

Savinien haussa les épaules :

— *Quien sabe ?* Je suis un si drôle de corps ! Pour prix de mes services passés, savez-vous ce que j'ai demandé à M. le Cardinal de Richelieu ?

— Une compagnie ? Un titre ?

— La faveur d'être oublié !

— Peste ! Vous avez dû le froisser ?

— C'est bien possible !

Le duc sourit :

— Eh bien ! à l'occasion du troisième service rendu, au lieu de penser à vous seul, à votre fierté — je ne dirai pas castillane, mais gasconne — à votre humeur indépendante et goguenarde, songez à la dame de vos pensées...

« Il faut, monsieur mon ami, lui offrir un nom glorieux, un patrimoine respectable... bref, de quoi assurer son avenir et celui de vos enfants.

— Mordious ! vous avez raison ! déclara le poète en étreignant le duc à son tour. J'aime une déesse aux cheveux d'or, ma cousine Madeleine ! Pour elle, je descendrai, s'il le faut, jusqu'à devenir un garçon pratique, mais ça sera dur !

— Rien ne coûte, dès lors qu'on agit pour une femme aimée.

Et, tendant la main au Gascon :

— Je retourne à l'Escorial. J'arriverai pour le lever du Roi. Je lui parlerai de notre affaire. Certains changements politiques récents me permettent d'espérer



que je serai de retour dans les vingt-quatre heures et je n'aurai pas les mains vides.

« Revenez donc demain.

Et il laissa Cyrano en tête à tête avec ses songeries. Avons-nous besoin de préciser qu'il y passait une Roxane tout en blanc, au bras d'un capitaine au nez fâcheux, mais que la gloire avait baisé au front ?

L'Escorial, plus fréquemment habité par le Roi que le Palais-Royal, est situé hors de la ville, au bourg du même nom. L'immense et sombre demeure, dont le plan rappelle ce gril sur lequel fut martyrisé saint Laurent, se trouve à environ cinquante kilomètres de Madrid.

Dès le lendemain matin, pour répondre à l'aimable proposition du duc, notre ami se présentait à nouveau chez lui. Il fut introduit dans le salon, il alla se poster près d'une fenêtre. Après une demi-heure d'attente, il vit un splendide *portero* se précipiter sur la grille et l'ouvrir à deux battants, et deux piqueurs vinrent aider un cavalier à descendre de son cheval couvert d'écume.

Deux minutes après, sans cérémonie, en son costume chargé de poussière, le cavalier pénétrait dans le salon, suivi de Mme la duchesse. Et, tandis que le Gascon baisait la main de la noble dame, M. de la Cierta, tout heureux, brandissait un petit cylindre de bois — roseau de la Guyane — formant étui et dûment scellé.

— Ami Bergerac, s'écria-t-il, voici de quoi édifier soit le Prince régnant au Louvre, soit l'Eminence gouvernant de son Palais-Cardinal. Mon souverain, après m'avoir entendu, veut vous être agréable. A son estime, cette affaire est ancienne, caduque... Il a cessé de s'y intéresser.

« Mon cousin, le roi de France, m'a-t-il dit, n'est pas sans savoir cela... »

Tout essoufflé, il ajouta :

— Avec ce scel, le but de la mission se trouvant atteint, rien ne s'oppose plus à votre départ et votre impatience doit être grande de revoir votre cousine...

« Quant à votre diplomate, Mazarin, ignorant votre succès — et son échec — il se trouve ici fort bien. Il vit en sybarite, en rivalisant d'élégance avec nos majos et nos hidalgos, tout ceci aux frais du trésor royal... Aussi ne se sent-il pas pressé de déguerpir, d'abandonner cette vie de fastueux farniente.

« Je devais y mettre bon ordre, c'est pourquoi j'ai

fait le nécessaire pour lui faire prendre le large incontinent...

« Cet après-midi, dès que vos amis et vous m'aurez fait la grâce de déjeuner ici même, pour fêter vos belles actions nocturnes, un bon arrêté d'expulsion lui sera notifié.



Ah ! non ! L'instant n'était plus où on pouvait couler d'heureux regards et se frotter les mains en ronronnant : *va bene*... Depuis l'arrivée en ces lieux du désastreux sieur de Vauselle, M. de Mazarin ne vivait plus... A chaque instant, il s'attendait à voir surgir, dans son cabinet de travail, le feutre épique et la redoutée lady Flamberge.

Il tressaillait à chaque nouveau bruit de bottes retentissant dans le vestibule. Alors, pas fier du tout, le rusé personnage oubliait son idée d'avoir à sermonner le bretteur, en le menaçant des foudres royales et cardinalices. Pour la première fois de son existence de gourmand, il refusa de déjeuner.

Sa crainte s'allia bien vite à une terreur digne du frère de Minou, lorsqu'on vint lui annoncer la venue d'un officier des Gardes du Palais le demandant.

— Jésus ! Cela devient grave ! Quels nouveaux ennuis vont tomber sur moi, povero !

Il fut vite édifié. La prompte lecture du papier tendu par l'impassible et roide messenger ne lui laissa aucun doute.

— Sa Majesté le Roi d'Espagne est informé. C'est juste si ce n'est pas une lettre de cachet.

« Je suis basculé de ses états ! »

En un clin d'œil, il vit sa situation auprès du cardinal à jamais perdue. Adieu, succession du père Joseph, adieu, le rêve suave d'être appelé M. le Cardinal de Mazarin. Tout s'écroulait comme château de cartes, ou, comme il le disait après un amer sourire, comme château en Espagne... hélas !

Une seule espérance lui demeurerait d'échapper à la terrible colère du maître, à la disgrâce, au renvoi ignominieux.

En la caressant, cette espérance, le diplomate faisait pourtant la grimace :

— Je déteste verser le sang...

Pourtant, cette fois, il fallait bien s'y résoudre...

Cyrano de Bergerac et ses amis étaient les seuls témoins à redouter.

Les cadavres ont la réputation d'être assez discrets...

Il lutta encore, regardant ses mains soignées, parfumées, si blanches, si fines...

« Du sang là-dessus ? »

L'arrivée en trombe du poète suivi de ses compagnons chassa les scrupules du personnage. A la vue de la petite troupe échauffée par les magnifiques agapes récentes, il décida :

« Ils ne mettront pas le pied en France... »

Cette résolution prise, il courba le front sous la mercuriale de Cyrano.

Et ce fut sérieux. Le Gascon l'agonit, comme il convenait, d'injures parfaitement méritées.

En tramant une vile attaque de nuit contre une femme appartenant, comme la duchesse de la Cierta, à la vieille aristocratie d'Espagne, non seulement Mazarin s'était déshonoré, mais encore il n'avait pas hésité à jeter la suspicion sur ses compagnons, compatriotes du grand Cardinal.

— Oui, clama Cyrano, d'une voix à faire fendre les vitres, ces gentilshommes pétris de bravoure et de loyauté, sans un hasard quasi miraculeux, eussent pu être soupçonnés d'avoir été vos complices ! Cela, Mons Mazarini, nous ne vous le pardonnerons jamais !

Il termina de la sorte :

— Nous allons vous escorter jusqu'à Paris, puisque j'en ai reçu l'ordre, mais, sachez-le, il n'y a plus rien de commun entre nous, rien !

« D'autre part, je ferai savoir à Son Eminence Mgr le Cardinal de Richelieu comment vous avez su faire apprécier ici la délicatesse et l'honorabilité d'un diplomate attaché au cabinet ministériel.

Pâle, Mazarin pensa :

« Voilà où le bât me blesse... Ce démon de bravoure vient de me forcer la main. *Pacienza*, per Bacco ! tant pis pour lui et ses bons amis ! »

Il avait laissé Bergerac donner libre cours à sa juste indignation, se contentant de changer de couleur, de s'agiter, d'étendre les mains, de secouer la tête en signe de dénégation. Rien ne sortit de sa bouche, sinon de gros soupirs.

Il ne reprit la voix que pour rappeler le bretteur, prêt à s'éloigner :

— Je compte sur mon escorte pour ce soir, après

le souper, *pède presto*... Rendez-vous ici, à cheval, dans la cour.

Demeuré seul enfin, il essuya, d'un féminin mouchoir de batiste, la sueur cascadeant sur son front, puis sonna :

— Faites venir M. de Vauselle.

Bientôt, portes closes, il donna ses instructions à l'escogrife épouvanté et se lamentant tout bas :

— Encore des aventures ! Toujours forcé d'affronter cet étripeur digne de la hart ou du billot !

Mais quand son associé eut parlé d'argent et qu'il eut vu Mazarin ouvrir son secrétaire et en tirer un sac, il se consola :

« Paipons toujours... Pour le reste, je verrai à ne pas risquer une peau si digne d'un autre sort. »

## CHAPITRE XIX

### COMLOT DE FEMMES

Pendant que se déroulaient, pour Cyrano et ses amis, des aventures en série autour de la capitale du faible Philippe IV d'Espagne, que devenaient sa belle cousine Madeleine Robin de Vauzenac et Françoise, la cadette de celle-ci ?

Ces deux orphelines, après les graves événements survenus à Bergerac et à Domme avaient été appelées à vivre, dans cette dernière cité — une des places les plus fortes du royaume — sous la protection de son gouverneur, M. le baron Louis de Reilhac.

Cet excellent gentilhomme, outré des noirceurs de la marquise de Sariat, convaincu de sa collusion avec les ennemis de Richelieu, s'était débarrassé de cette femme dangereuse en la confinant dans ses terres. Il l'y faisait surveiller de fort près.

Doralise pouvait donc, à son aise, au fond de son château, se souvenir, regretter et rager. Sa haine bouillait là en vase clos.

Elle méditait de poursuivre à nouveau de sa vindicte impitoyable Cyrano, son ennemi le plus exécré.

Elle n'avait pas assouvi ses rancunes.

Pour l'instant, la vipérine créature se trouvait réduite à l'inaction, tant par l'éloignement de son



ennemi mortel que par les précautions prises par le gouverneur de Domme.

Une nuit d'insomnie, après avoir versé des larmes de fureur impuissante, Doralise fut inspirée par ses sœurs, les Furies : les cousines du bretteur paieraient pour lui !

Mais comment les atteindre ?

Elles logeaient, actuellement, bien à l'abri dans le propre hôtel du baron de Reilhac. Celui-ci, en souvenir d'Abel de Cyrano et par sympathie pour le poète, traitait les deux jeunes filles avec une bonté toute paternelle.

On ne les voyait jamais seules. Si elles ne sortaient pas en compagnie du vieillard et de ses officiers, une imposante escorte les accompagnait toujours.

Les difficultés de l'entreprise ne détournèrent pas la jolie mais méchante femme de son abominable idée fixe : salir ou tuer les demoiselles de Vauzenac.

Sur ces entrefaites, la « sœur » de Vauselle arriva en son château. Elle était venue d'Espagne en brûlant la route. Croyant Mazarin à jamais perdu dans l'estime de Richelieu, puisqu'il s'était fait expulser par ordre d'Olivarez après la déroute de Saint-Ibal, elle abandonnait le malchanceux et regagnait la capitale.

Au passage, elle avait voulu saluer la marquise. Celle-ci la retint près d'elle.

La fureur de la châtelaine crût en apprenant les événements d'Espagne. Était-il donc écrit au livre de la fatalité que le Gascon triompherait toujours ? Mlle Minou la consola, lui redonna de l'espoir. Tout n'était pas dit ! La chance se lasse... D'ailleurs, elle jugeait l'idée de la marquise fort ingénieuse.

Blessar Cyrano à travers ses parentes, la belle revanche ! Déshonorer le nom de Vauzenac serait chose délectable ! Il fallait réussir !

Bientôt, elle proposa :

— Vous êtes ici fort suspecte, madame. Moi, nul ne me connaît... Permettez-moi donc, d'abord, de me renseigner, d'inspecter les lieux, de connaître un peu les gens...

« Je puis circuler librement à Domme. Le baron-gouverneur n'a jamais vu mon visage et celui-ci ne dira rien aux cousines de notre adversaire.

« Comme vous, je grille du désir d'entrer en action, car je hais Cyrano de tout mon être ! J'utiliserai donc les heures si promptes à couler, car il faut faire

vite... J'ai laissé nos ennemis en train de préparer leur départ...

Le jour même elle se pavanait dans Domme.

Nous devons lui rendre cette justice : comme jolie femme, on pouvait difficilement désirer mieux. Mazarin, pourtant fin connaisseur, n'avait-il pas été de cet avis ?

Ce fut aussi celui du baron-gouverneur.

Deux fois, il vit évoluer avec curiosité et intérêt cette charmeuse.

La troisième, il sentit, à sa vue, fondre les glaces et les neiges des années. Ce lui paraissait le printemps.

La quatrième, il eut franchement chaud, rêva longtemps et, enfin, chargea l'un de ses domestiques de le renseigner sur cette divinité.

On lui apprit ceci : il s'agissait d'une comédienne ordinaire de Son Eminence le Cardinal. Elle attendait, chez la marquise de Sarlat, le retour de son frère, parti on ne savait où...

Si le nom de la Précieuse défleurit M. de Reilhac, par contre, celui du Premier ministre l'emplit d'aise.

« Cette jeune femme, pensa-t-il, ne doit pas être affiliée à la conspiration exécrable de *Monsieur*. Que gagnerait-elle à faire assassiner son bienfaiteur ? »

Comme tous les vrais gentilshommes, le baron n'imaginait pas les complications des âmes viles, ni les nombreuses intrigues nouées autour des grands de son monde.

En tous les temps, les hommes d'épée ont eu de ces candeurs désarmantes.

Aussi, lorsque, pour la cinquième fois, la donzelle se promena, charmante et brune, dans la rébarbative cité féodale, posant avec précaution ses talons hauts sur les durs pavés, le vieux soldat ne put-il plus y tenir. Ayant passé ses plus beaux vêtements, il quitta son hôtel et marcha sur les traces de la Parisienne.

On se tromperait gravement en imaginant une intrigue entre le gouverneur et la cabotine. M. de Reilhac avait bien rempli sa destinée. Peu de belles, jadis, furent inhumaines au brillant compagnon d'Abel de Cyrano. La neige des années lui conseillait une sage réserve et sa piété forte lui faisait redouter les diablesses trop séduisantes.

Il voyait en Mlle Minou une aimable et jeune personne dont le sourire éclairerait un peu la monotonie de la vie provinciale. Il projetait aussi d'utiliser ses talents d'actrice. Elle organiserait de gentilles séances

où se distrairaient les orphelines, les officiers et lui-même.

Avec les manières exquises d'un compagnon de Henri IV, il dit tout cela à la mutine Parisienne.

Evidemment, celle-ci avait rêvé mieux. Elle accepta tout de même les honnêtes propositions du gouverneur.

Elle entrerait ainsi dans la place. Qui sait ? Une occasion pourrait se montrer.

Il y eut quatre « représentations théâtrales » au cours desquelles Minou ne perdit pas son temps. Habile à deviner les sentiments des hommes, elle s'aperçut de bien des choses.

La cinquième séance n'eut pas lieu...

Quand la comédienne arriva, à l'heure dite, elle ne trouva que figures éplorées.

Le baron de Reilhac, dans la nuit même, avait été emporté par un coup de sang.

Elle se désola sincèrement, non de la fin de ce digne gentilhomme mais bien de voir mourir avec lui l'espoir de le conquérir.

Pourtant, le hasard se mettait de son côté.

M. de Reilhac étendu sur son lit de parade, il fallait lui trouver un remplaçant, c'est-à-dire envoyer un courrier au Louvre, afin d'aviser le roi du décès de son serviteur et le supplier de pourvoir à la vacance de ce gouvernement.

En pareil cas, le choix ne faisait aucun doute, et c'est pourquoi il tomba sur M. de Ramberg, le plus âgé des officiers du défunt. C'était un ancien capitaine de reîtres, d'origine allemande. De taille très élevée, mais d'une grosseur à éclipser de loin celle de Saint-Amant, il vouait aux bouteilles un culte supérieur à celui pratiqué par Linières et, comme M. de Brissonnière, bien que son aîné de plus de huit lustres, il recherchait ardemment les dames, surtout jeunettes.

Nombreuses faiblesses, comme on voit, et absence absolue de qualités !

Depuis l'arrivée de Roxane en ces lieux, il ne cessait de pourchasser cette enfant blonde, au visage séraphique, d'un regard de faune. Cette indiscrete attention n'avait pas échappé à la perspicacité de la comédienne. Cela d'abord la fit sourire. Ensuite, elle demeura songeuse.

Enfin, le soir des obsèques solennelles du gouverneur, elle prit à part M. de Ramberg et, lui serrant le bras dans l'ombre, elle glissa à son oreille :

— Je connais votre secret, cher Céladon, et vais vous le dire : Vous aimez à la folie Mlle Madeleine Robin de Vauzenac, est-ce vrai ?

Il ne chercha pas à nier ; cependant, il objecta tout de suite, plein de bon sens apparent :

— Je pourrais être le père de cette mignonne, et même son grand-père... Je viens de fêter, le verre en main, ma soixante et unième année...

A quoi Minou répartit doucement :

— Alors, les sentiments qui vous travaillent à son égard doivent être paternels ?

— Hélas !

— Ou pour le moins avunculaires ?

Un soupir lui répondit :

— C'est une jeune fille noble. Il faudrait l'épouser et jamais elle ne consentira à devenir ma femme !

— Voire ! lança la comédienne d'un air entendu.

— Comment, voire ? sursauta Ramberg.

— Pour être mariés, il suffit à la femme d'avoir dit ou paru dire « oui » des lèvres. Réfléchissez, monsieur... Vous connaissez la vie... Combien de jeunes femmes, aujourd'hui épouses et mères, n'ont jamais acquiescé du fond du cœur ?

— Très juste, mademoiselle ! Dites-moi, les personnes dont vous paraissez me citer l'exemple, si elles n'obéissent point à l'amour, purent céder à d'autres considérations : la crainte de leurs parents, le désir de fuir une vie odieuse ou misérable, ou l'appétit de l'or... Que sais-je ?

« Or, Mlle Madeleine de Vauzenac est orpheline. Elle ne dépend donc de personne et son patrimoine dépasse énormément le mien. Dans ces conditions, je ne vois pas du tout pour quel motif cette jeune Hébé dont la blondeur m'éblouit consentirait à s'unir au barbon que je suis !

— Examinons à fond le cas, proposa la tentatrice. D'abord, pour combien de temps êtes-vous le gouverneur intérimaire de cette ville, avec pleins pouvoirs ?

— Heu... heu... réfléchit M. de Ramberg, c'est assez incertain...

— Pourtant...

— Attendez. En premier lieu, il faut que le courrier arrive au Louvre ou à Saint-Germain, atteigne Sa Majesté, si elle s'y trouve à ce moment. Ensuite, l'affaire sera soumise à M. de Richelieu... La décision prise,



l'estafette devra revenir... En définitive, on peut compter sur trois bons mois.

— Il n'en faut pas tant.

— Que méditez-vous donc, mademoiselle ?

— Je ne sais encore... Je pense simplement à votre belle situation en l'espèce. En effet, veuillez le constater, pour de longues semaines, ces jeunes filles, sans parents, sans amis ici, sans tuteur, puisque le ridicule Pierre de Taille a été destitué, sont entièrement en votre pouvoir. Dans ces conditions, vous seriez bien sot de ne pas profiter de la circonstance pour réaliser le dernier rêve de votre vie.

« Adieu, monsieur, je vais réfléchir aux moyens de vous servir.

Elle laissa ce vilain soupirant de Roxane en tête à tête avec un espoir insensé.

— Vous avez le génie de l'intrigue ! s'écria la marquise de Sarlat en écoutant Minou, qu'elle embrassa, lui faire le récit de cette conversation. Cet hurluberlu de Bergerac, tout me porte à en avoir le pressentiment, doit s'être épris de l'ainée de ses cousines. Je lui sais un faible pour les blondes...

« Quelle figure fera-t-il, quelles dimensions prendra son piton déjà extravagant, lorsqu'il apprendra, si Dieu lui prête vie malgré les desseins homicides de M. de Saint-Ibal, que sa déesse est non seulement envolée, mais bel et bien mariée à un grison de race teutonne !

« Notre illustre ami *Monsieur* acceptera certainement de faire nommer le vieux Ramberg au commandement d'une place-frontière de l'Est. C'est entendu ! J'accepte votre idée, ma chère ! Dites, quels sont vos projets ?

— Ma foi, madame, j'avoue ne pas bien le savoir moi-même... Je vais y penser. L'idée n'est pas encore sortie de ma cervelle, comme Minerve, tout armée, de la tête de Jupiter. Pourtant, j'ai bon espoir, car la haine est une excellente inspiratrice, croyez-moi !

## CHAPITRE XX

## LE DÉFILÉ DE RONCEVAUX

M. de Mazarin, à l'époque où se passe ce récit, n'était pas encore, à beaucoup près, le beau joueur connu de la Grande Histoire. Il lui manquait d'avoir été à la rude école des revers.

Comme il ne laissait rien perdre, même pas les leçons de la vie. Il se promit de tirer un enseignement de tout ceci :

— Désormais, je jouerai tout seul...

Selon lui, tout aurait marché à merveille sans l'intrusion de Bergerac. Lui seul venait de brouiller les cartes, en sauvant la duchesse de la Cierta d'une façon intempestive.

— Je lui ferai payer cher cet impair ! concluait-il en songeant aux ordres par lui donnés au sieur de Vauselle.

Mais en voyant ses domestiques empiler dans des malles, qu'allaient porter des mulets, les trésors achetés à Madrid, le diplomate malchanceux récapitulait les derniers événements.

Arrivé ici en beauté, lesté d'or, riche d'immenses espoirs, il s'en retournait déçu, penaud, déconfit et ayant dû abandonner une forte partie de ses chères économies dans la poche de cette sangsue de Vauselle, bien qu'il l'eût percé à jour depuis longtemps et qu'il le méprisât cordialement.

Cela par la faute de ce Bergerac, trop prompt à se mêler de ce qui ne le regardait pas.

« Enfin, décida-t-il en se retournant une dernière fois sur sa selle pour apercevoir encore la cité madrilène, *va bene* tout de même... Je tromperai l'Eminence. Je lui dirai qu'au moment où j'allais réussir, un impair commis par ce volcanique poète m'arracha des mains le fruit de mes réflexions et de mes efforts.

« Pour cela, obligatoirement, ni le jureur gascon, ni sa séquelle ne doivent pouvoir remettre les pieds en France. »

Comme il avait été convenu avec Vauselle, « par

proude » , le diplomate montait une mule d'un blanc éblouissant, il portait un manteau d'un vert cru et un chapeau de paille teinté en rouge vif, un *sombrero* de paysan d'Andalousie. Ces précautions lui permettaient d'être reconnu à coup sûr et d'éviter la balle d'un mousquet destinée à l'un des gentilshommes de son escorte.

Lors de sa venue en Espagne, pour une autre raison, Mazarin voyageait aussi solitaire que le ver du même nom.

Au retour, il en fut de même.

Cyrano, Arlette, Le Bret, Brissonnière, Saint-Amant et Linières mirent une distance non respectueuse, mais bel et bien dédaigneuse, entre leur groupe et lui. Approuvé par tous, le bretteur l'avait mis pour toujours en quarantaine.

— Ce personnage n'est pas digne de nous voir lui adresser la parole. Au temps où nous allions vers les *hidalgos*, je le crois coupable de nous avoir fait tomber sur le chef une bonne quantité de tuiles. Vous savez lesquelles. Il se laissait arracher de dangereuses confidences par une certaine traîtresse... Ah ! comme je voudrais, un jour, pouvoir démasquer celle-ci.

« J'ai l'intuition qu'elle a le génie du mal.

« L'avenir, à ce sujet, nous réserve sans doute bien des surprises, car le matin où je connus, par hasard, les intentions de Mons Mazarini concernant Mme de La Cierta, j'ai entendu une voix de soprano évocatrice de souvenirs... hé ! hé ! Il faudra régler un vieux compte !

« Enfin, mes chers et braves amis, nous exécuterons l'ordre à moi donné : veiller sur le sire Macaroni... rien de plus !

Cyrano ne roulait pas dans sa tête les mélancoliques pensées de Mazarin, bien au contraire !

« Chaque pas de mon cheval, se disait-il, me rapproche de ma blonde cousine. O délices ! Je vais la revoir, l'entendre, lui parler ! Peut-être oserai-je lui avouer l'état de mon cœur.

« Oui, je le sais ! madame ma mère, sans doute dans le charitable dessein de m'épargner des déceptions, ne se fit pas faute de me corner maintes fois aux ouïes : « Savinien, tu n'es vraiment pas beau ! » Cette phrase me fit bien du mal...

« Pas beau ? Eh ! Sangodêmi, il y a beauté et beauté... Madame ma mère me disait aussi : « Tu seras grand ! »

« Cette fois, elle ne s'est pas entièrement trompée, je suis de taille élevée et svelte, mais ma véritable grandeur réside en entier dans un appendice appelé trogne, et ce n'est pas un miroir aux alouettes...

« Pourtant, la gente Arlette, avant ses fiançailles avec Henri, ne me regardait pas d'un œil indifférent, il me semble...

« Et Conchita ? La pauvrete ne me donna-t-elle pas la preuve, une preuve sublime, de son désintéressement et de son amour ? »

Poussant plus loin sa rêverie, le poète songeait, les yeux mi-clos :

« L'obstacle nasal franchi, en admettant que Roxane le saute à pieds joints, il en reste un autre, plus important celui-là. Ma cousine est fort riche.

« Mais lady Flamberge ne pend-elle pas à mon ceinturon ? Ne peut-elle devenir, une bonne fois, l'instrument de ma fortune ?

« Ne vais-je pas rendre un nouveau service à M. le Cardinal ?

« Si, devant l'Homme Rouge, je ne fais pas trop le fier-à-bras de Gascogne, je puis sortir de son cabinet à la tête d'une compagnie ! »

Telles étaient les pensées de notre héros pendant que se poursuivait le voyage. Bientôt, son âme héroïque en conçut d'autres, à la vue des remparts de Pampelune.

Venant de Madrid par A'ca'a de Henarès, Guadajajara, Catalayud, Alagon, Tadela et Tafalla, qu'on appelle la fleur de la Navarre, la petite troupe avait atteint Pampelune sans incidents, car Olivarez pressé de voir Mazarin hors du royaume, avait fait donner sa police. Celle-ci, dont la vue irrita bien des fois nos braves, fit savoir, en cette cité, que sa surveillance n'irait pas plus loin.

— Monsieur, vous voici parvenu aux pieds des Pyrénées, *tra los montes*, presque en face du port de Roncevaux. Notre mission se termine ici.

Le mot magique, en parvenant à Cyrano, n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd. Il y fit un bruit formidable ! Il éveilla mille échos prodigieux en la cervelle érudite du bretteur.

Il revit, par la pensée, l'empereur Charlemagne, à la tête d'immenses légions où se coudoyaient toutes les races vaincues, s'appêtant à envahir l'Espagne où l'appelaient les chrétiens persécutés par les Infidèles. Il se souvint des premiers succès : la capitulation de



Pampelune où il se trouvait présentement, lui, Bergerac, le siège de Saragosse...

Mais une révo'te de la Saxe rappela Charlemagne vers le Nord. Il battit en retraite, fit raser Pampelune, « afin qu'elle ne pût se révolter ». Son armée, divisée en trois groupes considérables, rentra en France par les ports ou défilés d'Engui, d'Erro et de Roncevaux.

Mais, partout, de sauvages ennemis, tapis comme des loups affamés dans les sapinières, attendaient le passage des guerriers francs. Charles et les siens, non sans durs combats, atteignirent le port d'Ibayeta et redescendirent en Gaule par la vallée de la Nive. Son arrière-garde fut moins heureuse...

— Je veux, s'écria le Gascon, rentrer en France en suivant le même chemin que le paladin Roland !

Il groupa autour de lui ses amis, vaillants cœurs, émus, eux aussi, par l'évocation de la mémoire du héros.

— Donc, c'est dit ! Bien que les yeux de Mons Mazarini ne méritent pas de voir cela, nous ne pouvons décemment rentrer en France qu'après avoir été, par les vallées d'Angui et d'Erro, à l'ancienne vallée des Ronces, Ronceval, ainsi nommée parce qu'elle était envahie par ces arbustes épineux.

« Nous prendrons la route qui passe par le sentier au flanc du mont Altabiçar, jusqu'au bourg où perche le petit sanctuaire de *Sancti Spiritus*. Il s'y trouve encore certains souvenirs des preux.

Et se tournant vers Arlette :

— Connaissez-vous, chère fée, la dernière et sublime aventure du paladin Roland ? Non ? Eh bien, écoutez-la. Je vais vous résumer cette épopée.

Ce fut un délice que d'entendre le poète-bretteur détailler la défense épique du neveu préféré de Charlemagne, du comte des Marches de Bretagne assailli par la trahison de Ganelon. Dans le passage étroit des Roncevaux, le comte, commandant l'arrière-garde de l'armée du grand empereur Charles, fut débordé par une nuée de Sarrazins et de Vascons, criblé de flèches et de quartiers de roches, dégringolant de toutes les hauteurs voisines. Le passage ayant été obstrué par une roche monstrueuse, les chevaliers luttèrent désespérément sous l'avalanche de pierres qui grêlaient sans relâche, écrasant hommes et chevaux dans leurs armures de fer. Comment échapper à ce cataclysme ?

Alors, Roland tira sa fameuse épée *Durandal*, la leva en évoquant Saint-Denis et frappa l'obstacle lithique

qui fut coupé, ouvrant ce passage appelé la *Brèche de Roland*, près des tours de Maboré (1).

Le conteur dit le massacre des bons chevaliers, et comment Roland, ayant arraché de son cor des sons prodigieux pour appeler Charlemagne au secours de ses paladins en péril, fit un tel effort qu'il se rompit les veines du cou.

— Mais, ajouta-t-il, tout cela pourrait n'être que le fruit de l'imagination du poète qui écrivit cette *Iliade* française : *La Chanson de Roland*. L'Histoire se montre plus discrète.

Arlette demanda :

— Enfin, ce paladin a bien existé ?

— Oui. Ce fut un vaillant soldat, un des meilleurs de son temps. L'empereur Charlemagne, certain de sa valeur autant que de son intelligence, lui donna, je vous l'ai dit, le gouvernement des Marches de Bretagne. Poste de choix, car les Bretons de ce temps-là ne passaient point pour commodes.

— Mais est-il mort à Roncevaux ?

— Indubitablement, belle Parisienne ! D'ailleurs, les chrétiens ne furent pas les seuls à chanter l'héroïque hécatombe. Les païens y répondirent par *Altabiçar*, autre poème plein de l'allégresse des vainqueurs, et nous verrons la chapelle élevée sur le lieu du combat.

« De celui-ci, les écrivains contemporains ont rendu témoignage, entre autres l'illustre Eginhard, amant, puis époux de la princesse Emma, fille de Charlemagne (2) et le biographe de Louis Le Pieux, connu sous le nom de l'Astronome Limousin.

« Ce fut un désastre pour l'armée franque, car là périt la fleur de sa chevalerie.



Cyrano ne voulut pas reculer devant la nuit qui tombait quand le guide lui montra l'entrée du sinistre défilé.

— Eh bien, décida-t-il, nous camperons en plein air, comme des soldats que nous sommes, autour de la

---

(1) En réalité, la brèche de Roland est à plus de cent kilomètres dans l'Est. Mais que ne pouvait faire une épée de légende ?

(2) Eginhard avait obtenu un rendez-vous de la princesse. Comme il avait gelé, au matin, ses pas allaient le dénoncer, alors Emma le prit entre ses bras et le porta hors de la cours.

chapelle de Sancti Spiritus où Mlle Boucher trouvera asile, si elle craint l'humidité de la nuit montagnarde !

— C'est peut-être imprudent, fit observer Le Bret à voix basse.

— Basta ! Que redoutons-nous ? Suis-je Roland ? Etes-vous l'arrière-garde de l'armée franque ? Rien, jusqu'ici, à mon vif regret, n'en doutez pas, ne menaça la tranquillité de notre voyage. La France est en vue, mon fils !

La phrase parvint à Mazarin. Il pâlit légèrement et pensa, les yeux clos :

« *Pacienza...* J'ai quelque idée que M. de Vauselle attend là notre tranche-montagne. »

Et comme il ne péchait pas par excès de bravoure, il se mit à trembler.

« Sous le manteau de la nuit, *non liquet* ! on ne me reconnaîtra pas... Pourvu que mes gens n'aillent pas m'expédier « par erreur founeste », quelque mauvais coup ? »

On suivit donc l'ancienne voie romaine d'Astorga à Bordeaux, celle-là même que prirent les soldats de Roland. Avec le soir venant, l'illustre défilé ne présentait pas un aspect engageant. On ne voyait que des montagnes abruptes, dont quelques cîmes étincelaient de neige ou se coiffaient de lourds nuages couleur de plombagine. Sur les pentes des monts dévalaient des sapins noirs, en nombre incalculable. Le vent y chantait lugubrement accompagnant le triste mugissement des cascades lointaines.

D'abord assez large, le passage naturel ménagé dans les montagnes allait en se retrécissant, et plus il se faisait étroit, plus l'ombre s'y accumulait.

— Cet endroit me paraît sinistre, fit Arlette à voix basse en s'adressant à son fiancé. Dieu veuille qu'il ne nous arrive pas une terrible surprise !

Le Bret ne répondit pas. Il partageait l'inquiétude de la jeune fille et jugeait utile de la garder pour lui-même. A quoi bon augmenter son effroi ?

A vrai dire, l'angoisse assiégeait chacun. Les deux guides basques avaient cessé de siffler des airs joyeux et Linières lui-même n'avait pas repris la chanson qu'il aimait à rabâcher. Saint-Amant se taisait aux côtés de Brissonnière aussi impressionné.

Quant à Mazarin, venant loin en arrière, il ne vivait plus, dans l'attente de ce qu'il avait conçu. Maintenant, aux approches de l'entrée en scène de la mort, qui

arriverait d'après son scénario et comme sur son ordre, il se sentait troublé, anxieux. Il eût voulu pouvoir révoquer les instructions données naguère au sieur de Vauselle.

Un sentiment auquel il ne croyait pas, étant né parfaitement sceptique, lui mordait maintenant le cœur : le remords.

Son tremblement s'accentua. Il prit de telle proportions que ses mâchoires entrechoquées furent entendues par certains de la troupe poursuivie.

Le poète se sentait parfaitement rassuré.

Il pensa, un sourire aux lèvres :

« La nuit tombante, ce décor impressionnant allié à sa caponnerie habituelle ont fait de Mons Mazarini un singulier joueur de castagnettes et si... »

Il n'acheva pas.

Un son bizarre, provenant sans doute d'un cornet à bouquins, retentissait sur les hauteurs. Un autre lui répondait, puis un autre. Le bretteur songea :

— Sans doute des chevriers ou des vachers communiquent ainsi entre eux ? C'est leur manière de se souhaiter une bonne nuit. Dormez donc, *amigos* ! Nous ne tarderons pas à vous imiter.

Il se trompait ! Il ne devait pas être question de dormir.

Des cris éclatèrent, dans un bois noir tout proche de Cyrano. La monture de Mazarin se mit à ruer, jetant son cavalier sur le sol, tandis que lady Flamberge jaillissait du fourreau.

— Trahison ! crièrent les gardes en se volatilissant.

— Aux armes ! tonitrua le Gascon d'une telle voix que les échos en frémirent.

Les monts se renvoyèrent les échos de ce cri.

En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, Cyrano fut criblé de coups de pistolets. Son cheval s'abattit. Il se dégagea vite, se releva et fut tout aussitôt assailli, avec de grandes clameurs, par des gens armés, à droite, à gauche, par devant, par derrière.

Il se mit à rire, en se félicitant :

— Oïmé ! voilà un événement fort honorable pour toi, Savinien ! On veut te réserver le sort du paladin de Charlemagne...



Chargé par Mazarin de le débarrasser de Cyrano et *tutti quanti*, soit par force, soit par ruse, Jean de



Vauselle avait tout de suite pensé aux hommes de main du sieur de Saint-Ibal.

Celui-ci n'ayant pas été heureux lors de sa dernière rencontre avec lady Flamberge, l'olibrius s'offrit le plaisir de lui dire :

— Maintenant, c'est moi le chef. J'ai la confiance de M. de Mazarin et j'ai l'argent.

Mais Saint-Ibal se disait de son côté, en imitant le sourire et l'accent du diplomate :

— Va bene ! A l'heure où on entendra espadonner et estocader, j'aurai ma revanche et l'on verra la vaillance de ce malotru !

Nos gens étaient renseignés sur l'itinéraire suivi par Cyrano et ses amis, grâce à quelques pistoles distribuées aux policiers d'Olivarez. Ils savaient leurs adversaires à peu près hors d'atteinte. Ils prirent donc un autre chemin, beaucoup plus court, coupant de Guadalajara jusqu'à Alfaro.

Là, ils furent documentés :

— Nous abandonnerons les Français dès leur arrivée à Pampelune.

L'occasion se présenterait donc bientôt.

Cela fit faire la grimace au « frère » de Minou. Il se sentit devenir mol et pâle. Ah ! s'il n'avait tenu qu'à lui, comme il se serait défilé en catimini, dès l'aurore, vers la douce France, de plus en plus proche. En effet, sans le moindre remords, ce cœur de blaireau eût laissé ses hommes endormis, les abandonnant au destin.

Mais, avec une sorte de haineux désespoir, il avait du se convaincre que Saint-Ibal, fidèle à son honneur de mercenaire servant loyalement la consigne reçue, se méfiait de lui.

En effet, sous couleur de prudence, à son instigation, des sentinelles veillaient aux heures nocturnes et se relayaient, comme en campagne ; cela même si l'on couchait à l'hôtel.

Ce dernier confort, d'ailleurs, n'était permis qu'à Vauselle, audit Saint-Ibal et à quelques autres, vieux ou de bonne maison.

Comment, dans ces conditions, se sauver avec l'argent de Mazarin ?

Le quidam s'était donc résigné à attendre jusqu'au dernier moment, celui où il faudrait, une fois encore et sans remise, attaquer Cyrano.

Plusieurs occasions de commander ce heurt extrême avaient été délibérément tenues pour nulles et non

avenues par le « téméraire » Vauselle, tant il redoutait l'affaire.

Maintenant, on ne pouvait plus reculer, car les guides espagnols, contrebandiers et muletiers, avaient dit à voix haute :

— Demain, on apercevra les *muelas* (grosses molaires).

Ainsi appelle-t-on là-bas les cimes neigeuses des Pyrénées.

Demain vint beaucoup plus vite que ne le souhaitait l'escogrife. Il amena aussi de nouveaux renseignements ! Cyrano entendait rentrer en France par Roncevaux.

— C'est là, déclara Charles de Saint-Ibal, homme de guerre véritable, que doivent périr nos bons amis. Je connais les lieux. Il est facile d'y arrêter une armée, à plus forte raison six cavaliers, y compris M. de Cyrano.

« Vous semblez tout chose, capitaine ?

« Allons, remettez-vous ! Il faut bien vous décider enfin à nous faire gagner l'or de Monsignor Giulio ? Avez-vous fait l'emplette d'un flacon d'élixir de mâle audace et de bravoure ?

« Corbleu ! J'en serais fort aise !

— Monsieur de Saint-Ibal, dit le drôle en se redressant, je n'ai que faire de vos prouesses d'esprit. Ma valeur est suffisamment réputée. Elle diffère de la vôtre en ceci peut-être : loin de me ruer sur l'obstacle l'épée haute, j'excelle à le flairer, à le tâter, à l'éprouver d'abord.

« Ceci dit, mon courage et ma résolution étant hors du débat, j'en arrive à l'objet principal : nous touchons au but !

— Tripes du diable ! rugit l'autre. Voilà qui me met le cœur en fête ! J'ai de vieilles dettes à régler avec M. de Bergerac... Je frapperai donc avec une triple vigueur, pour votre maître M. de Mazarin, pour le mien Mgr Gaston d'Orléans et pour moi-même...

Vauselle se garda bien de laisser passer l'occasion. Aussi déclara-t-il :

— Dans ce cas, je crois vous être agréable, monsieur de Saint-Ibal, en vous passant le commandement à l'heure de l'assaut.

Le *bravo* de Monsieur se prit à sourire. Il reconnaissait bien là l'être pusillanime ! Lui, s'il n'était qu'une canaille, il ne manqua jamais de courage, aussi

salua-t-il avec ampleur tandis que le rétrogradé volontaire donnait ces détails :

— Un de nos espions a entendu parler le bavard Gascon à la dernière *cantina*, au coup de l'étrier. Il déclarait vouloir rentrer en France par le passage de Roland pour saluer le lieu où s'illustra le paladin fameux.

« Ne pensez-vous pas qu'il serait à propos de l'y devancer et d'organiser là quelque traquenard définitif, une sorte de souricière où s'irait coincer l'édifice nasal de notre excellent ami ?

Et, tenant à dissimuler sa parfaite ignorance de toute tactique militaire sous des apparences cordiales, il ajouta :

— Votre avis en ceci me sera des plus précieux. Voyons, mon cher seigneur, quelles idées remarquables avez-vous en tête ?

Saint-Ibal dédaigna de répondre, mais le lendemain il piquait des deux sur le lieu de la future rencontre. Après une longue inspection du terrain, il appela des montagnards, se fit amener des contrebandiers.

Le soir même, il put affirmer à Vauselle :

— Cette fois, M. de Bergerac et ses amis trouveront ici leur tombeau...



Comme on l'a vu, Cyrano de Bergerac fut égal à lui-même en recevant à brûle-pourpoint l'attaque nocturne machinée par le sieur de Saint-Ibal. Sa riposte suivit, immédiate :

— Attrape, coquin !... Pour toi, maraud !

Deux phrases, deux gestes, deux morts.

Sautant, bondissant, se courbant, se tournant, le terrible espadonneur se couvrait de fer et, chaque fois qu'il tendait le bras, lui répondaient un juron et une lourde chute sur le maigre gazon.

La voix de Saint-Ibal s'éleva dans la nuit, aussitôt reconnue par Cyrano :

— Voyons, messieurs ! Que vous ai-je dit ? Ce diable est capable de nous navrer tous ! Au mur ! Au mur !

— Au mur ! hurla Vauselle à son tour.

Que méditaient-ils ?

Tout en estocadant avec fureur, Bergerac put s'en rendre compte. Un demi-cercle se formait autour de lui et toute retraite lui semblait interdite. On voulait

l'acculer à un pan de montagne abrupte, sans doute pour l'y clouer.

— Qu'ils y viennent ! ricana-t-il.

Et comme il préférerait n'avoir personne derrière lui, tout en portant de furieuses estocades, il se mit à reculer lentement.

Son intention était de se sortir de presse, puis de revenir en une charge foudroyante.

Pourtant, il s'étonna. Au fur et à mesure qu'il s'approchait du rempart perpendiculaire de la montagne, ses ennemis paraissaient de moins en moins enclins à le larder. Déjà il lui fallait faire de brusques retours afin de reprendre le contact, à leurs dépens.

Des coups de pistolets éclatèrent.

« Bon, pensa l'héroïque bretteur en écoutant siffler les balles de plomb, j'ai compris. Ils veulent me tirer comme du gros gibier. »

Était-ce là leur tactique ? Non. Il dut bientôt en avoir la preuve.

Un quartier de roc vint tomber à deux pas de lui, se brisa, le couvrit d'éclats de silex, un autre suivit, puis un autre...

— Par la basane d'Astaroth ! Je prévoyais un accueil soigné. C'est mieux ! Les malandrins seraient-ils des lettrés ? Ils ont connaissance de la *Chanson de Roland* et ils me font l'honneur de vouloir m'offrir une lithobolie dans le genre de celle qui endommagea mortellement ce preux.

« Messieurs, je vous sais gré de cette exquise délicatesse.

D'un bond, il put encore atteindre une ombre humaine et la frapper au nœud de la gorge. A cela sans doute devaient s'arrêter ses exploits, car, du sommet du mont roulait toujours, avec un fracas de bourrasque, la cataracte des pierres énormes.

L'une d'elles l'atteignit à l'épaule, le renversa. Il voulut se relever. Impossible, un éboulement effroyable, en même temps qu'une violente douleur à la tête, l'en empêcha.

Il sentit ses forces s'en aller.

Des cloches tintèrent à ses oreilles, et, dans l'intervalle de leurs sonneries martyrisantes, il lui sembla être assourdi par le bruit du galop apocalyptique des rocs bondissant et se brisant autour de lui. Il eut la force de balbutier :



— Comme Roland... pharamineux ! Adiou, Roxane, adiou mon grand amour !

Et il perdit connaissance...

## CHAPITRE XXI

### ROXANE EN PÉRIL

Un matin, comme à son ordinaire, un peu plus tard peut-être, la jeune fille, placée par ses parents, dès sa naissance, sous la protection de sainte Madeleine, celle qu'en son cœur Cyrano de Bergerac appelait Roxane, courut vers la chambre de sa cadette.

Sans être indolente, celle-ci dormait volontiers assez longuement et ne se réveillait à une heure acceptable que sous les baisers de sa sœur.

— Allons, paresseuse ! s'écria Madeleine, non sans porter la main à son front, car elle se sentait la tête lourde, allons ! il est temps d'ouvrir tes beaux yeux ! Dix heures ont sonné ! Moi-même, je l'avoue, j'ai dormi comme...

« Dieu ! que veut dire ceci ?

La jeune fille venait de s'arrêter au milieu de la chambre, sidérée par l'étonnement.

Le lit de Françoise était vide.

— Pour une fois, fit tout haut Madeleine, sans vouloir s'avouer son inquiétude, la sœurlette m'aurait-elle devancée ?

« Pourquoi, dans ce cas, ne pas m'avoir éveillée ? Où a-t-elle été ?

« Peut-être se trouve-t-elle chez notre ex-tuteur, le vidame de Taille ? »

Moins d'un quart d'heure après, s'étant habillée sans afféterie, à la va-vite, elle se trouvait devant le petit vieillard. Il ne savait rien et fut surpris, lui aussi, d'apprendre l'absence de Françoise.

Toutefois, en personne réfléchie, pondérée, il conseilla de ne point se mettre martel en tête. La jeune fille avait pu, tentée par le radieux soleil gascon, aller faire un tour en ville. On interrogerait, à ce sujet, les domestiques de l'hôtel de M. le gouverneur.

L'enquête échoua de ce côté. Personne n'avait vu la

jeune demoiselle de Vauzenac. Le portier fut le seul à hasarder :

— J'ouvre l'huis à six heures du matin... Peut-être Mademoiselle a-t-elle filé peu après. Si sa sortie s'est opérée pendant la confection de mon petit déjeuner, vous le comprendrez, j'ai pu ne pas m'en apercevoir.

Madeleine avoua au grigou :

— Je commence à avoir peur... Remontons dans la chambre de Françoise... Sans doute parviendrons-nous à récolter quelque indice ?

Les persiennes se trouvaient closes. Au surplus, la fenêtre était trop haut perchée pour autoriser le soupçon d'une fuite ou d'un enlèvement, par cette issue aérienne. On s'aperçut seulement de ceci : les différentes pièces des vêtements de jour appartenant à Françoise restaient là, éparses, telles qu'elle avait dû les jeter, avec son insouciance coutumière, au moment de faire sa toilette de nuit.

La conclusion s'imposait, fulgurante, et fit pousser des cris désespérés à la belle Roxane : on avait enlevé Françoise pendant son sommeil.

Et, soudain, elle eut le souvenir effrayé de la brutale rapidité avec laquelle, la veille au soir, elle s'était endormie. Elle se rappela aussi la prolongation inusitée de son sommeil impérieux et la difficulté de son réveil.

Elle fit part de cette anomalie à Pierre de Taille.

Il hocha la tête aussitôt. Lui aussi pouvait avoir été la victime inconsciente de quelque soporifique. Etant le voisin de ses jeunes cousines, on avait dû le mettre hors d'état d'entendre, car son ouïe restait très fine malgré les années.

Aux larmes de Roxane, succéda une peur mêlée de colère.

Fille de sang noble, elle tirerait vengeance de ce rapt odieux.

— Je crierai justice ! Les coupables seront durement traités. Je veux les voir pendus ! Dès son retour, M. de Ramberg, notre gouverneur intérimaire, entendra ma plainte.

Depuis quarante-huit heures, en effet, le remplaçant non titularisé du baron de Reilhac était absent, occupé avait-il dit, à une inspection des forces du roi dans le Périgord : artillerie, hommes et chevaux. On l'attendait pour le soir de ce même jour.

Il fut devancé par l'arrivée d'une brune et fort aimable personne, inconnue de Roxane, mais point

ignorée de nos lecteurs. Mlle Minou était priée à dîner, pour l'heure de son retour, par M. de Ramberg, très grand admirateur de son talent artistique.

Dès qu'elle apprit la disparition de Françoise, la comédienne vint faire visite à l'épiorée Madeleine. Elle déclara vouloir faire chorus avec elle pour réclamer une enquête vigoureuse et prompte et un châtiment sans merci des coupables :

— Enlever une mineure, presque une enfant, quelle abomination ! C'est un crime inexpiable !

Sans désespérer, elle ajouta en embrassant la désolée Roxane :

— Vous pouvez faire confiance à M. de Ramberg, chère mignonne. L'argent de sa chevelure est un mensonge : ce gentleman possède un cœur sensible et une chaleur que lui envieraient bien des jeunes gens. Il embrassera votre cause. Il la fera sienne. Ah ! c'est un si noble cœur !

Madeline pensa :

— Je le connais peu... Pourtant, il me paraît improbable que pareille infamie eût pu se perpétrer du vivant de M. de Reilhac... Ah ! si j'avais pres de moi mon cousin Savinien de Cyrano, mon angoisse serait dix fois moindre !

Sitot arrivé, sans prendre même le temps de secouer la poussière de la route et de se faire débottier, le gouverneur intérimaire de Domme se fit annoncer chez Roxane.

Il semblait hors de lui.

— On m'a tout rapporté, s'écria-t-il en saisissant la jeune fille dans ses bras et en la serrant sur son cœur, croyez-le bien, ma chère enfant, ceci constitue, pour moi, votre plus dévoué serviteur, une offense personnelle, une insupportable atteinte à mon autorité !

« On vous rendra sans retard votre gentille sœur, je vous en donne ma parole d'homme d'honneur ! Et, avant peu, vous verrez, de votre fenêtre, gigoter, au bout d'une corde, les misérables qui... que... »

La fureur l'étranglait.

Dans la salle à manger aux boiseries de chêne patiné par le temps, avant de se mettre à table, il fit comparaître et interrogea lui-même toute sa domesticité, en proférant de terribles menaces.

Cette théâtrale démonstration ne donna aucun résultat. Personne ne savait quelque chose ou ne voulait dire ce dont il avait été témoin.

Après cet apparat de « justice », le loyal M. de Ramberg, ne voulant pas se tenir pour battu, dit à Roxane :

— Il se pourrait que les auteurs de cet enlèvement exécrable aient opéré à une heure où tous mes gens dormaient. Ceux-ci sont donc de bonne loi : ils n'ont rien vu, rien entendu.

« Pour moi, dès mon souper achevé, je compte dépêcher des émissaires aux alentours de Domme. Ils me feront un rapport. Bien entendu, en cette ville même, on procédera, dès l'aurore, à des visites domiciliaires.

Mademoiselle se retira, sur ces bonnes paroles, tandis que Minou et le vieillard se congratulaient ouvertement, trop certains de la cécité de ses yeux humides.

Devant le lit de Françoise, la malheureuse jeune fille ne put retenir une nouvelle crise de larmes. Son désespoir était effrayant. Toute la nuit, Pierre de Taille l'entendit se lamenter et sangloter.



Des jours et des jours passèrent, dans une attente fiévreuse. On n'avait toujours pas obtenu la moindre indication utile sur les ravisseurs, malgré la formidable activité déployée par M. de Ramberg. Il jurait, sacrant, faisait mine de se briser la tête en combinaisons nouvelles, mais en définitive, il lui fallait reconnaître avec un visible chagrin :

— Rien ! rien ! Cette pauvre demoiselle Françoise semble s'être volatilisée.

Il redoublait d'amabilité envers Roxane. Ce manège finit par inquiéter celle-ci. Elle trouvait à ce vieillard des familiarités de plus en plus déplacées : n'était-il pas trop prompt à lui prendre les mains, à lui tapoter les bras et à lui dédier des soupirs.

Roxane se désespérait. Elle maigrissait à vue d'œil et se demandait si jamais elle reverrait sa cadette chérie.

Le matin du dixième jour après le malheur, Mlle Minou vint la trouver et, après l'avoir câlinée et étourdie de mots amicaux, elle lui déclara :

— Je crois avoir du nouveau.

— Vous savez où se trouve ma sœur ?

— Peut-être...

— Oh ! je vous en supplie, mademoiselle, si vous avez vraiment, pour l'infortunée que je suis, l'amitié dont témoignent vos caresses et vos paroles, ne jouez pas avec mon chagrin.



« Françoise est toute ma famille. Je n'ai pas d'autre affection au monde.

Alors, Minou de déclarer, après un sourire mystérieux :

— Je ne puis tout dire... Veuillez ne point l'oublier, vous avez devant vous une pauvre comédienne à qui il est facile de nuire... Une grande dame, très riche et très puissante, est en cause... Elle m'envoie à vous.

« Etes-vous d'un naturel courageux ?

Roxane se redressa :

— J'affronterais mille morts, afin de revoir ma sœur cadette.

La donzelle se mordit les lèvres en pensant avec dépit :

— C'est bien là une cousine germaine du démoniaque Cyrano !

Puis, aussitôt, elle se consola :

— Qu'importe ! Bergerac est loin et nous tenons cette caillette.. Elle ne nous échappera pas.

Tout haut, elle reprit :

— Je vais avoir l'honneur de vous conduire chez Mme la marquise de Sarlat.

Roxane tressaillit. Ce nom lui rappelait quelque chose... Elle n'eut pas longtemps à chercher car, tout de suite, lui revint à la mémoire le récit des aventures de Cyrano, récit spécialement arrangé pour elle, comme on l'eût fait *ad usum delphini*.

Alors, elle regarda bien dans les yeux son interlocutrice et s'écria :

— Cette femme a fait enlever ma sœur, n'est-ce pas ? De plus, elle la retient en charte privée ! Avouez-le ?

— Je ne suis rien, moi, chétive, répondit humblement la cabotine, rien qu'une messagère... Voici ma commission faite. Le reste vous regarde... Evidemment, si Mme de Sarlat vous inspire quelque terreur...

— J'irai ! coupa Roxane en relevant le front. Pourtant, avant de vous suivre, il me faut en informer M. de Ramberg. Il doit être instruit de tout ceci.

Minou approuva, non sans dissimuler avec peine une forte envie de rire.

La jeune fille courut d'un trait chez le gouverneur, força sa porte et, sans se faire annoncer, tant était grand son émoi, elle lui fit aussitôt part de ses soupçons.

M. de Ramberg fut charmant. Jamais il ne s'était

montré si patelin... Il calma les appréhensions de la jeune fille, en lui confirmant son entière soumission et en cherchant à lui démontrer la vanité de ses craintes. Il offrit cette bonne raison : la marquise, surveillée de très près, depuis la fameuse échauffourée entre Cyrano et ses amis, n'avait pu faire procéder au rapt de Francoise.

Il ajouta, en forme de conclusion :

— A mon avis, Mme de Sarlat fut plus heureuse que nous, si elle put apprendre où et par qui est retenue votre charmante sœur. Dévouée, elle l'est, et fine aussi. Elle a trouvé le bon moyen de rentrer en grâce auprès de moi, en s'offrant à vous donner tous renseignements utiles à la délivrance de la captive.

« Croyez-moi, rendez-vous donc à l'audience de cette dame. Vous ne risquez rien, sinon de retrouver votre quiétude perdue.

Ayant dit, il voulut embrasser la blonde. Celle-ci se dégagea prestement et rougit jusqu'aux yeux.

Cinq minutes après, Roxane et Minou chevauchaient de concert, l'une sur une jument blanche, l'autre sur un onagre, qu'en son for, elle appelait Savinien.

Les deux amazones firent route sans mot dire. Silence bien surprenant, on en conviendra, n'eût été la gravité de l'heure.

La donzelle supputait ce qu'elle pourrait obtenir de Doralise et de M. de Ramberg, en récompense de ses subtils services et elle se grisait, par avance, des joies de sa revanche contre le porteur de brette si profondément exécré. Elle pensait aussi :

« Quel dommage ! Si mon Jean avait été de la fête, je lui aurais donné un rôle à jouer en cette aventure plaisante. Il est si rusé ! Il eût, lui, trouvé moyen de soutirer encore quelques plumes à la Précieuse vipérine et à l'incadescant gouverneur par intérim. C'eût été double profit. »

Madeleine, de son côté, faisait appel à toute son énergie.

En cours de route, plus on s'éloignait de Domme, moins elle accordait de créance aux paroles apaisantes prononcées par M. de Ramberg. Trop pure pour deviner le vilain désir de ce macrobite, elle se sentait surtout troublée au souvenir des luttes soutenues par son cousin contre les intrigues meurtrières de Mme de Sarlat. Aussi, de plus en plus, s'ancrait en elle-même cette idée :

« Cette femme est certainement la cheville ouvrière du crime commis. »

Elle en eut vite la preuve.

La marquise, fort bien parée, comme à son ordinaire, accueillit Madeleine et son guide, non dans l'un des salons, mais dans une sombre pièce du donjon qui empestait l'humidité.

— Mademoiselle, dit-elle à la jeune fille dès que se fut refermée la lourde porte bardée de fer, vous êtes ici en mon pouvoir...

« Inutile de sursauter. C'est ainsi !

« D'ailleurs, votre liberté et celle de votre sœur dépendent de vous seule. »

Roxane redressa fièrement la tête et riposta sur un ton altier dont Savinien eût été enthousiasmé :

— Vous êtes dans l'erreur, madame, nul au monde n'a de pouvoir sur ma liberté — hormis le Roi ! — Je suis venue ici de mon plein gré et je sais pouvoir m'en retourner de même.

— Voyez l'impertinente et la sotte ! grinça avec dédain la Précieuse. Vous êtes chez moi, mademoiselle. L'oubliez-vous ? Et ne voyez-vous pas...

Elle fit une pause, s'assit et prit à témoin la comédienne.

— Lui avez-vous fait apprécier la position forte de ce château, l'épaisseur des murailles médiévales, la profondeur des fossés, la hauteur des tours ?

Roxane haussa les épaules.

— Me croyez-vous si naïve d'être venue céans, pour affronter la femme trop connue de moi, sans avoir pris mes garanties ?

« Avant de monter à cheval, j'ai été apprendre à M. de Ramberg...

Ce fut une explosion !

Un double éclat de rire trancha net la phrase de la jeune fille et lui fit quelque peu perdre de son assurance.

Doralise et Minou se tenaient les côtes.

— Ignorez-vous donc, demanda la marquise d'un ton nonchalant, ce qui crèverait les yeux d'un aveugle ? M. de Ramberg est mon ami et mon complice, tendre brebis bêlante ! Il a fermé l'œil sur l'enlèvement de votre sœur Françoise et, malgré votre précaution, il ignore aussi que vous êtes en mon pouvoir.

Roxane se raidit. Elle commençait à comprendre.

Mme de Sarlat acheva de l'édifier.

— J'ai fait tout ceci, non certes par intérêt personnel, mais pour rendre service à cet excellent et digne gentilhomme.

« A tort ou à raison — à tort selon moi, car vous êtes d'une médiocre beauté — M. de Ramberg brûle pour vous d'une flamme tardive et d'autant plus violente...

« Cette passion m'inspire une vive pitié. Je ne veux pas voir martyriser un si charmant homme...

« Le seul remède au mal dont il souffre est celui-ci : vous épouser.

— Jamais ! se cabra la jeune fille, le cœur soulevé de dégoût.

— Allons... allons... Vous y viendrez, ma mignonne, parce qu'il n'y a pas moyen de faire autrement.

— Jamais !

— Ne disons jamais : « Fontaine... » Ecoutez-moi plutôt.

« Dans quelques minutes, vous serez conduite, par des serviteurs, dévoués jusqu'à la mort, dans une chambre souterraine de ce donjon.

« C'est un cul de basse-fosse, un véritable *in-pace*. L'eau y suinte depuis des siècles... De grosses araignées y tissent des toiles monstrueuses...

« Sur le sol gras et humide, m'a-t-on affirmé, on trouve encore des débris de squelette dont ne veulent plus les rats, car il y a aussi messieurs les rats... Tel est, au résumé, l'appartement que je vous réserve.

« Il a peut-être d'autres agréments ignorés de moi — et pour cause ! — vous aurez tout le loisir de les apprécier.

— Ah ! gronda Roxane en s'approchant si vivement de la marquise que celle-ci prit peur et fit briller en sa dextre un poignard vénitien, ah ! vous êtes bien la créature reptilienne décrite par M. de Cyrano !

Doralise haussa les épaules.

— Votre cousin est un grand exagéré. S'il m'avait aidée, au lieu de me combattre, il ne serait pas ce qu'il est, c'est-à-dire mort ou à peu près !

« Revenons-en à vous, ma toute charmante enfant.

« Si reptilienne qu'il vous soit agréable de me juger, je vous ferai nourrir, afin de n'avoir pas votre trépas sur la conscience. Chaque jour, on vous passera, par un guichet, de quoi boire et manger : de l'eau pure et du pain de seigle.

« Quand, lassée des charmes de votre résidence



souterraine et l'estomac fatigué par les excès de table, vous serez décidée à épouser M. de Ramberg, vous n'aurez qu'à crier, à l'heure où l'on vous apporte la pitance : « Je veux parler à Madame ! »

La marquise acheva, d'un ton faussement charitable :

— Vous ne mourrez certainement pas de faim. Par exemple, ce que cet excellent gouverneur appelle votre beauté ne résistera pas indéfiniment à ce régime.

« Ne soyez donc pas votre propre ennemie ! N'infligez pas à votre cadette un semblable supplice ! Car, j'ai omis de vous en informer, elle va être extraite, tout à l'heure, de la bonne chambre qu'elle occupe, et conduite dans un appartement voisin du vôtre.

« Je m'en voudrais de séparer deux sœurs, deux orphelines !

Alors Roxane joignit les mains :

— Madame, faites de moi ce que vous voudrez, mais, je vous en supplie, épargnez ma jeune sœur. Elle n'est point femme encore. Elle est faible, fiévreuse... Elle tousse...

— Ma chère, répliqua froidement Doralise, en se levant, tout ceci, je vous le répète, dépend de vous seule...

« Consentez-vous à prendre pour époux M. de Ramberg ?

— Non !

Alors, Mme de Sarlat tira sur un cordon de sonnette et des rustres surgirent.

## CHAPITRE XXII

### CYRANO ÉCRASÉ

Roncevaux, ce lieu séculairement réputé s'emplissait d'ombre, ombre encore renforcée par l'ouate d'une brume épaisse. M. de Mazarin était allé jusque-là en tremblant. Maintenant, il défaillait, tout en maudissant l'opacité de cette nuit. En effet, les yeux n'en pouvaient percer le voile d'encre et son costume, spécialement choisi, risquait de ne point le protéger des coups portés par les malandrins de sa propre troupe.

Or, il était fort peu soucieux de recevoir un coup de pistolet ou d'entrer en contact avec une épée. Aussi, à la

première détonation, prit-il le parti de se jeter à bas de sa mule blanche, comme s'il se trouvait touché. Il s'en tira avec un poignet foulé.

Bientôt, il vit la ruée, la belle défense de Cyrano, la poussée vers le pan de montagne taillé à pic, la retraite lente, digne et voulue du maître es-arms et enfin la chute incessante des quartiers rocheux.

Il se dit, allongé prudemment sur la mousse :

« Ce monsieur de Bergerac est un héros magnifique... Cette fois, pourtant, il doit être perdu sans remission... C'est bien dommage !

Il pensait, en son sincère égoïsme, qu'un homme taillé moralement et physiquement comme ce gentil-homme d'Aquitaine eût pu tout obtenir, s'il eût consenti à s'allier avec un personnage habile comme lui, Mazarin.

« Si j'ai indubitablement l'étoffe d'un cardinal ministre, de son côté il possédait celle d'un maréchal de France ou d'un connétable.

« Par disgrâce, son intraitable caractère l'a bien desservi... Poveretto Savinien !

« Je l'absous de conscience, car il doit avoir perdu le goût de la bouillabaisse, maintenant. »

En effet, les suprêmes lueurs du crépuscule venaient de montrer au diplomate ce tableau funèbre : Cyrano abattu par un roc, tombant soudain et recouvert encore par d'autres masses énormes.

Une voix joyeuse le lui confirma :

— Eh bien, monsieur de Mazarin... Etes-vous content de mon travail ?

Preste, lesté, l'interpellé se mit debout et se vit en face d'un cavalier qui avait rejeté son manteau jusqu'à ses yeux.

C'était le dévoué « frère » de la cabotine. Brave-ment, le visage dissimulé sous son feutre rabattu et le nez caché par le pan de sa cape, il avait laissé à Saint-Ibal tout l'honneur — si l'on peut s'exprimer ainsi — de l'attaque honteuse. Il s'était contenté, et encore, à prudente distance, de décharger des pistolets dans la direction probable de celui qu'il haïssait.

Il vit le brave accablé sous les projectiles lancés du haut des monts par des Basques pinnards qu'il avait achetés l'avant-veille. Nouvel Atlas, Cyrano devait être mort ou agoniser, le crâne fêlé et les reins brisés...

La joie du drille se déchaîna, bruyante et sans mélange dès qu'il vit osciller, tituber et s'abattre enfin

le dernier chevalier, le digne successeur du paladin Roland.

Mais sa joie fut courte.

Sitôt le bretteur mis hors du combat, ceux qui venaient de le pousser à l'endroit convenu pour l'y faire assommer aussi lâchement s'étaient mis en retraite. Ils venaient, obéissant aux ordres du nouveau greluchon de Doralise d'aller renforcer ceux des leurs qui s'étaient attaqués aux amis du Gascon.

Déjà Vauselle et Mazarin se congratulaient d'un même cœur et s'apprétaient à saluer les corps raidis de ces vaillants, lorsque, de grands cris s'élevèrent :

— Arrière, messieurs ! Nous sommes trahis !

— Que se passe-t-il ? s'effraya Mazarin.

Vauselle se dressa sur ses étriers, tendit son long cou. La nuit l'empêchait de se rendre compte du motif de ces cris. Il voyait une masse confuse de chevaux, des bras levés puis abaissés, enfin le rougeoiement des pistolets déchargés. Rien de plus.

Le puissant organe de Saint-Ibal s'éleva, répercuté par l'écho montagnard. Il encourageait les siens :

— Allons, messieurs, un peu de mordant, vertubleu ! Nous sommes en nombre et le ferrailleur dangereux n'est plus de ce monde.

Malgré cela, les estafiers devaient avoir affaire à redoutable partie, car l'un d'eux se détacha du groupe en lutte, puis un second, puis un troisième, puis un quatrième...

Mazarin et Vauselle les virent passer devant eux, comme des fantômes, labourant de l'éperon le ventre de leur cheval, le nez collé sur la crinière. Un vent de panique semblait les emporter.

L'escogrife eut vite pris son parti. Il flaira le désastre de la troupe qu'il était censé commander. Il ne jugea pas opportun de s'attarder à pénétrer les causes d'un tel revirement. L'essentiel, pour lui, c'était d'éviter les coups et aussi de ne pas se faire saisir, ici même, en flagrant délit.

On se trouvait encore sur le territoire de l'Espagne... Or, notre Jean n'aimait pas plus la mort par la corde que celle offerte par une colichemarde.

S'adressant à Mazarin, tremblant et blême, il déclara sans honte :

— Ce lieu, j'en ai le pressentiment, pour une cause ignorée autant que subtile, va devenir très malsain... Je file !

Effectivement, il tourna bride et s'enfuit, laissant là son « patron » tout suant d'angoisse et pestant :

— Diavolo ! Diavolo !

En cette circonstance, l'instinct de la conservation inspira le commis du grand cardinal. Quelques secondes lui suffirent pour se décider.

— Si je reste là, dans l'état où je me trouve, c'est-à-dire trop ému pour remonter en selle, je vais être certainement piétiné par les chevaux des fuyards et des poursuivants... C'est la fin de ma carrière politique, si belle pourtant dans mes rêves. En retraite, Giulio, cet endroit est funeste à la bonne santé !

Aussitôt, avec une agilité simiesque, en trois bonds, l'Abruzzain eut atteint, sur la droite, l'endroit semé de pierres où gisait le poète gascon. Les cavaliers, certes, ne lanceraient pas leurs montures de ce côté-là !

C'était bien pensé.

A peine, en effet, Mazarin venait-il d'atteindre son refuge, un rocher, derrière lequel il s'était accroupi, qu'à quelques toises sur sa droite, passaient en trombe les hommes de Saint-Ibal. Ils poussaient d'affreux cris. Ils semblaient affolés.

Une pétarade éclata derrière eux.

— On les poursuit d'abord à coups de mousquet, geignit le diplomate en se recroquevillant davantage. J'ai été fort bien inspiré. Santa Madona !

Des chevaux se cabrèrent, d'autres tombèrent net, étouffant leur cavalier.

Et ce fut une charge nouvelle.

Le ciel s'étant un peu éclairé, celui que Cyrano appelait avec mépris Mons Mazarini, reconnut un alfe-rez conduisant une belle troupe espagnole dont il voyait luire les armures et les longues rapières.

« Cela dépasse toute imagination, se désola-t-il. Je ne comprends rien de rien à tout ceci. Le plus clair est que j'ai dépensé, peut-être pour rien, de grosses sommes d'argent.

« En effet, si je suis débarrassé de ce maudit éven-treur, par contre, ses amis semblent avoir été secourus... Il suffit que l'un d'eux ait survécu, qu'il parle à M. le Cardinal de Richelieu, et je suis disgrâcié ! »



Laissons Mazarin à ses tristes réflexions sur l'avenir et revenons à la jolte Arlette, à son fiancé et aux fines lames.



Comme on le sait, un éperon rocheux les séparait de Cyrano, de Mazarin et des guides montagnards, lorsque se déclencha l'inqualifiable agression. Ils ne purent voir leur chef et ami aux prises avec la majeure partie des estafiers, pas plus qu'ils ne furent témoins de la ruse infâme employée pour le massacrer.

D'ailleurs, ils eurent tout de suite à agir. Avec une promptitude merveilleuse, servie par leur habitude de ces sortes d'affaires et un parfait sang-froid acquis par une déjà vieille expérience, dès l'apparition des cavaliers adverses ils se groupèrent autour de la jeune fille.

Chaque épée fit merveille, mettant son homme hors de combat au premier engagement.

Arlette, déjà accoutumée à cette existence d'alertes continuelles et très à son aise, avait laissé sa petite épée au fourreau pour se saisir des pistolets, de ses fontes. Elle tira deux fois, et deux fois, elle vit tomber le drôle qu'elle venait de choisir. Alors, elle jeta ses armes inutilisées — car c'était interminable, en ce temps-là, de recharger un pistolet, manœuvra son cheval et vida les fontes de son flancé. Il y eut deux nouvelles explosions et deux nouvelles dégringolades.

— Très bien, chérie ! eut le temps de crier Le Bret ! Continue !

Ainsi furent gentiment dévalisés Saint-Amant, Linières et Brissonnière. Ainsi vidèrent encore les arçons six des assaillants. Alors, la jeune fille tira son épée. Elle se sentait un calme étrange. Postée derrière son Henri Bien-aimé, elle surveillait les lames le menaçant et écartait la mort...

Mais qu'arrivait-il ?

Les chevaux des agresseurs s'écartaient. On entendait des commandements en langue espagnole... On cria, en français, qu'on était trahis !

Plus de doute ! Un secours inespéré arrivait, semblant tomber tout droit du ciel. Des hommes d'armes chargeaient.

— Caramba ! Bandidos !

La déroute hurla...

Lardés de coups de pique et d'espadaon, sous une grêle de balles, les ruffians de Saint-Ibal prirent la fuite, poursuivis avec fureur.

L'alferez portait une armure damasquinée et son cheval s'adornait d'un panache blanc. Il atteignit le petit groupe héroïque entourant Arlette, il salua et dit :

— Señorita et Señores, je suis le frère cadet du duc de la Cierta. Il me chargea de veiller sur vous. Voilà qui est fait. Si vous le voulez bien, nous poursuivrons ensemble cette racaille et tâcherons de capturer l'un des criminels. On le fera parler. On saura ainsi qui punir.

On s'élança de concert.

Saint-Ibal et les siens avaient une forte avance. De plus, la peur les talonnait à outrance. Passé le lieu resserré où venait d'avoir lieu le guet-apens, le défilé s'élargissait. Sur les pentes plus douces des monts s'avançaient des forêts de pins centenaires. Elles furent, avec l'aide de la nuit, l'impénétrable refuge des fuyards traqués. Le jeune lieutenant Pedro de la Cierta comprit qu'il lui fallait abandonner une poursuite devenue inutile et même dangereuse, car, protégés par les bois, les ruffians pourraient descendre à coup sûr leurs adversaires.

Il rallia donc ses soldats, puis il dit à Le Bret qui se trouvait alors à ses côtés :

— Certains indices peuvent-ils vous faire deviner à qui appartiennent les misérables dont vous venez de subir l'attaque ?

— Je crois, fit Henri, avoir reconnu l'organe de certain spadassin. Car nous eûmes affaire déjà à ce même sieur de Saint-Ibal, qui osa s'attaquer à la chaise de Mme la duchesse, votre belle-sœur. Il n'importe, puisqu'il a pris le large ! Au petit jour, lui et les siens gagneront la frontière.

« Nous le retrouverons certainement en France. Tôt ou tard, nous lui réglerons, rubis sur l'ongle, ce que nous lui devons.

A l'heure présente, ce pourchas ne doit donc plus nous préoccuper. Par contre, je m'inquiète de n'avoir pas encore pu rencontrer notre chef et ami Savinien de Cyrano-Bergerac... Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé de fâcheux !

N'est-il pas bizarre, continua-t-il, en se tournant vers sa fiancée et ses compagnons, de n'avoir pas entendu retentir son cor de guerre ?

— Et de ne l'avoir pas vu, à notre tête, conduisant la poursuite ? émit Le Gros dont le cœur se serrait.

Un vent de mélancolie soufflait désormais, aussi bien sur Arlette que sur ses compagnons, tant l'absence du Gascon leur semblait de mauvais augure.

La jeune fille proposa :

— Pourquoi ne reviendrions-nous pas sur le chemin déjà parcouru... Peut-être notre cher Savinien est-il

blessé, évanoui ? Je vais mettre pied à terre, je marcherai à pied et me pencherai sur chaque corps rencontré... Mon Dieu, quel désespoir je sens naître en moi !

Le retour fut lugubre...

En vain, la jeune Parisienne essaya-t-elle, en s'agenouillant auprès des cadavres étendus, d'arracher à la mort et à la nuit leur secret. Il faisait trop noir, on ne pouvait être assuré de rien.

Il fallait attendre le jour.

On campa donc tristement, non loin du lieu où s'était produite l'agression. Nul ne put dormir. Chacun se désolait en trouvant la nuit interminable.

Hélas ! l'aurore ne serait-elle pas pire ?



A peine Mazarin eut-il vu disparaître les cavaliers lancés aux trousses des acolytes de Saint-Ibal, qu'il lui sembla entendre une sorte de gémissement. Ce râle, car ce devait être un râle, s'élevait au revers des rocs où se dissimulait sa pleutrerie.

« Tiens, songea-t-il en frissonnant, il doit y avoir un blessé par ici... C'est sans doute un des étripés de ce satané poète lyrique et physicien ? Ma foi qu'il agonise tout seul. S'il y a un paradis ou un enfer, il s'arrangera là, comme il voudra, avec celui qui l'enleva à ce bas monde.

Quelques minutes passèrent. Le bruit de la chevauchée s'éloigna, décrut, cessa enfin et l'Abruzzain encore tout ému par l'aventure, s'intéressa à cette sorte de « grolet » dont s'affolait son cœur sensible.

— Povero ! murmura-t-il. Je m'agite trop à ces terribles algarades...

Loin de se calmer à cette aimable remarque, le viscère cardiaque du diplomate fit une série de bonds inquiétants, comme s'il eût été un chat encagé.

En voici la raison : l'oreille mazarinesque venait d'entendre quelque chose de terrifiant au possible. Ceci, simplement :

— Mille dious de mille dious !

— Bergerac ? s'épouvanta-t-il. Il est vivant ? Diavolo !

Que devint-il lorsqu'il perçut la voix du bretteur, faible, certes, mais nette et goguenarde, qui lui disait :

— Eh ! mons Mazarini ! Mon œil de faucon vous reconnaît fort bien ! Venez ça, mon cher ! Je suis ici,

coincé entre deux ou trois blocs de roches, tel Atlas sous le monde écroulé...

« Allons, approchez, sandious ! Que craignez-vous donc ?

L'autre songea :

« Il ignore évidemment la part prise par moi à tout ceci... Pourquoi le craindrais-je ? D'ailleurs, s'il est invincible l'estoc au poing, je ne le crains guère s'il s'agit seulement de parler. »

Il s'approcha donc de l'interstice par où lui venait la parole du cadet.

— Je crois, fit celui-ci, n'avoir rien de cassé, mais je me fais l'effet d'être enclos, ah ! Dioubibane ! dans une carapace de tortue ! J'ai juste le moyen de tourner la tête, non sans efforts et douleurs, et de respirer. Quant à bouger pattes ou abatis, bernique !

« Pouvez-vous soulever le couvercle de pierre brute de mon monument funèbre ?

— Je vais essayer, gazouilla Mazarin, mais j'ai été jeté à bas de ma mule et je sors d'un évanouissement.

Il mima de vains efforts, en déclarant :

— Madona ! je sue sang et eau. C'est lourd, lourd, mon âme va me sortir du corps. Ah ! malheur, il faudrait avoir la force d'un titan pour venir à bout de ce roc cyclopéen.

Alors, Cyrano l'interrogea d'une voix anxieuse. Le sort de ses amis le préoccupait à l'extrême. Qu'étaient-ils devenus ?

Prudemment, l'ondoyant personnage répondit :

— Je sais si peu de chose ! N'ai-je pas été à bas de ma monture avant cela. Après, je relevais à peine d'une syncope...

Pourtant, en se ranimant, il lui semblait bien avoir entendu parler les ignobles criminels. Oui, leurs paroles lui revenaient. Ils disaient avoir fait prisonniers les amis de M. de Cyrano. Quant à celui-ci, ils comptaient le jour venu, rechercher sa dépouille et la brûler.



## CHAPITRE XXIII

## LE ROSEAU SCELLÉ

Alors Savinien se lamenta :

— Mes chers compagnons capturés... et moi, ici, dans cette coquille, comme un colimaçon ! Par Borack ! Comment sortir de cette situation tragique ?

« Au jour, quand reviendront ces lâches, ils me trouveront céans, à moitié étouffé, pris par une courbature... Propre à rien, autant dire !

« Mons Mazarini, passez-moi au moins vos pistolets qu'on ne me cueille pas ici comme un insecte !

Le diplomate pleurnicha ! A l'en croire, ses armes se trouvaient encore dans ses fontes et sa moitié d'ânesse, après s'être abattue, terrifiée par le fracas de la bataille, s'était enfuie, il ne savait où.

Cyrano demanda :

— Êtes-vous capable, à pied, lentement, de vous sortir de ce guêpier, d'échapper aux sbires de Saint-Ibal — qui d'ailleurs doivent bientôt se livrer à un sommeil réparateur — et de regagner les premières cabanes montagnardes après la frontière ?

Mazarin ne demandait que cela. Il y mettrait toute sa « prudence » ; il irait lentement, à quatre pattes ou même sur le ventre, à la manière des reptiles.

— Ça vous ira très bien, gouailla l'incorrigible Gascon.

Puis la voix sèche :

— Mons Mazarini, vous le savez fort bien, je n'ai pour vous aucune sympathie. Vous êtes un être bas et vil. Aucun moyen ne vous répugne s'il peut aider à votre réussite... Cependant, malgré l'immense mépris que vous m'inspirez, malgré la nausée éprouvée par moi à votre vue ou au seul énoncé de votre nom, je me vois, cette nuit, obligé de vous rendre un service de première grandeur.

« Si, comme je l'espère, vous pouvez traverser la montagne sans avoir été dépouillé ; si vous regagnez Paris et remettez au Roi ou au Cardinal... ce que je

vais vous donner... eh bien, pocapédédious ! Votre fortune ne fera pas l'ombre d'un doute.

Mazarin voulut roucouler, protester de sa bonne foi, déplorer ses erreurs et assurer Savinien qu'il le tenait non seulement pour le premier gentilhomme de France, mais encore pour le type du Preux, du Paladin, du « démonio dé bravouré incarné », en vain !

Cyrano lui coupa la parole :

— Inutile, signor. Je vous connais.

« Si nous nous revoyons, je vous dirai comme à l'autre, le duc rouge, le cardinal ministre : Oubliez-moi !

« Et notez-le bien, je n'agis, en ce moment, que contraint et forcé. Je porte sur moi un rouleau de parchemins scellés dans un fragment de roseau.

« Là se trouve je ne sais quel secret d'Etat... Probablement ce que vous aviez mission de chercher en Espagne... Mais vous êtes-vous seulement donné la peine de voir Sa Majesté Philippe IV ou son ministre Olivarez ?

« Vous dire comment ces pièces importantes sont venues en ma possession, je ne le veux et ne le puis.

« Je vais vous les remettre, parce que le roi doit être le premier servi...

« Ces documents secrets, notez-le bien, ne doivent, en aucun cas, tomber aux mains de gens tels que le sieur de Saint-Ibal et l'exécrable marquise de Sarlat...

« Malgré ma rogne, malgré mon désespoir, malgré votre indignité, le seul sentiment du devoir me guide. Je vous le répète, le roi doit être le premier servi !

Et, tandis que, l'oreille collée à la fente par où lui parlait le poète, Mazarin se sentait prêt à défaillir de joie, le cadet de Gascogne, au prix de mille souffrances tâchait de se retourner.

Y étant enfin parvenu, il dit à l'Abruzzain, d'une voix brisée :

— Je ne puis me servir de mes bras... Veuillez donc allonger le vôtre... fouillez mon pourpoint... vous devez atteindre ce gros morceau de roseau dont je vous parlais...

Cinq minutes après, non sans avoir éraflé ses mains précieuses à la rugosité du roc, Mazarin atteignait l'objet, l'enfouissait sous son manteau et, sans plus regarder l'enroché, sans un mot de remerciement, s'éloignait.

Une allégresse l'enivrait.

Par un étrange retour de fortune, loin de revenir au Palais-Cardinal avec un visage de vaincu, il allait

y rentrer en triomphateur. Le grand Armand, plus que jamais, lui ferait confiance. Un jour, la pourpre romaine pèserait à ses épaules et sa dextre jouerait avec le sceptre des successeurs de saint Louis.

Un bruit de cavalcade le rendit à la réalité. Elle pouvait être fort dangereuse.

Le personnage ne l'ignorait pas : il venait d'être servi par un hasard quasi-miraculeux. Le retour des amis du bretteur et de leurs alliés espagnols risquait de réduire à néant le résultat obtenu.

Aussi se jeta-t-il encore une fois sur le sol, sans la moindre vergogne.

Il était temps. La troupe redoutée passa si près de lui qu'il entendit Arlette et son fiancé se désoler à voix haute au sujet de Cyrano, ce qui lui fit penser :

— *Sempre bene...* Votre cher coupe-en-quatre est refait... Si le damné ne le sert pas, il échappera à vos recherches et périra d'inanition en son trou de rat...

Ayant enfin vu disparaître la redoutable équipe, Mazarin se releva avec précaution, prit du champ et, favorisé une fois encore par la chance, il aperçut un cheval sellé. C'était celui d'une des victimes de l'échauffourée. Mélancolique, l'animal cherchait au sol quelque pitance.

Il s'approcha, lui parla, lui caressa le chanfrein et monta en cavalier expert qu'il était — dès qu'il ne s'agissait point de bagarre.

A sa grande satisfaction, les voiles de la nuit demeuraient impénétrables. Aussi n'eut-il guère à redouter d'être pris pour cible par ceux-là même que Vauselle avait recrutés en son nom. Il allait lentement, de crainte de faire buter sa monture.

Au jour levé, il constata, non sans une grande satisfaction, que les derniers défilés de la barrière montagnaise devaient être franchis. Les sabots de son cheval devaient fouler le sol du royaume des lys.

Cela lui remit en tête ses fameux projets ambitieux :

« La vieillesse accable de plus en plus le cardinal-ministre... Sa Majesté traîne une existence de valétudinaire... Quand ils seront dans le tombeau, le roi ne sera qu'un jeune enfant, sous la régence de Mme Anne...

« Quelle beauté possède cette jeune et fière princesse, si malheureuse auprès d'un mari morose et froid...

« Si je succède à Mgr de Richelieu, pourquoi, moi, jeune, beau et ardent, ne succèderais-je pas aussi à ce veneur forcené comme mari de cette fille des Césars ? »

L'Abruzzain en était là de ses pensées politiques et amoureuses, où il traitait déjà en pays conquis la terre de France et le cœur de la Reine, quand il aperçut un homme assis sur une souche d'arbre auprès d'un cheval agonisant.

— Eh ! mais, s'exclama-t-il, je suis devant monsieur de Vauselle ?

L'escogrife opina du chef. La peur l'avait si bellement éperonné que, perdant tout contrôle, il avait laissé la bride sur le cou à son coursier. Et, une heure plus tôt, ainsi libre, la bête avait été buter sur une pierre. Dans sa chute, elle s'était perforé le ventre sur une racine sortant d'une anfractuosité et cassée en biseau.

Notre Jean, à la vue du diplomate, craignit de trépasser sous une avalanche d'amers reproches, car, enfin, le piège dressé par lui n'avait happé que Cyrano. Ses amis demeuraient libres et victorieux...

Aussi fut-il tout réjoui de s'entendre dire des choses aimables. d'un ton fort doux.

Mazarin affirmait son contentement. Il triomphait. Il rentrait en France en beauté, ayant atteint son but brillamment. Le Cardinal serait content de lui !

Il offrit à Vauselle de le prendre en croupe, en attendant de pouvoir lui acheter un cheval.

— Il vous faudra venir avec moi jusqu'à Paris, vous ne le regretterez pas ! Je ferai votre éloge à Monseigneur. Je lui dirai votre intelligence et votre zèle.

« Une idée ! Je vous ferai attacher à la police, dans les bureaux de M. de Laffemas, à côté de M. de la Maule...

Le drôle se confondit en remerciements, puis sa lâcheté naturelle lui fit donner un conseil, immédiatement agréé et suivi d'effet :

— Ne nous attardons pas céans. Il faut mettre quelques bonnes lieues entre nous et nos adversaires... D'ailleurs, le bonheur n'est-il pas à Paris ? et de Saint-Jean-Pied-de-Port à Paris...

— C'est juste, soupira Mazarin, il y a loin !

Tous deux évoquaient les plaisirs de la capitale, la fortune et les honneurs...



Au moment où les deux compères, à la sortie du défilé de Roncevaux, s'apprêtaient à mettre pied à terre pour accorder un peu de repos à leur monture, ils furent



hélés par une assez nombreuse compagnie. C'étaient quatre gentilshommes de la Navarre espagnole, accompagnés de leurs femmes. Ils déjeunaient joyeusement sur l'herbe.

Avec la cordialité et la grâce locales, ils invitèrent les voyageurs à boire en leur compagnie.

Mazarin plut aux dames. On rit, on échangea des politesses. On porta des santés.

Au moment où il fallait se séparer, car les Espagnols voulaient atteindre Pampelune au plus vite, l'un d'eux donna ce conseil au diplomate :

— D'ici une heure ou deux, vous serez importuné par une bande de polissons, bergers ou chevriers. On vous offrira de vous guider jusqu'à certaine auberge... Vous serez tenté d'accepter, car le pays n'offre aucune ressource.

« Retenez bien ceci : si vous consentez à suivre ces drôles, ah ! señors, c'est la mort assurée !

« Personne, vous m'entendez, personne encore n'est revenu de cette auberge maudite !

« Mieux vaut passer la nuit à la belle étoile...

— Que de la passer sous six pieds de terre, je comprends et je vous remercie !

« Comment se nomme l'aubergiste ?

— Silence ! ce doit être un certain Esquarro.

Quand nos deux voyageurs furent de nouveau seuls, le sieur de Vauselle se congratula tout haut :

— Je viens d'avoir une idée de génie ! Ah ! la mirobolante idée ! Réjouissons-nous, monsieur de Mazarin, car, cette fois, c'en est fini de ce Bergerac et de ses maudits camarades !

— Dieu vous entende !

— A son défaut, Messer Satanas a l'oreille fine... Nous déclinons l'invitation des garnements chargés de rabattre vers l'auberge rouge les innocentes victimes... et nous donnerons à l'Esquarre de l'argent, voire même de l'or, pour qu'il fasse tomber le Gascon dans le piège mortel.



L'aurore permit aux compagnons d'Arlette de continuer leurs recherches navrées.

Sans doute n'auraient-ils jamais pu découvrir le tumulus de pierres sous lequel gémissait leur ami, s'ils n'avaient eu la chance d'obtenir des indications d'un blessé. En effet, la douce et charitable Arlette avait

pu, par ses soins, ranimer cette loque tombée sur la route, car elle était démontée dans l'action et anéantie après le combat.

Cet homme, reconnaissant, rappela ses souvenirs et cita certain effroyable combattant dont il n'avait même pas entrevu le visage, mais que le travail de sa terrible épée rendait inoubliable. Il dit ce qu'on sait.

Courir à l'endroit semé de quartiers de rochers où s'était livré le combat inégal fut l'affaire d'un instant. On appela. On cria. En vain !

Avec des hampes de piques, on entreprit alors de soulever ou tout au moins de déplacer chaque bloc, afin de voir si le corps de Savinien ne gisait pas écrasé sous leur masse.

Enfin, on découvrit l'espèce de tombe où il s'était évanoui.

— Qu'on le fasse boire ! émit Linières au milieu de l'émotion générale.

L'arrivée de l'air frais du matin montagnard suffit seul à ranimer le Gascon qu'avait, eût-on dit, empesté l'air vicié de son retrait.

Sitôt debout, il s'enquit :

— Mazarini ! Où est passé Mons Mazarini ? Qu'on rattrape vite ce bêtard !

Nul ne l'avait revu.

— Parbleu ! déplora lamentablement Cyrano, cette moitié de braie n'a pas jugé bon de s'attarder parmi nous ! Le coquinasse a fui avec les documents secrets. Il va courir les remettre à son patron, le cardinal.

« Encore un manque à gagner pour moi, comme disent les courtouffs de boutique.

« Basta ! Après tout, j'ai fait mon devoir de soldat, je recommencerais, s'il le fallait ! Le roi premier servi ! Mais l'est-il ? Qu'a-t-il fait et qu'avons-nous été faire au pays du Saint-Office ?

Il se mit à rire, bien qu'en son cerveau de poète, il ne vît pas sans regret s'évanouir l'image d'un capitaine de Cyrano au bras de sa blonde cousine...

Puis, soudain, ses compagnons le virent pâlir, chanceler, et Le Gros n'eut que le temps de le saisir dans ses bras...

## CHAPITRE XXIV

## LES REMORDS DE PIERRE DE TAILLE

Avant la venue de Cyrano de Bergerac à Domme, on s'en souvient, les demoiselles Robin de Vauzenac se trouvaient placées, sous la tutelle dative d'un de leurs lointains parents, Pierre, vidame de la Taille, surnommé, par dérision, Pierre de Taille, à cause de son exiguité et de sa mine débile.

Les imprudences de ce vieux seigneur assez renfermé, vivant en ours loin du monde et thésauriseur maladif, faillirent donner beau jeu aux mauvaises entreprises du sieur de Vauselle. Sans l'héroïque bravoure de Savinien et l'éclatante valeur de ses amis, la maison de Roxane eût pu devenir le tombeau de son cousin germain.

A la suite de ces événements et de ceux qui en découlèrent, le grigou se vit dans l'obligation de réunir un conseil de famille dans lequel figurèrent de droit le cousin de Cyrano et le baron de Reilhac, Madeleine et Françoise Robin n'ayant plus guère de parenté. Par décision de ce conseil, la protection semi-paternelle des deux sœurs fut retirée au vidame de la Taille. Déchu de ses droits, c'est-à-dire du plus important des dits droits, ses profits, M. le vidame pleura si bien misère qu'il attendrit les deux loyaux gentils-hommes.

Il lui fut permis de ne point quitter ses anciennes pupilles et de vivre avec elles chez M. le gouverneur de Domme, en attendant le retour du poète-bretteur formellement engagé pour un petit séjour en Espagne.

Du coup, Pierre de Taille se crut désormais assuré des soins et de toutes ses aises : M. de Reilhac, l'une des meilleures fourchettes de Gascogne et buveur intrépide avait une table renommée. Nourri de poulardes, de dindons et de paons truffés, la dalle humectée de crus fameux, logé et blanchi sans bourse déliée, chaque soir, l'avaricieux vieillard versait des larmes de joie et rendait grâces, en ses prières, à celui que

les paroles du Christ instituèrent le chef de l'Eglise :  
« Tu es Petrus... »

M. de Keilhac mourut prématurément pour un homme de sa robustesse et dans des conditions restées bien mystérieuses. Son successeur transitoire, assez ladre lui aussi, ne vit pas d'un très bon œil ce lointain parent de Roxane et supputa la dépense qu'il occasionnait. Le vidame, en effet, n'ayant plus à se préoccuper du règlement de la note, buvait et mangeait comme toute une escouade.

Puis survint le romanesque enlèvement de Françoise.

Enfin, certain jour, il entendit, sans le vouloir, les propos singuliers tenus à Roxane par la comédienne venue si malicieusement en consolatrice dans la chambre voisine de la sienne. Dans son indifférence d'égoïste, il crut tout d'abord à la véracité des promesses faites par la « sœur » de Vauselle. Mais la longue absence de son ancienne pupille l'effraya, lui faisant presque pressentir dans quel piège elle était tombée. Alors, il se souvint des façons si peu paternelles avec lesquelles M. de Ramberg parlait à l'ainée des demoiselles Robin.

« Ce misérable a tout machiné lui-même, ou a tout laissé faire, avec l'intention d'en profiter. Pierre, mon pauvre ami, il faut dire adieu à la vie large, aux repas délicieux et *gratis*, aux belles économies, charmants résultats de cette hospitalité. »

Aisément, il s'était déjà aperçu de la gêne apportée par sa présence auprès de M. de Ramberg ; aussi déduisait-il, non sans raison :

« Qui fit enlever Françoise et disparaître Roxane peut bien rayer du nombre des vivants l'infortuné vidame de la Taille. A mon âge, les médecins trouvent toujours qu'un défunt mourut de façon naturelle... »

Aussi, un beau matin, sous le prétexte d'aller faire une promenade à cheval, quitta-t-il Domme et n'y revint-il plus.

L'hôtel de la famille Robin, en Bergerac, vit le grippe-sou se réinstaller, c'est-à-dire vivre de croûtons de pain et d'eau claire, après avoir eu la joie de constater que ses diverses cachettes étaient inviolées.

Pourtant, certaines parties de ce cœur, non racornies par sa passion fâcheuse d'accumuler l'argent, demeuraient dignes d'un gentilhomme. Et, souventes fois, des remords hantaient le vieil homme.

A la réflexion, il s'accusait :

« Les malheurs survenus aux deux sœurs provien-



nent peut-être de la folle confiance faite par moi, naguère, au sieur de Vauselle. »

Des projets roulaient alors dans sa tête : écrire au gouverneur de Guyenne, aller crier justice au pied du trône royal. Car il ne pouvait escompter, lui, chétif, pouvoir délivrer les deux orphelines.

Malgré cela, il n'agissait pas.

Il se raisonnait. Le grand seigneur, si toutefois il donnait la moindre attention à sa plainte, se renseignerait et M. de Ramberg devait avoir pris ses précautions. Aussi, Sa Majesté se rirait-elle d'un vieillard gascon, si mince, si court et si mal vêtu.

D'autre part, envisager un voyage à Paris, c'était prier la ruine d'accourir...

Et puis, d'ici là, bien des événements pouvaient s'accomplir.

M. de La Fontaine avait fait la fable du pot de fer et du pot de terre. N'était-ce pas, lui, le pot de terre ?

Il se désespérait...

Parfois, la bonne idée lui venait d'avertir ce formidable combattant qu'était son cousin au sixième degré. M. Savinien de Cvrano. Mais le moyen ? Comment atteindre ce héros terrifiant ? Où se trouvait-il ? L'Espagne est grande !

Le hasard vint à son aide.

Un jour, comme il errait dans Bergerac, en remâchant ses éternelles pensées parfumées de regret et de remords, il vit déboucher par la porte sud deux cavaliers richement montés et vêtus à l'avenant. L'aspect du premier ne lui dit rien, mais comment n'aurait-il pas pu reconnaître l'autre ? C'était, à n'en point douter, l'exécration de Vauselle !

Oui, de ce sbire, il n'avait pu perdre la mémoire. N'avait-il pas eu la maléficiouse audace de lui dire pis que pendre de son excellent cousin Savinien !

Le vidame se signa furtivement.

« La bonne Vierge, pensa-t-il, me plaça aujourd'hui sur la route de ce quidam. Or, comme la Reine des Cieux ne fait rien sans intention, elle a souci de ma peine et entend me donner les moyens de réparer les torts que j'eus, moi imbécile, envers Mlle Robin de Vauzenac. Il sied, sans désespérer, de profiter de l'occasion... Donc, aux actes ! »

Après avoir réfléchi avec vitesse, en prenant dans sa senestre son menton pointu, le petit sire de la Taille s'avisa que les meilleurs moyens d'intrigue sont toujours

les plus simples. Au fond, il est assez aisé de faire avaler des bourdes à un menteur et de tromper un escroc.

Aussi, barrant la rue aux deux voyageurs, leur donna-t-il son plus beau coup de chapeau, tout en s'écriant :

— Que monsieur le comte de Vauselle soit le bienvenu dans ma cité natale ! J'ai le plus grand plaisir à revoir un gentilhomme si intelligent et si brave !

Un moment interloqué, le dégingandé regarda le vidame des pieds à la tête et, flatté d'être appelé monsieur le comte, rendit le salut avec cérémonie, la face hilare et bienveillante, cela à tout hasard, car la vue du mince nabot ne lui rappelait rien du tout.

Celui-ci comprit l'embarras de Vauselle et reprit d'un ton gracieux :

— Rappelez vos souvenirs, monsieur le comte... Je suis le vidame de la Taille, le tuteur datif, l'ex-tuteur datif, dois-je dire, des cousines de l'exécrable Cyrano, que la peste emporte !

Alors la face du plat coquin s'éclaira tout à fait. Il se rappelait maintenant sa mission chez ce petit bout d'homme, afin d'obtenir son adhésion dans la préparation d'un traquenard à tendre contre Savinien.

Mais un réflexe le fit tout aussitôt se souvenir des suites de l'affaire : la retraite des estafiers et, comme toujours, dès que le manieur de la rapière enchantée se trouvait en cause, de l'argent gâché en pure perte, des horions, des plaies, des blessés, des morts... Aussi fit-il une laide grimace pour avouer :

— Je me souviens !

— Ah ! monsieur le comte, poursuivit le mirmidon, je dois vous confier les suites, déplorables pour moi, de cette terrible échauffourée. Certainement, votre excellent cœur ne refusera pas de venir en aide à un vieillard bafoué... Ce sacripant de Bergerac, je parle de Savinien de Cyrano, me le paiera fort cher, si toutefois vous consentez à soutenir ma cause.

Vauselle se gratta le nez.

On connaît la terreur presque voisine de l'hystérie où le jetait la vue, même lointaine, du nez pharminieux et de la longue rapière. On sait aussi quelle haine recuite il vouait au poète. D'où une longue méditation...

Pierre de Taille, en bon adorateur du Veau d'Or, était porté à juger chacun selon sa propre personne. Aussi fit-il à voix basse :

— Ayant retrouvé ma situation grâce à vous, monsieur le comte, soyez-en assuré, vous n'aurez pas obligé un ingrat... Etant redevenu riche et, mon naturel fort libéral aidant...

Cela décida net l'associé de la donzelle.

Il répondit au minuscule vidame, en lui tendant la main :

— Touchez là, monsieur, touchez ! Je suis tout à votre disposition.

Et comme il vivait aux frais de son compagnon, M. de Mazarin, il ajouta :

— Nous parlerons de ceci en soupant. Donnez-vous la peine de nous suivre... Nous sommes au *Faisan-Bleu*... Sitôt débottés et calamistrés, nous descendrons à la salle de réfection... J'ai idée que nous pourrons nous entendre tous les deux...



A table, Mazarin garda le silence. Il se sentait le cœur gros, malgré la certitude où il était de cueillir, auprès du cardinal de Richelieu, les fruits dûs à son habileté et à son intelligente industrie.

Il savait Mlle Minou tout près, à une étape de Bergerac, chez la marquise de Sarlat, où elle avait décidé d'attendre le retour de son « frère ».

Or, il n'était pas dupe du lien de parenté qui l'unissait à l'escogriffe.

Il n'ouvrit la bouche que pour manger, laissant ses compagnons s'entretenir à voix basse de l'affaire qui les intéressait.

Le vidame apprit de Vauselle et, par le menu, tous les incidents d'Espagne. Il sut aussi l'agression manquée du défilé de Roncevaux.

— Fatalité ! Nous avons appris avec rage, par les hommes de M. de Saint-Ibal, que notre ennemi Cyrano s'était encore tiré avantageusement de cette affaire. Ce coquin doit avoir l'âme chevillée au corps !

— Il y a un Dieu pour la canaille, soupira le vidame de la Taille.

Le sbire frappa la table d'un poing rageur.

— Oh ! nous nous retrouverons, assura-t-il, et avant peu, car l'homme à la hure grotesque ne voudra point retourner à Paris sans avoir reçu ses deux cousines.

— D'elles, justement, je veux vous entretenir, monsieur le comte, fit Pierre de Taille, et, par conséquent, de Savinien...

Il se lança dans une histoire compliquée, écoutée bouche bée par Vauselle. Il expliqua le motif pour lequel la marquise de Sarlat avait fort mal fait d'enlever Françoise, puis de chamberer Roxane sans s'être, au préalable, entendue avec leur ancien tuteur.

— Pourquoi ?

— Parce que ce loyal gentilhomme était tout acquis à la cause des ennemis de Cyrano.

— Quelle preuve en donnez-vous ?

— La meilleure, monsieur, n'est-elle pas le silence gardé par moi sur toutes ces choses. D'un mot, il m'eût été facile de gêner la marquise et le gouverneur intérimaire de Domme.

— C'est juste ! admit Vauselle. Votre mutisme est le sûr garant de vos sentiments réels. Continuez donc, monsieur le vidame.

— Mme de Sarlat et M. de Ramberg, reprit le bout d'homme, auraient tout intérêt à s'entendre avec moi. Je suis seul en effet à posséder les comptes, recus, quittances, cédules et justifications relatives à la fortune des demoiselles Robin de Vauzenac.

« Ces jeunes filles, peut-être l'ignorez-vous, comte, sont parmi les héritières les plus fortunées de l'Aquitaine ?

L'œil de Vauselle flamba et Pierre de Taille en tira de nouveaux feux en déclarant, l'œil cligné :

— Entre amis, on peut et on doit s'entendre, n'est-ce pas ? Il n'est nul besoin de posséder le don de divination pour supposer que M. de Ramberg guigne autant la dot de Madeleine que sa jeune et aguichante personne. De son côté, Mme la marquise de Sarlat, en aidant au succès de ce digne gentilhomme, ne le fait pas sans s'être réservé une partie du magot.

— C'est plausible.

— Or, écoutez bien. Sans moi, vos amis ne pourront jamais parvenir à mettre la main sur la fortune entière de mon ex-pupille.

« D'où je tire cette conclusion : il faut me mettre en tiers dans l'affaire... et prévoir aussi la récompense de vos bons offices...

— Vidame, fit alors Vauselle enthousiasmé, on gagne à vous entendre parler. La raison et la sagesse s'expriment par votre bouche !

« A la prochaine aurore, je serai au château de Sarlat et je plaiderai votre cause.

Il ajouta, en emplissant les verres :



— Le meilleur avocat, voyez-vous, est toujours celui qui trouve son profit à obliger un client généreux !

Pierre de Taille, ce soir-là, regagna sa soupente immonde, fort content de lui-même. Longtemps, avant de s'endormir, il frotta l'une contre l'autre ses mains parcheminées, qui rendirent un bruit d'osselets.

Pour son compte, il espérait bien, avant peu, avoir ses petites et ses grandes entrées au château de Sarlat. Il se sentait plus ferme, maintenant. Ne venait-il pas d'apprendre par Vauselle que Cyrano, ayant échappé au lâche guet-apens de la traversée des Pyrénées, se dirigeait vers la Gascogne.

Et le lendemain, dès le lever du soleil, le vieil avare fit une action héroïque — du moins pour lui. Il marcha, non sans soupirs à fendre l'âme, vers une des cachettes où se trouvait enfermée partie de son âme, partie de son métal bien-aimé. Il en fit jouer le secret...

Alors apparurent des pistoles, entassées là une par une depuis de longues années. Le vieillard les contempla avec des soupirs à fendre des huis de chêne. Il les mouilla de ses larmes. Il leur donna des noms d'amour.

— Mon cher trésor, mon sang, ma vie ! Faut-il donc vous quitter ? Ne plus jamais vous revoir ! Ah ! j'en mourrai, bien sûr !

Nonobstant ses cris, ses adjurations et ses pleurs, Pierre de Taille finit par où il aurait dû commencer. Il sortit les monnaies d'or de leur retraite et les fit passer dans une bourse.

Ayant refermé la cache, il geignit encore et se mit devant une table boiteuse.

Il déclara, en s'emparant d'une feuille de velin et en brandissant une plume d'oie :

— Je suis certain d'un être héroïque tel que M. de Cyrano-Bergerac. Cet homme doit se montrer infiniment délicat pour les choses de toute première importance, c'est-à-dire les affaires touchant aux intérêts, à l'argent.

« Ce digne pourfendeur, ce cousin au sixième degré, ne voudra pas que je sois de ma poche en tout ceci.

« Chères pistoles, mes mies, je vous reverrai donc et je vous donnerai, j'en ai le ferme espoir, d'autres camarades. Elles vous tiendront compagnie.

Sur ce, il commença d'écrire, en caractères de bâtarde :

*Mémoire  
des frais occasionnés  
à M. le vidame de la Taille  
pour la délivrance de Mlles Robin,  
dames de Vauzenac.*

— Voilà qui est net, précis, loyal, fit-il en se congratulant. Le reste viendra à son heure. J'inscrirai toute dépense faite, sans la majorer d'un patard.

« Je ne demanderai qu'une seule chose : l'intérêt de l'argent avancé par moi, au denier douze !

Il rangea la feuille et sortit, non sans mettre la main sur le sac aux pistoles dissimulé sous ses vêtements.

Deux heures après, le mince vidame avait trouvé ce qu'il cherchait ; trois valets solides à l'air déluré, ce qui est banal en Gascogne. Bien que grigou, il faisait néanmoins ce qu'il fallait, quand c'était nécessaire, et les domestiques l'appelèrent tout de suite, long comme le bras, « mon gentilhomme ». Il leur dicta ses ordres :

— Je vous engage chacun pour un maximum de quinze jours. En ce laps de temps, vous pouvez, si vous êtes honnêtes et bons chrétiens, remplir la mission dont je vais vous charger et être de retour céans.

« Rendez-vous demain, à sept heures, à l'hôtel Robin de Vauzenac. Vous y trouverez des chevaux et recevrez mes dernières instructions.

En effet, Pierre de Taille dut faire l'acquisition de chevaux, ceux des cousines les ayant portées à Domme. Il serait puéril de l'accuser de prodigalité ruineuse, car, sur le fameux mémoire destiné à Savinien, il n'omit pas de coucher cette forte dépense.

A l'heure dite, les trois gagés dûment montés sur de bonnes bêtes, il leur remit à chacun une lettre close et cachetée à ses armes personnelles, en leur expliquant :

— Chacun, par une route différente — elles sont trois à pénétrer la frontière — Juano, partant de Bordeaux, descendra par le pays des Landes, traversant Morcenx et Bayonne, jusqu'à Béhobie. Phélip partira de Saint-Macaire, et Dully de Marmande, pour aboutir le premier à Saint-Jean-Pied-de-Port et Arnéguy, le second, à Urdos, par Nérac, Nogaro, Pau et Oloron.

« Tout me porte à conjecturer que l'un de vous n'aura pas à aller si loin et qu'il rencontrera, sous peu

de jours, le gentilhomme à qui est destinée cette lettre, dont vous avez tous un exemplaire.

« Ce seigneur est un grand et long diable, maigre, sec, dont le visage est orné d'un nez démesuré ; il porte une rapière interminable. Il ne peut prononcer dix mots sans les parfumer d'un des jurons qui sont, ici, en honneur.

« Il se nomme M. Savinien de Cyrano-Bergerac.

« Vous le rencontrerez sans doute en compagnie de quatre braves : une jeune fille, peut-être habillée en homme, fait partie de sa troupe, ainsi qu'un gros gaillard et un abdominant. Ce dernier a un nez particulièrement fleuri.

« Est-ce bien entendu ? bien compris ?

Les Gascons, même dans la classe la plus inférieure, ont tous de la finesse. Juano, Phélip et Dully s'empresèrent de rassurer Pierre de Taille à cet égard.

Comme ils se mettaient en route, il leur lança cette promesse :

— Celui d'entre vous qui reviendra ici en compagnie de M. de Cyrano touchera une gratification de cent pistoles !

## CHAPITRE XXV

### L'ERGASTULE

Pendant ce temps-là se désolait la jeune et blonde cousine de Cyrano.

Le premier jour de son incarcération se passa assez bien. Elle était soutenue par ses sentiments portés au paroxysme : la formelle volonté de ne pas céder et l'indignation d'être ainsi traitée.

Toute à ses idées furieuses, occupée par leur bouillonnement, c'est à peine si elle s'aperçut de l'obscurité de sa prison, si elle entendit passer les rats surpris et apeurés de cette compagnie humaine, si elle perçut le chant des gouttes d'eau suintant de la voûte, toute grouillante d'araignées.

Le lendemain fut plus pénible.

L'ennui naquit, et quel ennui en ces sinistres ténèbres ! Était-ce la nuit dehors, ou le joyeux soleil rayon-

nait-il ? Mystère. L'ombre régnait sans arrêt, car le soupirail grillagé, destiné à aérer cette géhenne, ne donnait pas même à l'air de la campagne. Il s'ouvrait sur une cour intérieure du château, située au niveau de l'eau des douves, et qu'on avait recouverte, n'y laissant qu'un regard.

En entendant ouvrir le judas par lequel on lui passait sa dérisoire pitance : de l'eau et du pain, Roxane eut la soudaine perception de n'avoir pas encore vécu plus de vingt-quatre heures — un siècle — dans cet ergastule.

Une voix éraillée lui intima :

— Passez votre cruche d'hier... Et si vous vouliez parler à madame la marquise il faudrait le dire...

Dans les ténèbres, la jeune fille haussa les épaules et dédaigna de répondre : Madeleine Robin ne sera jamais Mme de Ramberg !

Les heures suivantes furent horribles.

Après avoir marché de long en large, foulant la terre molle d'un talon rageur, lasse, éperdue, Roxane se laissa tomber sur le sol et fut victime d'une terrible crise de nerfs.

L'épouvante la rendit au sens de la réalité.

Ses compagnons, les rats, s'étaient enfin habitués à sa présence. Curieux, ils venaient à la découverte et son immobilité leur donnait de l'audace.

Elle les sentit courir sur sa robe :

— Quelle horreur ! Je vais devenir folle !

Elle poussa des cris aigus, qui eurent le don d'effrayer les immondes rongeurs, et se releva en gémissant :

— Quel supplice ! Quel martyre ! Ah ! si Savinien de Cyrano savait cela !

Que pouvait-elle faire, sinon reprendre sa déambulation désespérée et tourner sans arrêt dans sa cage ? Quand elle marchait, en effet, les rats se sentaient en défiance. Elle chanta, pour se donner du courage et pour avoir au moins, comme compagnie, le bruit de sa voix.

Deux ou trois fois, sa semelle écrasa des choses inconnues qui s'effritèrent, et elle pensa aux paroles de Doralise : « on trouve encore des débris de squelettes dont ne veulent plus les rats. »

Cela lui fit passer un frisson sur tout le corps.

Elle ne frissonnait pas que pour elle, de froid et de terreur. Françoise la préoccupait, sa cadette chérie, si frêle, de si mauvaise santé ! Était-il possible à un



être sensible, à une femme, d'avoir eu la cruauté d'enfermer cette enfant dans une prison semblable ?

— La pauvre petite n'y résistera pas !

« Au fait, je vais essayer de m'assurer si, comme me l'affirma cette vile créature, ma sœur est bien ma compagne d'infortune...

« Si nous pouvions communiquer, parler, à mon idée, l'attente serait moins atroce... car il s'agit seulement d'attendre, de gagner du temps ! Dieu me soutiendra, me permettra de ne pas fléchir en acceptant d'épouser ce vieillard !

« Il armera Savinien !

Tout en confiant son espérance au ciel, la jeune fille comptait aussi sur elle-même.

Des pieds et des mains, sans se rebuter aux attouchements sordides, elle chercha une grosse pierre, la trouva et, des lors, commença de frapper la muraille à coups redoublés, tout en criant :

— Françoise ! Françoise !

Les épaisses parois de la prison, nulle part, ne sonnaient creux, et rien ne répondit aux appels de Roxane.

Son effort eut un résultat pourtant, celui de porter la panique parmi les bêtes répugnantes qui partageaient sa geôle : rats, cloportes, myriapodes, blattes et araignées. Ceux-ci se laissaient glisser d'épouvante sur son cou dénudé, sur ses bras dénudés et lui horrifiaient la peau dans leur fuite désordonnée.

— Ah ! bonne Mère, j'en mourrai ! gémit l'infortunée en s'écroulant encore une fois, découragée, prise d'une fièvre d'horreur. Ces lieux maudits seront ma tombe... Comment résister à pareil supplice ?

Elle ne put dormir tant les rats acquirent de l'audace, las de se manger entre eux, car Roxane entendait le bruit de leurs batailles, les cris des blessés et le grignotement affreux des vainqueurs se repaissant de leurs adversaires à demi-morts.

Ces rongeurs n'étaient pourtant pas des plus affamés, loin de là. Ils étaient gros et gras autant que nombreux, grâce à la proximité de la rivière. Les bêtes immondes songeaient, évidemment, à dévorer la prisonnière. Elles le pouvaient, tant elles étaient hardies et disciplinées.

Roxane, cruellement mordue aux jambes, puis aux

bras, dut reprendre sa pierre et frapper au hasard, sans lâcher son arme qu'elle n'eût pu retrouver.

Elle sentait parfois se briser un petit corps chaud, éclater un ventre ou se broyer une tête.

Son cœur se soulevait, sa chair se hérissait d'angoisse et ses blessures, — elles commençaient peut-être à s'envenimer, — la faisaient souffrir à en pleurer.

Son énergie finit par l'abandonner.

— Je n'en puis plus ! pleura-t-elle. Qu'on fasse de moi ce qu'on vaudra... J'ai peur. J'ai froid. J'ai faim. Je ne veux pas non plus laisser à ma Françoise chérie le temps d'avoir à supporter une semblable épreuve.

« Quand on viendra, me sacrifiant pour elle, je déclarerai vouloir céder. »

Un plan commençait à se dessiner en son esprit. Il fallait d'abord sortir de ce cul de basse fosse, en simulant une parfaite soumission aux volontés de la hideuse marquise et à la répugnante passion sénile de M. de Ramberg.

Ensuite, on gagnerait du temps, afin de permettre aux événements de tourner.

— Je feindrai d'être malade... Au vrai, je le suis ! Elle prévoyait le cas où, contre vents et marées, les deux complices voudraient procéder à un mariage rapide.

C'était à redouter car, à cette époque bénie, on pouvait expédier cette cérémonie fort vite : il suffisait d'un prêtre plus ou moins droit et de quatre témoins achetés. Cela ne devait pas arrêter des gens puissants et sans scrupules comme le gouverneur intérimaire de Domme et la châtelaine de Sarlat. Ils ne manquaient ni d'un ecclésiastique ni de témoins.

— Au moment suprême, je dirai : non ! Je saisisrai l'épée du vieux Céladon... Je crierai la vérité !

« Le prêtre ne peut se passer de mon consentement, et un vrai gentilhomme, en entendant mes protestations, s'indignera sans doute, dans l'assistance.

« Cependant, si on allait célébrer cette cérémonie en *catimini* ? »

Tout le temps gagné par les assauts interrompus de ses ennemis, elle le passait à échafauder des combinaisons. L'oreille tendue, elle voulait surprendre le bruit des pas du guichetier sonnant dans l'escalier à vis de Saint-Gilles.

Enfin, elle l'entendit venir et put crier :

— Je veux parler à madame !

— Ma foi, acquiesça l'homme en déverrouillant la

porte, je comprends que vous vienne l'envie de bavarder un peu !

« Depuis quatre jours, vous êtes dans ce puant réduit. C'est de l'entêtement !

« Sans flâgornerie, ma petite demoiselle, je vous tirerais mon chapeau, si j'en avais un.

Sortie de son antre souterrain, Roxane, étourdie par le courant d'air, dut s'accrocher au bras du bonhomme. L'ascension de l'escalier lui coûta des peines infinies. Elle se sentait des jambes de plomb et la tête légère comme une balle de sureau.

Comme la lumière du jour parut délectable à la pauvrete !

La marquise la reçut aussitôt entre Mlle Minou et celui qu'elle croyait être son frère.

Elle dit secement :

— Il était grand temps de vous décider à ne plus faire rébellion, car, vous aviez parfaitement raison, votre sœur Françoise est une bonne espèce et de complexion sans aucune résistance... Le régime qui fut le votre, la vie vécue par vous-même ne semblaient pas lui avoir été propices. Elle tousse à fendre l'âme.

« Nous hâterons donc votre mariage, dans votre intérêt à toutes deux.

« Car je connais trop votre cousin tempétueux pour ne pas prendre des précautions vis-à-vis des membres de sa famille. Il vous serait facile de dire oui et de nous jouer ensuite quelque tour à la mode cyrannique.

« Non, tout est prévu.

« Le lendemain de votre mariage, pas avant, après la nuit nuptiale qui vous rendra si heureuse, il vous sera permis de revoir votre cadette.

« Sur ce, ma toute belle, on va vous conduire à votre chambre. Vous y réparerez le désordre de cette toilette et de ce visage.

« Ma parole, ainsi faite, vous avez l'air d'une déterrée... C'est bien le cas.

« Au souper, M. de Ramberg sera des nôtres. On vous placera à ses côtés. Faites en sorte d'être aimable et enjouée ! »

A table, Roxane eut, entre autres supplices à endurer, celui de voir son ex-tuteur, le vidame Pierre de Taille faire de grotesques galanteries à la comédienne. Elle fut si fort indignée de cette présence qu'elle s'aperçut à peine des empresses et des privautés de son fiancé sexagénaire.

Quand on quitta la table pour passer dans le salon, Roxane vit venir à elle cet ancien tuteur. Elle le foudroya du regard, tandis qu'il lui débitait des compliments injurieux à voix haute.

Soudain, il baissa le ton et lui glissa dans un souffle :  
— Courage ! J'ai prévenu Savinien. Il ne tardera guère !

Pour la première fois depuis cinq jours, la jeune fille put trouver un peu de repos.



Nous avons laissé Cyrano évanoui, dans le défilé célèbre où il avait failli périr comme Roland, au sortir de ce que M. de Mazarin appelait « son trou de rat ». Pour enlever sa connaissance à un tel homme, il lui fallait une copieuse saignée et tout le reste fort mal en point.

Ses amis le constatèrent. En effet, il avait le bras gauche à la fois démis et brisé.

On tint conseil.

L'alferez Pedro de la Cierta, envoyé à son aide par le mari de Lucile de Barrère, duc de la Cierta, fut d'avis que la décision liminaire à prendre était de quitter sur l'heure ces lieux où des morts rappelaient les rencontres nocturnes. Dénoncés par des pâtres ou des voyageurs, on pouvait avoir de très graves ennuis avec les nombreux alguazils du gouvernement d'Olivarez. Quelle preuve donner, en effet, de la nécessité où l'on avait été de se défendre ?

Il fallait, selon lui, revenir en Navarre. On y soignerait le blessé.

Si Le Bret, et surtout Arlette, opinèrent favorablement en ce qui concernait un prompt départ, ils s'opposèrent à une retraite. On devait continuer de traverser la montagne et de faire route vers le royaume de France.

Les paroles prononcées par leur chef et ami leur donnaient à penser. A cause de Mazarin, la politique guettait Cyrano de Bergerac derrière et devant. Mieux valait ne point rétrograder, marcher directement au feu, se rendre à Paris afin d'aviser.

On remercia donc le jeune officier, on le pria d'assurer M. le duc de la Cierta de la gratitude générale et on hissa Cyrano sur son cheval, après avoir immo-



bilisé son bras à l'aide d'éclisses de sapin empruntées aux arbres de la montagne.

Tour à tour, deux de ses compagnons, l'un à droite, l'autre à gauche, devaient le maintenir en selle avec sollicitude.

On chevaucha ainsi lentement, tristement, jusqu'à l'apparition d'une cascade où l'on put rafraîchir le blessé. Bon moyen, car sous le contact de l'eau glacée, il ouvrit enfin les yeux et parvint à grimacer un sourire.

— Sandious ! râla-t-il, quelle avalanche ! On eût dit toute la montagne se déversant sur moi !

Puis il retomba dans son évanouissement.

Au sortir du défilé, on rencontra des chevriers basques, coiffés d'un béret teint à la garance. Ils ne parlaient ni n'entendaient le français, mais, à voir le blessé, ils comprirent cependant l'aide réclamée.

L'un d'eux fit une série de signes :

— Suivez-moi, je vais vous guider.

Il prit une sente muletière dont les zigzags semblaient s'enfoncer dans la montagne. Il fallut progresser en file indienne, non sans côtoyer des abîmes. Parfois, la vallée, toute pleine de noirs cônifères, se resserrait tellement qu'on se sentait étreint par l'obscurité.

— Où nous mène ce gamin ? demanda M. de Brissonnières en se retournant vers Saint-Amant.

— Le sais-je ? répondit le Gros. En tous les cas, l'endroit promet de manquer d'agréments, si j'en juge par le paysage actuel.

On se voyait, en effet, de plus en plus loin du monde, et chacun luttait mal contre une sorte d'inquiétude, tant ces lieux farouches sentaient la solitude et la mort...

Après une bonne heure de route, on arriva enfin en vue d'une maison, la seule aperçue jusqu'alors. Elle était située au bord d'un gave bleu, dans le fond d'une combe infiniment mélancolique.

Brissonnière murmura :

— Quel entonnoir !

Ce mot fit tourner la tête au buveur incorrigible.

Au hululement bizarre poussé d'une voix stridente par le guide, un homme parut sur la porte. A la vue de la cavalcade, il s'inclina très bas et loucha vers Savinien.

C'était une sorte de géant roux, dont la vue fit frissonner la Parisienne. Il avait près de deux mètres de haut, de larges épaules, une encolure de taureau

et des mains formidables, bestiales, velues, affreuses à regarder. Son regard trouble ne plaidait pas en sa faveur...

Il baragouinait un mélange de français et d'espagnol qui fut tout de même intelligible à nos héros venant de Madrid.

En effet, il tenait une auberge... Mais il avait peu de place et ne pouvait loger tout le monde.

Il acceptait d'accorder l'hospitalité au gentilhomme blessé et à l'un de ses amis. Toute sa bonne volonté ne lui permettait pas de prendre un demi-voyageur de plus.

Il fallait bien en passer par là.

Oui, on pourrait faire venir un médecin, voire même un rebouteux, mais il habitait à des lieues... et des lieues, dans ce pays tourmenté d'escalades, de combes et de précipices... Bref, le soigneur ne pourrait pas se trouver là avant le lendemain, sur le coup de midi.

En attendant, il y avait de quoi manger et un bon lit pour le blessé. Il termina en saluant et en se nommant :

— Esteban Esquarro...

Sur un signe de Le Bret, Armand de Brissonnière s'apprêtait à l'aider au transport de Cyrano, lorsque l'aubergiste lança un nouvel appel guttural, qui fit apparaître un second personnage.

C'était, avec trente ans de moins, la réplique d'Esteban Esquarro. Le nouveau venu n'eût pas besoin d'être présenté. On s'apercevait suffisamment du lien qui les unissait l'un à l'autre.

D'un signe, l'hôte désigna Cyrano à son fils et aussitôt le bretteur fut enlevé de selle, comme une plume, et porté à l'intérieur de la maison. Ensuite, sur un ordre d'Esteban, paraissaient encore deux hercules roux, taillés sur le patron de leur père.

— J'en ai six comme cela, fit Esteban d'un ton indéfinissable. Ils sont doux comme des moutons et ne redoutent pas la fatigue... La mère est morte en donnant le jour au dernier.

« Ici, on se partage le travail. L'un est cuisinier, l'autre valet d'écurie, un autre sert à table, le quatrième s'occupe du ravitaillement, le cinquième chasse et pêche.

« Quant au sixième, ce garçon aime creuser des trous... il jardine ! Voyez les belles fleurs et les magnifiques légumes ! Cela vient d'une façon remarquable... En dessous, c'est gras... c'est riche... c'est fumé, quoi !

Pendant qu'Arlette et son fiancé montaient auprès

du poète, Linières et Saint-Amant discutaient le menu du repas. On tomba vite d'accord. Malgré l'éloignement du lieu, on aurait un réconfort honorable : avec omelette, gibelotte et poulet. Quant aux vins, Esteban s'y connaissait et possédait une bonne cave.

Le retour des amoureux mit de l'espérance au cœur de chacun. Cyrano venait de sortir de son inquiétant état léthargique. Il avait taquiné Arlette et sacré en patois gascon. Dès qu'un homme de l'art aurait rafistolé son bras et pansé ses blessures, il se déclarait prêt à se remettre en route.

A la fin du dîner, on décida d'aller à la recherche d'un praticien. Des querelles s'élevèrent sur cette question : qui resterait auprès de Savinien ?

Ni la vanité, ni le désir de dormir dans un bon lit ne sollicitaient les compagnons, tout de suite disposés à demeurer céans. Chacun briguit ce poste de confiance, au contraire, car on avait vaguement l'idée de le croire dangereux...

Les sept brutes colossales n'inspiraient confiance à personne.

Dire pourquoi, nul n'en était capable...

A l'effet de ne point favoriser l'un ou l'autre, on décida de tirer à la courte-paille. Le sort désigna Linières. Ce choix du hasard mit un nuage sur le front d'Arlette et fit froncer les sourcils de son bien-aimé.

Saint-Amant résuma le sentiment général en disant au vivant madrépore :

— Mon fils, la tâche à toi confiée par un sort manquant de sérieux ne sera-t-elle pas au-dessus de tes forces ?

« Songe — et il baissa la voix en jetant partout d'inquiets regards — songe à ceci : notre ami est incapable de se servir de sa vibrante lady. Sa sécurité est donc entièrement entre tes mains. N'as-tu pas un tout petit peu l'idée de te faire doubler ?

L'interpellé se redressa dignement et, une flamme de noble indignation aux joues, répliqua d'une voix que l'émotion faisait trembler seule, car il n'était pas encore ivre :

— Non ! Apprends ceci, pour ta gouverne. François Payot, chevalier de Linières, n'a, en ce bas monde, qu'un attachement vraiment sérieux... S'il lui arrive parfois de caresser une dame-jeanne ou autre, il est prêt, par contre, à donner sa vie pour notre Savinien !

Arlette intervint :

— Nul n'en doute, monsieur de Linières, votre amitié pour M. de Cyrano peut aller jusqu'au sacrifice de votre vie, mais, en ceci, il ne s'agit pas de mourir : il faut vivre, vous et lui... Et pour que vive notre cher Savinien, il vous faut garder l'œil vif, l'oreille fine, la tête libre.

Linières flairait une demande outrageante, la belle jeune fille allait le prier de se laisser remplacer. Il objecta doucement :

— Même sous les fumées du nectar, au dire de Cyrano, je demeure une lame experte et redoutable.

— D'accord, répartit la Parisienne. Le cas est plus grave. Nous redoutons, en ces lieux déserts et antipathiques, autre chose qu'un duel...

— Un guet-apens, souffla le Gros.

— Un crime vulgaire, compléta Le Bret.

Et M. de Brissonnière ajouta :

— Ces six colosses et leur Esteban Esquarro de père empestent le crime d'une lieue...

— Enfin, poursuivit Arlette, le destin de notre ami dépend de la solidité de la tête de son garde du corps.

« Evidemment, je ne vous demanderais pas de ne boire que de l'...

— Halte ! cria Linières, effrayé. Je préfère tout autre mort à celle du poison. Ceci entendu, je comprends vos raisons. J'approuve votre prudence. Je partage votre inquiétude.

« Mais la garde, je la garde... Vous avez donc ma parole : je ne boirai pas ! Sur ce, partez en paix !

## CHAPITRE XXVI

### L'AUBERGE SANGLANTE

Après une longue, lente et difficile randonnée parmi les défilés, failles et gorges, où, maintes fois, les chevaux de nos amis faillirent rouler dans des précipices, la petite troupe, à la tombée du soir, parvint en vue de Lascagne, infime bourg pyrénéen. C'était le seul endroit civilisé qu'elle ait encore rencontré depuis sa sortie d'Espagne.

Le curé, un rude montagnard aux yeux bleus, rêvait,



après son souper, assis sur le seuil de sa modeste église. Il salua les voyageurs et tenta de s'entretenir avec eux. Ce fut d'abord malaisé, car il parlait le basque, mais Armand de Brissonnière, excellent latiniste, arrangea les choses en employant la langue de Virgile. On fut alors assuré de trouver un gîte et d'avoir le médecin réclamé par l'état de Cyrano.

— Après vous être réconfortés, messieurs, le mieux pour vous est d'aller dormir, conseilla le prêtre. Il est impossible de cheminer, de nuit, parmi ces fondrières inhospitalières.

« Demain, la cloche de l'église vous éveillera. Venez ouïr ma messe. Quand je l'aurai dite, je vous conduirai chez notre Esculape local. Sur ce, madame, messieurs, bon repas, bonne nuit, et que Dieu vous ait en sa sainte et digne garde !

Le médecin de Lascagne aurait pu, par la taille et la force, tenir tête au fameux Esteban Esquarro, mais il ne semblait pas briller par le courage. En effet, il se mit à pâlir et à trembler en écoutant Le Bret lui faire la description de l'auberge où Cyrano et Linières espéraient sa venue.

— Je suis navré, se défendit-il, en secouant négativement la tête, navré de vous répondre par un refus définitif : messieurs, je n'irai pas à cette auberge !

— Pourquoi ?

— Je suis marié, père de famille...

— Ne craignez pas de perdre votre temps, s'empressa Arlette. Nous sommes bien lestés de doublons et de douros. Si, comme il est naturel, vous craignez la fatigue...

— Madame, fit le médecin, gardez votre or. Il ne pourrait payer ni la douleur de ma femme ni...

— Expliquez-vous, cria Le Bret impatienté.

Alors, gravement, l'homme de l'art déclara :

— Ceux qui ont le malheur d'aller loger en cette maison maudite n'en reviennent jamais !

« Sa réputation est épouvantable dans le pays. Personne ne s'aventure de ce côté. Chacun ici, comme aux environs, n'ignore rien des crimes commis par Esteban et ses gredins de fils.

« Les voyageurs allant en Espagne ou revenant en France par le défilé de Roncevaux, se gardent bien de s'y attarder après les heures du jour. Par contre, si de pauvres diables, surpris par le crépuscule ou par l'orage, cherchent un abri, ils sont inévitablement aiguillés sur

cette sanglante auberge par des chevriers complices d'Esteban...

« Ils y sont bien accueillis, se chauffent, soupent, se couchent... Et le lendemain, l'un des hercules creuse un trou dans le jardin...

— C'est donc là son engrais ? fit la Parisienne, en frissonnant. Ce misérable bandit ne s'en cache même pas, puisqu'il nous a dit, en façon de plaisanterie :

« Voyez les belles fleurs, et les magnifiques légumes ! cela vient d'une façon remarquable... En dessous, c'est gras... c'est riche... C'est fumé, quoi ! »

Le docteur opina du chef :

— Le sol est fertilisé par les cadavres des pauvres gens amenés là par le Destin.

Il ajouta :

— D'ailleurs, à quoi bon ? Il n'y a plus d'espérance !

— Par exemple ! Les blessures n'étaient point...

— Vous me comprenez mal. A cette heure-ci, tout me porte à le croire, vos amis gisent maintenant sous les fleurs.

— Non ! fit doucement Arlette.

— Non ! affirma Le Bret avec une énergie plus grande encore.

Saint-Amant, rouge de colère, déclara :

— On ne se débarrasse pas ainsi d'un Savinien de Cyrano-Bergerac, même en piteux état, et d'un porté-épée comme le chevalier de Linières !... Vous ne les connaissez pas !

Ces affirmations n'ébranlèrent pas le pessimisme du quidam. Il objecta :

— Que peuvent deux rapières, même expertes et valeureuses, contre sept bouchers taillés comme les Esquarro !

« Croyez-moi, ne retournez pas là-bas ! C'est un conseil. Vous auriez le sort des gens d'armes envoyés par M. le Gouverneur du Béarn : sur les sentiers abrupts qui conduisent à la maison sinistre, dans les coulées granitiques, ils furent descendus, à coups de mousquets, par les sept Esquarro. Ce sont des tireurs hors ligne.

« Ce que vous pouvez faire de mieux pour vos malheureux compagnons, c'est, hélas ! de prier M. le curé de dire une messe à leur intention.

— Point de messe ! répondit le mécréant Brissonnière. En selle, monsieur, en selle ! Nous avons perdu

trop de temps déjà. Votre mulet est là, tout harnaché. Il brûle d'impatience.

Le médecin recula de trois pas.

— Je n'irai point. Peste soit de ces fous ! Ma femme et mes enfants ont besoin de ma vie. Aussitôt découverts, vous dis-je, nous serons canardés comme des lapins !

Consulté, le bon curé donna raison à son ouaille : il ne fallait pas tenter le diable. Nul être doué de raison ne devait s'en retourner chez les fauves traîtreusement hospitaliers.

Alors Le Bret de déclarer :

— Monsieur le curé, monsieur le docteur, nous nous sommes efforcés de vous l'expliquer, MM. de Cyrano et de Linières ne sont pas des êtres ordinaires.

« Avec l'aide céleste, nous comptons bien vous prouver que nous sommes dignes d'être de leurs amis. Donc, en route !

« Ce soir, docteur, nous vous ramènerons à Lascagne notre cher blessé.



Linières, sitôt ses amis partis, s'adressa à lui-même un grand et solennel serment :

« Je ne quitterai pas Savinien avant leur retour. Je m'installerai à son chevet. Par crainte d'être empoisonné en mangeant, je me prétendrai malade et refuserai de souper. N'ai-je point déjeuné à merveille ? Avec ce que contient mon estomac, je peux fort bien patienter jusqu'à demain.

« Evidemment, il y a la soif.

Il toussa, cracha, geignit.

Déjà, la perspective de son immense sacrifice le mettait dans une sombre humeur...

Il monta cependant dans sa chambre. C'était une pièce étroite, meublée d'un méchant grabat, équipé d'une housse malpropre tenant lieu de drap. Elle communiquait avec celle du blessé par une porte basse.

Cyrano avait les yeux ouverts. Malgré la fièvre qui l'agitait et parfois le faisait un peu délirer, il reconnut « son chevalier de la Treille » et s'entretint avec lui de la situation.

En vain Linières tenta-t-il de lui donner le change. Il dut tout dire. Alors, le chef reparut et donna ces ordres :

— Tu vas d'abord m'apporter ma lady. Tu la

mettras à mes côtés, toute nue, car nous sommes, elle et moi, d'ardents amoureux. Ensuite, tu descendras à l'écurie, fouiller mes fontes. Tu en retireras mes pistolets... Avec les tiens, cela fait quatre... Quatre pétouses, deux tourne-broches...

« Tu me dis qu'ils sont sept malotrus ? Sept, comme les péchés capitaux... En ce cas, nous sommes trop forts...

« Si quelque annihilation se produit, il faudra plaindre ces sept enfants de Satan.

« Va, amigo, va !

Linières obéit. Quand il remonta, ce fut pour dire à son ami :

— Les pistolets ne m'ont pas attendu...

— C'était à prévoir, sourit le blessé ; je t'ai envoyé à leur recherche surtout par acquit de conscience. Je voulais savoir si les craintes de nos compagnons étaient ou non chimériques. Maintenant, je suis fixé.

« Qu'importe ! N'avons-nous pas deux épées et deux pistolets ! Me voici manchot, il est vrai. Bah ! mon bras droit n'en aura que plus de liberté !

Peu après, il retomba en un fiévreux sommeil où, dans un rêve à haute voix, il prononçait le nom de Roxane.

Linières s'assit dans l'unique fauteuil, déjà privé d'un pied, qui meublait la chambre du pourfendeur. S'étant assuré du bon fonctionnement de son épée dans le fourreau, il vérifia soigneusement les amorces des armes à feu. Il n'avait plus qu'à se tourner les pouces, ou à versifier, mais allez donc composer un poème bachique sans modèles !

Cette faction sèche lui paraissait déjà interminable et le forçait à bâiller.

« L'aile du Temps, se disait-il, bat avec une remarquable lenteur quand on se sent racornir par manque d'humidité. J'aurais dû m'y habituer plus tôt... Mais qu'y faire ? »

Les événements vinrent heureusement lui apporter un appui et une distraction.

En effet, Linières commençait à redouter un décrochement de sa mâchoire et un redoutable assèchement de son palais, lorsqu'on gratta à la porte :

— Entrez !

C'était le sinistre Esteban. Il osa :

— Mon gentilhomme, je sais juger ceux qui m'honorent de leur clientèle... Vous êtes un vrai dégustateur... C'est pourquoi je me permets de vous offrir de goûter



avec moi un sacré petit vin d'Arbois doué du plus délicieux goût de fumée... Etant expert en la matière, vous m'en direz des nouvelles !

Un soupir gonfla la bedaine de l'Athée de Senlis à la pensée du cru jurassien. Il évoqua la tentation de Saint-Antoine... Sa langue lui parut plus âpre, plus gourde, son nez s'humecta, par contre, comme si, à distance, il humait l'odeur enfiévrante.

Pourtant, un regard jeté à Cyrano lui donna la force et le courage de murmurer à part lui le décisif « Vade retro Satanas ! ». Aussi déclina-t-il l'alléchante invite :

— Je vous remercie de tout cœur, mon brave. Ce serait avec plaisir si je pouvais quitter le chevet de mon ami.

Esteban jeta une torve œillade au blessé et répondit :

— Qu'à cela ne tienne ! Nous boirons céans.

— On fera du bruit, objecta Linières.

— Nous lamperons en silence.

« Ma foi, pensa l'impénitent personnage, s'il boit avec moi, c'est que son vin ne contient nul déloyal ingrédient. Pourquoi refuserais-je un plaisir inoffensif ? »

Il accepta donc et, cinq minutes après, en prenant mille précautions délicates pour ne point troubler le dormeur, l'hôte et l'un de ses formidables rejetsons apportaient une petite table de bois blanc et un panier bien garni.

« Par les vignes de Chanaan ! Cette brute herculéenne ne semble point regarder à la dépense... Dix flacons renommés ! Mon ami, cette somptuosité doit te mettre la puce à l'oreille... L'Esteban n'agit pas pour le seul plaisir, très compréhensible, en somme, de partager le bonheur de lamper avec un amateur éclairé... Il a quelque intention secrète...

« Secrète ? Hé ! Hé ! Quand il te verra, ronflant comme une souche, d'un seul coup de son poing digne d'un cyclope, il fera jaillir ta matière grise hors de sa boîte crânienne. Il aura ainsi savouré deux joies : celle de boire avec toi et celle de te tuer ensuite. »

Pour une fois, le chevalier voyait avec le regard clair de la célèbre sybille.

Assassin et licheur, Esteban Esquarro n'avait point d'autre intention.

Et ce fut une passe d'armes aussi poignante que silencieuse. Elle dura trois heures.

L'aubergiste débouchait un flacon, le humait, rem-

plissait le verre de son vis-à-vis, se servait, grognait et vidait lentement tout en envisageant Linières d'une façon facile à traduire par ces mots :

— Gare à toi, si tu rechignes !

Le singulier garde du corps demeurait fidèle au poste et souriait aux anges, non sans cligner de l'œil de temps en temps ou faire claquer sa langue, comme l'exigeait la politesse de l'invité.

Sept bouteilles avaient été vidées. Le nez de Linières tournait au violet. Il se disait, en regardant le visage apoplectique d'Esteban et les veines de son front gonflées à se rompre :

— Ce « soutier ne porte pas bien la toile » comme dirait, « parlant matelot », notre ancien marin Saint-Amant... Pareil à tous les goujats, il ignore la façon de se ballonner avec art... De plus, il ne peut se vanter, lui, d'être mithridatisé...

En ce qui touche le culte du dieu de la vigne, son fidèle ne se trompait jamais.

En effet, au moment où il se penchait pour enlever de dessous sa chaise la huitième bouteille, l'hôte s'empourpra davantage, sa tête vacilla, ses yeux devinrent vagues... Il soupira, marmotta quelques imprécations, arrondit son bras droit sur la table, y posa sa tête et se mit à ronfler bruyamment, si bruyamment que Cyrano fut réveillé et demanda :

— Ques aco ?

Linières vint à lui, écarlate, titubant, mais encore digne :

— C'est ce grand dadais. Il a voulu se mesurer avec ton infirmier. Quel aliboron !

« Vois le résultat, ô mon cher Savinien : il roupille en vrai cachalot... Aussi, quelle sombre folie de vouloir...

— Chut ! fit le bretteur. Tout cela n'est évidemment que le prologue du drame.

« Aussi, veuille transporter ces bouteilles loin de la porte... On peut les utiliser comme projectiles...

Linières ayant obéi, Cyrano lui dit, avec sa coutumière bonté :

— Maintenant, va dormir. Allonge-toi sur le plancher. A mon tour de veiller. Je n'ai plus sommeil et mon ouïe est fine.

« Tes libations, pour une fois louables et utilitaires, t'imposent le devoir de prendre quelque repos, afin d'être, au moment de l'inévitable rencontre, frais et gaillardet.

Le sieur Payot s'empressa d'obéir. Il ne discutait

jamais un ordre de Savinien ; de plus, en cette circonstance, il trouvait la recommandation conforme à l'état des choses : il crevait de sommeil.

Bientôt, il se mit à « souffler des pois », alternant en mesure avec le gargouillement de cétaqué de l'aubergiste assommé d'alcool. Le bretteur sourit en entendant cette musique :

« Un pareil concerto m'empêcherait de m'abandonner dans les bras de Morphée, si j'en ressentais l'envie... »

Il souffrait un peu moins : la fièvre semblait renoncer à progresser dans ce grand corps sec et nerveux. Attentif au moindre bruit, il se rappelait les heures où il se trouvait placé en sentinelle, sur le front des troupes royales, tandis que reposaient ses frères d'armes.

« J'aimerais mieux, songeait-il, être là-bas qu'ici... Cette faction, étendu sur un lit, avec un abatis abîmé, dans une louche maison des Pyrénées, a je ne sais quoi de... »

Un coup léger frappé à la porte le fit renoncer à toute considération philosophique. L'action se préparait... Il dit à mi-voix :

— Entrez.

Alors, par l'huis entrebâillé, s'offrit à la vue du blessé le répugnant visage d'un des rejetons d'Esteban Esquerro. Le colosse jeta dans la chambre un regard effaré. De toute évidence, il ne parvenait pas à se convaincre de cette réalité : son père dormait, vaincu par le sang des vignes.

Il lança un autre regard à Linières, qui faisait pendant à son adversaire de lutte courtoise et un troisième à Cyrano.

Ce dernier ne put rien lui apprendre ; sous les rideaux, cachant le lit à la mode du temps, il ne pouvait ni constater les yeux ouverts de l'étranger, le surveillant avec attention, ni remarquer des armes disposées à portée de sa main.

Il gronda quelques paroles hachées, incompréhensibles et referma la porte sans précaution. Cyrano entendit son pas formidable se hâter dans l'escalier de sapin. Il appela :

— Linières !

Son ami ne broncha pas.

Alors, il se leva, non sans peines ni douleur et lui cria dans l'oreille :

— Gare à l'eau !

Ce fut un trait de génie ! Tout aussitôt, il put voir

le Silène se dresser comme mù par un ressort et tirer immédiatement sa rapière.

— Vite, lui intima le Gascon, aide-moi à remettre mon haut de chausses et mes bottes ! On va se cogner... Je ne veux pas sourire à la camarde dans un costume aussi peu digne d'un cadet aux gardes...

Savinien était à peine dans ses bottes que déjà la porte s'ouvrait brutalement, donnant passage à un des hercules. Cet homme brandissait une cognée de bûcheron.

— Frères, cria-t-il, non plus en patois basque, mais en pure langue espagnole, frères ! Ils ne dorment pas ! Ils ont des armes !

Alors, on entendit une rumeur d'orage : les cinq géants montaient en grondant de colère, heurtant les murs à grand bruit et s'excitant au carnage...



A sa grande surprise, la petite troupe, composée d'Arlette, de Le Bret, de Saint-Amant et de Brissonnière, revenant de son excursion sans succès à Lascagne, put cheminer en toute tranquillité. Aucun coup de mousquet n'ébranla les airs. On en fut à se demander :

— Notre médecin et notre paisible curé ne seraient-ils pas des farceurs ou encore des dupes ?

Où la surprise devint immense, ce fut lorsque Saint-Amant, marchant en avant-garde sur le chemin muletier, arriva non sans peine au sommet d'une crête, car on le vit s'arrêter, fouiller du regard devant lui et dresser de surprise, ses deux bras vers le ciel.

— Que se passe-t-il ? crie Le Bret.

Au lieu de répondre, le Gros fit signe :

— Dépêchez-vous !

Et, quand on fut autour de lui :

— Voyons, ai-je ou non la berlue ? Reconnaissez-vous, comme moi, le paysage, les forêts, les ravins, la combe noire ?

— Aucun doute, mon bon ! affirma-t-on.

— Eh bien, éclata le poète, regardez, écarquillez bien vos yeux, mettez vos mains en abat-jour... Est-ce fait ?

« Oui ! Alors, constatez le fait comme moi : il n'y a plus d'auberge !

On eut beau crier tonnerre, vertuchou, ventrebleu ou ma doué, il fallut se rendre à l'évidence : la maison, témoin de tant de crimes, n'existait plus !



Ce fut avec une hâte téméraire qu'on descendit, par des raidillons impossibles, les pentes de l'abrupte montagne. Chacun oubliait le danger où pourrait le précipiter le faux-pas de sa monture, pour ne songer qu'à résoudre l'angoissante énigme .

Tout à coup, Saint-Amant, doué d'yeux de lynx ou, mieux encore, de marin, arrêta son cheval et s'écria :

— Mes amis, l'auberge a sauté, comme si elle se trouvait bâtie sur un volcan !

— Et nos amis ? hoqueta Arlette.

— Ils sont dans la main de Dieu, murmura Brisonnière dont le péril ou l'angoisse ranimait toujours la foi catholique et bretonne.

Gravement, il se signa.

On apercevait maintenant, au bord du gave bleu et bondissant, un amas de pierres, de tuiles, de moellons et de poutres noircies, à la place qu'occupait, hier encore, la sombre maison d'Esteban Esquarro. L'incendie semblait avoir succédé à l'explosion.

## CHAPITRE XXVII

### LA CÉRÉMONIE SACRILÈGE

L'arrivée du sieur de Vauselle — à Sarlat, chacun l'appelait M. Minou — fut, on le comprend, joyeusement fêtée par son alter ego féminin.

Pourtant, la pensée de Cyrano capable de paraître, tel un diable issant d'une boîte à surprise, impressionnait fâcheusement l'inélégant couple.

Il insista donc auprès de la marquise de Sarlat pour faire hâter le mariage de Roxane et du gouverneur par intérim.

Une grosse difficulté arrêta le vieux Céladon et la vipérine Précieuse, bien qu'ils eussent, tous deux, pour des motifs différents, une égale envie d'en finir : l'un, parce qu'il était amoureux fou et craignait l'arrivée soudaine de son successeur, l'autre parce qu'elle était fort pressée de retourner à la Cour.

Elle avait, pour cela, des raisons politiques de toute première importance.

— Le temps est proche, se disait-elle, où M. de

Cinq-Mars doit, avec l'appui des Grands du Royaume et du Roi d'Espagne, arracher de la mâchoire française cette dent cariée qui s'appelle Armand du Plessis, cardinal romain et duc de Richelieu.

« L'opération faite, le trône sera occupé par *Monsieur*, frère de l'incapable Louis XIII.

« Or, je connais le caractère de Gaston d'Orléans. Si je ne suis pas présente pour lui rappeler mes bontés et mes services, il m'oubliera le plus simplement du monde. Il est l'ingratitude incarnée, l'oubli personnifié !

La difficulté, faisant obstacle au désir de hâter le mariage, consistait en ceci : la crainte inspirée par l'énergie de Madeleine Robin.

En effet, que deviendrait-on si, devant les témoins et le prêtre, la mariée récalcitrante répondait un « Non » obstiné et définitif ? Des témoins, il n'y avait rien à craindre ; par contre, nul ecclésiastique digne de ce nom ne pourrait et ne voudrait procéder au mariage dans de telles conditions.

M. de Ramberg, dévoré par l'impatience sénile de posséder la blonde fille convoitée, se servit de ses pouvoirs de gouverneur.

Il fit venir des membres du clergé de Domme et de Sarlat. Sans leur avouer la vérité, il leur fit le tableau mensonger du caractère instable et capricieux de sa fiancée. Il leur précisa qu'elle serait bien capable, dans une saute d'humeur, de répondre par un refus sec à la demande sacramentelle, quitte à accepter le lendemain.

Or, les oints du Seigneur déclarèrent tous — même le chapelain de la marquise — qu'en un cas semblable, ils ne pourraient passer outre :

— Les fiancés doivent agir et parler librement sans la moindre contrainte, toute pression constatée et reconnue pourrait entacher le sacerdoce coupable d'y avoir prêté la main. Un tel mariage pourrait être annulé par la Cour de Rome.

C'était l'échec de la combinaison.

Sur ces entrefaites, arriva au château la troupe commandée par Saint-Ibal.

Le gentilhomme, encore impressionné par la récente affaire du défilé de Roncevaux, porta la terreur au cœur de tous en faisant son rapport.

— Le Malin soutient Bergerac et les siens ! avoua-t-il. On ne peut rien contre eux ! Les plus grandes précautions sont inutiles, les plans les plus savants déjoués !

Je me refuse dorénavant à affronter un tel successeur d'Ajax. Je le connais !

« Il me tuerait, comme il a occis le pauvre comte de Montrésor, et je veux vivre !

Ces phrases découragées firent courir un très désagréable frisson le long des vertèbres du sire de Vauselle. Il pensait exactement comme le spadassin et proclamait en *a parte*, que, pour conserver une excellente santé et vivre en joie, il fallait absolument mettre plusieurs lieues entre soi et ce Cyrano de Bergerac. Le reste était littérature.

On perdit beaucoup de temps, laissant peut-être, songeaient les associés, le loisir à l'ennemi diabolique de se rapprocher et d'agir avec son habituel bonheur.

Ce temps, la marquise l'employa à consoler son nouveau sicaire et à lui remonter le moral.

La terreur de voir surgir Savinien donna enfin du génie à Vauselle.

Certain que Saint-Ibal, reconnaissant de l'or mazarinesque empoché par lui, ne livrerait pas à sa protectrice le secret de sa personnalité véritable, le triste personnage, imitateur de la casuistique d'Escobar, se présenta un matin, dans la ruelle de la marquise et lui dit :

— Madame, à force de chercher, j'ai trouvé ! Notre vengeance se trouve arrêtée, notre départ remis *sine die*, à cause de quoi ?

« A cause de ceci : nous redoutons, à juste titre, devant le prêtre chargé de célébrer le mariage, un esclandre de Mlle Robin.

« C'est bien cela ? Oui ! Or donc, oyez ceci :

« Demain, si vous le voulez bien, le mariage sera célébré dans la chapelle de votre château.

— Vous avez trouvé un ecclésiastique assez coulant ? demanda Doralise.

— Nenni, madame !

— Alors, je ne comprends pas !

— Tenez-vous tant que cela, sourit le coquin, à munir les époux d'une authentique bénédiction ? Je ne le crois guère ! Leur salut éternel ne vous passionne en aucune manière... Que voulons-nous, en effet ? Désespérer l'enragé faucheur de vies en livrant la cousine aimée de lui à son soupirant .

« Pourquoi, dans ce cas-là, tenir à une consécration régulière, authentique ? Que nous importe l'acquiescement céleste ?

« Désirons-nous faire une bonne œuvre ou nous venger ? Répondez-moi franchement !

— Il n'est pas sans esprit, émit Saint-Ibal enthousiasmé.

— Il parle d'or, consentit la marquise.

— C'est, ou jamais, le mot exact, madame, s'empressa d'appuyer le drôle. Votre libéralité bien connue récompensera certainement M. Minou, votre humble et dévoué serviteur... Ne risquera-t-il pas son âme en jouant lui-même une comédie sacrilège ?

— Je comprends, fit Doralise, vous comptez vous faire grimer par votre aimable sœur et jouer le rôle de l'officiant... Idée admirable !

« Soyez-en assuré, monsieur Minou, le mariage ayant été ainsi célébré, mon intendant saura vous monnayer ma gratitude !

Elle signifia d'un geste la clôture de l'audience et, le drôle parti, elle sauta hors du lit, toute joyeuse, commandant à Saint-Ibal :

— Debout, paresseux ! On va donner les ordres nécessaires à la célébration de ce mariage. Ah ! je pousserai un rude soupir de soulagement quand aura été donné à ce couple si bien assorti la bénédiction nuptiale.

« Par le maître pif du sabreur, j'en rirai plus de dix ans ! Allons, debout, vous dis-je, monsieur le Lambin ! Il va falloir bien faire les choses. Heureux Ramberg ! Enviable Roxane ! Ne seriez-vous pas jaloux ?

Et de rire !

Pendant cela, l'escogrife, ne se sentant pas de joie, car il s'apprêtait à commettre une vilénie majeure et à toucher force pistoles, tombait, dans un couloir obscur, sur le minuscule Pierre de Taille.

— Bonjour, vidame, fit-il familièrement, en lui tapant sur le ventre, où alliez-vous de ce pied léger ?

L'autre toussota. Il ne pouvait pas dire la vérité à ce bélièvre .

Il rôdait, le cœur serré, à l'affût d'un renseignement concernant le sort réservé à ses cousines. Il épiait les visages. Il écoutait aux portes.

Déjà, il avait pu dire à Roxane :

— On veut vous faire chanter, en vous terrorisant à propos de Françoise. Elle ne gémit pas sur la paille pourrie d'une oubliette. Elle ne fut jamais incarcérée véritablement. Je la sais retenue dans une bonne et belle chambre, même on l'y traite honorablement.

Roxane lui avait demandé :



— Tâchez donc, cousin, de me procurer une dague courte ou un poignard bien pointu.

— Pour quoi faire, Seigneur ?

— Ces gens-là sont capables de tout. Leur exécration va me forcer à consentir à ce mariage... A quoi bon crier *non* au visage de l'officiant ? Il est gagné, le misérable. Il fera sa triste besogne en dépit de ma négation désespérée.

« Donc, je serai la femme de ce drôle de gouverneur.

— Quoi ! s'était écrié l'ex-tuteur.

— Pour peu de temps, rassurez-vous ! Dès que je serai seule avec mon... mari... la bonne arme dont je serai munie grâce à vous, fera de moi une veuve !

— Prenez garde ! ma chère enfant, avait conseillé le vieillard, on punira tout de suite ce crime, sur vous et sur Françoise.

Obstinée, la jeune fille déclara :

— Mes précautions sont prises. Je peux tabler sur la folie inspirée par moi à M. de Ramberg. Il fera tout pour me plaire. Je lui dirai donc...

« Voici ma première requête, vous ne pourrez manquez d'y souscrire. Dès achevée la cérémonie, vous nous emmenez dans votre carrosse, Françoise et moi. Je tiens à ne pas être votre femme en ce château de Sarlat où me poursuivent tant de lugubres souvenirs. A Domme, l'hôtel du Gouvernement me fut sympathique et accueillant, aussi y serai-je pour vous une épouse. »

« Ceci pour faire patienter l'outrecuidant M. de Ramberg, mais aussitôt qu'on aura franchi la grand'porte de la ville, je frapperai au cœur ce misérable qui voulut ainsi me forcer la main. Celle-ci ne tremblera pas ! »

Malgré tout, Pierre de la Taille n'avait guère confiance en ce plan. Un caprice de M. de Ramberg, une impatience de Céladon blanchissant et le faux mariage religieux devenait une union effective, de par les lois de la chair.

Il eût mieux aimé pouvoir compter sur la présence de son cousin, M. de Cyrano. Était-ce encore possible ? Il désespérait de le voir accourir à point nommé.

Sauf un, les gens, qu'il avait envoyés à la rencontre de Cyrano étaient revenus bredouilles. Fallait-il fonder quelque espoir sur le retour du troisième ? Après tant de jours passés dans l'attente, la confiance désertait le cœur du petit vieillard.

Aussi fut-il particulièrement désolé quand le « frère »

putatif de Minou lui apprit ce qu'il appelait sa « mirobolante invention » :

— Je jouerai demain le rôle du ratichon. Je bénirai le conjungo drôlatique du barbon et de la caillette ! Ah ! on va se tenir les côtes, vieux polisson de vidame !

L'interpellé eut toutes les peines du monde à retenir sa furieuse indignation : il se sentait envie de transpercer ce drôle d'un coup d'épée. Habile, il dissimula sa colère et tenta de gagner du temps.

— Attention, monsieur de Vauselle, dit-il, je ne l'ai pas caché à Mme la Marquise, les choses d'argent ne sont pas encore prêtes...

Il lui fut répondu :

— Qu'importe ! L'essentiel est de célébrer le mariage au pas de course. J'ose même ajouter, nous voulons aussi le *consummatum est*, hé ! hé !... On s'arrangera ensuite avec les papelards et les louis d'or.

Décidément, il n'y avait plus rien à attendre que du ciel !



Il est neuf heures du soir. Les portes du château de Sarlat sont closes et gardées. Saint-Ibal et Vauselle, mûs par une même crainte, ont tenu à s'entourer de précautions luxueuses. Sur les plateformes des tours féodales à créneaux, le long des machicoulis, veillent des hommes d'armes.

Cyrano et ses amis sont loin ; ne viennent-ils pas d'être houspillés sur la frontière ? Pourtant, on semble redouter de leur part une offensive de grand style.

Aux rires de sa belle amie, Saint-Ibal a répondu, l'air soucieux :

— Je tiens à votre peau, ma chère, et à la mienne. Tant que ce Bergerac ne pourra sous six pieds de bonne terre, je le redouterai à l'extrême et nous défendrai, du mieux que je pourrai contre sa formidable audace !

La cloche de la chapelle tinte...

C'est le signal...

On va bénir l'union de noble Jean-Amédée-Wilhelm von Ramberg, sieur de Winstraum, avec Madeleine Robin, dame de Vauzenac, de Bellusièrre et autres lieux.

Sur le perron à double révolution, menant à la cour d'honneur, apparaissent des laquais, porteurs de torches. Leur lueur rouge éclaire la tête du cortège ; il a franchi la porte et descend lentement les marches.

Voici la marquise de Sarlat, dans une robe digne

de la Cour de France, un merveilleux diadème de diamants au front. Elle donne le bras à son beau Charles, vêtu de neuf. Mais si Doralise sourit de toutes ses dents, l'ex-bravo du comte de Soissons, le spadassin cher à *Monsieur*, n'a point le cœur d'imiter son amie.

Il est triste, nerveux. Une inquiétude vague dévaste son cœur. Il pense au regretté comte Claude de Montrésor, étendu maintenant sous une dalle de marbre armorié, dans cette chapelle vers laquelle il va. Quel triste sort ! Pauvre ami !

Derrière ce couple, marche M. de Ramberg, en magnifique costume de velours noir. Il a Mlle Minou à son bras. Il se rengorge très fier de ressasser son bonheur : avant peu, Roxane sera dans ses bras.

Vient ensuite la belle et vaillante jeune fille. A son bras, se suspend le vidame de la Taille. Chose curieuse, le lys aristocratique qu'est Madeleine Robin reste droit et fier, alors que, soutenu par elle, son minuscule cavalier tremble comme la feuille.

Qu'elle est pâle, ce soir, la pauvre Roxane ! Elle ne sait rien. Son ex-tuteur n'a pas eu le loisir de l'entretenir en particulier. Aussi, comment pourrait-elle soupçonner que cette consécration religieuse est une lâche comédie. Elle croit qu'elle sera valable.

D'autre part, la fixation de la cérémonie à neuf heures du soir vient soudain de bouleverser son plan, car M. de Ramberg a trouvé déraisonnable son idée, un peu romanesque, d'aller dormir à Domme.

« Tant pis, songe-t-elle en serrant les dents, je le frapperai ici, dès que nous serons seuls. Il me faudra passer la nuit auprès de son corps. Je préfère ce purgatoire. Au jour, je trouverai bien moyen de fuir ces lieux maudits à cheval, en compagnie de Françoise.

« Car, selon les promesses faites en mon cachot, ma sœur chérie me sera rendue, à l'issue de cette abominable cérémonie. Ma sœur chérie doit être dans la chapelle... »

En effet, ayant franchi la porte gothique de la maison divine, Roxane semble avoir oublié sa propre situation. Elle ne voit ni l'autel illuminé *a giorno*, ni les fleurs blanches partout prodiguées, ni la face ignoble de Vauselle, sous l'aube, le surplis, le manipule et le bonnet carré, elle n'a d'yeux que pour Françoise, une Françoise triste, mais bien rose et vêtue à-ravir, et qui lui tend les bras.

Elle ne s'aperçoit pas non plus de la fermeture

rapide des portes de la chapelle. Ce fut fait sur l'ordre de la marquise qui redoute un sursaut d'indignation de la mariée.

Outre l'officiant, seuls sont là les futurs époux, Saint-Ibal, Françoise, Pierre de Taille et Mme de Sarlat. Ainsi, on sera entre soi, quoi qu'il puisse survenir.

La cérémonie commence, vite expédiée par le sacrilège olibrius. Il a appris par cœur les phrases latines, et il mime les gestes rituels.

Comme une automate, Roxane se lève, s'assied... Il lui semble vivre un cauchemar... Elle songe :

« Cela demeure sans importance, s'affirme-t-elle. Dans une heure, je serai veuve. »

La pointe de son poignard pique, parfois, sa gorge délicate et palpitante.

Brusquement, au moment où, profanateur souriant, Vauselle s'apprête à bénir les anneaux, le fauteuil du vidame Pierre de Taille tombe avec fracas, et presque aussitôt après, dans le religieux silence retrouvé, monte un cri de détresse.

Ce cri sort de la gorge du sieur de Saint-Ibal. Le faux prêtre s'arrête, chacun se tourne avec surprise vers le spadassin. On ne peut dire qu'il soit pâle, car, en vérité, sa face décomposée est couleur de cendre. Sa lèvre inférieure pend, lamentable, décolorée. Ses yeux semblent prêts à lui jaillir des orbites et demeurent fixes...

Ils regardent avec une indicible expression d'horreur la grande plaque de marbre noir, située devant l'autel, à droite. Cette plaque ferme l'entrée du caveau funèbre où l'on déposa le cercueil de Montrésor.

Il râle :

— Claude... Voilà Claude... Il revient ! Grâce !

« Mon cher Montrésor, au nom du ciel... »

L'épouvante paralyse sa langue et chacun, en suivant la direction de son regard affolé, comprend soudain... La dalle du sépulcre se soulève lentement, lentement... Elle dévoile des formes vagues, blanches, tandis que du caveau montent avec une odeur de pourriture épouvantable des bruits de chaînes remuées, de soupirs... Enfin, le marbre est rejeté sur un côté, et un long fantôme apparaît, vêtu d'un suaire...



## CHAPITRE XXVIII

## LE VOLCAN

Maintenant, il nous faut rejoindre Arlette, son Henri adoré, le Breton et le Gros, au moment où ils viennent de constater l'anéantissement de l'auberge d'Esteban Esquarro. Elle a dû être éparpillée par une déflagration brutale et l'incendie semble avoir ajouté son horreur aux effets de l'explosion.

Le cœur atrocement serré, les amis du blessé et de son infirmier arrivèrent sur les lieux du désastre. Ils se mirent à fouiller les décombres, avec la certitude de bientôt se trouver en présence de leurs corps mutilés ou carbonisés. Mais leurs recherches fébriles furent vaines, du moins quant à Cyrano et au chevalier de Linières.

Par contre, on identifia, tour à tour, de funèbres débris, plus grands que l'humaine mesure : des têtes, des bras, des jambes, trois torsos et des fragments de chairs grillées...

On était en présence de ce qui demeurerait des sept colosses Esquarro...

Retrouverait-on jamais les dépouilles mortelles de Savinien et de son compagnon ?

Au moment où, las, courbaturés, tristes jusqu'à la mort, les braves allaient renoncer à leur lugubre travail, Arlette fit observer :

— Au lieu de nous cantonner dans le cratère de l'explosion, si nous cherchions aux alentours ? L'aubergiste et ses fils purent être enfouis sous les débris de la maison, tandis que les corps de nos deux amis furent projetés assez loin par la violence des gaz ? Etendons donc le cercle de nos recherches.

On lui donna raison, et chacun se mit à battre le jardin, le potager, les prés voisins, les eaux du gave jaseur.

Bientôt, le cri de Brissonnières retentit, ayant immédiatement pour écho l'exclamation joyeuse de Henri Le Bret :

— Voici notre Linières ! Il respire !

— Vive Dieu ! Savinien est vivant !

On se précipita.

Cyrano gisait, les yeux ouverts, une grimace tordant sa bouche, sur un lit de bruyères blanches, dites algeiras, communes aux pays méridionaux, non loin des eaux bleues du ruisseau montagnard. Il était d'une faiblesse extrême et ne pouvait prononcer une parole.

Au soifard, le Destin avait joué un assez méchant tour, en le projetant, la tête en bas, sur la margelle d'un puits, de sorte que, depuis des heures, congestionné, furieux et écœuré, las de tempêter, égosillé au surplus, il voyait son image se refléter dans le sombre miroir de l'eau !

Quant à se tirer de là, bernique ! D'énormes poutres à demi calcinées l'oppressaient de leur poids, pesant sur son arrière-train et le maintenant en cette position doublement indigne de lui.

Lorsqu'on l'eut arraché, non sans peine, à l'étreinte des ais, chacun s'attendit, après qu'il eut éternué, toussé, craché et maudit l'Eternel, à l'entendre proférer :

— A boire !

Eh bien ! non. Il ne demanda pas un urgent secours au jus de la vigne. Il semblait calme et surtout quinaud. Sans qu'on l'interrogeât, il demanda d'abord ?

— Savinien ?

— Vivant !

— Vivant ? Bon ! Je vais donc vous conter pourquoi ceci — il montra les décombres — et pourquoi cela — il désigna le puits.

Alors, il narra l'invitation à boire émanant d'Estaban Esquarro, le duel aux liquides et ses suites.

Comme bien on pense, les deux amis ne furent pas longs à voir surgir les six rejetons du cabaretier herculéen. Les uns portaient une cognée, les autres des braquemarts, des masses, des fauchards.

— Les bûcherons furent abattus au pistolet par Savinien imperturbable : deux coups, deux brutes atteintes entre les yeux. Cyrano, quoi qu'il en prétende, est aussi maître ès-pétouses que docte en colichemarderies...

« Au bruit, l'Esteban abandonna les brumes alcooliques pour se dresser.

« Moi buveur autant dire de naissance, je sens en tout vide-flacons un frère de race, je crus décent et charitable aussi de rendre au bonhomme au moins une des bouteilles séchées de concert...

« Il eut la maladresse de parer avec son crâne et

s'écroula aussitôt sans la moindre cérémonie. Il nous restait quatre adversaires, armés d'un arsenal...

« Est-ce bien intéressant de vous narrer ce qu'il advint de ces dépendeurs d'andouilles ? »

A cette question, chacun répondit par un haussement d'épaules et Linières poursuivit :

— Le ménage était donc fait.

« Plus de bandits !

« Comme notre cher Bergerac recommençait à grelotter de fièvre, je l'invitai à se recoucher, ce qu'il voulut bien faire. ...

« Quant à moi, je dus chasser les dernières poussières et les quelques Esquarro endormis. Tour à tour, à l'aide d'un licol, je halai ces énormes macchabées. Je leur fis descendre l'escalier. Je les traînai dans le corridor...

« Là, un problème se posa : que faire de ces encombrants colis ? Les enterrer, je ne le pouvais pas tout seul. Les laisser là, c'était vous préparer un triste spectacle et risquer d'être empestés.

« La vue de la cave entre-bâillée me donna l'idée de pousser là-dedans ses propriétaires... Cela me donna du mal, car l'escalier du Saint des Saints était fort étroit et en forme de vis.

« Une chandelle, en bas, achevait de se consumer, sans doute oubliée là par l'hôte ou par l'une de ses progénitures. Elle me rendit bien service... Elle fut sans doute aussi la cause de la catastrophe...

« Ma besogne de caviste terminée, je me trouvai, comme bien vous pensez, à la fois fatigué, assombri et assoiffé. Or, il y avait là force tonneaux et bouteilles...

« Je me saisis de la chandelle...

« Comment fis-je ? Tremblais-je encore du triste effort fourni, ou d'émotion d'avoir fait le croquemort, ou encore de pépie ?

« Bref, le lumignon m'échappa... Je vis un court instant sa flamme lécher le sol de la cave, une longue bande jaunâtre prendre feu et... et, ma foi, je n'en sais pas plus...

« Certains tonneaux devaient contenir de la poudre et il s'en était répandu sur le sol... c'est probable. »

C'était là, effectivement, la seule explication plausible des événements.

...Le soir même, la petite caravane revenait au domicile du trembleur médecin de Lascagne et lui confiait Savinien. Si cet homme de l'art manquait de bravoure,

il connaissait, par contre, admirablement son métier. Il déclara, après avoir examiné le patient, si l'on peut décerner au bouillant Gascon cette épithète lénitive :

— Notre gentilhomme s'en tirera avec trois ou quatre semaines de repos. C'est un tempérament de fer, sur qui la fièvre ne peut avoir prise bien longtemps.

Il remit en place la jointure démise, rapprocha les fragments de l'os brisé, éclissa, ligatura et insista :

— Du repos ! Il faut surtout du repos !

Chacun fut d'accord là-dessus, même Savinien. Avant toutes choses, ne désirait-il pas reconquérir « le libre exercice de son abatis placé à senestre » ?

Le sort en disposa autrement. Il était peut-être écrit, dans le grand livre de la Destinée du pourfendeur-poète, qu'il devait, jusqu'à son dernier souffle, accomplir des actions extraordinaires.

Il arriva cet événement.

Phélip, un des messagers envoyés, comme on s'en souvient, par le vidame de la Taille, à la recherche de son héroïque cousin, Phélip, étant parti de Saint-Nectaire, loin de s'arrêter à Arneguy, lieu extrême fixé pour sa randonnée, le dépassa et fut amené à fouiller Lascagne, village où, depuis plusieurs jours, s'était installée la petite troupe.

Il interrogea l'un et l'autre. On pense qu'il ne fut pas long à être édifié. Personne n'avait pu ne pas voir le rostre caractéristique de Cyrano, la jolie fille vêtue en page, Saint-Amant et Linières.

Phélip parvint donc chez le médocastre et, là, fut autorisé, après de très vives instances, à entrer dans la chambre où somnolait le blessé.

Dès que celui-ci eut pris connaissance du court billet écrit par le petit vieux, il devint tout pâle et s'écria :

— Troun de biou ! Mon chapeau, mon pourpoint, mon haut-de-chausses, mes chausses et ma lady !

« Allons, maraud, ou plutôt non, mon digne garçon, mon ami, passe-moi mes frusques et lady... Tu ne sais pas ? Lady est cet espadon appendu à la palère !

« Et qu'on m'amène un cheval ! »

Au son du tocsin cyranesque, la maison fut ameutée. Le médecin accourut le premier.

— Vous êtes fou ! Compromettre ainsi votre guérison ! Je m'oppose absolument à...

Le poète ne voulut rien entendre.

— Maboul ? cria-t-il, eh ! sandious, c'est possible ! C'est même certain ! On le serait à moins, pocapédious ! »



Et d'une voix tonnante, il expliqua à ses amis accourus :

— Comment rester au lit, quand je sais l'horrible danger couru par Roxane !

« Mes chers bons, cette pauvre enfant se trouve, à cette heure, entre les griffes de la marquise de Sarlat !

« Oui, vous avez bien entendu !

« Cette épouvantable mégère veut marier de force l'ange qu'est ma cousine à un reître gâteux nommé Ramberg !

« Vite, qu'on m'habille, qu'on s'arme !

« Nous partons !

— Mais, vos blessures ?

— J'aime Roxane, j'offre tout mon sang afin de la sauver !

## CHAPITRE XXIX

### LA TOMBE OUVERTE

En quittant le sieur de Vauselle, par qui il venait d'apprendre le rôle odieux à lui réservé, le vidame de Taille, on l'a dit, fut désespéré.

Malgré son âge, il se ressaisit vite. Quel nouvel aide appeler ? Il pensa pouvoir s'adresser à un recours suprême.

— Les officiers de feu M. le baron de Reilhac sont gens d'honneur, se dit-il. L'indignation ferait jaillir vingt épées hors du fourreau, s'ils étaient mis au fait des infâmes projets roulant au fond de la cervelle du gouverneur occasionnel. Au surplus, ils n'aiment guère de Ramberg issu d'un pays étranger.

« Je vais essayer d'obtenir leur intervention... S'ils se rendaient, en nombre, demain, au château de Sarlat, ils pourraient interdire cette abominable comédie dont le premier résultat serait de déshonorer l'héritière d'une des meilleures familles de ce pays. »

Sous le prétexte d'aller à Domme acheter un pourpoint neuf, le vieillard fit donc seller une jument. On le laissa partir sans soupçons. Pouvait-on en avoir ? Il se trouvait depuis longtemps *persona grata* au château patrimonial de la Précieuse.

Or, à peine les fers de sa monture arrachèrent-ils des étincelles aux durs pavés de la cité pucelle qu'il crut rêver :

Cyrano en tête, venait une petite troupe montée où il reconnut Phélip, le deuxième de ses messagers.

— Ah ! fit-il avec effort, car il étouffait de joie, le Ciel m'a entendu !

« Venez vite au *Paon bleu*, mes très bons amis... Cet hôtel est peu fréquenté à ce moment de la journée. Nous y serons bien pour parler de la douloureuse autant que délicate affaire. »

Lorsqu'ils furent assis dans une salle particulière réservée d'ordinaire à MM. les Officiers et à leurs belles amies, devant un pot de Montbazillac, l'ex-tuteur datif des sœurs Robin s'aperçut enfin des pansements et bandages harnachant Cyrano.

— Une fichaise, mon bon. Le bras droit me reste et il n'a point envie de faire grâce aux tourmenteurs de mes infortunées cousines. Les fripouilles peuvent faire leur dernier *lamento*. Ce pal leur est destiné.

Il frappa la coquille de sa rapière.

— Sur ce, cousin vidame, comme le temps presse, allez aux faits !

Le vieillard parla dix minutes, croyant ne rien oublier ; pourtant il omit de spécifier la dernière canailerie de l'escogrife s'étant substitué au prêtre. Quand il eut fini, Cyrano demanda d'une voix fort calme :

— Pouvez-vous nous introduire, mes amis et moi, cette nuit même, dans le castel de la vipère ?

Le petit homme ergota longtemps. Il eût préféré avoir recours, également, à l'aide des officiers de la garnison. Le poète frappa la table du poing en déclarant :

— Il s'agit d'une affaire de famille, mon cousin. Je me soucie peu de laisser s'ébruiter cette lessive intérieure. Il me chaut moins de faire cancaner dans le pays que Roxane a failli devenir la proie d'un *birbante* d'Allemagne. On jaserait. On grossirait les choses. On inventerait des détails. Tout cela salirait la réputation de notre blanche hermine...

« Je ne permettrai à aucun prix !

« Agissons entre nous !

... Vers minuit, tout grelottant de terreur, le vidame Pierre de Taille, dont la fenêtre donnait sur les fossés, y laissa tomber une corde.

Deux minutes après, Arlette mettait ses pieds mignons sur le parquet, ensuite, comme des automates,

surgissaient Henri Le Bret, Saint-Amant, Linière et enfin le Breton Brissonnière. Ils saisirent alors un des fauteuils meublant la pièce et, à l'aide des indications savantes de l'ex-marin Saint-Amant, firent une suspension de cordages.

Cyrano, resté en bas, s'assiérait dans le fauteuil, il s'y maintiendrait à l'aide de son bras valide et ses amis, réunissant leurs efforts, haleraient à eux ce qu'ils dénommaient en riant « l'ascenseur ».

Ils rirent beaucoup moins au cours de leur travail. C'est que le fauteuil, où sacrait à mi-voix le Gascon, éraflait les murailles et faisait un bruit de tous les diables. Il s'accrocha aux aspérités et motifs ornementaux de la vieille muraille. Il en arracha des pierres, mal chaussées de ciment plusieurs fois centenaire.

Au cours de cette opération interminable, l'ex-tuteur trembla d'entendre soudain la voix énergique d'un guetteur et ensuite l'explosion d'une arme à feu. Saint-Ibal n'avait-il pas déclaré vouloir prendre en mains la défense du lieu ? Fort heureusement, le fait-tout de Doralise avait remis au lendemain, date du mariage de Madeleine, son étalage de précautions. Rien ne vint troubler le travail appelé par le railleur Cyrano « mon assumption ».

Sa présence goguenarde délivra Pierre de Taille d'une lourde angoisse, mais on n'en était qu'aux approches. Le cadet de Gascogne, avant de méditer un plan concret d'attaque foudroyante, voulait connaître un peu le château.

Cette inspection faite à la seule clarté de la lune, parut un cauchemar au vieux petit homme. Aux côtés de Cyrano, tenant lady Flamberge en sa dextre, et comme lui débotté, il parcourut d'interminables corridors, entra dans de vastes pièces inhabitées, quasi ruinées et répondit à toutes les questions posées par son compagnon.

Nul endroit ne paraissait favorable au cousin de Roxane :

— Ce maudit *castellum* abrite une nombreuse garnison, puisque le sieur de Saint-Ibal a rallié la chambre de sa dame... Généralement, vous le savez, je compte mes adversaires après la rencontre, jamais avant ! Cette fois, je ne dois point l'oublier, je suis un incomplet, un manchot ! Or, il me faut vaincre, afin de sauver Roxane du désespoir et du déshonneur...

« Trouverai-je le terrain rêvé ?

— Il y a encore la chapelle.

— Conduisez-moi, cousin !

Le vidame ouvrit une porte. Elle donnait sur la tribune d'où, comme du haut d'un balcon de bois sculpté, l'organiste épandait la musique sacrée.

L'estocadeur y entra, se pencha.

— Qu'est-ce là ? demanda-t-il en désignant une sinistre dalle de marbre noir, faisant tache sur le pavé de marbre blanc glacé de lune.

— L'entrée du caveau où reposent les marquis de Sarlat et... votre victime, le comte de Montrésor... On l'a déposé là à titre provisoire...

Cyrano se gratta le menton un long instant, puis commanda :

— Descendons !

Ils avaient pris une échelle, utilisée pour l'allumage des chandelles du lustre.

Bientôt, les deux cousins furent devant la dalle sombre, la porte horizontale de la Mort. Cyrano l'éprouva du pied.

— Elle branle, fit-il observer.

— Parbleu, répondit le vidame, on ne l'a pas scellée. Dès que la marquise pourra retourner à Paris, elle fera extraire de cet enfer familial le cercueil du comte de Montrésor. Celui-ci doit reposer au sein de sa famille.

On imagine la suite. Une heure plus tard, Saint-Amant, Brissonnière et Linières étaient mis en faction dans la tribune de l'orgue. Ils avaient pour mission, si quelque musicien surgissait avant le début de la cérémonie, comme il fallait le prévoir, de l'endormir d'un coup savant et de jouer à sa place. Le Breton s'en chargeait.

Du pain, un jambon, des flacons subtilisés à la cuisine devaient permettre à l'aimable trio de patienter jusqu'au lendemain.

N'étaient-ils pas mieux partagés que Cyrano, Arlette Boucher et son bien-aimé, confinés dans un lieu sombre, en compagnie de chasses alignées ? Heureusement pour eux, un soupirail aérail ce caveau !

Nantis de provisions, ils prirent leur mal en patience. La Parisienne parvint même à dormir sur l'épaule de son fiancé, assis sur « l'habitation » de Montrésor.

Cyrano veilla. Sa lourde responsabilité le hantait, lui interdisait cette syncope cérébrale qu'on nomme le sommeil. Roxane passait et repassait dans ses pensées.



Parfois, en ironiste, il se disait :

— Suis-je décidément voué aux voûtes sépulcrales et me faudra-t-il toujours jouer le rôle d'un revenant ? Une fois déjà, dans la crypte royale de Saint-Denis, je déambulai parmi les feux rois et fut pris pour une âme en peine.

« Sandious ! J'eusse aimé de plus folâtres aventures. Mais basta, on ne choisit pas ses tribulations !

La fin de la nuit et la journée suivante parurent, on le conçoit, interminables aux encavés. Héroïque, comme à son ordinaire, Bergerac tentait des plaisanteries bien inutilement. Le voisinage des grandes boîtes oblongues ne portait évidemment pas à une folle gaité.

Enfin, après des heures interminables, on entendit le signal convenu avec le vidame : le bruit de son fauteuil jeté violemment sur le sol creux de la chapelle : l'heure de l'action venait de sonner !

Alors, Le Bret apposa l'échelle, la gravit, souleva de son dos la pierre noire servant de clôture à l'hypogée ; pendant cela, derrière lui, revêtu d'un drap et la rapière à la main, Cyrano attendait la désobstruction du passage.

On se souvient de la sensation produite par son apparition quasi fantômatique.

De son côté, il ne laissa pas d'être surpris. Il s'était imaginé voir la chapelle bondée de gentils-hommes ; il escomptait avoir une lutte très dure à soutenir en faveur de sa cousine bien-aimée.

Au lieu de cela, se trouvait en face de lui, comme adversaire acceptable, uniquement son vieil ami Saint-Ibal. Car pouvait-il songer à croiser le fer avec le « nouveau marié », triste débris à demi courbé sous la neige des ans ?

Une moue de mépris aux lèvres, le bretteur rejeta alors son drap et, les yeux plantés dans ceux de l'homme distingué par la marquise, il s'écria de sa voix de bataille :

— *Sanctus y baldaquinus*, mon cher, le trajet ne sera pas long pour aller vous étendre aux côtés du comte de Montrésor... Voyez ce cagibi... Il est tentant, n'est-ce pas ? Joli retrait, ma foi !

« Je regrette d'avoir à vous saigner ici, dans un lieu consacré, mais est-ce ma faute ?

« L'ignominie de vos procédés m'y contraint... En garde ! »

Saint-Ibal se trouvait prêt. Dès l'instant où il

s'était assuré n'être pas en présence d'un esprit, mais d'un être matériel, bien vivant, il avait repris son courage naturel. Furieusement, il attaqua son adversaire dont le bras gauche se trouvait immobilisé par une planchette et suspendu à l'aide d'une écharpe de soie noire.

Le spadassin se disait :

« Si je parviens seulement à toucher son membre blessé, la douleur ressentie lui fera perdre ses moyens, ne serait-ce qu'un instant... J'en profiterai pour lui percer le cœur ! »

Une lutte très dure s'engagea, d'autant que Cyrano se trouvait affaibli par la perte récente de beaucoup de sang. S'il combattait avec rage, son ennemi appelait à son aide l'énergie farouche d'un être jeune décidé à ne point mourir.

Les épées s'affrontaient en tintant clair et sec. Pendant cela, les autres acteurs de ce drame demeuraient-ils les bras croisés ?

Dès l'apparition du suaire terrifiant, l'officiant de pacotille s'était enfui, il avait couru à la sacristie et, fou d'angoisse, s'était enfermé dans un grand placard destiné à recevoir les vases et les ornements rituels. A peine eut-il tiré les portes sur lui qu'il perdit connaissance..

Minou, effondrée sur sa chaise, ne semblait pas loin d'imiter son « frère ».

Quant à M. de Ramberg, déjà fort épuisé par son attente nerveuse, il reçut une telle secousse au spectacle offert par Cyrano surgissant du sépulcre, comme un menaçant Lazare, qu'il tomba sans forces dans son fauteuil somptueux. En sa tête, le sang commençait la mortelle chanson de l'apoplexie. Il était déjà plus qu'à demi défunt.

Roxane et Françoise, s'embrassant et s'étreignant avec des baisers et des larmes, goûtaient nerveusement, mais avec conscience, la joie de voir se terminer le cauchemar. Aucun doute ne pouvait effleurer l'esprit des deux sœurs : Savinien et lady Flamberge se trouvaient là.

Doralise gardait son sang-froid. C'est à peine si une contrariété l'avait atteinte en voyant surgir inopinément son soupirant de naguère. Et même en entendant souffler son ami et en le voyant reculer devant la pointe de l'estoc cyranesque, elle ne doutait pas de triompher une bonne fois.

Elle se rapprocha de lui, le conseilla :

— Recule... romps encore !

Saint-Ibal obéit et, bientôt, Savinien tourna le dos à la marquise, comme celle-ci l'avait prévu.

Elle eut alors un cri de joie sauvage...

D'un geste prompt, elle se pencha sur M. de Remberg, lui arracha son épée et se précipita, furieuse, vers Cyrano.

Mais Arlette venait d'apparaître derrière Le Bret et de tout comprendre en un clin d'œil. Elle fondit sur l'ennemie, la ceintura, la fit chanceler, la traîna, la souleva... La colère centuplait ses forces.

En trente secondes à peine, sans même avoir le temps de hurler son effroi, la Précieuse se trouvait au bord du rectangle sinistre et, d'un dernier effort de la Parisienne, était précipitée dans le vide. Elle hurla...

On entendit un coup sourd...

Arlette se pencha et dit froidement à son fiancé éperdu :

— C'est le verdict de Dieu, mon ami... Elle vient de se briser le crâne sur le cercueil du comte de Montrésor.

Quand les fiancés se retournèrent, afin de voir où en était le duel de Cyrano et de Saint-Ibal, ils aperçurent Savinien, blême et souriant. Il rengainait. A ses pieds s'étendait le grand corps de son adversaire, tout agité par les ultimes soubresauts.

— Bravo, Savinien ? fit Arlette en embrassant le digne joueur. N'êtes-vous pas trop fatigué, au moins ?

— J'avoue, fit l'interpellé. En mon état maladif, le drôle m'a paru mettre beaucoup de mauvais vouloir à sauter le pas... Enfin, il s'y est décidé, cela seul importe !

Pendant cinq bonnes minutes, il y eut une embrassade générale tout à fait attendrissante. Elle fut écourtée par des cris partis de la tribune. Furieux, Saint-Amant et ses compagnons, délégués à la surveillance de l'organiste, lançaient des imprécations :

— On a pris racine, ici, pour laisser à d'autres les mignoteries. C'est scandaleux !

Brissonnière retira l'échelle du caveau et alla la tendre aux deux amis.

— On va vous embrasser aussi, messieurs, leur sourit Roxane, car, en somme, s'il n'avait tenu qu'à vous, votre courage bien connu se fût encore une fois affirmé.

Françoise cria :

— Maintenant, il faut sortir ! Quittons ces lieux détestables.

Pierre de la Taille, témoin muet jusqu'alors, fit remarquer :

— Cela peut présenter quelque difficulté... La cour est pleine de gens de la défunte marquise... A la porte se trouvent des hommes armés appartenant au feu sieur de Saint-Ibal.

— Nous passerons, affirma Cyrano.

— En perforant, déclara Le Bret.

— Etripant, ajouta Saint-Amant.

— Décervelant, compléta Brissonnière.

Arlette s'interposa :

— Le jeu est fait, messieurs, assez de sang ! Si vous voulez m'en croire, on se fera livrer passage sur le champ, et sans qu'il en coûte le moindre horion.

« Au préalable, rendez les derniers devoirs au corps de ce *bravo*. Comme eût dit M. de Mazarin, dans la *tomba aperta* !

On lui obéit.

Alors, elle s'approcha de Roxane, lui prit la taille et s'entretint avec elle en *a parte*. Des mots parvinrent aux amis :

— Vous qui êtes si belle... Une tristesse touchante... les cœurs remués...

Enfin s'éleva la voix de Roxane :

— Voilà une idée excellente ! Si elle échoue, il sera toujours temps d'en appeler aux armes.

Elle courut à la porte de la chapelle, l'ouvrit, s'éri-gea, divine silhouette blanche, aussitôt empourprée par l'éclat des torches.

— Ami, s'écria-t-elle d'une voix dolente, mais forte, et qui fut entendue par les vigies des remparts et de la porte, mon mariage vient d'être ensanglanté par une horrible tragédie... J'en tremble de la tête aux pieds.

« Devenue subitement folle furieuse, votre maîtresse, Mme de Sarlat, s'est disputée avec M. de Saint-Ibal... Elle a arraché l'épée de M. de Ramberg avant la bénédiction... Elle a tué son ami cher... Tandis que se déroulait ce drame terrifiant, la pierre du caveau funéraire s'est déplacée sous les pas des combattants... Elle a cédé...

« Venez voir les résultats affreux de cette scène !

« Votre maîtresse serre encore son épée dans sa main roidie et glacée...

Ce fut une ruée soudaine. La chapelle s'emplit de



laquais et d'estafiers. Groupés au bord du rectangle funèbre, ils aperçurent, en effet, les corps des deux amants et la brette aux mains de la marquise. Comme ils ignoraient les circonstances du mariage de Roxane, ils crurent à la véracité de ses affirmations.

Seul, un laquais osa lui demander, en voyant M. de Ramberg assis dans son fauteuil et déjà raide autant que blême :

— Mais... votre époux, madame ?

Roxane gémit :

— Il ne fut pas mon mari... La cérémonie venait à peine de commencer... Il n'a pu résister à l'émotion... sa mort est toute naturelle... Aucune blessure... regardez... cherchez !

Et elle ajouta, en frissonnant :

— Je ne saurais passer la nuit dans ce château, parmi ces victimes... Je veux aller à Domme, pour essayer d'y trouver le sommeil... un peu d'oubli...

« Qu'on me prépare un carrosse... qu'on fasse seller six chevaux... »

On avait oublié le « frère » et sa « sœur ». Ils en profitèrent pour filer peu après en tapinois.

## CHAPITRE XXX

### CYRANO PRIS POUR UN CALVINISTE

Il faut au lecteur faire un effort de mémoire et revenir en arrière avec nous, en cette bonne ville de Tarbes. Il doit nous accompagner au château d'Espeuilles.

Là, comme on l'a conté, une adorable jeune fille rousse, la fiancée du loyal baron de Volvic, fut séquestrée, durant près de deux années, par un vil chevalier, son oncle, nommé Jacques d'Espeuilles. Macrobite et grigou, celui-ci voulait épouser la belle enfant, non pour sa beauté, mais pour sa dot magnifique.

Ayant reçu la confession de M. de Volvic, Cyrano, toujours généreux, batailleur et imprudent, en vrai chevalier de la plus belle moitié du genre humain, n'avait pu, dès lors, y tenir. A l'instar de Persée, fils de Jupiter et de Danné, qui se porta au secours de la délicate Andromède, notre Savinien résolut d'arracher

à sa geôle la fiancée de son nouvel ami. Pourtant le cadet aquitain ne possédait pas, comme le héros grec, l'égide de Minerve et le casque de Pluton assurant l'invisibilité à son porteur.

Tout au plus avait-il une arme-fée, un instrument de combat enchanté : son épée, lady Flamberge...

Celle-ci lui fit accomplir des merveilles.

Le résultat fut double : les bras du baron s'ouvrirent pour recevoir sa bien-aimée, et l'indigne seigneur d'Espeuilles se vit souffler sa petite amie par le gouverneur de Tarbes, un gros brave homme, M. de Rault.

Le chevalier s'était juré de tirer de cela une vengeance éclatante, hors du commun, inédite et mortelle.

Laissant la caravane belliqueuse regagner la capitale de la Bigorre, il s'était fait ce serment : « Dussé-je y dépenser mon dernier maravédis, mon ultime patard, je ferai périr ce malencontreux Bergerac ! »

Menace sérieuse, si l'on se souvient de ceci : le chevalier d'Espeuilles, en matière de ladrerie, aurait rendu des points au vidame de la Taille en personne. Quand un avare en arrive à oublier son vice pour un autre, il ne faut pas sourire, mais trembler.

Ses ennemis partis, son sinistre castel rendu plus sombre par l'envol de la brune, pétulante et dorée Mercédès, M. Jacques d'Espeuilles ouvrit ses coffres. Certes, il arrosa de larmes chaudes les trésors entassés là ! Mais, enfin, il compta et recompta ce que Vauselle et sa Minou qualifient un saint-frusquin. Avec cela, il pensait, et ne se trompait pas, pouvoir faire bien des choses. Allait-il acheter des assassins, acquérir assez de mort-aux-rats pour envoyer aux gémonies toute une armée, soudoyer de faux témoins, se rendre propriétaire d'une auberge où il mettrait le feu ?

Il n'en savait rien encore.

La rage et la douleur lui obscurcissaient tellement le cervelet. Une seule idée nette y résidait :

— Voir mourir ce Bergerac et me tuer ensuite !

« En effet, à quoi bon s'éterniser sur cette machine ronde où l'on n'a plus ni maîtresse soumise, ni magot caché ?

« Par exemple, l'homme au nez hypertrophié serait châtié !

Au moment où il se livrait à ces pensées peu chrétiennes, nos amis banquetaient chez le baron de Volvic. Sous la présidence du gouverneur, tout réjoui et retourné comme un gant par les amabilités de nos

gaillards, on fêtait les fiançailles officieuses de Violaine. Celui-ci, malgré l'étiquette, avait placé Cyrano à droite de la fiancée.

— Monsieur, lui dit-elle au dessert, je vous remercie une fois de plus de l'appui, quasi-miraculeux, prêté à mes intérêts... et pourtant, je l'avoue, je vous garde, au fond de mon cœur, un peu de rancune...

— Basta ! s'éberlua le poète.

Un angélique sourire de sa voisine le rassura. Elle devait badiner ! En effet, la voix plus basse, elle reprit :

— Mon cœur est celui d'une amoureuse longtemps privée de tendresse... Je voudrais être bien vite la femme de ...

— Eh ! sandious ! vous en empêcherais-je ? tonna le bretteur. *Dulce*, mariez-vous bien vite !

— Nenni ! Je ne puis, je ne veux... à cause de vous ! Comprenez-moi, monsieur le cadet aux gardes, mon mariage ne saurait décemment être célébré hors de votre présence, de celle de Mlle Arlette et de celle de ces messieurs. Vous fûtes à la peine, vous devez être... au bonheur.

— Le bonheur de mes amis est le mien, affirma l'Aquitain sentimental, l'œil humide.

— Je vous le disais bien ! Or, nous ne pouvons pas faire procéder à la cérémonie nuptiale tout de suite, à cause des formalités... et nous ne voulons pas y procéder loin de vous tous...

« Et comme vous êtes chargés, par le cardinal, d'une mission urgente en Espagne...

— Si ! Si ! coupa Mazarin.

Giulio trouvait étourdissante de charme cette rousse aristocratique, mais en vain prodiguait-il ses œillades langoureuses, il ne pouvait fixer l'attention de Mlle d'Espouilles. Elle aimait, chez l'homme, les vertus mâles.

— Donc, reprit-elle, nous allons, M. de Volvic et moi, regagner Clermont-Ferrand. Je réintégrerai, devant la cathédrale noire, le logis de ma bonne tante, la diaconesse. Nous ferons le nécessaire auprès d'un ministre de notre religion... Vous, messieurs nos amis, en revenant de la presque île ibérique, vous dessinerez un petit crochet, avant de regagner Paris... Ce crochet vous mènera en Auvergne.

— Où je me ferai une joie de vous offrir l'hospitalité, compléta le fiancé de Viola. Je possède, à Volvic, un castel appelé Tournœl. Il vous fera, je l'espère, oublier celui d'Espeuilles.

— C'est juré ! s'enthousiasma Linières. On m'a parlé, depuis longtemps, d'un vin d'Auvergne fameux, du... du...

— Du chanturge, souffla le baron.

— Chanturge... parfait ! Il sied de chanter sa gloire, il urge... chante... urge ! éructa le prince de la Cave, très ému.

Le verre en main, chacun dut prêter, aux amoureux, ce serment solennel :

— Je jure d'assister à vos épousailles !

Grâce à un certain nombre d'écus distribués judicieusement aux officiers de M. de Volvic — non sans soupirs à fendre l'âme — le chevalier d'Espeuilles fut mis au courant de ces paroles. Il connut le serment prêté, comme il disait, par « les suppôts cyranesques ». Cela lui donna des idées.

« Tôt ou tard, pensa-t-il, ces marouffles se dirigeront vers l'antique province arverne. Là où fut vaincu Vercingétorix, je puis bien triompher d'un Bergerac !

« Ce pays est, par excellence, propice aux embuscades... »

Peu de jours après, il apprit le départ de M. de Volvic, la vente de son hôtel. Il se frotta les mains :

— Cet imbécile, tout à la contemplation de sa beauté rouquine, a totalement oublié de me demander une reddition de comptes !

« S'il avait eu pour deux sols de bon sens pratique, il aurait eu hâte de me forcer à rendre gorge avant de lorgner celle de Viola.

« Les jaunets de ma nièce vont danser ! Ils remplaceront mon cher argent ! Ils assureront ma revanche éclatante ! Je vais les faire ruisseler comme un Pactole !

Ayant éventré les fameux sacs, d'où cascadèrent des louis tout neufs — ou plutôt des henris, car s'y gravait le faunesque profil du Vert-Galant, M. le chevalier d'Espeuilles se mit dès lors en campagne, le cœur en fête.

Nous le laisserons agir pour retrouver nos héros.



Les jours venant à la suite de la scène tragique où tombèrent tour à tour, sur la bière de Montrésor, la marquise de Sarlat et le sieur de Saint-Ibal peuvent



compter parmi les plus beaux et les plus doux de la vie aventureuse du Gascon.

Roxane l'installa dans son hôtel patrimonial de Bergerac où Pierre de Taille, rentré en grâce et définitivement réintégré dans le sein de la famille, se mit à remplir les fonctions d'intendant. La jeune fille et sa sœur voulurent hospitaliser aussi les vaillants compagnons de leur cousin.

Ah ! les heures ensoleillées !

La vie, parfois, ménage des haltes sereines, des oasis de fraîcheur...

L'hôtel des Robin de Vauzenac se mit donc à retentir des baisers échangés entre Le Bret et sa gente fiancée ; il répercuta les strophes cadencées forgées par Linières ou Saint-Amant, reprises, critiquées ou redites avec enthousiasme par le cor naturel du bretteur. M. de Brissonnière, de Maze et l'imbibé Payot de Linières surent, pendant ce temps, trouver en ville des bonheurs à leur convenance. Mis au courant de leurs agréments cupidoniques ou bachiques, Cyrano se plaisait à dire avec indulgence :

— En cette vallée de larmes, chacun fait son salut comme il peut !

Ne faisait-il pas le sien ?

Ce « sacré Savinien », comme disait Linières avec un attendrissement sincère, était soigné par sa blonde déité. Elle restait constamment à ses côtés pour lui faire la lecture, pour discuter avec lui des théories gassendistes, du « beau langage » et du « bel air ». Et le poète se disait :

— Je mène une vie de « Précieuse mâle ! »

Si le ferrailleur, en lui, croyait devoir rougir de s'amollir en cette Capoue, l'homme de lettres, au contraire s'en réjouissait, et l'amoureux s'en pâmaît d'aise.

Madeleine Robin, dite Roxane, avait tout pour plaire aux multiples personnalités composant l'extraordinaire personnage dénommé Cyrano.

Malgré son jeune âge et son éloignement de la capitale, elle avait lu énormément et pouvait être, en toutes choses, une « compreneuse » pour son cousin. Elle adorait les vers, les discussions d'un point grammatical, les théories philosophiques, et, en fille de sang noble, savait discuter pertinemment d'une botte ou d'une parade.

Donc, notre héros, comme il le disait à Le Bret, buvait du lait de la voie lactée !

Pourtant, il ne se décidait pas à avouer son amour, à Roxane. Il maîtrisait tout élan de tendresse. Sa bouche close emprisonnait l'initial aveu...

« Troun de biou ! songeait-il en sa nocturne solitude, à quoi bon caresser de tels songes ? Peut-on unir le hibou et la colombe, marier la rose et le chardon ?

« Savinien, mon fils, tu es laid, incurablement laid ! N'oublie jamais cette vérité inéluctable !

« Certaine partie trop avantagée de ton facies t'interdit de commettre cette insanité : parler d'amour à l'Ange de rose et d'or qui consent à être ton amie. »

Infortuné Savinien ! Cœur trop modeste !

Il oubliait l'aveu de la charmante Arlette. Ne s'était-elle pas précédemment déclarée en avouant que rien au monde ne valait son lyrique et courageux voisin ?

Un soir, à Madrid, le voyant tout triste, et ayant su de lui le motif de sa mélancolie, le bon petit cœur de la Parisienne l'avait poussé à dire à Cyrano :

— Vous avez tort, monsieur Savinien, de vous mettre martel en tête... On peut très bien vous aimer...

Et, les joues fardées par une pudeur adorable, elle avait ajouté, les cils baissés :

— Je vous en parle savamment !

Le croira-t-on ? Cela ne put vaincre l'humeur noire où se trouvait l'épéiste. Il se contenta de penser :

« Cette exquise petite personne t'aime comme une sœur. Elle est charitable et veut te consoler ! »

Il oubliait aussi l'amour de Conchita, celui-là avait été jusqu'au don de sa vie.

— On ne peut comparer Roxane à cette petite maugrabine. La *pobrecilla* fut une sorte de femelle, ravissante d'ailleurs, mais une sauvagesse...

Avec moins de pessimisme résigné, Cyrano de Bergerac aurait pu cependant s'apercevoir des émois chastes de Roxane. Un autre, un séducteur, ne s'y serait pas trompé.

Elle était, cette délicieuse jeune fille, parvenue à ce point délicat où un cœur peut être pris, conquis à jamais, à une de ces minutes où Eve, sans trop s'en rendre compte, aspire à se promettre dans un baiser...

Arlette le voyait bien. Après en avoir parlé à Henri Le Bret, elle allait profiter d'un instant où elle serait seule pour ouvrir les yeux de son grand ami :

— Un baiser sur la main remontant au poignet,

glissant le long du bras... le feu des lèvres sur les lèvres... osez, monsieur Savinien, et vous aurez la plus enviable des fiancées, la seule digne de vous !

Le destin en décida autrement.

Le jour où Arlette se proposait de parler ainsi, un événement vint tout culbuter, un événement dont fut modifiée à jamais la vie du Gascon de Paris.

Ce nouvel avatar se présenta sous la forme d'un grand coquin de valet, blême, blond, mol. Il se dit envoyé par le baron de Volvic. Celui-ci, pressé, on le conçoit, d'épouser la belle Violaine, l'avait chargé, ainsi que d'autres, de rechercher « M. de Bergerac et les gentilshommes de sa chambre » afin de leur rappeler la promesse faite.

— Sandious de mille dious ! affirma le gassendiste, allez dire à votre maître que c'est entendu. Et faites-moi le plaisir d'éperonner votre rosse, mon ami, car nous allons monter en selle incontinent...

Grâce au repos et surtout aux soins et à la présence de Roxane, Cyrano pouvait affronter les fatigues du voyage, et rien ne devait retarder le départ. On avait promis et nul ne se sentait le droit de faire remettre, fût-ce d'un jour, les épousailles des sympathiques amoureux.

Evidemment, le cousin et la cousine, en se disant au revoir, durent faire quelques efforts, afin de dissimuler leur émotion. Mais on se reverrait sous peu à Paris, où Mlles Robin de Vauzenac comptaient venir s'installer définitivement.

Ce soir-là, après avoir fait sa prière, Roxane eut un gros soupir : quelque chose, maintenant, lui manquait.

Quelque chose ou quelqu'un ?



Plusieurs années plus tard, Mazarin devenu tout-puissant en France allait, croyait-il, inventer le rôle utile mais méprisable des « agents provocateurs ». Il avait été devancé, en ceci, par le chevalier d'Espeuilles.

Le vindicatif vieillard, sachant bien retrouver sous peu son ennemi Cyrano, avait en effet préparé son traquenard. On pourrait dire ses traquenards, car il en voyait plusieurs capables d'envoyer le terrible pourfendeur se débrouiller avec le porte-clefs céleste.

Cousin, on s'en souvient, de la marquise de Sarlat, Jacques d'Espeuilles avait reçu d'elle une confession

pleine et entière, sauf en ceci : les projets qu'elle faisait elle-même contre la vie du gentilhomme au nez déjà célèbre. Elle s'était dit : « Mieux vaut deux trames qu'une seule... Si l'inferral épéiste nous échappait, il irait donner dans les trébuchets du chevalier... » Le résultat de cet entretien fut que le châtelain d'Espeuilles pensa : « Faisons du luxe. Avec un pareil personnage, on peut tout redouter ! »

Peu de temps après, il entra dans Clermont-Ferrand, par une journée brumeuse où le Puy-de-Dôme semblait disparu du paysage. Le vieillard ne se souciait pas de revoir sa sœur, la rigide diaconesse. Elle devait lui garder terriblement rancune, et d'avoir passé avec armes et bagages dans le clan « papiste » et de s'être fait le tourmenteur de Violaine. Sous un nom d'emprunt, après avoir eu le soin de sacrifier ses moustaches et sa royale blanches, il descendit dans une hostellerie de la rue du Port.

Ses fenêtres donnaient sur la vieille église Notre-Dame-du-Port, l'un des types les plus parfaits de l'art roman auvergnat. De cela, notre chevalier d'Arnoult — il se présentait sous ce nom — se souciait fort peu. Il s'installait au cœur de la ville vieille, là où sont les riches maisons catholiques.

Il s'y fit recevoir, grâce à ses relations nouées à l'auberge et aux mômeries faites par lui aux offices.

Bientôt les gentilshommes de Clermont-Ferrand appartenant au culte romain furent initiés à ce secret.

Les huguenots du pays allaient bientôt lever une fois encore l'étendard de la rébellion. Ils méditaient une attaque brusquée des hôtels nobles et des châteaux. Pour éclater, la révolte sanglante comptait sur la venue d'un homme très brave, très redoutable, n'ayant jamais reculé ; un calviniste parisien, d'origine gasconne, pourvu d'un « blair » inoubliable et répondant à ces prénoms et nom : Hercule-Savinien de Cyrano-Bergerac...

Dès lors, un bouillonnement de haine s'empara du tout Clermont catholique :

— Bergerac-le-calviniste pouvait venir... On le recevrait !



## CHAPITRE XXXI

## DIEU LE VEUT !

N'écoutant que notre admiration pour les grands cœurs et les belles actions, nous laisserions en plan bien volontiers, le couple méprisable, le « frère » et la « sœur », l'olibrius et sa donzelle.

Difficile ! Ces êtres vils rampèrent toujours, en de honteuses ténèbres, autour du noble Savinien... Force nous est donc de revenir à Sarlat.

A la seule vue du fantôme jailli du caveau funèbre, on s'en souvient, l'escogrife, tout tremblant sur ses jambes d'araignée, une sueur d'agonie au front, s'était dissimulé dans un placard de la sacristie attenant à la chapelle.

De là, il entendit les bruits de l'échauffourée : la voix de Cyrano martyrisant les tympanes, la chute de Doralise tombant, la tête la première, sur le « coffre » de Claude de Montrésor, puis l'envol, par le même chemin, du grand cadavre de Saint-Ibal...

— Je suis un homme perdu... hoqueta-t-il... mort déjà... plus que mort...

Il s'attendait à voir le victorieux surgir, éclairé par ses compagnons. Lady Flamberge en sa droite, oubliant, dans sa terreur panique, l'ignorance où se trouvaient ses ennemis sur son identité.

A vrai dire, le vidame Pierre de Taille savait la vérité. Il pouvait faire punir l'auteur de l'ignoble sacrilège.

Preuve que le Destin n'épaulait pas toujours Cyrano ; son cousin oublia totalement le faux-officiant, et cela fut cause de bien des traverses et fit couler bien des larmes.

Peu à peu, le soi-disant M. Minou se rassura.

Les voix exécrées s'éloignaient...

Il entendit les exclamations des vassaux de Doralise, les cris aigus de sa Minou, piquant une crise de nerfs. Enfin remise, celle-ci pensa à son minet.

Elle l'avait vu filer vers la sacristie.

— Jean, mon bébé, fit-elle peu après, où es-tu ? Montre-toi... Le danger est passé !

Le drôle poussa les portes de son peu glorieux retrait et apparut, vêtu des ornements sacerdotaux.

— Cela te va bien, le rassura Minou, terrifiée de le voir si défait. Tu es beau, comme toujours. Viens m'embrasser !

Il s'exécuta avec joie, car la présence de cette poitrine chaude et charmante faisait s'évanouir les visions macabres hantant sa cervelle.

— Reste ainsi, lui conseilla son amie en le voyant s'apprêter à retirer sa chasuble. Ton rôle n'est pas fini, peut-être ? D'ailleurs, ces défroques te protègent.

Elle parlait d'or. Si la petite gueuse était sans mœurs, par contre, la ruse ne lui manquait pas. En effet, quelques gentilshommes catholiques s'étant agenouillés dans la chapelle eurent cette idée charitable :

— Il faut faire bénir les corps défunts par l'officiant.

Gravement, l'un d'eux vint quérir Vauselle.

— La belle marquise, expliqua-t-il, a vécu dans l'erreur calviniste, mais M. de Saint-Ibal, lui, demeura dans la vérité. Venez, Messire, murmurer devant leur dépouille, les saintes incantations...

Papelard, le drille s'inclina :

— Cette intention vous honore... Une minute, s'il vous plaît. Laissez-moi me recueillir... Ce drame affreux m'a bouleversé. Je suis d'église et non d'épée.

Il voulait surtout, étant ignorant en toute choses, consulter la comédienne, afin de ne pas trop commettre d'impairs.

Cela se passait au moment où le chevalier Jacques d'Espeuilles, après avoir été retardé par un violent orage dans la vallée du Mont-Dore, entraît au château. Il venait consulter sa cousine et la mettre au courant de ses projets.

Grandes furent sa surprise, sa peine et son épouvante lorsqu'un des hommes de main de feu Saint-Ibal le mit au courant des récents événements. Un frisson le saisit :

— Peut-être devrais-je renoncer à poursuivre mon œuvre de haine ? Tout cela me fait appréhender ce Bergerac... M'a-t-on dit la vérité ? Cette crise de folie subite... hem ! hem ! Il y a du Gascon là-dessous !

L'estafier interrompit cette méditation morose en demandant au vieillard s'il ne voulait pas, avant d'aller se coucher, saluer la dépouille de sa parente.

— Si fait ! Si fait ! Pauvre marquise, je veux prier pour le salut de son âme !

En qualité de nouveau converti — et de converti sans sincérité — le chevalier d'Espeuilles s'attachait méticuleusement aux formes du culte. A l'inverse des *bravi* se trouvant là, il vit toutes les fautes commises par le sieur de Vauselle s'efforçant d'ânonner, en un latin de fantaisie, les paroles liturgiques de l'absoute. Il ne broncha pas toutefois, mais, la cérémonie terminée, il demeura bon dernier dans la chapelle, feignant d'être absorbé dans une pieuse méditation. Enfin, il se leva, gagna la sacristie, marcha droit à Vauselle :

— Vous êtes un imposteur !

Et la main sur la garde de son épée :

— Cela peut vous coûter cher et vous mener loin !

— Grâce ! s'effondra le sacripant.

Il se mit à genoux.

Mlle Minou s'interposa, prit le bras du vieillard, l'enveloppa de son noir et câlin regard :

— Calmez-vous, cher Seigneur... Ce gentilhomme est mon frère, M. Minou. Il a fait tout cela sur l'ordre de la regrettée marquise de Sarlat, contre son gré. Nous avons tous conspiré la perte d'un maudit Gascon... Or, il a encore triomphé !

— Cyrano ?

— Bergerac ! Lui-même ! On a dû mentir, pour éviter certaines complications. A vous, je dirai la vérité : cette sombre brute de ferrailleur a pourfendu M. de Saint-Ibal, et une blondasse de sa troupe, une Parisienne déguisée en page, a lancé Mme de Sarlat dans le caveau funéraire !

Le chevalier se signa :

— Cet homme est l'incarnation de Satan !

Puis, résolu, car il ne souffrait pas, comme Vauselle, de lâcheté congénitale, il déclara :

— Je vais consacrer mes dernières forces et tout ce que j'ai d'or et d'argent à précipiter dans le sépulcre l'homme au nez calamiteux. J'en fais le serment solennel !

A l'évocation des espèces sonnantes et trébuchantes, l'odieux couple avait échangé une luisante œillade.

Cet homme leur paraissait bon à tondre ou à plumer.

Dix minutes après, l'accord se trouvait scellé.

On faisait cause commune !

En se couchant, le vieillard songeait à sa nouvelle alliée :

— Cette brunette est délicieuse... Elle va me faire oublier l'ingrate et volage Mercédès !



A-t-on besoin de le souligner ? Le soi-disant envoyé du baron de Volvic, venu rappeler à la troupe vaillante sa promesse d'assister au mariage de Viola était aux gages du chevalier Jacques d'Espeuilles.

Partis de Bergerac au jour levant, nos héros se dirigèrent sur Périgueux, suivirent la vallée du Manoir, puis celle de la Corrèze. Ils passèrent à Brive, Tulle et Ussel, parmi de fort beaux paysages. Désormais leur route était toute tracée à travers l'Auvergne, par la vallée de la Dordogne. Ils admirèrent les célèbres chaînes des monts Dore, puis enfin celle des Puys. Ces derniers, fort nombreux sont, comme disait plaisamment Cyrano, des « volcans mis à la retraite ».

Les Puys, appelés aussi Dômes, méritent bien l'admiration. C'est une chaîne ininterrompue de cônes volcaniques, au nombre de 60, plus ou moins abrupts et aigus, couverts d'herbe ou de végétation sylvestre. Autrefois, à une époque extrêmement lointaine, tout cela lançait vers le ciel des jets de matières en fusion et on peut voir encore les *cheires*, coulées de lave poreuse revêtant de leurs empâtements, la roche granitique.

Le soleil commençait à décliner au moment où l'estocadeur et ses compagnons parvinrent devant le plateau formidable portant les pyramides volcaniques.

— Mes amis, clama-t-il en le désignant de la main, ici eut lieu la mémorable rencontre entre le Gaulois Vercingétorix et les légions romaines commandées par César.

« Là s'élevait un *oppidum* gaulois, c'est-à-dire, chère Arlette n'entendant pas le latin, une enceinte fortifiée et un lieu saint à la fois. Cela se nommait Gergovie.

« En l'an 53, Jules César, s'en venant d'*Avaricum* — aucune allusion, mignonne, à la ladrerie de Pierre de Taille — c'était le nom de Bourges, où il avait passé l'hiver, attaque Gergevie.

Résumons le récit du Gascon, truffé de jurons et assaisonné de sa verve.

César mit le siège devant la forteresse, simula une attaque afin de tromper Vercingétorix, mais les cris des femmes parvinrent au grand chef gaulois. Il se mit à la tête de sa cavalerie et força les Romains à s'enfuir.



César lui-même faillit tomber aux mains de ses ennemis.

Et l'incorrigible railleur de s'écrier :

— Le sort, en galant homme, devrait me ménager, en ces lieux historiques, quelque exploit à accomplir... A tout seigneur, tout honneur... Il ne doit pas oublier sa gentillesse dans les gorges de Roncevaux !

Incorrigible Savinien ! Une fois encore, il défiait les dieux !

Ceux-ci allaient, comme on dit, le pincer au tournant.

Depuis le départ de Bergerac, des gens payés par Jacques d'Espeuilles surveillaient, sous divers déguisements, la petite troupe où brillait, de plus en plus longue, la blonde chevelure d'Arlette.

A l'instant où le Gascon discourait comme on sait à la vue du plateau de Gergovie, deux braves fils de l'Auvergne, chevauchant des mulets chargés de sacs, pressèrent leurs montures :

— Hué ! Hué ! Fouchtra !

Spectacle plaisant dont chacun s'amusa. Ces rustres montaient déplorablement ! Sitôt dérobés aux regards par le nuage de poussière que soulevaient les foulées de leurs bêtes, tout changea. Les paysans balourds devinrent des cavaliers consommés...

Ils gagnèrent d'une traite Clermont-Ferrand dont on voyait la cathédrale aux sombres flèches.

Cette ville est vieille. Après la défaite totale des Gaulois à Alésia et la capture de leur chef trop noble et trop confiant, les Romains anéantirent l'oppidum de Gergovie et bâtirent une nouvelle cité, en plaine, placée sous la garde du Puy-de-Dôme. Elle prit le nom de Clermont, au moment où l'on bâtit sa merveilleuse cathédrale, édifiée sur le mont *clair* ou *clerc*. Plus tard, la grande cité auvergnate entendit retentir, au Concile de 1095, la voix tonnante de Pierre l'Ermite, appelant les peuples chrétiens pour la Croisade.

Au moment où se passe ce récit, Clermont, beaucoup plus resserrée qu'aujourd'hui, étouffait dans une enceinte féodale pourvue de tours et de fossés, et se trouvait séparée de sa satellite : Montferrand. De loin, on eut dit un immense château-fort.

Logé chez de riches catholiques, dans la rue aux Gras, là même où habitaient la diaconesse et sa ravissante nièce Viola, notre Vauselle coulait des jours heureux. Il s'intitulait prêtre libre, et faisait semblant de dire sa messe sur un autel agencé, par ses soins, dans sa chambre.

On l'entourait de mille prévenances. A lui les morceaux les plus fins, les crus les plus insignes ! Il engraisait, ce poulet naguère étique !

M. d'Espeuilles, d'autre part, tenait ses promesses : il payait rubis sur l'ongle !

Une seule ombre au tableau : Mlle Minou se trouvait séparée de son « frère » et jouait évidemment son rôle auprès du vieillard.

En songeant à la perspective de lutter encore contre Cyrano, l'ensoutané se rassurait. Il se disait à la manière de François Villon :

— Vente, grêle ! J'ai mon pain cuit !

Son costume clérical le préservait de l'arme redoutée.

Jamais Bergerac ne pointerait lady Flamberge contre un habit ecclésiastique.

Au déclin de cette belle journée, tout empourprée par le couchant, le sieur Lhermitte de Vauselle se préparait à se rendre à table, pour le souper, quand un messenger parut :

— Messire, nos gens approchent... Avant le couvre-feu, ils franchiront la porte du Port !

Un frisson parcourut alors, de la nuque au talon, la longue carcasse du drôle... L'instant redouté approchait. Il allait falloir agir.

— Heureusement, se consola-t-il, je ne serai pas seul !

En effet, toute une ville allait se dresser entre lui et la petite troupe de « calvinistes ».

Le tocsin se déchaîna soudain dans l'élégante coupole de l'église des Minimes, alors presque toute neuve ; il fit vibrer lugubrement les vertigineuses tours bâties en lave, il bourdonna à Notre-Dame-du-Port, jetant l'angoisse au cœur des citadins non avertis. Était-ce le feu ? une attaque ?

Dans l'inextricable lacs de rues étroites se hâtaient des gens porteurs de flammards, de haches, de piques ou de mousquets. Tous, d'un pas actif, se pressaient dans la même direction. De temps en temps, une mâle voix de chef avertissait les courtauds de boutique ou les clercs :

— Bonnes gens, demeurez quietes en vos logis !

Ou encore :

— On étripe ! On égorge ! On tue !

Epouvanté, chacun refermait ses volets.

Bientôt, des torches s'allumèrent. Leurs rouges panaches mobiles rendirent plus sinistres les préparatifs de

tuerie, arrachant des lueurs sanglantes aux épées, aux pointes des piques, aux coutelas, rendant les visages plus farouches, les regards plus sombres. Sur tout cela, les notes lugubres du tocsin...

Jacques d'Espeuilles, rajeuni de vingt ans par l'approche de sa vengeance, excitait ses voisins :

— Point de quartier, mes amis, mes frères ! Ce sont là bêtes immondes et puantes !

Une voix suraiguë vint à la rescousse :

— Comme l'a dit mon ancêtre : « Dieu le veult ! » Nouveau sacrilège !

Ce cri sublime, autrefois lancé pour entraîner la fleur de la Chrétienté dans la plus belle des entreprises spiritualistes, sortait effrontément du vil gosier de notre sieur Vauselle !

Il avait pour but de tromper de braves gens et de les précipiter — cent contre un ! — sur d'excellents gentilshommes, parmi lesquels se trouvait une pure jeune fille.

— Dieu le veult ! braillait éperdûment l'olibrius.

Par-dessus sa soutane, ce « raffiné d'honneur » avait passé un surplis, afin d'échapper plus sûrement à l'ire du terrifiant cadet.

Celui-ci, à la tête de ses compagnons, approchait alors de la porte fortifiée du Port. Il disait joyeusement :

— Nous tombons à pic, juste avant la sonnerie du couvre-feu !

Le pont-levis se trouvait baissé à demeure. On se bornait, à la nuit close, à fermer la formidable porte à deux battants.

— Tiens ! fit soudain le poète. On sonne le tocsin à toute volée. Sans doute un incendie ? Peut-être une rébellion ?

Et son âme très noble lui dicta :

— Pressons, mes enfants. Nous donnerons un coup de main à ces bons Clermontois, pour le feu ou pour l'« émotion ».

« Sandious de pocapédious, lady Flamberge s'ennuie dans l'ombre de sa robe de fer.

En passant sous la voûte de la poterne, il salua galamment un cornette posté en ce lieu à la tête de dix ou douze cheveu-légers à pied :

— Bonjour, ami ! Pourquoi ce remue-ménage ?

L'autre rendit le salut, sans répondre.

Soudain, derrière le Breton Brissonnière venant le

dernier, la porte se ferma brutalement et nos amis aperçurent devant eux le plus étrange spectacle.

La rue, le boyau plutôt par où l'on montait en pente raide vers le cœur de Clermont, grouillait de gens armés poussant des vociférations féroces :

— A mort, les hérétiques ! Tue ! Tue !

« Point de quartier ! Empalez ! Piquez !

A la lueur des torches, Cyrano et ses amis se regardèrent.

Leurs visages reflétaient la même résolution et aussi la même joie pure. Ils semblaient dire :

— Voici une réception digne de nous.

— Dieu le veult ! beugla Vauselle, derrière vingt rangs de poitrines humaines.

— Ça, déclara le bretteur sans élever la voix, il faudra le prouver, mes petits agneaux...

Et lady Flamberge apparut, toute dorée...

## CHAPITRE XXXII

### ÉMOTION POPULAIRE

Un an auparavant, le grand Pierre Corneille, en écrivant *Le Cid*, semblait avoir prévu la dure et bizarre rencontre de la troupe héroïque avec les catholiques clermontais, égarés et trompés par des misérables. Il décrivait le nocturne combat de Rodrigue contre les Maures :

« Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,  
« Ne pouvait discerner où le sort inclinait. »

C'était ainsi dans la rue du Port.

Sous le porche de l'entrée de la ville, les chevaliers, leur cornette et une dizaine de gentilshommes coupaient la retraite à nos amis. Devant eux, par rangs de quatre, s'entassaient les porteurs d'espadas, de piques, de mousquets ou de pistolets d'ordonnance.

D'un coup d'œil de tacticien, Bergerac embrassa le champ de bataille. Sans avoir eu à se retourner, il connaissait la fermeture de la porte et devinait une vive explication entre de Brissonnière, Saint-Amant et un



certain nombre de rapières. A sa droite se trouvait Linières, rendu lucide comme toujours à la vue de Bellone, à sa gauche Henri Le Bret. Derrière eux, la bonne lame de M. de Maze, l'épée adroite du sire de Langoët et demoiselle Arlette, l'œil sûr, la main prompte. Il gouailla :

— Point de mouvement tournant à craindre.

« Les derrières sont assurés...

« Je parle des nôtres, par Borack, ne répondant nullement des assiettes adverses !

Tout en continuant son inspection de chef, il laissait agir l'épée-fée... Un quidam s'effondra, un autre se laissa tomber lourdement...

A quelques toises de la porte du Port, à gauche, se trouvait un logis, de solide aspect, porte et fenêtres closes hermétiquement, et appuyé par derrière aux remparts de la ville :

— Dommage de voir cette bâtisse muette, hostile peut-être... mille dious ! on y pourrait soutenir une attaque en règle !

Sur la droite, s'érigeaient de simples masures, de vraies cabanes à croquants.

Si les adversaires des sept braves possédaient la supériorité du nombre, ils avaient contre eux l'étroitesse de la rue du Port où quatre hommes seulement pouvaient marcher de front. Par contre, Cyrano et ses amis étant à cheval, formaient des cibles magnifiques.

— Abattez-les ! hurla le chevalier d'Espeuilles.

— Servez ces mécréants au mousquet ! clama le valeureux sieur de Vauselle.

Une pétarade éclata aussitôt, des balles de plomb sifflèrent, allant s'écraser sur les murailles, les étoilant.

« Tas de brutes ! songea Cyrano sans cesser de s'activer. On le voit bien, dioubiban ! ces gens-là n'ont point de chef digne de ce nom ! Dans cette cohue, les tireurs ne peuvent faire rien de bon ! Un homme de guerre eût posté ses porteurs de « pétouse » aux fenêtres des maisons et nous serions déjà pitoyables... »

Ce mot-là porta malheur à de grands diables. L'un reçut un baiser de lady Flamberge à l'artère carotide droite, l'autre une caresse au sein gauche.

Le cor cyranesque, en telles circonstances, ne restait jamais silencieux. A la manière des héros d'Homère, le cousin de Roxane aimait à défier ses adversaires.

Sa voix pénétra les tympans et les crânes, telle une vrille, et retentit dans les entrailles :

— Bergerac ! Bergerac ! Maraudeurs ! Plats coquins ! Fils du diable ! Je ne vous crains pas, sandious !

Il avait lancé son cheval, une vaillante bête achetée à Madrid, de sang ardent, fille des indomptables cavales mauresques. Un véritable hipogriffe s'arracha donc du pavé et retomba en pleine chair hurlante, souffrante et saignante. Cyrano piqua, le cheval dansa, rua... Des hurlements... des cris... Un cercle funèbre se fit autour du héros...

Devant et derrière lui, des corps s'étendaient. Les murs des bicoques, comme ceux de la maison silencieuse et cadennassée portaient des traces affreuses : du sang, noir à la lueur des torches, des morceaux de cervelles, roses, mêlées à des cheveux.

— Vous l'aurez voulu, canailles, cria Cyrano, vraiment terrifiant à voir, pâle, souriant. le nez en bataille, sans feutre. Mais à cent contre un, vous êtes encore trop peu !

— Dieu... Dieu le... tremblota la voix de Vauselle cherchant à fuir, mais immobilisé, sur sa mule, au centre de la multitude.

A ce moment, comme pour augmenter l'épouvante du drôle et la crainte ressentie par les voisins trop proches de lady Flamberge, la maison muette et sombre se mit à parler...

Singulier, mais clair langage !

Les persiennes du premier étage s'ouvrirent, claquèrent comme à un signal. Des hommes y parurent, farouches, le feutre rabattu.

Dans la rue du Port, grâce aux torches grésillantes, on y voyait comme en plein jour.

Un silence s'y fit, lourd d'angoisse, déchiré soudain par une voix qui arracha un mouvement de surprise au Gascon :

— Feu ! avait-on crié.

Un coup de tonnerre... Un nuage de fumée... De brèves langues pourpres et jaunes...

La brume de la poudre sur le champ de bataille se mêlant au brouillard des récentes mousquetades...

— Entrez céans, Messieurs nos amis ! offrit le même organe.

La porte venait de s'ouvrir.

« Ma foi, pensa Cyrano, je ne bats pas en retraite, je me replie en bon ordre ! »

Et ralliant les siens :

— Sœurlette ! Henri, Brissonnière, Maze, les Gros !

Ils obéirent à l'ordre, posément, tranquilles :

— Présents !

— Bon ! Ouste !

Il les poussa, les bouscula, fraternel :

— Je couvre la retraite, qué !

D'abord surprise et décimée par la décharge des espingoles, véritables petites pièces d'artillerie, chargées de balles de plomb, la foule en délire, fanatisée par Jacques d'Espeuilles, revenait en effet à la charge avec une fureur accrue. Vingt épées convergeaient vers le rude pourpoint de buffle du poète-pourfendeur attardé sur les marches de la maison salvatrice. Il les objurgua, tranquille et fier :

— Que de tourne-broches ! Oïmé ! Je les dédaigne ! Comme dit Corneille :

« A vaincre sans péril, on triom... »

La fin du vers lui resta dans le gosier, car il venait de se fendre à fond pour traverser une bedaine avec un tel élan que sa lame passa au travers du corps de son adversaire et vint piquer au plexus solaire un autre assaillant abrité derrière son camarade. Il tituba, tomba, fut jeté aux pieds de Cyrano par un remous, trembla un moment, se roidit...

— Tiens, fit Savinien en le reconnaissant, c'est le persécuteur de la belle Violaine. J'aurais préféré ne pas mettre à la broche un vieillard... Basta ! pourquoi se trouvait-il dans le champ de lady ?... On se montre, parbleu !...

« Je n'oublierai pas de m'en accuser au saint tribunal, si je me confesse *in extremis*... »

« Repose en paix, déplorable débris, mauvais gentilhomme, traître à la foi et ennemi de ta parenté. »

Le monologue bergeracois fut interrompu par la voix d'Arlette :

— Rentrez, Cyrano, c'est de la démenche !

— Non, sœurette, c'est de l'art !

Il ne croyait pas exagérer. Pour lui, cette vingtaine d'enragés tâchant de perforer son pourpoint, ces guêpes de plomb lui bourdonnant aux oreilles, cette âcre odeur de poudre, c'étaient là choses fort naturelles. Pied à pied, il se « retirait », comme il disait, quitte à bondir soudain en avant, zébrant une joue d'un trait rouge, décollant une oreille ou paralysant un bras d'un coup sûr de son « bistouri ».

— Assez, Bergerac ! cria Le Bret.

— Ça va, Savinien ! assura Saint-Amant.

— Hercu...le !... éructa Linières.

Ses amis s'y mettant tous, il bougonna :

— En votre honneur, caillous, je rengainerai donc !

D'un air goguenard, il remit sa rapière au fourreau, mais non sans commander :

— Vous, les gros ! renfoncez-moi ça !

Saint-Amant, Linières et M. de Maze n'eurent pas besoin d'en entendre davantage. Ils s'élancèrent, tête baissée. On eût dit de grosses pierres projetées par des catapultes. En un clin d'œil, le vestibule où venaient, à la suite du bretteur désarmé, de pénétrer imprudemment quelques fanatiques, fut nettoyé, comme un gourmand avide torche un plat de bouillabaisse... Non sans casse ! A coups de tête, de poing ou de botte, les trois gros y avaient été de bon cœur.

Derrière l'huis refermé, cadénassé, renforcé de deux énormes barres de fer, on entendit s'élever les cris des endoloris et des estropiés.

M. de Maze se congratula :

— Sur mon ardoise, j'inscris un bras cassé... une arcade sourcillière fendue... une mâchoire...

— J'ai mieux, protesta Saint-Amant, car...

— Paix là, messieurs nos amis, intervint Arlette. Vous conterez vos exploits en buvant... Remerciez d'abord M. de Volvic de son hospitalité.

Alors chacun d'écarquiller les yeux à la voix de la fine Parisienne. Dioubiban ! pour parler comme le pourfendeur, encore tout pleins de la chaleur du combat, aucun d'eux n'avait approfondi les événements. Cela s'était fait si vite, du reste !

Au fond du vestibule, sur la première marche de l'escalier conduisant à l'étage, éclairé par un valet porteur de luminaire, se tenait, en effet, le fiancé de Violaine, son feutre à la main gauche, l'épée en son poing droit.

— Embrasse-moi, petit ! cria Cyrano.

— Et moi ! fit Arlette.

— Et nous ! réclamèrent les autres.

Rudes et tendres accolades !

Tout ému, le baron expliqua les derniers événements.

— Un coreligionnaire, un vieil ami de Clermont, a eu vent du complot... Le chevalier d'Espeuilles comptait sur votre venue en cette ville...

— Pardon, coupa Cyrano la main posée sur l'épaule de son nouvel ami, vous nous avez pressé d'assister à votre mariage avec Mlle Violaine.



— Moi ? Jamais de la vie ! J'ignorais votre retour en France !

— Pourtant, votre messenger...

— Point de messenger, vous dis-je !

— Diablerie du macrobite, admit le bretteur gassen-diste et physicien. Continuez, *mio caro*.

— Sitôt prévenu du traquenard tendu, je pris mes mesures. J'envoyais d'abord de solides compagnons à moi, pour protéger à Bergerac, s'il le fallait, mesdemoiselles vos cousines...

— Noble cœur ! Véritable frère ! s'attendrit le Gascon.

— D'autre part, j'occupai cette maison. Elle m'appartient. Je la garnis, comme vous venez de le voir. Venant de l'ouest, vous deviez franchir la porte du Port, si Dieu ne se mettait pas contre nous...

A ce moment, la porte retentit de coups violents.

Le baron sourit :

— Elle est solide ! Ils s'épuiseront en vain... Mon huis ne pourrait céder au bélier. Au surplus, impossible, la rue est trop étroite pour permettre de le manœuvrer.

A ce moment, un gentilhomme se précipita sur le palier de l'étage, se pencha à la rampe et s'écria d'une voix émue :

— Ils se retirent... afin de laisser place à des porteurs de fagots... Vont-ils essayer de nous brûler vifs ?

M. de Volvic se mit à rire :

— Ils ont tort de faire du feu... Il y a deux mois, à la prière du comte de Montferrand, j'ai prêté les caves de cette maison afin d'y laisser accumuler des barils de poudre à canon...

Sur ce, Cyrano s'esclaffa :

— Il ne me déplairait nullement, cette nuit, d'être expédié dans les étoiles... C'est une fin très digne d'un poète lyrique...

## CHAPITRE XXXIII

### GRACE AU PÈRE JOSEPH

Dix minutes avant l'arrivée de la petite troupe commandée par Cyrano de Bergerac, la porte du Port avait été franchie par un vieux moine. Sa bure grise en

loques, sa barbe blanche, ses pieds nus le firent saluer par le corps de garde. Il répondit d'un signe de tête assez distrait, monta la rue du Port pendant deux minutes environ et tourna sur sa droite, là où s'élevait l'admirable église vouée à Notre-Dame-du-Port.

Il alla frapper au presbytère.

— Je suis le Père Joseph, dit-il au bedeau accouru.

Et comme l'homme ouvrait des yeux stupides, il précisa :

— Le Père Joseph, ministre d'Etat...

C'était lui, en effet, lui, l'homme le plus puissant de France après l'Eminentissime Cardinal, lui, l'Eminenne Grise, comme disaient ses ennemis. *Alter ego* de Richelieu, son meilleur ami, le seul à vrai dire, il avait rendu au royaume d'éclatants services diplomatiques, si éclatants que le duc rouge, quelques années auparavant, se sentant perdu, avait dit à Louis XIII :

— Demandez au pape le chapeau de cardinal pour le Père Joseph. Si je meurs, Votre Majesté ne me perdra pas tout entier, car je lui laisserai cet excellent capucin.

Le Saint Père n'avait pas osé dire non. Mais comme l'Espagne et l'Autriche détestaient le Père Joseph « trop bon Français », il faisait attendre la promotion depuis bientôt neuf années. Cette fois-ci, il ne pouvait plus retarder : douze « chapeaux » cardinalices se trouvaient alors disponibles. Avant peu de jours donc, malgré son humilité foncière, le capucin se verrait revêtir de la pourpre romaine.

Si le sacristain ignorait tout cela, par contre M. le curé de Notre-Dame-du-Port le connaissait à merveille. Aussi fut-il bouleversé en apprenant quelle haute personnalité lui faisait visite à cette heure. Il quitta la table et s'élança :

— Mon très Révérend Père, tout, ici, est à vous... Daignez honorer ma modeste maison... La soupe est servie... j'ai des truites...

— Merci, monsieur le curé. Je n'ai besoin de rien. En route, assis au pied d'un châtaignier, je me suis réconforté. De braves chevriers m'offrirent du pain bis, du fromage de chèvre, du lait... Faites-moi seulement ouvrir la crypte de l'église... Je dois accomplir un vœu.

Tandis que l'ecclésiastique s'inclinait, il expliqua :

— En Alsace, les affaires de Sa Majesté ne vont pas à notre convenance. Nous assiégeons Brisach depuis un an. C'est la ville la plus forte de l'Europe. Nos troupes s'y épuisent...

Et prenant le prêtre par le bras, le secouant :

— Brisach, continua-t-il, c'est la place d'armes de nos ennemis, c'est la clé ouvrant les portes de la victoire française. Prise, elle nous donne l'Alsace !

« Je viens prier la Vierge miraculeuse, la Vierge Noire...

« Je lui dirai : « On veut faire de moi un cardinal. De moi, indigne que je suis ! Prenez-moi... En échange de ma vie, accordez au roi la possession de Brisach ! »

Cinq minutes après, l'ascète vêtu de gris s'étendait tout de son long sur les dalles froides de la crypte, devant la statue vénérée de toute l'Auvergne éclairée par un lumignon rouge. Il priait. Il offrait son existence...

Soudain, il tressaillit, se mit debout.

— On crie. On hurle. Il se passe, là-haut, des événements graves... Nous ne voulons plus de séditions, de querelles particulières !

« La paix royale doit régner partout !

C'était là un des articles rigoureux du programme de Richelieu : point de duels, point de révoltes ! Finie, la féodalité ! Comme preuves tombaient des têtes orgueilleuses et des donjons respectés par les siècles.

Le « bras droit » du grand Armand ne pouvait donc rester neutre. Malgré son âge, sa vue très basse, ses infirmités — il souffrait d'affreux vertiges — il s'élança comme un jeune homme dans l'escalier.

Rue du Port, devant son froc, s'écartèrent les furieux.

Le sieur de Vauselle aperçut avec effroi le visage prophétique du vieux moine, éclairé en plein par une torche. Il clama d'une voix apeurée :

— L'Eminence Grise ! Le Père Joseph !

Cela lancé, il sauta à bas de sa mule et, profitant de l'inattention générale, arracha son surplis et fila prestement, non sans pester :

— Maudit Gascon ! Le voilà encore sauvé !

Pendant qu'il s'esbignait sans vergogne, en souhaitant d'avoir des ailes au talon, les mots prononcés par lui volaient de bouche en bouche :

— L'Eminence Grise ! Le Père Joseph !

Un gentilhomme s'avança, le feutre bas, l'échine courbée :

— Mon Très Révérend Père, j'ai eu l'insigne honneur de vous saluer à Amiens, dans le cabinet de Son Eminence... Je suis le comte de Talendre...

Immobile, le religieux scruta les yeux de M. de Talendre.

— Il est interdit, fit-il enfin, de prendre les armes sans un ordre de Sa Majesté.

— Je... je... balbutia l'autre. Il s'agit d'hérétiques.

— Tous les Français, monsieur, sont les enfants du Roi. Le droit de châtier et de punir appartient au souverain seul !

Alors, de sa voix d'ancien officier, il ordonna :

— Bas les armes ! Veuillez regagner vos maisons. Je dirai demain deux mots à votre gouverneur. Il devrait se trouver céans !

Nul n'osa discuter. En un clin d'œil, les épées réintégraient les fourreaux ; mousquets, piques et pistolets se dissimulèrent. Mais l'œil d'aigle du Père Joseph vit les fagots amoncelés devant la maison si opportunément ouverte à la troupe valeureuse. Il demanda :

— Pourquoi ces fascines ? Préparait-on un autodafé ? A qui en aviez-vous, monsieur de Talendré ?

En deux mots, le comte expliqua la chose.

— On vous a joués, affirma le capucin. Je connais Cyrano de Bergerac. Il n'est point, dans tout le royaume de meilleur garçon et de gentilhomme plus brave.

« D'ailleurs, acheva-t-il en désignant les corps étendus, raidis et les blessés tout sanglants, il vous en a fait la preuve !

« Tout ceci sera suivi de sanctions !



Dix minutes après, assis sur une escabelle, prise par lui en signe d'humilité, le plus grand diplomate de l'Europe, l'unique confident de Richelieu, écoutait gasconner Cyrano, non sans un secret plaisir.

N'était-il pas lui-même poète, homme de lettres et même journaliste collaborant avec Louis XIII au *Mercure François* ?

Extrêmement fin, très connaisseur d'âmes, il attisait, sans en avoir l'air, la verve du bretteur. Pour parler franc, il le faisait se confesser.

Lorsque Savinien en eût terminé, il lui dit :

— Tout cela confirme ce que je devinais. Les scrupules ne gênent guère M. de Mazarin. Oh ! c'est un fin matois, je le sais ! Mais Son Eminence devra connaître *entièrement* cet homme. Je lui dirai, sous peu, ce qu'il faut en penser. Il jugera en dernier ressort.

« Ma foi, songea le cousin de Roxane, cela s'arrange



au mieux. Mons Mazarini se fera laver la tête par le Grand Armand ! »

Le religieux continua :

— Parlons de vous, monsieur de Bergerac. Une fois déjà, vous avez, par excès de fierté, dédaigné la récompense à vous offerte par Monseigneur le Cardinal.

« A tels hommes, il faut telle situation.

« Vous devez être capitaine des mousquetaires !

— Mon père, je suis dénué d'ambition.

— Même pour Mlle Madeleine Robin de Vauzenac ? sourit le capucin. Il m'a semblé, peut-être me trompai-je ? voir vos yeux s'éclairer, votre visage s'animer, au prononcé de son nom ?

Savinien s'empourpra :

— Les poètes font des rêves...

— Le roi peut tout. Je lui parlerai !

Ayant dit, l'*Eminence Grise* se leva, salua M. de Volvic et ses amis, puis tint les autres sous ses doigts bénisseurs. Tels étaient sa gravité, son visage, toute son attitude que chacun plia le genou.

A la porte, il dit :

— Demain, je reprendrai, à pied, selon ma coutume, la route de Paris. Venez me voir au Palais-Cardinal. Je vous ferai recevoir par Sa Majesté.

A peine fut-il sorti que Linières explosa :

— Savinien, beugla-t-il, tu me dois au moins trente bouteilles de bourgogne.

— Pourquoi, fils ?

— Ne me suis-je pas agenouillé devant ce béat, par pure amitié pour toi, moi, François Payot, chevalier de Linières, moi l'*Athée de Senlis* ?



Après avoir assisté au mariage de Violaine d'Espeuilles et du baron de Volvic, célébré par un digne pasteur dans le salon du château de Tournœl, Cyrano, non sans songer ardemment à Roxane, prit la route de Paris.

Là furent aussitôt célébrées par M. le curé de Saint-Nicolas-des-Champs — Arlette, la mariée, habitant *Le Mouton-Blanc*, rue Grenéta — les noces de Le Bret et de sa ravissante compagne. Avertis de la cérémonie, le Roi et le Cardinal avaient fait porter à la jeune fille une grosse bourse pleine de pièces d'or. Cet important cadeau, s'il ne valait pas la « dot » d'Arlette,

dot subtilisée à Dieppe par le minet de Minou, permettait du moins au jeune ménage de s'installer élégamment dans une belle maison neuve de la rue Dauphine, ouverte en 1607 en l'honneur du jeune dauphin, devenu Louis XIII.

Après le somptueux déjeuner, Cyrano de Bergerac, de plus en plus tenaillé par le désir de devenir le mari de sa blonde et savante cousine, abandonna ses amis. Sauf les mariés, avouons-le, car ceci leur sera pardonné après tant d'actes de bravoure, tout le monde avait suivi les exemples déplorables du Chevalier de la Treille.

Savinien, heureux, la tête libre, le pas bien assuré, erra quelque temps dans Paris. Il ne pouvait détacher son esprit de cette vision délicieuse : Roxane sous le voile blanc des épousées...

— Par Borack ! s'écria-t-il tout haut à la grande terreur des passants, je serais bien *fada* en faisant trop le fier-à-bras !

Puis, s'apercevant de l'émoi provoqué par ses paroles et ses grands gestes, il continua, à part lui :

— Cet excellent Père Joseph avait raison, mille-dious ! Il m'a recommandé d'aller le saluer... On y court, mon Révérend, on y vole ! Je ne me vois pas encore capitaine des mousquetaires à cheval de Sa Majesté... Mais on assiège Brisach où se couvrent de gloire MM. de Turenne et de Guébriant. *L'Eminence Grise* ne me refusera pas d'aller cueillir là-bas des lauriers. Peut-être la compagnie Carbon de Casteljaloux se trouve-t-elle sous les murs de cette satanée place-forte ?

Le bretteur savait le capucin en mauvaise santé. Depuis son retour à Paris, il se trouvait, au couvent des Filles du Calvaire, proche le Marais du Temple <sup>(1)</sup>.

C'est là que les longues jambes de Cyrano le portèrent :

— Hélas ! mon gentilhomme, gémit la tourière, notre Père est bien mal... bien mal...

Un instant après, dans une cellule de Calvairienne, Cyrano se découvrait devant le religieux, étendu sur un grabat. Les ombres de la mort flottaient sur son visage... Cet homme prodigieux avait usé ses forces au service de l'Etat ; celles-ci maintenant le trahissaient.

— Il est perdu ! souffla une des sœurs se trouvant là.

---

(1) Le nom de l'actuel boulevard des Filles du Calvaire rappelle l'existence de ce couvent.

A ce moment, la porte de l'humble cellule s'ouvrit, laissant passer un grand et maigre vieillard, au nez busqué, à l'œil fier, mais les épaules voûtées et semblant traîner avec effort les flots pourpres de son costume.

— Richelieu !...

« Décidément, songea le Gascon, mon destin me conduit à être mêlé à toutes les grandes affaires du royaume ! »

Le duc rouge s'agenouilla. Des larmes coulèrent dans les profondes rides dues à l'âge et aux souffrances physiques.

— Je perds ma consolation et mon appui, gémit-il.

Il resta silencieux quelques minutes, puis on l'entendit murmurer :

— Père Joseph, vous fûtes à la peine et vous allez mourir sans avoir été à la gloire... Oh ! comme j'aurais voulu pouvoir vous causer une dernière joie !

Alors Cyrano demanda à voix basse :

— Eminence, a-t-on des nouvelles de Brisach ?

— La ville est à nous... Sa reddition ne peut se faire attendre... Peut-être y sommes-nous installés déjà...

Alors le poète avec éclat :

— Père Joseph ! Père Joseph ! Brisach est pris !

Le moribond tressaillit. Son œil s'ouvrit. Un sourire erra sur sa bouche... puis il retomba dans le coma.

Richelieu se leva, il regarda Cyrano, le reconnut, plissa ses lèvres. Un moment, il lutta contre le désir de lui tendre la main. Mais sa fierté fut plus forte en se souvenant que Cyrano, comme une grâce, lui avait demandé de l'oublier.

Il dit simplement :

— Merci, monsieur de Cy... Merci, monsieur !

Dehors, le Gascon se lamenta :

« Voilà bien ma chance ! Ce bon père est mort avant d'avoir pu parler à l'Eminentissime... Adios, capitainerie ! Adios, honneurs, fortune ! Basta, ne me reste-t-il pas lady Flamberge ? »

Il faisait bon marché de tout cela.

Ce qui l'enrageait c'était le triomphe assuré de M. de Mazarin. En somme, la série de ces aventures épiques ne profitait guère qu'à ce cauteleux et gazouillant personnage.

Il avait remis au cardinal-duc le bambou scellé, à lui confié par Bergerac en son « sépulcre » de Roncevaux. Ayant rompu les cachets, le grand ministre lut avidement

les parchemins et laissa un fugitif sourire détendre son long visage amaigri, déjà marqué par la mort.

— Mon cher collaborateur, dit-il après avoir rêvé un instant, vous êtes un homme d'action remarquable autant qu'un diplomate avisé.

« Vous venez de m'apporter l'arme destinée à faire tomber la tête d'un homme dont la faveur royale a fait un rival de ma puissance.

« D'ici peu de temps, M. le Grand Ecuyer de France, M. le Marquis de Cinq-Mars, si cher au cœur de Sa Majesté, sera convaincu de trahison. Il devra s'agenouiller devant le bourreau, en chantant, comme c'est l'usage, le *Salve Regina*.

Et d'un ton infiniment gracieux :

— Vous venez de rendre à l'Etat un de ces services qui ne s'oublient pas. J'ai fait le nécessaire.

Mazarin se sentit ébloui. Son zéaïement lui revint :

— Monsignor... aïze bien entendou ? Vous vénez dé dire...

Le cardinal ouvrit un tiroir.

— Le Père Joseph revient de Clermont-Ferrand, dans un état désespéré... Je le savais perdu depuis longtemps.

« Or j'ai là un bref écrit de Sa Sainteté. Cet écrit m'est personnel, mais on me donne la promesse formelle de votre nomination au Cardinalat... Vous serez mon successeur, cher monsieur de Mazarin !



A quelque temps de là, Mazarin, exultant, aperçut, du fond de son luxueux carrosse, Cyrano de Bergerac accompagné de Linières. Tous deux faisaient la haie, avec un air amusé, sur le Pont-Neuf.

Le nouveau cardinal ignorait la rancune, plutôt par souple « intellizence » que par noblesse de cœur. Il pensa donc aussitôt :

— Mieux vaut passer l'éponge sur tout ce que m'a dit d'humiliant ce diable des combats. Je gagnerai plus à son dévouement qu'à sa haine...

Rentré, il donna donc l'ordre de faire rechercher Cyrano.

Le gentilhomme chargé du message trouva le cadet au cabaret littéraire d'alors : *La Pomme de Pin*. Cyrano, Saint-Amant, Brissonnière et l'inévitable chantre bachi-



que menaient grand train en attendant de repartir aux armées.

— Monsieur, dit en saluant, le jeune homme envoyé par l'ancien secrétaire de confiance du Cardinal-Duc. Son Eminence M. de Mazarin me prie de vous inviter à l'aller voir. Il vous veut du bien et il tient à vous le dire lui-même.

— Monsieur, fit à son tour le poète en se levant, je serais charmé de choquer mon verre contre celui d'un camarade, d'un bon et franc gentilhomme. Faites-moi donc la grâce de boire avec nous.

Il présenta ses amis et on porta des santés au Roi et à la totale victoire de nos lys.

Enfin le messenger se leva, remercia, salua encore et demanda :

— Que dois-je répondre ?

— Tout simplement ceci, monsieur : Hercule-Savien de Cyrano de Bergerac peut rendre des services à Mons Mazarini, mais il ne saurait en recevoir de lui !

Quand le messenger eut le dos tourné, le poète poussa un gros soupir et demanda :

— Comment s'appelle ce gentilhomme ? Il a des façons exquisés et il est beau, ah ! l'animal, comme il est beau !

Quelqu'un répondit :

— Avec celui-là, qui pourrait lutter contre les dames ?... C'est un jeune provincial, venu depuis peu à Paris. Il cherche à entrer aux Cadets. Il se nomme le baron Christian de Neuville (1).

## FIN

---

(1) Le chef-d'œuvre d'Edmond Rostand, suite naturelle de ce récit, comporte, entre les 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> actes de la pièce, une assez longue période dont le poète n'a pas parlé. On la trouvera décrite dans *D'Artagnan contre Cyrano*, puis dans *D'Artagnan et Cyrano réconciliés* (même collection).



# ACHÈVÉ

D'IMPRIMER LE 3 OCTOBRE 1958  
DANS LES ATELIERS DE L'IMPRIMERIE  
CINO DEL DUCA, 18, RUE FOLIN  
A BIARRITZ, POUR LE COMPTE DE LA  
LIBRAIRIE ARTHEME FAYARD  
NUMÉRO 496

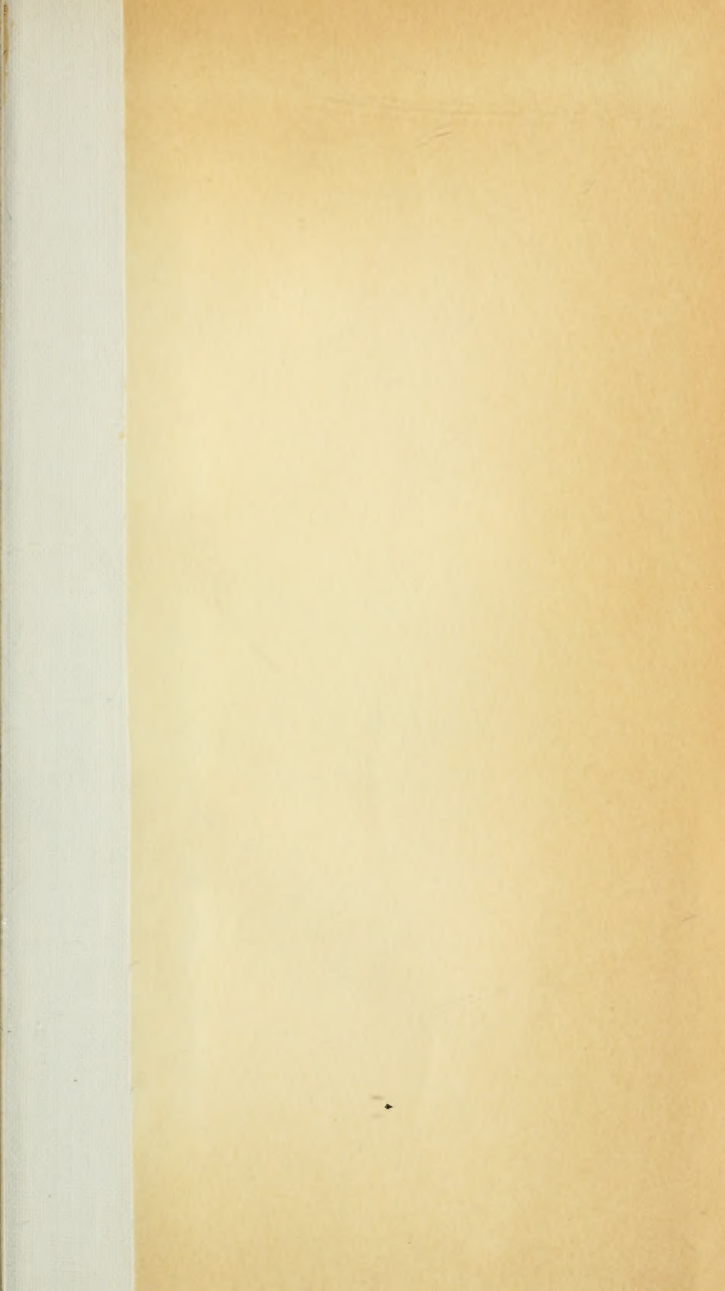




Dépôt Légal N° 1925

4<sup>e</sup> Trimestre 1958









BINDING SECT. JAN 20 1965

PQ  
2611  
E8  
1908  
t.15

Féval, Paul  
[Oeuvres]

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

